



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
MILLE ET UNE NUITS.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES TRADUITS
POUR LA PREMIÈRE FOIS, ORNÉE DE 21 GRAVURES, ET PUBLIÉE

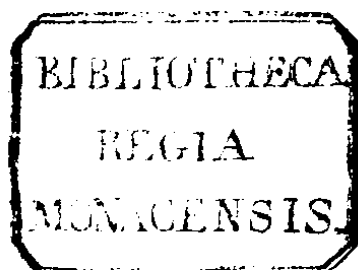
PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER.

TOME PREMIER.



PARIS,
J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR
DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE TRADUCTION,
RUE MONTMARTRE, N^o 121.

M. DCCC. XXII.



PRÉFACE.

IL y a peu d'ouvrages dans le monde littéraire plus anciens et plus répandus que les Mille et une Nuits. Beaucoup de personnes supposèrent d'abord que ces contes étaient dus à l'imagination de Galland ; mais on ne tarda pas à savoir qu'ils formaient un des principaux monumens de la littérature de l'Asie (1), qu'ils avaient été transportés en Turquie, en Arabie, en Perse, dans l'Hindoustan, dans la Chine (2), et jusqu'au milieu des immenses déserts de l'Afrique (3), où ils étaient presque aussi connus que le Coran lui-même.

L'homme est avide d'illusions, et il en a besoin :

Il est de glace aux vérités ,

Il est de feu pour le mensonge ,

a dit le bon La Fontaine ; les réalités sont souvent pour lui si pénibles, qu'on doit lui pardonner

(1) They are (Arabian nights) universally read and admired throughout Asia by all rank of men both young and old. (JAMES CAPPER , *Observations on Passage to India through Egypt*. Lond. 1785 , 1 vol. in-8°.

(2) Voyez un conte de DUHALDE (*Description historique de la Chine*, tom. 111).

(3) *Voyage de LYON dans l'intérieur de l'Afrique*, tom. 11, page 44 de ma traduction française.

de chercher parfois à cacher sous de rians prestiges les vérités trop positives de la vie , en peuplant le monde d'êtres fantastiques , qu'il croit disposés à venir un jour à son aide , ou en supposant sous la terre et dans le fond des mers , ces brillans et chimériques trésors , que peut être son heureux destin lui réserve. Plus d'une fois , j'en suis sûr , le conte du Pêcheur et du Génie , a pu relever les espérances du pauvre batelier de l'Euphrate ou du Gange , dont les rets étaient stériles ; plus d'une fois , les aventures de Hind-bad le porteur , auront fait rêver des jours plus prospères aux *saccas* de Constantinople , ou aux *hammal* de Baghdad et d'Ispahan.

« Avant de juger le mérite des Mille et une Nuits , dit un savant voyageur anglais , il faudrait avoir été témoin de l'effet qu'elles produisent sur ceux qui peuvent le mieux les comprendre. Plus d'une fois j'ai vu les Arabes du désert , assis autour du feu , écouter ces contes avec tant d'attention et de plaisir , qu'ils oubliaient entièrement la fatigue et les peines qui les accablaient un instant auparavant (1). »

(1) Before any person decides on the effect of these books , he sould be eye-witness on the effect they produce on those who best understand them. I have more than once seen the Arabians on the desert , sitting round the fire , listening to these stories with such attention and pleasure , as totally to forget the fatigue and hardship with which an instant before , they were totally owercome. (JAMES CAPPER , *Observat.* , etc.)

Plusieurs autres voyageurs (1) confirment ce récit du colonel Capper ; ils nous ont peint les troubadours de l'Orient , allant de cafés en cafés , et là , s'asseyant au milieu d'un nombreux auditoire , et entamant leur récit , dont le fond est toujours pris dans les Mille et une Nuits , mais qu'ils embellissent ou qu'ils défigurent à leur gré (2). Souvent il arrive que , dans le moment où la narration offre le plus grand intérêt , où les auditeurs , la bouche béante , attendent avec anxiété le dénouement , le conteur , soit qu'il ne sache comment finir , soit qu'il veuille leur jouer un tour en les forçant de revenir le lendemain pour l'écouter , fait lestement un saut hors de la salle , et laisse la foule ébahie et stupéfaite , terminer à sa guise le conte qu'il a commencé.

Mais ce n'est pas seulement chez des nations à demi-civilisées et chez les hommes du peuple , que les Mille et une Nuits ont obtenu des succès : dans la capitale du monde savant , plusieurs de nos écrivains les plus distingués leur ont payé un juste hommage , en puisant dans cette mine féconde le sujet de pièces charmantes. Des cri-

(1) MM. Dalaway , Russel , Jonathan Scott , Olivier , etc.

(2) ... By combining the incidents of the different tales and varying the catastrophe of such, as he has related before, give them an air of novelty even to persons who at first imagine they are listening to tales, with which they are acquainted. (Voyez RUSSEL, *History of Aleppo*.)

tiques , aussi recommandables par le mérite de leurs ouvrages que par le tact et la sagesse de leurs jugemens littéraires , n'ont pas craint de leur prodiguer les éloges les plus flatteurs. Nous pouvons aussi rappeler le jugement de Florian , dont le nom doit faire autorité pour les ouvrages de ce genre. Personne avec lui ne craindra de dire que , s'il est possible d'exiger plus de raison dans Chehérazade , elle est trop belle et trop ingénieuse pour avoir besoin d'être raisonnable. Qu'il nous soit permis de transcrire encore ici le jugement de La Harpe , que l'on n'accusera pas d'une excessive indulgence.

« J'aurais dû faire mention en commençant , dit cet auteur dans sa *Dissertation sur les romans* , d'une espèce d'ouvrages qui ont précédé ceux dont je viens de parler , mais qui ne ressemblent à nos romans qu'en ce qu'ils appartiennent à l'imagination. Il est vrai que la féerie et le merveilleux en sont l'abus ; mais l'agrément fait tout pardonner. Je relis tous les ans les Contes Orientaux , et toujours avec plaisir. L'Orient , il faut l'avouer , est le berceau de l'apologue et la source des contes qui ont rempli le monde. Ces peuples , amollis par le climat et intimidés par le gouvernement , ne se sont point élevés jusqu'aux spéculations de la philosophie , et n'ont qu'effleuré les sciences ; mais ils ont habillé la morale en paraboles , et inventé des fables charmantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécon-

dité dans ce genre ! Quelle variété ! Quel intérêt !

« Ce n'est pas que dans la mythologie des Arabes il y ait autant d'esprit et de goût que dans celle des Grecs. Les fables de ceux-ci semblent faites pour des hommes , et celles des autres pour des enfans ; mais ne sommes-nous pas tous un peu enfans, dès qu'il s'agit de contes ? Y a-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem , une histoire plus touchante que celle de Ganem ? D'ailleurs , l'amusement que ces livres procurent n'est pas leur seul mérite : ils servent à donner une idée très-fidèle du caractère et des mœurs de ces Arabes qui ont long-temps régné dans l'Orient. On y reconnaît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites , et sur laquelle l'ame et la verve de leurs poètes et de leurs romanciers semblent toujours exaltées. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux : on ne saurait le nier. Et ce qui rend cette nation remarquable , c'est la seule chez qui le despotisme ne paraît avoir ni avili les cœurs, ni étouffé le génie. Il n'y a point eu de despote plus absolu , plus redoutable que ce fameux Haroun ou Aaron , dont le nom revient à tout moment dans leurs contes , et dont le règne est l'époque la plus brillante du califat et de la grandeur des Arabes.

« On est toujours étonné de ces mœurs et de ces opinions singulières qu'inspirent à une nation ingénieuse et magnanime ; d'un côté l'habitude de l'esclavage , et de l'autre l'abus du pouvoir.

Cette disposition , dans un prince d'ailleurs éclairé , à compter pour rien la vie des hommes , et , dans ces mêmes hommes , la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie , et à faire de la servitude politique un dévouement religieux : voilà ce qu'on voit à tout moment dans leurs livres ; et peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité , qui semble de tout temps enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables , dont le fond est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faite des prospérités , et de l'ivresse de la joie au comble de l'affliction. Il semble qu'ils n'aient eu pour objet que de nous apprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle , écrite sur LA TABLE DE LUMIÈRE.

« Les Mille et une Nuits , sont une sorte de peinture dramatique de la nation arabe. Les artifices de leurs femmes , l'hypocrisie de leurs religieux , la corruption des gens de loi , les friponneries des esclaves , tout y est fidèlement représenté , et beaucoup mieux que ne pourrait faire le voyageur le plus exact. On y trouve aussi beaucoup de traditions antiques , que plusieurs nations ont rapportées à leur manière : l'histoire de Phèdre et celle de Circé y sont très-aisées à reconnaître ; plusieurs endroits ressemblent aussi à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph , la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise , cet emblème de

l'envie qui anime des frères contre un frère , se retrouve aussi en partie dans les Contes Arabes.

« Ce n'est pas qu'on puisse faire beaucoup de cas de la manière dont ces contes sont amenés. On sait que l'aventure de Joconde sert de fondement aux Mille et une Nuits, et que le sultan Schahriar, irrité de l'infidélité de sa sultane, prend le parti de faire étrangler, le matin, sa nouvelle épouse de la veille. Le moyen est violent; mais enfin la fille de son visir parvient à faire cesser ces noces meurtrières, et à sauver sa propre vie en amusant le sultan par des contes. On peut croire que Schahriar aimait mieux les contes que les femmes, et qu'il était à peu près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les histoires du premier volume excitent tellement la curiosité dès les vingt premières lignes, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le reste, surtout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disait de sa femme en se levant : **JE LA FERAI TOUJOURS BIEN MOURIR DEMAIN.** »

Plus l'intérêt qui s'attache aux Mille et une Nuits est grand, plus on désire connaître l'auteur de ces contes, et l'époque à laquelle ils furent composés. Un grand nombre de savans (1) ont

(1) Le Mollah Firouz, éditeur du texte arabe des Mille et une Nuits de Calcutta, et MM. Caussin de Perceval, Hammer, Hole, Langlès, Murr, Jonathan Scott, Russel, Sylvestre de Sacy, etc.

déjà cherché à approfondir cette question, qui ne pourra jamais être résolue d'une manière satisfaisante. Les uns ont prétendu que cet ouvrage avait été composé par un Arabe de Syrie, pour l'instruction des Européens qui voulaient apprendre sa langue (1); d'autres ont supposé avec plus de probabilité, que les Mille et une Nuits avaient été inventées à diverses époques et par des auteurs différens; d'autres enfin ont pensé qu'elles avaient été traduites de l'indien ou de l'ancien persan, et augmentées par les Arabes.

Cette dernière opinion me paraît la plus probable; et voici les raisons qui me portent à l'adopter.

La mythologie des génies, qui fait la base des contes des Mille et une Nuits, est entièrement prise dans le système de la théologie brahmanique. D'après ce système, que les Musulmans auront emprunté en recevant ces contes, les *dai-vadi* (évidemment les *div* des Persans), sont des êtres d'une nature inférieure à celle des dieux, et soumis à toutes les fragilités humaines, sans néanmoins avoir un corps qui soit perceptible à nos

(1) Le Mollah Firouz, dans la note persanne placée en tête de son édition.

Nous apprenons avec peine que ce savant auteur de plusieurs ouvrages estimés, avait abandonné son entreprise, et s'était retiré à Luknow dans la province d'Aoud. Les amis des lettres orientales regretteront vivement que ses travaux si intéressans soient interrompus.

sens. Ils sont chargés de la garde des villes, des champs et des villages. Des temples leur sont élevés ; on célèbre même encore aujourd'hui en leur honneur, des fêtes et des sacrifices, dans lesquels on immole des coqs et des chèvres. Les génies du sexe féminin portent le nom de pyrari (on reconnaît ici les peris), sortes de bonnes fées, dont on implore la protection contre les daiveri, ou mauvais génies, et les asouri, géans mal-faisans.

Il est donc évident, que l'antique religion de l'Hindoustan a servi de base à la création de nos contes orientaux ; il ne nous serait pas difficile de prouver, que c'est aussi à cette antique contrée que se rapportaient divers usages sur lesquels l'intrigue de ces contes est fondée, et que le traducteur arabe n'a pas pu en conséquence faire disparaître pour substituer les mœurs de son pays, à celles de l'Hindoustan. Dans les descriptions de quelques contrées, dont il était également impossible de changer le tableau, l'on retrouve les produits, la topographie, et la zoologie, soit du continent de l'Hindoustan, soit de l'île de Ceylan, soit des îles de l'archipel indien. Si nous ajoutons à ces considérations le témoignage d'un des plus fidèles et des plus judicieux écrivains arabes, qui vivait au commencement du quatrième siècle de l'hégire, et qui est cité par M. Langlès, nos conjectures prendront une apparence de vérité bien plus grande encore.

« Quant aux livres qu'on nous a apportés, dit Almaçoudy, et qu'on nous a traduits du persan, de l'indien, du grec, et à la manière dont ils ont été composés, nous avons déjà fait mention, par exemple, de l'ouvrage intitulé (en persan) : *Hézar afsaneh*, les Mille Contes, dont la paraphrase arabe faite d'après ce texte persan, est intitulée : *Alef khirâfet* (1), et l'on désigne communément ce livre sous le nom d'*Alef leilet*, ou *leilet* (les Mille et une Nuits). »

Ce passage d'un historien connu par son exactitude, ne permet plus de douter que l'ouvrage n'ait été traduit, soit de l'indien, soit du pehlvi en arabe, et plusieurs raisons, entre autres, l'origine persanne d'un grand nombre de noms, me font penser que la version arabe aura été faite d'après cette dernière langue, dans laquelle le fond de ces histoires était transporté, soit par ces bardes conteurs (*bhouts*) qui existent dans l'Inde dès la plus haute antiquité, soit par des Guèbres qui, à l'époque des troubles religieux qui désolèrent la Perse, se virent contraints d'aller chercher un refuge dans la presqu'île de Guzarate.

Il est un des contes des Mille et une Nuits que j'ai cherché à suivre dans ses diverses vicissitudes, et dont l'histoire, que je vais tracer, pourra nous servir comme d'un fil pour remonter au point le

(1) *Khirâfet* est le synonyme du mot persan *Afsaneh*.

plus élevé possible dans ce labyrinthe presque inextricable.

Ce conte est celui des Quarante vézyrs , que je publie dans le premier volume ; Galland , par un motif qui m'est inconnu , s'était contenté d'en mettre en quelques mots l'analyse dans la bouche du roi grec (1), et d'en extraire le petit conte du Mari et du Perroquet. Cette histoire ayant été retrouvée dans un manuscrit arabe des Mille et une Nuits , rapporté de l'Inde , et dont M. Jonathan Scott a donné un extrait (2), et dans trois manuscrits découverts en Égypte, j'ai pensé qu'elle pouvait être insérée dans le texte même où sa place était indiquée par Galland , et je n'ai point été arrêté par l'invraisemblance qui résulte de la longueur de ce conte, dans la bouche d'un roi qui parle à son vézyr : il ne faut pas perdre de vue , que Chehérazade, s'adressant au sulthan, a le plus grand intérêt à rattacher les uns aux autres un grand nombre de contes , afin de suspendre plus long-temps le dénouement et d'exciter ainsi plus vivement sa curiosité.

Mais ce qui m'a surtout déterminé à l'insérer , c'est l'intérêt qui s'attache à un ouvrage qui a fourni les sujets de plusieurs fables à notre inimitable La Fontaine, comme je le prouverai tout à l'heure.

(1) XIII^e et XIV^e Nuits.

(2) Ouseley's oriental collections.

Le conte des Quarante vézyrs , ou , pour m'exprimer plus correctement , le livre de Sind-bad , est dû , suivant Almaçoudy , à la plume d'un savant qui vivait dans l'Inde du temps des Kourou (1), dynastie dont la trace se perd dans la nuit des temps. Traduit en pehlvi (2), il passa chez les Parthes , et fut connu des Romains (3). On en fit ,

(1) Le roi suivant fut Kourous . . . et il y avait dans son royaume et de son temps , Sind-bad , et c'est de lui que nous vient le livre des sept vézyrs , du précepteur , du jeune homme et de la femme du roi. (ALMAÇOUDY , *Manuscrit* 598 , f° 25 , recto.)

Un autre écrivain arabe , Ismaël Chahinchah , cité par Assemani , assure que Sind-bad , chef des sages de l'Hindoustan , vivait un siècle avant de l'ère chrétienne , sous le règne de Khous.

(2) Le pehlvi est la langue que parlaient les Perses avant l'invasion des Musulmans dans leur pays.

(3) On a découvert en Italie un bas-relief qui consacre l'histoire de la matrone d'Éphèse , qui se retrouve dans un grand nombre de traductions du livre de Sind-bad , et qui est racontée par Petrone. M. Dacier , dans un mémoire présenté à l'académie des inscriptions et belles - lettres en 1773 , suppose qu'elle faisait partie d'une des histoires milesiennes traduites du grec d'Aristide , dont il se trouva un exemplaire dans l'équipage d'un officier de Crassus , après la bataille que celui - ci perdit contre les Parthes. Comme ce même conte est connu en Chine , il est plus naturel de supposer que , de l'Inde il a été porté en Chine d'un côté , et de l'autre , chez les Parthes , qui l'ont communiqué aux Romains. Il est d'ailleurs incontestable que la plupart des apologues viennent de l'Inde , et M. de Sacy , dans une dissertation sur une traduction hébraïque des paraboles de Sind-bad , suppose que ces contes sont l'ouvrage du célèbre Bidpai.

en arabe, une version considérablement augmentée, intitulée : *L'histoire des quarante matinées et des quarante soirées*; un autre en hébreu, sous le titre de *Paraboles de Sind-bar*; enfin, il fut traduit de l'arabe en turk, du temps de Mourad II, sous le titre de *Histoires des quarante vèzyrs et de la reine* (1); et du syriaque en grec, sous le titre de *Μυθολογικὸν Συντίπα τοῦ φιλοσόφου*. Le texte hébreu a été imprimé à Constantinople, le texte grec à Venise, et une partie du texte turk à Paris (2).

Mais avant cette époque, vers le commencement du 12^e siècle (1104), un juif rénégat (Pierre Alphonse), venu d'Espagne, puis un moine de l'abbaye de Haute-Selve en avaient traduit des extraits, qui, diversement modifiés depuis en fournirent à nos auteurs de fabliaux, à Bocace, et enfin, à La Fontaine, le type de plusieurs contes, et de quelques fables : ainsi, l'on ne sera point étonné, de reconnaître *le Meünier, son fils et l'âne* et *Belphégor*, dans un conte venu de l'Inde.

(1) Le texte turk que nous avons traduit, est bien plus complet que tous les autres.

(2) En passant par ces différentes langues, le héros du conte, a été appelé Kourou par les Persans, Cyrus par les Grecs, Sind-bad par les Arabes, Hâfiquin par les Turks, Charlemagne ou Dolopathos par les Trouvères; et l'auteur de l'ouvrage est appelé Mousa par les Grecs, Sind-bad par les Persans, et Sind-bar par les Hébreux; il est inutile de dire que le texte primitif a été considérablement altéré dans ces diverses traductions.

J'aurais pu traduire aussi la *Matrone d'Éphèse*, le *Poirier enchanté*, et les *Femmes et le secret* ; mais ces fables sont trop connues, et quelques-unes sont trop licencieuses dans mon texte, pour que j'aie pu me permettre de le faire. On sait d'ailleurs que La Fontaine n'a point inventé le sujet de ses fables, et le bon homme était trop naïf pour n'en pas convenir lui-même.

Mon imitation n'est point un esclavage ;
Je ne prends que l'idée et le tour et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, chez eux plein d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre bien cet air d'antiquité.

Épître à HUET.

On peut juger par l'esquisse de la marche de ce seul conte, du nombre de transformations que les autres ont dû subir ; mais en réunissant à ces données les conjectures que j'ai développées plus haut, on est en droit de conclure que le type primitif des Mille et une Nuits est venu de l'Indoustan, la contrée la plus anciennement civilisée de l'Asie ; que de là, passant en Perse, il est parvenu aux Arabes, qui, sous le règne des khalyfes Abassides, généreux protecteurs des lettres, l'ont traduit en le dénaturant, et en y adaptant des personnages et des mœurs d'une époque peu éloignée du temps où ils écrivaient.

Telle a été aussi la marche des fables de Bid-paï ; on ne peut voir sans le plus vif intérêt, ces premiers monumens de la plus antique littérature transmis de peuple en peuple, et de siècle en siècle ; subissant les diverses époques de la barbarie, et reparaissant de nouveau sous des formes presque identiques, pour charmer l'enfance des nations, les instruire en les amusant, et les préparer à des études plus sérieuses.

C'est, sans doute, ainsi, que ces contes sont parvenus jusqu'à nous. Galland, qui les traduisit, n'en fit paraître d'abord qu'une partie ; mais, encouragé par le succès qu'elle obtint, il la fit suivre de plusieurs autres, et bientôt ils furent répandus dans presque toutes les contrées de l'Europe. Cet orientaliste ne s'est point assujéti à composer une version fidèle, ce qui eût été presque impossible, soit à cause du grand nombre de vers arabes qui n'ont d'autre mérite que leur cadence poétique, et qui eussent paru fastidieux en français, soit en raison du génie de cette langue trop éloignée de la nôtre pour qu'un ouvrage exactement traduit pût être goûté par les lecteurs. En corrigeant dans son texte plusieurs mots surannés, et quelques phrases obscures, j'ai toujours mis néanmoins la plus grande circonspection dans ce que je me suis permis d'ajouter ou de retrancher.

Galland n'avait point les manuscrits complets des Mille et une Nuits. Aussi, MM. Chawis et

Cazotte donnèrent-ils à son ouvrage une suite, dont la plus grande partie se retrouve dans le Bahari Danich, d'Inaïet Ullah.

Cette continuation, que M. Cazotte amplifia sur la traduction de M. Chawis est à la fois infidèle, et surchargée d'ornemens faux et ridicules.

Un savant professeur du collège de France, retraduisit ces contes sur les manuscrits dont ces éditeurs avaient fait usage; il y joignit une suite de contes tirés d'un de ses manuscrits qui appartient réellement à cette collection célèbre.

Mais, depuis que cet orientaliste distingué a publié son édition, de nouveaux matériaux sont venus compléter ce que nous avions sur les Mille et une Nuits. Un Anglais profondément versé dans l'étude des langues de l'Asie (M. Jonathan Scott), mettant à contribution des manuscrits qu'il s'était procurés dans l'Inde, et d'autres manuscrits rapportés de la Syrie, a donné à Londres une magnifique édition de cet ouvrage, auquel il a joint un volume tout entier de contes nouveaux. Déjà le même auteur avait publié, d'après un de ses manuscrits des Mille et une Nuits, l'extrait d'un des contes que nous avons rétabli presque en entier, d'après le texte turk.

Depuis encore, deux volumes publiés en arabe à Calcutta, et les excellentes notes jointes au texte arabe publié par M. Langlès et réimprimé dans l'édition indienne, ont apporté des documens précieux.

Dans la traduction des contes nouveaux, je me suis imposé le devoir de ne rien ajouter au texte ; seulement, à l'exemple de ceux qui m'ont précédé, j'ai cru pouvoir retrancher ce qui paraissait trop insignifiant ; j'ai en même-temps rétabli, conformément à la prononciation et à l'orthographe, les noms orientaux quelquefois étrangement défigurés. Enfin, dans de courtes notes, j'ai cru devoir développer quelques points intéressans relatifs aux mœurs des Musulmans, et j'ai réuni à mon travail quelques contes nouveaux, que mon savant et respectable maître, monsieur Langlès, a bien voulu me communiquer, en me permettant d'en faire usage.

Je suis presque tenté de demander à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas orientalistes, quelques excuses pour les détails que je viens de leur donner. Ceux qui commentent des ouvrages gracieux et légers, ressemblent, dit Rivarol, aux douaniers qui mettent leur plomb à des gazes d'Italie. Je serais fâché d'encourir un semblable reproche ; mais il m'a paru intéressant de remonter, à travers la nuit des temps, jusqu'à l'origine de nos contes. Il est remarquable que partout, les premiers monumens de la littérature naissante sont des ouvrages du même genre, empreints du caractère des peuples, et du climat sous lequel ils ont été composés. Ainsi, dans le Nord, toutes les créations fantastiques, ont quel-

que chose de sombre et de sauvage ; les bardes ne connaissent d'autres génies, que les âmes des guerriers portées sur les nuages, et glissant la nuit dans la bruyère pour prédire aux uns leur mort prochaine, et pour animer les autres au combat et à la victoire. La Grèce éleva son admirable mythologie sur les débris de celle de plusieurs nations de l'Orient. Mais c'est dans l'Orient même que l'enfance du genre humain se montre avec toute sa grace et toute sa naïveté. On y chercherait en vain ou ces teintes mélancoliques du Nord, ou ces allusions sérieuses et profondes qui, chez les Grecs, résultent souvent des plus charmans tableaux. Là on voit que l'imagination ne s'est mise en œuvre que pour se créer à elle-même des plaisirs, et ce n'est que par hasard, qu'elle donne quelquefois des leçons. Ces péris, ces génies qu'elle a produits, vont répandant partout les perles, l'or, les diamans : ils élèvent en un instant des palais superbes ; ils livrent à celui qu'ils favorisent, des houris enchanteresses ; ils l'accablent, en un mot, de toutes les jouissances, sans qu'il se donne aucune peine pour les acquérir. Il faut aux Orientaux un bonheur facile et complet ; ils le veulent, sans nuages, comme le soleil qui les éclaire.

Cependant ces premiers essais, diversement embellis par le génie de ceux qui les ont recueillis, traversent les siècles, sans être sub-

mergés par eux. Homère, Ossian, les Mille et une Nuits (1), quoiqu'à des mérites bien inégaux, enchantent également nos nations civilisées, et les récits de l'enfance de la société, sont encore le charme de son âge mûr ;

Ainsi l'a dit notre excellent Lafontaine :

Le monde est vieux , ... je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(1) M. Hole appelle les voyages de Sind-bad, l'odyssée de l'Orient.
HOLE, *on arabian Nights*.

E. G.

ÉLOGE DE GALLAND,

PAR M. DE BOZE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES.

ANTOINE GALLAND naquit en 1646, de pauvres mais honnêtes parens, établis dans un petit bourg de Picardie, nommé Rollot, à deux lieues de Montdidier, et à six de Noyon.

Il n'avait que quatre ans, et il était le septième enfant de la maison, quand son père mourut. Sa mère ne sachant à quoi l'employer, et réduite elle-même à vivre du travail de ses mains, fit tant qu'elle le plaça enfin dans le collège de Noyon, où le principal et un chanoine de la cathédrale voulurent bien partager entre eux le soin et les frais de son éducation.

Il y resta jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, époque à laquelle il perdit tout à la fois ses deux protecteurs ; ce qui l'obligea à revenir chez sa mère avec un peu de latin, de grec, et même d'hébreu, dont elle ne connaissait nullement le mérite, et dont il n'était pas non plus en état de faire un grand usage.

Elle se détermina aussitôt à lui faire apprendre un métier. Antoine Galland obéit ; et, malgré toute sa ré-

pugnance, il demeura un an entier avec le maître chez qui on l'avait mis en apprentissage. Mais, soit qu'il ne fût pas né pour un art vil et abject, ou que plus vraisemblablement ce fût le goût des lettres qui lui élevât le courage, il quitta un jour, et prit le chemin de Paris, sans autres fonds que l'adresse d'une vieille parente qui y était en condition, et celle d'un bon ecclésiastique qu'il avait vu quelquefois chez son chanoine à Noyon.

Cette tentative lui réussit au-delà de ses espérances : on le présenta au sous-principal du collège du Plessis, qui lui fit continuer ses études, et le confia ensuite à M. Petitpied, docteur de Sorbonne. Là, il se fortifia dans la connaissance de l'hébreu et des autres langues orientales, par la liberté qu'il avait d'en aller prendre des leçons au collège royal, et par l'envie qu'il eut de faire le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Sorbonne.

De chez M. Petitpied il passa au collège Mazarin, qui n'était pas encore en plein exercice; mais un professeur, nommé M. Godouin, y avait rassemblé un certain nombre d'enfans de trois ou quatre ans seulement, parmi lesquels était M. le duc de Meilleraye; et il se proposait de leur faire apprendre le latin fort aisément et fort vite, en mettant auprès d'eux des gens qui ne leur parleraient jamais d'autre langue. M. Galland, associé à ce travail, n'eut pas le temps de voir quel en serait le succès : M. de Nointel, nommé à l'ambassade de Constantinople, l'emmena avec lui (1670) pour tirer des églises grecques des attestations en forme sur les articles de leur foi, qui faisaient alors un grand sujet de dispute entre M. Arnaud et le ministre Claude. M. Galland, arrivé à Constantinople, y acquit bientôt

l'usage du grec vulgaire, par les longues conférences qu'il eut avec un patriarche déposé et plusieurs métropolitains qui, persécutés par les pachas, s'étaient réfugiés dans le palais de France. Il tira d'eux et des autres chefs de l'église, les attestations qu'on avait demandées, et il y joignit tout ce qu'il avait pu recueillir de leurs entretiens.

M. de Nointel, de son côté, ayant renouvelé avec la Porte les capitulations du commerce, prit cette occasion d'aller visiter les Échelles du Levant, d'où il passa à Jérusalem, et dans tous les autres lieux de la Terre-Sainte qui ont quelque réputation. M. Galland fut du voyage : il allait à la découverte ; il annonçait ensuite à M. l'ambassadeur ce qu'il avait trouvé de curieux ; il copiait les inscriptions, il dessinait, le mieux qu'il pouvait, les autres monumens ; souvent même il les enlevait, suivant la facilité qu'il y avait à les faire transporter ; et c'est à de pareils soins que nous devons, entre autres, les marbres singuliers qui sont aujourd'hui dans le cabinet de M. Baudelot, et dont le père dom Bernard de Montfaucon a publié quelques fragmens dans sa paléographie.

M. Galland ne jugea pas à propos de retourner à Constantinople avec M. Nointel : il aima mieux revenir à Paris ; il y arriva en 1676 ; et, à l'aide de quelques médailles qu'il avait ramassées, il fit connaissance avec MM. Vaillant, Carcavy et Giraud. Ces amateurs d'antiquités l'engagèrent, pour peu de chose, dans un second voyage au Levant, d'où il rapporta, l'année suivante, beaucoup de médaillons, qui ont passé dans le cabinet du roi.

En 1679, M. Galland fit un troisième voyage, mais

sur un autre pied. Ce fut aux dépens de la compagnie des Indes orientales, qui, pour faire sa cour à M. Colbert, avait imaginé de faire chercher dans le Levant, par un connaisseur, ce qui pourrait enrichir son cabinet et sa bibliothèque. Le changement qui arriva dans cette compagnie-là, fit cesser, au bout de dix-huit mois, la commission de M. Galland; mais M. Colbert, qui en fut informé, l'employa par lui-même; et, après sa mort, M. le marquis de Louvois l'obligea à continuer ses recherches, sous le titre d'antiquaire du roi. Pendant ce long séjour, M. Galland apprit à fond l'arabe, le turk, le persan, et fit quantité d'observations singulières.

Il était prêt à s'embarquer à Smyrne, quand il faillit y périr par un prodigieux tremblement de terre.

La grande et première secousse vint sur le midi, temps auquel il y a communément du feu dans toutes les maisons; et cette circonstance joignit au bouleversement général un incendie épouvantable : plus de quinze mille habitans furent ensevelis sous les ruines ou dévorés par les flammes. M. Galland fut préservé du feu par un privilège assez ordinaire aux cuisines des philosophes; et les décombres de son toit l'enterrèrent de manière que par des espèces de petits canaux interrompus, il jouissait encore de quelque respiration : c'est ce qui le sauva; car il n'en fut retiré que le lendemain.

Il repassa en France à la première occasion qu'il en eut; et, à son retour à Paris, M. Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, l'employa jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après.

M. d'Herbelot l'engagea ensuite à lui prêter son secours pour l'impression de sa bibliothèque orientale;

mais celui-ci mourut encore au bout de quelque temps, laissant son ouvrage à moitié imprimé. M. Galland le continua tel que nous l'avons, et en fit la préface.

Il n'eut pas moins de part à l'édition du *Ménagiana* qui parut alors : on croit même que c'est lui qui a fourni tous les matériaux du premier volume. Il avait encore donné immédiatement auparavant une *Relation de la mort de sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turk; et un *Recueil de maximes et de bons mots*, tirés des ouvrages des Orientaux.

Après la mort de M. d'Herbelot, il s'attacha à M. Bignon, premier président du grand conseil, qui, par un goût héréditaire à sa famille, voulait toujours avoir auprès de lui quelque homme de lettres. M. Bignon mourut aussi l'année suivante; et il semblait que ce fût le sort de M. Galland de perdre, en moins de rien, ces protections utiles que le mérite le plus reconnu est quelquefois très-long-temps à obtenir; mais celle de ce digne magistrat passa les bornes ordinaires : il lui laissa une petite pension viagère; et, par surcroît de bonheur ou de consolation, M. Foucault, conseiller-d'état, qui était alors intendant en Basse-Normandie, l'appela auprès de lui.

Dans le doux loisir d'une situation si tranquille, au milieu d'une ample bibliothèque et d'un riche amas de médailles, M. Galland composa plusieurs petits ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés à Caën même, comme un *Traité de l'origine du café*, traduit de l'arabe, et trois ou quatre *Lettres sur différentes médailles du Bas-Empire*. C'est encore là qu'il a commencé l'immense traduction de ces *Contes arabes*, si connus sous le nom des *Mille et une Nuits*, dont les premiers

volumes ont paru en 1704, et dont on a vu jusqu'à présent dix tomes, qui ne sont guère que le quart de l'ouvrage.

Quoique M. Galland demeurât encore à Caën en l'année 1701, il ne laissa pas d'être admis par le roi dans l'académie des Inscriptions, lors de son renouvellement; et aussitôt il entreprit pour elle un *Dictionnaire numismatique*, contenant l'explication des noms de dignités, des titres d'honneur, et généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les médailles antiques, grecques et romaines.

Il revint enfin à Paris en 1706; et depuis ce temps-là jusqu'à sa mort, il a toujours été d'une assiduité exemplaire à nos assemblées; il y a lu un très-grand nombre de dissertations : les unes tirées de son Dictionnaire numismatique, ou de l'explication qu'il avait faite de la plupart des médailles choisies du cabinet de M. Foucault; les autres, du commerce de lettres qu'il entretenait avec plusieurs savans étrangers, MM. Cuper, Barry, Rhenferd, Réland; d'autres sur différens points de littérature agités dans la compagnie; d'autres enfin sur des monumens orientaux, au sujet desquels on le consultait souvent, surtout depuis l'année 1709, qu'il avait été nommé professeur en langue arabe au collège royal.

Mais ce ne sont pas là les seuls ouvrages qu'ait laissés M. Galland. On en a trouvé un plus grand nombre encore dans ses papiers, et les plus considérables sont :

Une Relation de ses voyages, en deux porte-feuilles in-4° ;

Une Description particulière de la ville de Constantinople ;

Des additions à la Bibliothèque orientale de M. d'Herbelot, dont on ferait un volume in-folio aussi gros que celui qui est imprimé;

Un Catalogue raisonné des historiens turcs, arabes et persans;

Une Histoire générale des empereurs turcs;

Une traduction de l'Alcoran, avec des remarques historiques-critiques fort amples, et des notes grammaticales sur le texte;

Une suite de la traduction des Mille et une Nuits, pour la valeur d'environ deux volumes;

(Relation d'un voyage fait à Constantinople en 1679 et 1680.

Etat présent des îles de Samos, Nicaries, Patmos et du mont Athos. Ces deux manuscrits appartiennent à M. Langlès.)

Tant d'ouvrages, qui semblent marquer une extrême facilité, étaient le fruit d'un travail dur et suivi, qui, pour le nombre des productions, surpasse ordinairement la facilité même.

M. Galland travaillait sans cesse, en quelque situation qu'il se trouvât, ayant très-peu d'attention sur ses besoins, n'en ayant aucune sur ses commodités; remplaçant quand il le fallait par ses seules lectures, ce qui lui manquait du côté des livres; n'ayant pour objet que l'exactitude, et allant toujours à sa fin sans aucun égard pour les ornemens qui auraient pu l'arrêter.

Simple dans ses mœurs et dans ses manières comme dans ses ouvrages, il aurait toute sa vie enseigné à des enfans les premiers élémens de la grammaire, avec le même plaisir qu'il a eu à exercer son érudition sur différentes matières.

Homme vrai jusque dans les moindres choses, sa droiture et sa probité allaient au point, que rendant compte à ses associés de sa dépense dans le Levant, il leur comptait seulement un sou ou deux, quelquefois rien du tout pour les journées, qui, par des conjonctures favorables, ou même par des abstinences involontaires, ne lui avaient pas coûté davantage.

Il mourut le 17 février dernier (1715) d'un redoublement d'asthme, auquel se joignit, sur la fin, une fluxion de poitrine : il avait soixante-dix-neuf ans.

L'amour des lettres est la dernière chose qui s'est éteinte en lui. Il pensa, peu de jours avant sa mort, que ses ouvrages, le seul, l'unique bien qu'il laissait, pourraient être dissipés, s'il n'y mettait ordre; il le fit, et de la façon la plus simple et la plus militaire, se contentant de le dire publiquement à un neveu qui était venu de Noyon pour l'assister dans sa maladie; et suivant cette disposition, qui a été fidèlement exécutée, ses manuscrits orientaux ont passé dans la bibliothèque du roi; son Dictionnaire numismatique est revenu à l'Académie, et sa traduction de l'Alcoran a été portée à M. l'abbé Bignon, comme un gage de son estime et de sa reconnaissance.

C'est avec une fortune si médiocre que M. Galland a eu la gloire de faire les plus illustres héritiers.

Liste des ouvrages imprimés, de Galland.

I. Lettres touchant la critique de M. Guillet, sur le voyage de Grèce, de Spon. Lyon, 1679, in-12.

II. Paraboles remarquables , bons mots et maximes des Orientaux. Paris , 1694 , in-12.

III. Lettres , touchant l'histoire des quatre Gordiens , prouvée par les médailles. Paris , 1696 , in-12.

IV. Lettre , touchant quatre médailles antiques , publiées par le P. Chamillard. Caën , 1697 , in-12.

V. Lettre , touchant la nouvelle explication d'une médaille d'or du cabinet du roi. Caën , 1698 , in-12.

VI. Lettre , sur le même sujet. Journal des savans , du 15 août 1705.

VII. Observations , sur quelques médailles de Tétricus le père , et d'autres , tirées du cabinet de M. Ballonseaux. Caën , 1701 , in-8°.

VIII. De l'origine et du progrès du café. Paris , 1699 , in-12.

IX. Les Mille et une Nuits , contes arabes , traduits en français. Paris , 1704—1708 , 12 vol. in-12.

X. Relation de la mort du sulthan Osman , et du couronnement du sulthan Moustapha. Paris , 1678 , in-12 , traduit du turk.

Et un grand nombre d'articles insérés dans le journal de Trevoux ; le Menagiana , la Bibliothèque orientale , et dans le Recueil de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ouvrages de Galland , publiés après sa mort.

XII. Contes et fables indiennes de Pidpaï et de Lokman. Paris , 1724 , 2 vol. in-12.

XIII. Dissertation sur une médaille grecque de l'empereur Diadumenien , frappée à Éphèse. Cette dissertation a été insérée dans le Mercure de France , en 1739.

XIV. Relation de l'esclavage d'un marchand français de la ville de Cassis , à Tunis ; insérée dans le Magasin encyclopédique de 1809 , par les soins de M. Langlès.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

Les chroniques des Sassanides (1), anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent, et

(1) Le dernier rejeton de la race des Sassanides, le malheureux Yezdedjerd, mourut en combattant les Musulmans, l'an 39 de l'hégire (De notre Ère 659).

L'auteur arabe a donc eu tort de supposer que les personnages de ses contes professaient l'islamisme ; il établit aussi entre les rois de l'Inde, de la Perse et de Samarcande une parenté qui n'exista que parmi les successeurs de Djenguyz-Khan : du reste nous aurons à faire remarquer plus d'une fois de pareilles inconvenances historiques dans le cours de cet ouvrage : elles tiennent comme nous l'avons déjà annoncé à l'infidélité du traducteur arabe. Ferichta parle bien à la vérité d'une invasion qui eut lieu dans l'Hindoustan, sous le règne de Feridoun, pour favoriser les desseins d'un prince rebelle frère de Maharadjah (grand roi) ; mais cette invasion se termina au bout de dix années par une rançon que Maharadjah paya aux Persans, en cédant à son frère une partie de son royaume.

bien loin au-delà du Gange, jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison, qui était le plus excellent prince de son temps. Il se faisait autant aimer de ses sujets, par sa sagesse et sa prudence, qu'il s'était rendu redoutable à ses voisins par le bruit de sa valeur et par la réputation de ses troupes belliqueuses et bien disciplinées. Il avait deux fils; l'aîné, appelé Chahriar (1), digne héritier de son père, en possédait toutes les vertus; et le cadet, nommé Chahzenan (2), qui n'avait pas moins de mérite que son frère.

Après un règne aussi long que glorieux, ce roi mourut, et Chahriar monta sur le trône. Chahzenan, exclu de tout partage par les lois de l'empire, et obligé de vivre comme un simple particulier, au lieu de souffrir impatiemment le bonheur de son aîné, mit toute son attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réussir : Chahriar, qui avait naturellement de l'inclination pour son frère, fut charmé de sa complaisance; et par un excès d'amitié, voulant partager avec lui ses états, il lui donna le royaume de la Grande Tartarie. Chahzenan alla bientôt en prendre posses-

(1) D'après ce que nous avons annoncé dans l'introduction, on doit s'attendre que les noms des personnages des *Mille et une Nuits* appartiendront à la langue persane. Chahriar signifie l'ami de la ville.

(2) Ce nom signifie littéralement le roi des femmes, mais nous aimerions mieux écrire avec MM. Langlès et Jonathau Scott, Chahzeman, le roi du temps.

sion, et il établit son séjour à Samarcande (1), qui en était la capitale.

Il y avait déjà dix ans que ces deux rois étaient séparés, lorsque Chahriar, souhaitant passionnément de revoir son frère, résolut de lui envoyer un ambassadeur pour l'inviter à le venir visiter. Il choisit pour cette mission son premier vézyr (2), qui partit avec une suite conforme à sa dignité, et fit toute la diligence possible. Quand il fut près de Samarcande, Chahzenan, averti de son arrivée, alla au-devant de lui avec les principaux seigneurs de sa cour, qui, pour faire plus d'honneur au ministre du sulthan, s'étaient tous habillés magnifiquement. Le roi de Tartarie le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et lui

(1) Cette ville capitale de l'ancienne Transoxiane est célèbre dans tous les contes des orientaux. Timourlenk (Tamerlan) y habita pendant quelque temps.

(2) Les vézyrs, ou ministres du prince, sont chargés du gouvernement de l'empire ou de l'administration d'une province. A Constantinople le vézyr azem ou grand vézyr, qui représente le sulthan, a le droit de vie et de mort, et juge toutes les contestations civiles de quelque importance. Il rend compte au sulthan de son administration deux fois par semaine, et vient prendre les ordres de sa hauteesse. La marque de sa dignité est le cachet de l'empire que le sulthan lui remet en l'investissant de sa charge.

Il y avait autrefois des coubbeh vézyrs, sorte de conseillers d'état appelés à donner leurs avis sur les affaires de l'empire et formant une partie du divan; mais ces charges, supprimées, il y a quelques années, n'ont pas été rétablies; on donne aussi le titre de vézyr aux pachas et à quelques autres grands seigneurs.

demanda d'abord des nouvelles du sulthan son frère. Le vézyr satisfait sa curiosité; après quoi il exposa le sujet de son ambassade. Chahzenan en fut touché. « Sage vézyr, lui dit-il, le sulthan mon frère me fait trop d'honneur, et il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable. S'il souhaite de me voir, je suis depuis long-temps pressé du même désir. Les années, qui n'ont point diminué son amitié, n'ont point affaibli la mienne. Mon royaume est tranquille, je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi, il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la ville pour si peu de temps. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit et d'y faire dresser vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraîchissemens en abondance, pour vous et pour toutes les personnes de votre suite. » Cela fut exécuté sur-le-champ : le roi fut à peine rentré dans Samarcande, que le vézyr vit arriver une prodigieuse quantité de toutes sortes de provisions, accompagnées de présens d'un très-grand prix.

Cependant Chahzenan, se disposant à partir, régla les affaires les plus pressantes, établit un conseil pour gouverner son royaume pendant son absence, et mit à la tête de ce conseil un ministre dont la sagesse lui était connue et en qui il avait une entière confiance. Au bout de dix jours, ses équipages étant prêts, il dit adieu à la reine, sortit sur le soir de Samarcande, et, suivi des officiers qui devaient être du voyage, il se rendit au pavillon royal qu'il avait fait dresser

auprès des tentes du vézyr. Il s'entretint avec cet ambassadeur jusqu'à minuit. Alors voulant encore une fois embrasser son épouse, qu'il aimait beaucoup, il retourna seul dans son palais. Il alla droit à l'appartement de la princesse, qui, ne s'attendant pas à le revoir, avait reçu dans son lit un des derniers officiers de sa maison. Il y avait déjà long-temps qu'ils étaient couchés, et ils dormaient tous deux d'un profond sommeil.

Le roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre par son retour une épouse dont il se croyait tendrement aimé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux, qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartemens des princes et des princesses, il aperçut un homme dans ses bras ! Il demeura immobile durant quelques momens, ne sachant s'il devait croire ce qu'il voyait. Mais ne pouvant douter : « Quoi ! dit-il en lui-même, je suis à peine hors de mon palais, je suis encore sous les murs de Samarcande, et l'on m'ose outrager ! Ah ! perfide, votre crime ne restera pas sans châtiment ! Comme roi, je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes états ; comme époux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. » Enfin ce malheureux prince, cédant à son premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit, et d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite, les prenant l'un après l'autre, il les jeta par une fenêtre dans le fossé dont le palais était environné.

S'étant ainsi vengé, il sortit de la ville comme il y était venu, et se retira sous son pavillon. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que, sans parler à personne de ce qu'il venait de faire, il ordonna de plier les tentes et de partir. Tout fut bien vite prêt, et il n'était pas encore jour, que l'on se mit en marche au son des tymbales et de divers autres instrumens qui inspi-raient de la joie à tout le monde, hormis au roi. Ce prince, toujours occupé de l'infidélité de sa femme, était en proie à une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la capitale des Indes, il vit venir au-devant de lui le sulthan Chahriar avec toute sa cour. Quelle joie pour ces princes de se revoir ! Ils mirent pied à terre pour s'embrasser ; et après s'être donné mille marques de tendresse, ils remontèrent à cheval, et entrèrent dans la ville aux acclamations d'une foule innombrable. Le sulthan conduisit le roi son frère jusqu'au palais qu'il lui avait fait préparer. Ce palais communiquait au sien par un même jardin ; il était d'autant plus magnifique, qu'il était consacré aux fêtes et aux divertissemens de la cour, et on en avait encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Chahriar quitta d'abord le roi de Tartarie, pour lui donner le temps d'entrer au bain et de changer d'habit ; mais dès qu'il sut qu'il en était sorti, il vint le joindre. Ils s'assirent sur un sofa ; et comme les courtisans se tenaient éloignés par respect, ces deux

princes commencèrent à s'entretenir de tout ce que deux frères, plus unis encore par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence.

L'heure du souper étant venue, ils mangèrent ensemble ; et après le repas, ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Chahriar, s'apercevant que la nuit était fort avancée, se retira pour laisser reposer son frère.

L'infortuné Chahzenan se coucha ; mais si la présence du sulthan son frère avait été capable de suspendre pour quelque temps ses chagrins, ils se réveillèrent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avait besoin, il ne fit que rappeler dans sa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonstances de l'infidélité de la reine se présentaient si vivement à son imagination, qu'il en était hors de lui-même. Enfin, ne pouvant dormir, il se leva : et comme il se livrait tout entier à des pensées si affligeantes, il parut sur son visage une impression de tristesse que son frère ne manqua pas de remarquer.

« Qu'a donc le roi de Tartarie ? disait le sulthan, qui peut causer ce chagrin que je lui vois ? Aurait-il sujet de se plaindre de la réception que je lui ai faite ? Non : je l'ai reçu comme un frère que j'aime, et je n'ai rien là-dessus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses états ou de la reine. Ah ! si c'est là ce qui l'afflige, il faut que je lui fasse incessamment les présens que je lui destine, afin qu'il

puisse partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samarcande.»

Effectivement, dès le lendemain il lui envoya une partie de ces présents, qui étaient composés de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche et de plus curieux. Il ne laissait pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs; mais les fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisaient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Chahriar ayant ordonné une grande chasse à deux journées de sa capitale, dans un pays où il y avait particulièrement beaucoup de cerfs, Chahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'être de la partie. Le sulthan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté et partit avec toute sa cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le roi de la Grande Tartarie, se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avait vue sur le jardin. Ce beau lieu et le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisaient leur retraite, lui auraient donné du plaisir, s'il eût été capable d'en ressentir; mais toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infame de la reine, il arrêta moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levait au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Tout occupé qu'il était de ses ennuis, il ne laissa pas néanmoins d'apercevoir un objet qui attira

toute son attention. Une porte secrète du palais du sulthan s'ouvrit tout à coup, et il en sortit vingt femmes, au milieu desquelles marchait la sulthane, d'un air qui la faisait aisément distinguer. Cette princesse, croyant que le roi de la Grande Tartarie était aussi à la chasse, s'avança avec fermeté jusque sous les fenêtres de l'appartement de ce prince, qui, voulant par curiosité l'observer, se plaça de manière qu'il pouvait tout voir sans être vu. Il remarqua que les personnes qui accompagnaient la sulthane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage, qu'elles avaient eu couvert jusqu'alors, et quittèrent de longs habits qu'elles portaient par-dessus d'autres vêtemens plus courts. Mais il fut dans un grand étonnement de voir que dans cette compagnie qui lui avait semblé toute composée de femmes, il y avait dix noirs qui prirent chacun leur maîtresse. La sulthane de son côté ne demeura pas long-temps sans amant; elle frappa des mains en criant : Masoud, Masoud; et aussitôt un autre noir descendit du haut d'un arbre, et courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne me permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ces femmes et leurs noirs; il suffit de dire que Chahzenan en vit assez pour juger que son frère n'était pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisait un des plus beaux ornemens du jardin; après quoi ayant repris leurs ha-

bits, ils rentrèrent par la porte secrète dans le palais du sultian; et Masoud, qui était venu du dehors par dessus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étaient passées sous les yeux du roi de la Grande Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions. « Que j'avais peu de raison, disait-il, de croire mon malheur si particulier ! C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puisque le sulthan mon frère, le souverain de tant d'états, le plus grand prince du monde, n'a pu l'éviter. Quelle est donc ma faiblesse de me laisser consumer de chagrin ! C'en est fait : le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie. »

En effet, dès ce moment il cessa de s'affliger; et comme il n'avait pas voulu souper qu'il n'eût vu toute la scène qui venait d'être jouée sous ses fenêtres, il se fit servir alors, mangea de meilleur appétit qu'il n'avait fait depuis son départ de Samarcande, et entendit même avec quelque plaisir un concert agréable de voix et d'instrumens dont on accompagna le repas.

Les jours suivans, il fut de très-bonne humeur; et lorsqu'il sut que le sulthan était de retour, il alla au-devant de lui, et lui fit son compliment d'un air enjoué. Chahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement; il ne songea qu'à se plaindre obligeamment de ce qu'il avait refusé de l'accompagner à la chasse; et sans lui donner le temps de répondre à ses reproches, il lui parla d'un grand nombre de cerfs et d'au-

tres animaux qu'il avait pris, et enfin du plaisir qu'il avait eu. Chahzenan, après l'avoir écouté avec attendrissement, prit la parole à son tour. Comme il n'avait plus de chagrin qui l'empêchât de faire briller son esprit, il dit mille choses agréables et plaisantes.

Le sulthan, qui s'était attendu à le retrouver dans le même état où il l'avait laissé, fut ravi de le voir si gai. « Mon frère, lui dit-il, je rends graces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence; j'en ai une véritable joie, mais j'ai une prière à vous faire, et je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. » « Que pourrais-je vous refuser? répondit le roi de Tartarie. Vous pouvez tout sur Chahzenan. Parlez; je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi. » « Depuis que vous êtes dans ma cour, reprit Chahriar, je vous ai vu plongé dans une noire mélancolie que j'ai vainement tenté de dissiper par toutes sortes de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venait de ce que vous étiez éloigné de vos états, j'ai cru même que l'amour y avait beaucoup de part, et que la reine de Samarcande en était la cause. Je ne sais si je me suis trompé dans ma conjecture; mais je vous avoue que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant, sans que j'y aie contribué en aucune manière, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde et l'esprit entièrement dégagé de cette noire vapeur qui en troublait tout l'enjouement. Dites-

moi, de grace, pourquoi vous étiez si triste, et pourquoi vous ne l'êtes plus? »

A ce discours, le roi de la Grande Tartarie demeura quelque temps rêveur, comme s'il eût cherché ce qu'il avait à répondre. Enfin, il repartit dans ces termes : Vous êtes mon sulthan et mon maître; mais dispensez-moi, je vous supplie, de vous donner la satisfaction que vous me demandez. » « Non, mon frère, répliqua le sulthan, il faut que vous me l'accordiez, je la souhaite, ne me la refusez pas. » Chahzenan ne put résister aux instances de Chahriar. « Hé bien ! mon frère, lui dit-il, je vais vous satisfaire, puisque vous me le commandez. » Alors il lui raconta l'infidélité de la reine de Samarcande; et lorsqu'il en eut achevé le récit : « Voilà, poursuivit-il, le sujet de ma tristesse; jugez si j'avais tort de m'y abandonner. » « O mon frère ! s'écria le sulthan, quelle horrible histoire venez-vous de me raconter ! Avec quelle impatience je l'ai écoutée jusqu'au bout ! Je vous loue d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage si sensible. On ne saurait vous reprocher cette action : elle est juste ; et pour moi j'avouerai qu'à votre place j'aurais eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me serais pas contenté d'ôter la vie à une seule femme, je crois que j'en aurais sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis pas étonné de vos chagrins ; la cause en était trop vive et trop mortifiante pour n'y pas succomber. Quelle aventure ! Non, je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a

donné de la consolation ; et comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance de m'en instruire, et faites-moi la confiance entière.

Chahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent, à cause de l'intérêt que son frère y avait ; mais il fallut céder à ses nouvelles instances. « Je vais donc vous obéir, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument. Je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrins que je n'en ai eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque c'est vous qui me forcez à vous révéler une chose que je voudrais ensevelir dans un éternel oubli. »

« Ce que vous me dites, interrompit Chahriar, ne fait qu'irriter ma curiosité ; hâtez-vous de me découvrir ce secret, de quelque nature qu'il puisse être. » Le roi de Tartarie, ne pouvant plus s'en défendre, fit alors le détail de tout ce qu'il avait vu, du déguisement des noirs, des débauches de la sulthane et de ses femmes ; et il n'oublia pas Masoud. « Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étaient naturellement portées, et qu'elles ne pouvaient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'était une grande faiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en fit faire beaucoup d'autres ; et enfin je jugeai que je ne pouvais prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts ; mais j'en suis venu

à bout; et, si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple. »

Quoique ce conseil fût judicieux, le sulthan ne put le goûter. Il entra même en fureur. « Quoi ! dit-il, la sulthane des Indes est capable de se prostituer d'une manière si indigne ! Non, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé ; la chose est assez importante pour mériter que j'en sois assuré par moi-même. » « Mon frère, répondit Chahzenan, si vous voulez en être témoin, cela n'est pas fort difficile : vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chasse ; quand nous serons hors de la ville avec toute votre cour et la mienne, nous nous arrêterons sous nos pavillons, et la nuit nous reviendrons tous deux seuls dans mon appartement, je suis sûr que le lendemain vous verrez ce que j'ai vu. » Le sulthan approuva le stratagème, et ordonna aussitôt une nouvelle chasse ; de sorte que dès le même jour les pavillons furent dressés au lieu désigné.

Le lendemain les deux princes partirent avec toute leur suite. Ils arrivèrent où ils devaient camper, et ils y demeurèrent jusqu'à la nuit. Alors Chahriar appela son grand-vézyr ; et sans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place en son absence, et de ne pas permettre que personne sortît du camp, pour quelque sujet que ce pût être. Aussitôt qu'il eut donné cet ordre, le roi de la Grande Tartarie

et lui montèrent à cheval, passèrent incognito au travers du camp, rentrèrent dans la ville et se rendirent à l'appartement de Chahzenan. Ils se couchèrent et le lendemain ils s'allèrent placer à la même fenêtre où le roi de Tartarie avait vu la scène des noirs. Ils jouirent quelque temps de la fraîcheur du matin ; car le soleil n'était pas encore levé ; et en s'entretenant, ils jetaient souvent les yeux du côté de la porte secrète. Elle s'ouvrit enfin ; la sulthane parut avec ses femmes et les dix noirs déguisés ; elle appela Masoud ; et le sulthan en vit plus qu'il n'en fallait pour être pleinement convaincu de sa honte et de son malheur. « O Dieu ! s'écria-t-il, quelle indignité ! quelle horreur ! L'épouse d'un souverain tel que moi, peut-elle être capable de cette infamie ? Après cela, quel prince osera se vanter d'être parfaitement heureux ? Ah ! mon frère, poursuivit-il en embrassant le roi de Tartarie, renonçons tous les deux au monde ; la bonne foi en est bannie ; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos états et tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des royaumes étrangers traîner une vie obscure et cacher notre infortune. » Chahzenan n'approuvait pas cette résolution ; mais il n'osa la combattre dans l'emportement où il voyait Chahriar. « Mon frère, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre ; je suis prêt à vous suivre partout où il vous plaira ; mais promettez-moi que nous reviendrons, si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. » « Je

vous le promets, répondit le sulthan; mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. »
« Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus, répliqua le roi de Tartarie, peut-être même ne voyagerons-nous pas long-temps. »

En disant cela, ils sortirent secrètement du palais, et prirent un autre chemin que celui par où ils étaient venus. Ils marchèrent tout le jour et passèrent la première nuit sous des arbres. S'étant levés de bon matin, ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie sur le bord de la mer; où il y avait, d'espace en espace, de grands arbres touffus. Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser et y prendre le frais. L'infidélité de leurs femmes fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avait pas long-temps qu'ils s'entretenaient, lorsqu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible, et des cris effroyables qui les remplirent de crainte. Alors la mer s'ouvrit, il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui semblait s'aller perdre dans les nues. Cet objet redoubla leur frayeur; ils se levèrent promptement, et montèrent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montés, que, regardant vers l'endroit d'où le bruit partait et où la mer s'était entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire s'avavançait vers le rivage en fendant l'eau; ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvait être, mais ils ne tardèrent pas à distinguer facilement un objet effroyable.

C'était un de ces génies (1) qui sont malfaisans, et ennemis mortels des hommes. Il était noir et hideux, il avait la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse, et portait sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge, et vint la poser justement au pied de l'arbre où étaient les deux princes, qui, connaissant l'extrême péril où ils se trouvaient, se crurent perdus.

(1) Suivant les traditions de l'islamisme, long-temps avant la création d'Adam, la terre était habitée par des êtres d'une nature particulière, appelés Djinn ou Djian par les Arabes, Dives et Peris par les Persans, d'une matière plus grossière que les anges, et, comme nous, sujets à la mort.

Deux mille ans avant la création, Dieu envoya Iblis pour les punir de s'être révoltés contre le ciel. Mais depuis, Iblis, ayant refusé de rendre hommage à l'homme, fut exilé lui-même. (Voyez le Coran, sourate 2, verset 30). Les génies, redevenus plus hardis, occupaient une grande partie de la terre, lorsqu'un roi de Perse, Thamurath (1), *Div bend* (qui enchaîne les génies); dont Ferdousi a chanté les exploits dans son *Chah-nameh*, les força de se retirer dans les montagnes de Kaf qu'ils habitent encore aujourd'hui.

On distingue deux sortes de génies; les Peris sont des êtres bienfaisans dont le seul crime est d'avoir offensé Dieu et que leur repentir a presque fait rentrer en grace. Les Dives au contraire sont féroces, et ont des formes hideuses. En puisant dans les fables orientales, nos romanciers les ont pris pour types des ogres et des géants, tandis que les Peris ont été le modèle de leurs bonnes fées.

(1) Ce Thamurath est le même monarque qui, d'après les Orientaux, construisit les pyramides d'Égypte.

Cependant le génie s'assit auprès de la caisse ; et l'ayant ouverte avec quatre clefs qui étaient attachées à sa ceinture, il en fit sortir une dame très-richement habillée, d'une taille majestueuse, et d'une beauté parfaite. Le monstre la fit asseoir à ses côtés ; et la regardant amoureusement : « Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les dames qui sont admirées pour leur beauté, charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos noces, et que j'ai toujours aimée depuis si constamment, vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous ; le sommeil, dont je me sens accablé, m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. »

En disant cela, il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la dame ; ensuite ayant allongé ses pieds, qui s'étendaient jusqu'à la mer, il ne tarda pas à s'endormir, et il ronfla bientôt de telle manière qu'il fit retentir le rivage.

La dame alors leva la vue par hasard ; et apercevant les princes au haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils se virent découverts. Ils la supplièrent, par d'autres signes, de les dispenser de lui obéir ; mais elle, après avoir ôté doucement de dessus ses genoux la tête du génie, et l'avoir posée légèrement à terre, se leva, et leur dit d'un ton de voix bas, mais animé : « Descendez, il faut absolument que vous veniez à moi. » Ils voulurent vainement lui faire comprendre encore par leurs gestes qu'ils craignaient le génie : « Descendez donc,

leur répliqua-t-elle sur le même ton ; si vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, et je lui demanderai moi-même votre mort. »

Ces paroles intimidèrent tellement les princes, qu'ils commencèrent à descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main ; et s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition très-vive ; ils la rejetèrent d'abord ; mais elle les obligea, par de nouvelles menaces, à l'accepter.

Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitait, ayant remarqué qu'ils avaient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Sitôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une boîte du paquet où était sa toilette ; elle en tira un fil garni d'autres bagues de toutes sortes de façons ; et les leur montrant : « Savez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces bijoux ? » « Non, répondirent-ils ; mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. » « Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, et afin d'avoir la centaine accomplie. »

« Voilà donc, continua-t-elle, cent amans que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance et les précautions de ce vilain génie qui ne me quitte pas. Il a eu beau m'enfermer dans cette caisse de verre, et me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas

de rendre ses précautions inutiles. Vous voyez par là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feraient mieux de ne pas nous contraindre; ce serait le moyen de nous rendre sages.»

La dame, leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le même fil où étaient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la tête du génie, qui ne se réveilla point, la remit sur ses genoux, et fit signe aux princes de se retirer.

Ils reprirent le chemin par où ils étaient venus; et lorsqu'ils eurent perdu de vue la dame et le génie, Chahriar dit à Chahzenan : « Hé bien ! mon frère, que pensez-vous de l'aventure qui vient de nous arriver ? Le génie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidèle ? et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des femmes ? » « Oui, mon frère, répondit le roi de la grande Tartarie. Et vous devez aussi demeurer d'accord que le génie est plus à plaindre et plus malheureux que nous. C'est pourquoi, puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos états, et que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi, je sais par quel moyen je prétends que la foi qui m'est due, me soit inviolablement conservée. Je ne veux pas m'expliquer présentement là-dessus; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles, et je suis sûr que vous suivrez mon exemple. » Le sulthan fut de l'avis de son frère; et continuant tous deux de marcher, ils reparurent

au camp, sur la fin de la nuit, trois jours après qu'ils en étaient partis.

La nouvelle du retour du sulthan s'y étant répandue, les courtisans se rendirent de grand matin devant son pavillon. Il les fit entrer, les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, et leur fit donner des gratifications. Après quoi, ayant déclaré qu'il ne voulait pas aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, et retourna à son palais.

A peine fut-il arrivé, qu'il courut à l'appartement de la sulthane. Il la fit lier devant lui, et la livra à son grand-vézyr, avec ordre de la faire étrangler; ce que ce ministre exécuta, sans s'informer de quel crime elle était coupable. Le prince irrité n'en demeura pas là; il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes de la sulthane. Après ce rigoureux châtiment, persuadé qu'il n'y avait pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendrait à l'avenir, il résolut d'en épouser une chaque nuit, et de la faire mourir le lendemain. S'étant imposé cette loi cruelle, il jura qu'il l'observerait, immédiatement après le départ du roi de Tartarie, qui prit bientôt congé de lui, et se mit en chemin chargé de présents magnifiques.

Chahzenan étant parti, Chahrian ne manqua pas d'ordonner à son grand-vézyr de lui amener la fille d'un de ses généraux d'armée. Le vézyr obéit. Le sulthan coucha avec elle; et le lendemain, en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante.

Quelque répugnance qu'eût le vézyr à exécuter de semblables ordres, comme il devait au sulthan son maître une obéissance aveugle, il était obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-là, ce fut la fille d'un bourgeois de la capitale; et enfin chaque jour c'était une fille mariée, et une femme morte.

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la ville. On n'y entendait que des cris et des lamentations. Ici, c'était un père en pleurs qui se désespérait de la perte de sa fille; là, c'étaient de tendres mères, qui, craignant pour leurs enfants la même destinée, faisaient retentir l'air de leurs gémissemens. Ainsi, au lieu des louanges et des bénédictions que le sulthan s'était attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisaient plus que des imprécations contre lui.

Le grand-vézyr, qui, comme on l'a déjà dit, était malgré lui le ministre d'une si horrible injustice, avait deux filles, dont l'aînée s'appelait Cheherazade (1), et la cadette Dinarzade (2). Cette dernière

(1) Cheher-âzâd est, suivant le dictionnaire, Chem -êl Loghât, le nom d'un roi. MM. Ury et Ouseley, dans les fragmens arabes qu'ils ont publiés, ont écrit Cheherzadèh; ce mot signifie alors, enfant de la ville, ou né dans la ville. On lit Cheherazad dans le texte imprimé en arabe à Calcutta. Ce nom signifie, le cyprès de la ville. Du reste, le fait important à constater, l'origine de ces noms, est hors de doute, ils appartiennent tous à la langue persane.

(2) Dinarzade, contraction de Dynar-âzad, peut signifier

ne manquait pas de mérite; mais l'autre avait un courage au-dessus de son sexe, beaucoup d'esprit et une pénétration admirable. Elle avait aussi beaucoup de lecture et une mémoire si prodigieuse, que rien ne lui était échappé de tout ce qu'elle avait lu. Elle s'était appliquée avec succès à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux arts; et elle faisait des vers mieux que les poètes les plus célèbres de son temps. En outre, elle était pourvue d'une beauté extraordinaire; et une vertu très-solide couronnait toutes ses belles qualités.

Le vézyr aimait passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenaient tous deux ensemble, elle lui dit : « Mon père, j'ai une grâce à vous demander; je vous supplie très-humblement de me l'accorder. » « Je ne vous la refuserai pas, répondit-il, pourvu qu'elle soit juste et raisonnable. » « Pour juste, répliqua Cheherazade, elle ne peut l'être davantage, et vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le sulthan exerce sur les familles de cette ville. Je veux dissiper les alarmes de tant de mères qui craignent de perdre leurs filles d'une manière si funeste. » « Votre intention est fort louable, ma fille, dit le vézyr; mais le mal auquel vous voulez remédier, me paraît sans re-

affranchi par (le moyen des) Dynars ou affranchi (n'ayant encore besoin) des Dinars. MM. Ury et Ouseley écrivent Dynzad (enfant de la religion); dans l'édition arabe imprimée à Calcutta, dont 2 volumes renfermant les 200 premières nuits ont déjà paru, on lit Dyn-azad (libre de dettes).

mède. Comment prétendez-vous en venir à bout ? »
« Mon père, repartit Cheherazade, puisque par votre entremise le sulthan célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure, par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa couche. » Le vézyr ne put entendre ce discours sans horreur. « O Dieu ! interrompit-il avec transport. Avez-vous perdu l'esprit, ma fille ? Pouvez-vous me faire une prière si dangereuse ? Vous savez que le sulthan a fait serment sur son âme de ne coucher qu'une seule nuit avec la même femme et de lui faire ôter la vie le lendemain, et vous voulez que je lui propose de vous épouser ? songez-vous bien à quoi vous expose votre zèle indiscret ? » « Oui, mon père, répondit cette vertueuse fille, je connais tout le danger que je cours, et il ne saurait m'épouvanter. Si je péris, ma mort sera glorieuse ; et si je réussis dans mon entreprise, je rendrai à ma patrie un service important. »

« Non, non, dit le vézyr, quoi que vous puissiez me représenter pour m'intéresser à vous permettre de vous jeter dans cet affreux péril, ne vous imaginez pas que j'y consente. Quand le sulthan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas ! il faudra bien que je lui obéisse. Quel emploi pour un père ! Ah ! si vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me causer la douleur mortelle de me voir la main teinte de votre sang. »

« Encore une fois, mon père, dit Cheherazade, accordez-moi la grace que je vous demande. » « Votre opiniâtreté, repartit le vézyr, excite ma colère. Pour-

quoi vouloir vous-même courir à votre perte ? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en saurait sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'âne, qui jouissait d'un sort heureux, et qui ne put s'y maintenir. » « Quel malheur arriva-t-il à cet âne, reprit Cheherazade ? » « Je vais vous le dire, répondit le vézyr, écoutez-moi : »

L'ÂNE, LE BŒUF ET LE LABOUREUR.

FABLE.

« UN marchand très-riche avait plusieurs maisons à la campagne, où il faisait nourrir une grande quantité de toute sorte de bétail. Il se retira avec sa femme et ses enfans dans une de ses terres, pour la faire valoir par lui-même. Il avait le don d'entendre le langage des bêtes ; mais avec cette condition, qu'il ne pouvait l'interpréter à personne, sans s'exposer à perdre la vie ; ce qui l'empêchait de communiquer les choses qu'il avait apprises par le moyen de ce don.

« Il y avait à une même auge un bœuf et un âne. Un jour qu'il était assis près d'eux, et qu'il se divertissait à voir jouer devant lui ses enfans, il entendit que le bœuf disait à l'âne : « L'Éveillé, que je te trouve heureux, quand je considère le repos

dont tu jouis , et le peu de travail qu'on exige de toi ! Un homme te panse avec soin , te lave , te donne de l'orge bien criblé , et de l'eau fraîche et nette. Ta plus grande peine est de porter le marchand notre maître , lorsqu'il a quelque petit voyage à faire. Sans cela , toute ta vie se passerait dans l'oisiveté. La manière dont on me traite est bien différente , et ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable. Il est à peine minuit qu'on m'attache à une charrue que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre ; ce qui me fatigue à un point , que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs , le laboureur , qui est toujours derrière moi , ne cesse de me frapper ; et quand je rentre à l'étable , après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir , on me donne à manger de mauvaises fèves sèches , dont on ne s'est pas même mis en peine d'ôter la terre , ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misère , lorsque je me suis repu d'un mets si peu appétissant , je suis obligé de passer la nuit sur mon fumier. Tu vois que j'ai raison d'envier ton sort. »

« L'âne n'interrompt pas le bœuf ; il lui laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais quand il eut achevé de parler : « Vous ne démentez pas , lui dit-il , le nom d'idiot qu'on vous a donné ; vous êtes trop simple , vous vous laissez mener comme l'on veut , et vous ne pouvez prendre une bonne résolution. Cependant quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous souffrez ? Vous vous tuez vous-même , pour le repos , le plaisir et le profit de ceux qui ne vous

en savent point de gré. On ne vous traiterait pas de la sorte, si vous aviez autant de courage que de force. Lorsqu'on vient vous attacher à l'auge, que ne faites-vous résistance? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes? Que ne marquez-vous votre colère en frappant du pied contre terre? Pourquoi enfin n'inspirez-vous pas la terreur par des beuglemens effroyables? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter, et vous ne vous en servez pas. On vous apporte de mauvaises fèves et de mauvaise paille, n'en mangez point; flairez-les seulement et les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne, vous verrez bientôt un changement dont vous me remercirez. »

« Le bœuf prit en fort bonne part les avis de l'âne, il lui témoigna combien il lui était obligé. « Cher l'Éveillé, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, et tu verras de quelle manière je m'en acquitterai. » Ils se turent après cet entretien, dont le marchand ne perdit pas une parole.

« Le lendemain de bon matin, le laboureur vint prendre le bœuf; il l'attacha à la charrue, et le mena au travail ordinaire. Le bœuf, qui n'avait pas oublié le conseil de l'âne, fit le méchant; et le soir, lorsque le laboureur, l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal, au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, et à reculer en beuglant; il baissa même la tête, comme pour frapper celui qui le soignait; il fit enfin tout le manège que l'âne lui avait enseigné.

« Le jour suivant, le laboureur vint le reprendre pour retourner au labourage ; mais trouvant l'auge encore remplie des fèves et de la paille qu'il y avait mises le soir, et le bœuf couché par terre, les pieds étendus, haletant d'une étrange façon, il le crut malade ; il en eut pitié ; et jugeant qu'il serait inutile de le mener au travail, il alla aussitôt en avertir le marchand.

« Le marchand vit bien que les mauvais conseils de l'Éveillé avaient été suivis ; et pour le punir comme il le méritait : « Va, dit-il au laboureur, prends l'âne à la place du bœuf, et ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. » Le laboureur obéit. L'âne fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là ; ce qui le fatigua d'autant plus, qu'il était moins accoutumé à ce travail. Outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvait se soutenir, quand il fut de retour.

« Cependant le bœuf était très-content : il avait mangé tout ce qu'il y avait dans son auge, et s'était reposé toute la journée ; il se réjouissait en lui-même d'avoir suivi les conseils de l'Éveillé ; il lui donnait mille bénédictions, pour le bien qu'il lui avait procuré, et il ne manqua pas de lui en faire compliment lorsqu'il le vit arriver. L'âne ne répondit rien au bœuf, tant il avait de dépit d'avoir été si maltraité. « C'est par mon imprudence, se disait-il à lui-même, que je me suis attiré ce malheur ; je vivais heureux ; tout me riait ; j'avais tout ce que je pouvais souhaiter ; c'est ma faute, si je suis dans ce déplorable état ; et si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour m'en

tirer, ma perte est certaine. » En disant cela, ses forces se trouvèrent tellement épuisées, qu'il se laissa tomber à demi mort au pied de son auge. »

En cet endroit le grand-vézyr s'adressant à Chehérazade, lui dit : « Ma fille, vous faites comme cet âne, vous vous exposez à vous perdre par votre fausse prudence. Croyez-moi, demeurez en repos, et ne cherchez point à prévenir votre mort. » « Mon père, répondit Cheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter n'est pas capable de me faire changer de résolution ; et je ne cesserai point de vous importuner, que je n'aie obtenu de vous que vous me présentiez au sulthan pour être son épouse. » Le vézyr, voyant qu'elle persistait toujours dans sa demande, lui répliqua : « Hé bien, puisque vous ne voulez pas quitter votre obstination, je serai obligé de vous traiter de la même manière que le marchand dont je viens de parler traita sa femme peu de temps après ; et voici comment :

« Ce marchand ayant appris que l'âne était dans un état pitoyable, fut curieux de savoir ce qui se passerait entre lui et le bœuf. C'est pourquoi, après le souper, il sortit au clair de la lune, et alla s'asseoir auprès d'eux, accompagné de sa femme. En arrivant, il entendit l'âne qui disait au bœuf : « Compère, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le laboureur vous apportera demain à manger ? » « Ce que je ferai ? répondit le bœuf, je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord ; je présenterai mes cornes comme hier ; je

ferai le malade, et je feindrai d'être aux abois. »
« Gardez-vous-en bien, interrompit l'âne, ce serait le moyen de vous perdre ; car, en arrivant ce soir, j'ai ouï dire au marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. » « Hé ! qu'avez-vous entendu ? dit le bœuf. Ne me cachez rien, de grace, mon cher l'Éveillé. » « Notre maître, reprit l'âne, a dit au laboureur ces tristes paroles : « Puisque le bœuf
« ne mange pas, et qu'il ne peut se soutenir, je veux
« qu'il soit tué dès demain. Nous ferons, pour l'amour
« de Dieu, une aumône de sa chair aux pauvres ; et
« quant à sa peau, qui pourra nous être utile, tu la
« donneras au corroyeur ; ne manque donc pas de
« faire venir le boucher. » « Voilà ce que j'avais à vous apprendre, ajouta l'âne ; l'intérêt que je prends à votre conservation, et l'amitié que j'ai pour vous, m'obligent à vous en avertir et à vous donner un nouveau conseil. D'abord qu'on vous apportera vos fèves et votre paille, levez-vous, et vous jetez dessus avec avidité ; le maître jugera par-là que vous êtes guéri, et révoquera, sans doute, l'arrêt de mort : au lieu que, si vous en usez autrement, c'est fait de vous. »

« Ce discours produisit l'effet qu'en avait attendu l'âne. Le bœuf en fut étrangement troublé et en beugla d'effroi. Le marchand, qui les avait écoutés tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un si grand éclat de rire, que sa femme en fut très-surprise. « Apprenez-moi, lui dit-elle, pourquoi vous riez si fort, afin que j'en rie avec vous. » « Ma femme,

lui répondit le marchand, contentez-vous de m'entendre rire. » « Non, reprit-elle, j'en veux savoir le sujet. » « Je ne puis vous donner cette satisfaction, repartit le mari; sachez seulement que je ris de ce que notre âne vient de dire à notre bœuf; le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler. » « Et qui vous empêche de me découvrir ce secret? » répliqua-t-elle. » « Si je vous le disais, répondit-il, apprenez qu'il m'en coûterait la vie. » « Vous vous moquez de moi! s'écria la femme; ce que vous me dites, ne peut pas être vrai. Si vous ne m'avouez tout-à-l'heure pourquoi vous avez ri, si vous refusez de m'instruire de ce que l'âne et le bœuf ont dit, je jure, par le grand Dieu qui est au ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble. »

« En achevant ces mots, elle rentra dans la maison, et se mit dans un coin où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul; et le lendemain, voyant qu'elle continuait à se lamenter : « Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte; la chose n'en vaut pas la peine; et il vous est aussi peu important de la savoir, qu'il m'importe, à moi, de la tenir secrète. N'y pensez donc pas, je vous en conjure. » « J'y pense si bien encore, répondit la femme, que je ne cesserai pas de pleurer, que vous n'ayez satisfait ma curiosité. » « Mais je vous dis fort sérieusement, répliqua-t-il, qu'il m'en coûtera la vie, si je cède à vos instances indiscrètes. » « Qu'il en arrive tout ce qu'il plaira à Dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas. » « Je vois bien, reprit le marchand,

qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison ; et comme je prévois que vous vous ferez mourir vous-même par votre opiniâtreté, je vais appeler vos enfans, afin qu'ils aient la consolation de vous voir avant que vous mouriez. »

« Il fit venir ses enfans, et envoya chercher aussi le père, la mère et les parens de la femme. Lorsqu'ils furent assemblés, et qu'il leur eut expliqué de quoi il était question, ils employèrent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle avait tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement ; mais elle les rebuta tous, et dit qu'elle mourrait plutôt que de céder en cela à son mari. Le père et la mère eurent beau lui parler en particulier, et lui représenter que la chose qu'elle souhaitait d'apprendre n'était d'aucune importance ; ils ne gagnèrent rien sur son esprit, ni par leur autorité, ni par leurs discours.

« Quand ses enfans virent qu'elle s'obstinait à rejeter toujours les bonnes raisons dont on combattait son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le marchand lui-même ne savait plus où il en était. Assis seul auprès de la porte de sa maison, il délibérait déjà s'il sacrifierait sa vie pour sauver celle de sa femme, qu'il aimait beaucoup.

« Or, ma fille, continua le vézyr, ce marchand avait cinquante poules et un coq, avec un chien qui faisait bonne garde. Pendant qu'il était assis, comme je l'ai dit, et qu'il rêvait profondément au parti qu'il devait prendre, il vit le chien courir vers le coq qui s'était jeté sur une poule, et il entendit qu'il lui parla

dans ces termes : « O coq ! Dieu ne permettra pas que
« tu vives encore long-temps ! N'as-tu pas honte de
« faire aujourd'hui ce que tu fais ? » Le coq monta
sur ses ergots, et se tournant du côté du chien :
« Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me serait-il
« défendu aujourd'hui plutôt que les autres jours ? »
« Puisque tu l'ignores, répliqua le chien, apprends
« que notre maître est aujourd'hui dans un grand
« deuil. Sa femme veut qu'il lui révèle un secret qui
« est de telle nature, qu'il perdra la vie s'il le lui dé-
« couvre. Les choses sont en cet état ; et il est à
« craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister
« à l'obstination de sa femme ; car il l'aime, et il est
« touché des larmes qu'elle répand sans cesse. Il va
« peut-être périr ; nous en sommes tous alarmés
« dans ce logis. Toi seul, insultant à notre tristesse,
« as l'impudence de te divertir avec tes poules. »

« Le coq repartit de cette sorte à la réprimande
du chien : « Que notre maître est insensé ! il n'a
« qu'une femme, et il n'en peut venir à bout, pendant
« que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux.
« Qu'il rappelle sa raison, il trouvera bientôt moyen
« de sortir de l'embarras où il est. » « Hé que veux-
« tu qu'il fasse, dit le chien ? » « Qu'il entre dans la
« chambre où est sa femme, répondit le coq ; et qu'a-
« près s'être enfermé avec elle, il prenne un bon bâ-
« ton ; je mets en fait qu'elle sera sage après cela,
« et qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne
« doit pas lui révéler. »

« Le marchand n'eut pas plutôt entendu ce que le coq

venait de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa femme, qui pleurait encore, s'enferma avec elle, et la battit si bien, qu'elle ne put s'empêcher de crier : « C'est assez, mon mari, « c'est assez, laissez-moi; je ne vous demanderai plus « rien. »

« A ces paroles, et voyant qu'elle se repentait d'avoir été curieuse si mal à propos, il cessa de la maltraiter; il ouvrit la porte, toute la famille entra, se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement, et fit compliment au mari sur l'heureux expédient dont il s'était servi pour la mettre à la raison. »

« Ma fille, ajouta le grand vézyr, vous mériteriez d'être traitée de la même manière que la femme de ce marchand. »

« Mon père, dit alors Cheherazade, de grace, ne trouvez point mauvais que je persiste dans mes sentimens. L'histoire de cette femme ne saurait m'ébranler. Je pourrais vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderaient que vous ne devez pas vous opposer à mon dessein. D'ailleurs, pardonnez-moi si j'ose vous le déclarer, vous vous y opposeriez vainement : quand la tendresse paternelle refuserait de souscrire à la prière que je vous fais, j'irais me présenter moi-même au sulthan. »

Enfin le père, poussé à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses importunités; et quoique fort affligé de n'avoir pu la détourner d'une si funeste résolution, il alla dès ce moment trouver Chahriar,

pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui mènerait Cheherazade.

Le sulthan fut fort étonné du sacrifice que son grand-vezyr lui faisait. « Comment avez-vous pu, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille ? » « Sire, lui répondit le vezyr, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend, n'a pu l'épouvanter, et elle préfère à la vie l'honneur d'être une seule nuit l'épouse de votre majesté. »

« Mais ne vous trompez pas, vézyr, reprit le sulthan : demain, en remettant Cheherazade entre vos mains, je prétends que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. » « Sire, repartit le vézyr, mon cœur gémira sans doute, en vous obéissant ; mais la nature aura beau murmurer : quoique père, je vous réponds d'un bras fidèle. » Chahriar accepta l'offre de son ministre, et lui dit qu'il n'avait qu'à lui amener sa fille, quand il lui plairait.

Le grand vézyr alla porter cette nouvelle à Cheherazade, qui la reçut avec autant de joie que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son père de l'avoir si sensiblement obligée ; et voyant qu'il était accablé de douleur, elle lui dit, pour le consoler, qu'elle espérait qu'il ne se repentirait pas de l'avoir mariée avec le sulthan, et qu'au contraire il aurait sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paraître devant le sulthan ; mais avant de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier, et lui dit :

« Ma chère sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très-importante, je vous prie de ne pas me le refuser. Mon père va me conduire chez le sulthan pour être son épouse. Que cette nouvelle ne vous épouvante pas ; écoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le sulthan, je le supplierai de me permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grace, comme je l'espère, souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour et de m'adresser ces paroles : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. » Aussitôt je vous en conterai un, et je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. » Dinarzade répondit à sa sœur qu'elle ferait avec plaisir ce qu'elle exigeait d'elle. »

L'heure de se coucher étant enfin venue, le grand-vézyr conduisit Cheherazade au palais, et se retira après l'avoir introduite dans l'appartement du sulthan. Ce prince ne se vit pas plutôt avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle, qu'il en fut charmé ; mais s'apercevant qu'elle était en larmes, il lui en demanda le sujet. « Sire, répondit Cheherazade, j'ai une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée. Je souhaiterais qu'elle passât la nuit dans cette chambre, pour la voir et lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aie la consolation de lui donner ce dernier témoi-

gnage de mon amitié?» Chahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le sulthan se coucha avec Cheherazade sur une estrade fort élevée à la manière des monarques de l'Orient, et Dinarzade dans un lit qu'on lui avait préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avait recommandé. « Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. Hélas ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai ce plaisir. »

Cheherazade, au lieu de répondre à sa sœur, s'adressa au sulthan : « Sire, dit-elle, votre majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur ? » « Très-volontiers, répondit le sulthan. » Alors Cheherazade dit à sa sœur d'écouter ; et puis, adressant la parole à Chahriar, elle commença de la sorte :

PREMIÈRE NUIT.

LE MARCHAND ET LE GÉNIE.

SIRE, il y avait autrefois un marchand qui possédait de grands biens, tant en fonds de terre, qu'en marchandises et en argent comptant. Il avait beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Comme il était obligé de temps en temps de faire des voyages

pour s'aboucher avec ses correspondans, un jour qu'une affaire importante l'appelait assez loin du lieu qu'il habitait, il monta à cheval et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avait mis une petite provision de biscuits et de dattes, parce qu'il avait à traverser un pays désert où il n'aurait pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident ; et quand il eut terminé l'affaire qui l'avait appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du soleil et de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçut dans la campagne. Il y trouva au pied d'un grand noyer, une fontaine d'eau vive et très-claire. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, et s'assit près de la source, après avoir tiré de sa valise quelques dattes et du biscuit. En mangeant les dattes, il en jetait les noyaux à droite et à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il était bon musulman, il se lava les mains, le visage et les pieds, et fit sa prière (1).

(1) La croyance à l'unité de Dieu, l'ablution, la prière, l'aumône et le pèlerinage de la Mekke : tels sont les devoirs prescrits par la religion de Mahomet.

Il y a trois sortes d'ablutions.

Le *ghasl*, est celle que l'on pratique pour se purifier de toute souillure, provenant soit des sécrétions naturelles, soit d'une cause extérieure. On se borne à laver la partie souillée.

L'oudhou (l'abdest des Persans), doit se faire tous les ma-

Il ne l'avait pas finie, et il était encore à genoux, quand il vit paraître un génie tout blanc de vieillesse, et d'une grandeur énorme, qui s'avancant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : « Lève-toi, que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils. » Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, aussi effrayé de la hideuse figure du monstre que des paroles qu'il lui avait adressées, lui répondit en tremblant : « Hélas ! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? » « Je veux te tuer », reprit le génie, de même que tu as tué mon fils. » « Hé ! bon Dieu, repartit le marchand,

tins et tous les soirs, dans le jour et dans la nuit. Il est nécessaire de se laver les mains, le visage, les bras jusqu'aux coudes et la quatrième partie de la tête.

Le ghoussl, consiste dans l'ablution totale du corps, elle est prescrite dans plusieurs cas, et particulièrement aux femmes, après leurs couches et leurs infirmités périodiques. A défaut d'eau on doit y suppléer avec de la poussière.

Un musulman doit faire sa prière cinq fois par jour ; 1^o une heure avant le lever du soleil ; 2^o à midi ; 3^o à trois heures après midi ; 4^o au coucher du soleil ; 5^o une heure et demie après le coucher du soleil.

Avant de commencer la prière, il faut s'être purifié par les ablutions dont nous venons de parler. Il faut ensuite se tourner vers la Mekke, et prendre plusieurs positions qu'il serait trop long de décrire ici. Après avoir récité la prière, qui se compose du premier chapitre du coran et de quelques autres oraisons très-courtes, le dévot musulman fait une profonde inclination à chacun des deux anges gardiens qu'il suppose toujours à ses côtés.

comment pourrais-je avoir tué votre fils ? je ne le connais point, et je ne l'ai jamais vu. » « Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le génie ? n'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et, en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche ? » « J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand, je ne puis le nier. » Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetais tes noyaux, mon fils passait ; il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tue. » « Ah ! monseigneur, pardon, s'écria le marchand. » « Point de pardon, répondit le génie, point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ? » « J'en demeure d'accord, dit le marchand ; mais je n'ai assurément pas tué votre fils ; et quand cela serait, je ne l'aurais fait que fort innocemment ; par conséquent je vous supplie de me pardonner, et de me laisser la vie. » « Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. » A ces mots, il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, et leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand tout en pleurs, et protestant de son innocence, regrettait sa femme et ses enfans, et disait les choses du monde les plus touchantes. Le génie, toujours le sabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations ; mais il n'en fut nullement attendri. « Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il : quand tes larmes seraient de sang, elles ne m'empêcheraient

pas de te tuer, comme tu as tué mon fils.» « Quoi ! répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher ? Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent ? » « Oui, repartit le génie, j'y suis résolu. » En achevant ces paroles....

Cheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, et sachant que le sulthan se levait de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. « Bon dieu ! ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux ! » « La suite est encore plus surprenante, répondit Cheherazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sulthan voulait me laisser vivre aujourd'hui et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. » Chahriar, qui avait écouté Cheherazade avec plaisir, dit en lui-même : « J'attendrai jusqu'à demain ; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. » Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Cheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

Pendant ce temps-là le grand-vézyr était dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter les douceurs du sommeil, il avait passé la nuit à soupirer et à plaindre le sort de sa fille, dont il devait être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignait le sulthan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce prince entraît au conseil, sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendait.

Le sulthan, selon sa coutume, passa la journée à

régler les affaires de son empire ; et quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Cheherazade.

Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, et de lui dire : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de continuer le conte d'hier. » Le sulthan n'attendit pas que Cheherazade lui en demandât la permission. « Achevez, lui dit-il, le conte du génie et du marchand : je suis curieux d'en entendre la fin. » Cheherazade prit alors la parole, et continua son conte dans ces termes :

II^e NUIT.

SIRE, quand le marchand vit que le génie lui allait trancher la tête, il fit un grand cri, et lui dit : « Arrêtez ; encore un mot, de grace ; ayez la bonté de m'accorder un délai : donnez-moi le temps d'aller dire adieu à ma femme et à mes enfans, et de leur partager mes biens par un testament que je n'ai pas encore fait, afin qu'il n'aient point de procès après ma mort ; cela étant fini, je reviendrai aussitôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. » « Mais, dit le génie, si je t'accorde le délai que tu demandes, j'ai peur que tu ne reviennes pas. » « Si vous voulez croire à mon serment, répondit le marchand, je jure par le Dieu du ciel et de la terre, que je viendrai vous retrouver ici sans y manquer. » « De combien de temps souhaitez-tu que soit ce délai,

répliqua le génie? » « Je vous demande une année, repartit le marchand; il ne me faut pas moins de temps pour donner ordre à mes affaires, et pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi, je vous promets que de demain en un an, sans faute, je me rendrai sous ces arbres, pour me remettre entre vos mains. » « Prends-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais, reprit le génie? » « Oui, répondit le marchand, je le prends encore une fois à témoin, et vous pouvez vous reposer sur mon serment. » A ces paroles, le génie le laissa près de la fontaine et disparut.

Le marchand s'étant remis de sa frayeur, remonta à cheval et reprit son chemin. Mais si d'un côté il avait de la joie de s'être tiré d'un si grand péril, de l'autre il était dans une tristesse mortelle, lorsqu'il songeait au serment fatal qu'il avait fait. Quand il arriva chez lui, sa femme et ses enfans le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite; mais au lieu de les embrasser de la même manière, il se mit à pleurer si amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes et de la vive douleur qu'il faisait éclater. « Nous nous réjouissons, disait-elle, de votre retour, et cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons. Expliquez-nous, je vous prie, le sujet de votre tristesse. » Hélas! répondit le mari, le moyen que je sois, dans une autre situation? je n'ai plus qu'un an à vivre. » « Alors il leur raconta ce qui s'était passé entre lui et le génie, et

leur apprit qu'il lui avait donné sa parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu'ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencèrent tous à se désoler. La femme poussait des cris pitoyables en se frappant le visage et en s'arrachant les cheveux; les enfans fondant en pleurs, faisaient retentir la maison de leurs gémissemens; et le père, cédant à la force du sang, mêlait ses larmes à leurs plaintes. En un mot, c'était le spectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le marchaand songea à mettre ordre à ses affaires, et s'appliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des présens à ses amis et de grandes aumônes aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, partagea ses biens entre ses enfans, nomma des tuteurs pour ceux qui n'étaient pas encore en âge (1); et en rendant à sa femme ce qui lui appartenait, selon son contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner suivant les lois (2).

(1) Le fils aîné majeur est tuteur légal de ses frères mineurs. A défaut d'un enfant mâle parvenu à l'âge de la majorité, la tutelle appartient de droit au père ou à l'aïeul du défunt, ou au plus âgé des héritiers collatéraux dans la ligne masculine.

(2) Le testateur ne peut disposer, d'après le code musulman, que du tiers de sa fortune. Les deux autres tiers appartiennent de droit à ses héritiers.

Dans le partage des biens, les hommes reçoivent une part double de celle des femmes; et le principe de la représentation n'est point admis.

Enfin, l'année s'écoula, et il fallut partir. Il fit sa valise, où il mit le drap dans lequel il devait être enseveli; mais lorsqu'il voulut dire adieu à sa femme et à ses enfans, on ne vit jamais une douleur plus vive. Ils ne pouvaient se résoudre à le perdre, ils voulaient tous l'accompagner et aller mourir avec lui. Néanmoins comme il fallait se faire violence, et quitter des objets si chers : « Mes enfans, leur dit-il, j'obéis à l'ordre de Dieu en me séparant de vous. Imitiez-moi : soumettez-vous courageusement à cette nécessité, et songez que la destinée de l'homme est de mourir. » Après avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris et aux regrets de sa famille, il partit et arriva à l'endroit où il avait vu le génie, le même jour qu'il avait promis de s'y rendre. Il mit aussitôt pied à terre, et s'assit au bord de la fontaine, où il attendit le génie avec toute la tristesse qu'on peut s'imaginer.

Pendant qu'il languissait dans une si cruelle attente, un bon vieillard qui menait une biche à l'attache, parut, et s'approcha de lui. Ils se saluèrent l'un l'autre; après quoi le vieillard lui dit : « Mon frère, peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert où il n'y a que des esprits malins, et où l'on n'est pas en sûreté? A voir ces beaux arbres, on le croirait habité; mais c'est une véritable solitude, où il est dangereux de s'arrêter trop long-temps. »

Le marchand satisfit la curiosité du vieillard, et lui conta l'aventure qui l'obligeait à se trouver là. Le vieillard l'écouta avec étonnement; et prenant la parole : « Voilà s'écria-t-il, la chose du monde la plus

surprenante ; et vous vous êtes lié par le serment le plus inviolable. Je veux , ajouta-t-il , être témoin de votre entrevue avec le génie. » En disant cela , il s'assit près du marchand ; et tandis qu'il s'entretenaient tous deux.....

Mais je vois le jour , dit Cheherazade en se reprenant ; ce qui reste , est le plus beau du conte. Le sulthan , résolu d'en entendre la fin , laissa vivre encore ce jour-là Cheherazade.

III^e NUIT.

LA nuit suivante , Dinarzade fit à sa sœur la même prière que les deux précédentes. « Ma chère sœur , lui dit-elle , si vous ne dormez pas , je vous supplie de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. » Mais le sulthan dit qu'il voulait entendre la suite de celui du marchand et du génie ; c'est pourquoi Cheherazade le reprit ainsi :

Sire , dans le temps que le marchand et le vieillard qui conduisait la biche s'entretenaient , il arriva un autre vieillard , suivi de deux chiens noirs. Il s'avança jusqu'à eux , et les salua , en leur demandant ce qu'ils faisaient en cet endroit. Le vieillard qui conduisait la biche lui apprit l'aventure du marchand et du génie , ce qui s'était passé entre eux , et le serment du marchand. Il ajouta que ce jour était celui de la parole donnée , et qu'il était résolu de demeurer là pour voir ce qui en arriverait.

Le second vieillard trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres ; et à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard qui, s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui était avec eux, paraissait si triste. On lui en dit le sujet, qui lui sembla si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passerait entre le génie et le marchand. Pour cet effet, il se plaça parmi les autres.

Ils aperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse, comme un tourbillon de poussière élevé par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, et se dissipant tout à coup, leur laissa voir le génie, qui sans les saluer s'approcha du marchand le sabre à la main, et le prenant par le bras : « Leve-toi, lui dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. » Le marchand et les trois vieillards effrayés, se mirent à pleurer et à remplir l'air de cris.....

Cheherazade, en cet endroit apercevant le jour, cessa de poursuivre son conte, qui avait si bien piqué la curiosité du sulthan, que ce prince, voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la sulthane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand vézyr, lorsqu'il vit que le sulthan ne lui ordonnait pas de faire mourir Cheherazade. Sa famille, la cour, et tout le monde en fut généralement étonné.

IV^e NUIT.

VERS la fin de la nuit suivante, Cheherazade, avec la permission du sulthan, parla dans ces termes :

Sire, quand le vieillard qui conduisait la biche, vit que le génie s'était saisi du marchand, et l'allait tuer impitoyablement, il se jeta au pied de ce monstre, et les lui baisant : « Prince des génies, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de suspendre votre colère, et de me faire la grace de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire et celle de cette biche que vous voyez ; mais si vous la trouvez plus merveilleuse et plus surprenante que l'aventure de ce marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je espérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime ? » Le génie réfléchit quelque temps, puis enfin il répondit : « Hé bien, voyons, j'y consens. »

HISTOIRE

DU PREMIER VIEILLARD ET DE LA BICHE.

« Je vais donc, reprit le vieillard, commencer mon récit ; écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette biche que vous voyez, est ma cousine et de plus ma femme. Elle n'avait que douze ans quand je l'épousai : ainsi je puis dire qu'elle ne devait pas moins me regarder comme son père, que comme son parent et son mari.

« Nous avons vécu ensemble trente années sans avoir eu d'enfans, mais sa stérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de complaisance et d'amitié. Le seul désir d'avoir des enfans me fit acheter une esclave, dont j'eus un fils (1) qui montrait les plus heureuses dispositions. Ma femme en conçut de la jalousie, prit en aversion la mère et l'enfant, et cacha si bien ses sentimens, que je ne les connus que trop tard.

« Cependant mon fils croissait, et il avait déjà dix ans, lorsque je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ je recommandai à ma femme, dont je ne me défiais point, l'esclave et son fils, et je la priai d'en avoir soin pendant mon absence, qui dura une année entière. Elle profita de ce temps-là pour contenter sa haine. Elle s'attacha à la magie ; et quand elle sut assez de cet art diabolique pour exécuter l'horrible dessein qu'elle méditait, la scélérate mena mon fils dans un lieu écarté. Là, par ses enchantemens, elle le changea en veau, et le donna à mon fermier, avec ordre de le nourrir comme un veau, disait-elle, qu'elle avait acheté. Elle ne borna point sa fureur à cette action abominable : elle changea l'esclave en vache, et la donna aussi à mon fermier.

« A mon retour, je lui demandai des nouvelles de la mère et de l'enfant. « Votre esclave est morte, me

(1) Le fils d'une esclave est réputé légitime, pourvu que le père soit le propriétaire de cette esclave, et qu'il l'ait formellement reconnu.

dit-elle ; et pour votre fils, il y a deux mois que je ne l'ai vu, et que je ne sais ce qu'il est devenu. » Je fus touché de la mort de l'esclave, mais comme mon fils n'avait fait que disparaître, je me flattai que je pourrais le revoir bientôt. Néanmoins huit mois se passèrent sans qu'il revînt, et je n'en avais aucune nouvelle, lorsque la fête du grand Baïram (1) arriva. Pour la célébrer, je mandai à mon fermier de m'amener une vache des plus grasses pour en faire un sacrifice. Il n'y manqua pas. La vache qu'il m'amena était l'esclave elle-même, la malheureuse mère de mon fils. Je la liai ; mais comme je me préparais à la sacrifier, elle se mit à faire des beuglemens pitoyables, et je m'aperçus qu'il coulait de ses yeux des ruisseaux de larmes. Cela me parut assez extraordinaire ; et me sentant, malgré moi, saisi d'un mouvement de pitié, je ne pus me résoudre à la frapper. J'ordonnai à mon fermier de m'en aller prendre une autre.

« Ma femme, qui était présente, frémit de ma compassion ; et s'opposant à un ordre qui rendait sa malice inutile : « Que faites-vous, mon ami, s'écria-t-elle ? Immolez cette vache. Votre fermier n'en a pas de plus

(1) On célèbre chez les Musulmans deux Baïram ou grandes fêtes ; la première est solennisée le 10^e jour des mois du pèlerinage. On immole des agneaux, et c'est à cette cérémonie que la fête doit le nom de *Aïd el Courbân* (la fête des sacrifices).

Le petit Baïram (*Aïd Saghir*), est célébré le premier jour du mois de Chawal, à l'occasion de la fin des jeûnes du Ramadan.

belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous en voulons faire.» Par complaisance pour ma femme, je m'approchai de la vache; et combattant la pitié qui en suspendait le sacrifice, j'allais porter le coup mortelle, quand la victime, redoublant ses pleurs et ses beuglemens, me désarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du fermier, en lui disant : « Prenez et sacrifiez-la vous-même : ses beuglemens et ses larmes me fendent le cœur. »

« Le fermier, moins pitoyable que moi, la sacrifia. Mais, en l'écorchant, il se trouva qu'elle n'avait que les os, quoiqu'elle nous eût paru très-grasse. J'en eus un véritable chagrin. « Prenez-la pour vous, dis-je au fermier : je vous l'abandonne; faites-en des régals et des aumônes à qui vous voudrez; et si vous avez un veau bien gras, amenez-le moi à sa place. » Je ne m'informai pas de ce qu'il fit de la vache; mais peu de temps après qu'il l'eut fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignorasse que ce veau fût mon fils, je ne laissai pas de sentir émouvoir mes entrailles à sa vue. De son côté, dès qu'il m'aperçut, il fit un si grand effort pour venir à moi, qu'il en rompit sa corde. Il se jeta à mes pieds, la tête contre terre, comme s'il eût voulu exciter ma compassion, et me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie.

« Je fus encore plus surpris et plus touché de cette action, que je ne l'avais été des pleurs de la vache. Je sentis une tendre pitié qui m'intéressa pour lui; ou, pour mieux dire, le sang fit en moi son devoir.

« Allez, dis-je au fermier, remenez ce veau chez vous ; ayez-en un grand soin, et à sa place, amenez-en un autre incessamment.

« Dès que ma femme m'entendit parler ainsi, elle ne manqua pas de s'écrier encore : « Que faites-vous mon mari ? Croyez-moi, ne sacrifiez pas un autre veau que celui-là. » « Ma femme, lui répondis-je, je n'immolerai pas celui-ci. Je veux lui faire grace, je vous prie de ne point vous y opposer. » Elle n'eut garde, la méchante femme, de se rendre à ma prière ; elle haïssait trop mon fils, pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau, et prenant le couteau funeste.....

Cheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle aperçut le jour. « Ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce conte, qui soutient si agréablement mon attention. » « Si le sulthan me laisse encore vivre aujourd'hui, repartit Cheherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain, vous divertira beaucoup davantage. » Chahriar, curieux de savoir ce que deviendrait le fils du vieillard qui conduisait la biche, dit à la sulthane qu'il serait bien aise d'entendre, la nuit prochaine, la fin de ce conte.

V^e NUIT.

SIRE, poursuivit Cheherazade, le premier vieillard qui conduisait la biche continuant de raconter

son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : « Je pris donc, leur dit-il, le couteau, et j'allais l'enfoncer dans la gorge de mon fils, lorsque tournant vers moi languissamment ses yeux baignés de pleurs, il m'attendrit à un point, que je n'eus pas la force de l'immoler. Je laissai tomber le couteau, et je dis à ma femme que je voulais absolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épargna rien pour me faire changer de résolution ; mais quoi qu'elle pût me représenter, je demeurai ferme, et lui promis, seulement pour l'apaiser, que je le sacrifierais au Baïram de l'année suivante.

« Le lendemain matin, mon fermier demanda à me parler en particulier. « Je viens, me dit-il, vous apprendre une nouvelle, dont j'espère que vous me saurez bon gré. J'ai une fille qui a quelque connaissance de la magie. Hier, comme je ramenaïs le veau dont vous n'aviez pas voulu faire le sacrifice, je remarquai qu'elle rit en le voyant, et qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faisait en même temps deux choses si contraires ? « Mon père, me répondit-elle, ce veau que vous ramenez, est le fils de mon maître. J'ai ri de joie de « le voir encore vivant ; et j'ai pleuré en me souvenant du sacrifice qu'on fit hier de sa mère, qui était « changée en vache. Ces deux métamorphoses ont été « faites par les enchantemens de la femme de notre « maître, qui haïssait la mère et l'enfant. » « Voilà ce que m'a dit ma fille, poursuivit le fermier, et je viens vous apporter cette nouvelle. »

« A ces paroles, ô génie, continua le vieillard, je vous laisse à juger quelle fut ma surprise ! Je partis sur-le-champ avec mon fermier, pour parler moi-même à sa fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'étable où était mon fils. Il ne put répondre à mes embrassemens ; mais il les reçut d'une manière qui acheva de me persuader qu'il était mon fils.

« La fille du fermier arriva. » « Ma bonne fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils sa première forme ? » « Oui, je le puis, me répondit-elle. » « Ah ! si vous en venez à bout, repris-je, je vous fais maîtresse de tous mes biens. » Alors elle me repartit en souriant : « Vous êtes notre maître, et je sais trop bien ce que je vous dois, mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils dans son premier état, qu'à deux conditions : la première, que vous me le donnerez pour époux ; et la seconde, qu'il me sera permis de punir la personne qui l'a changé en veau. » « Pour la première condition, lui dis-je, je l'accepte de bon cœur ; je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier, indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin, vous verrez comment je reconnaîtrai le grand service que j'attends de vous. Pour la condition qui regarde ma femme, je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire une action si criminelle, mérite bien d'en être punie ; je vous l'abandonne, faites - en ce qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de ne pas lui ôter la vie. » « Je vais donc, répliqua-t-elle, la traiter de la même manière

qu'elle a traité votre fils. » « J'y consens, lui répartis-je ; mais rendez-moi mon fils auparavant. »

« Alors cette fille prit un vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas, et s'adressant au veau : « O veau, dit-elle, si tu as été « créé par le tout-puissant et souverain maître du « monde tel que tu parais en ce moment, demeure « sous cette forme ; mais si tu es homme , et que tu « sois, changé en veau par enchantement, reprends ta « figure naturelle par la permission du souverain créa- « teur. » En achevant ces mots, elle jeta l'eau sur lui, et à l'instant il reprit sa première forme.

« Mon fils, mon cher fils, m'écriai-je aussitôt en l'embrassant avec un transport dont je ne fus pas le maître ! C'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, et vous venger du mal qui vous a été fait, à vous et à votre mère. Je ne doute pas que par reconnaissance, vous ne vouliez bien la prendre pour votre femme, comme je m'y suis engagé. » Il y consentit avec joie ; mais avant qu'ils se mariassent, la jeune fille changea ma femme en biche, et c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitai qu'elle eût cette forme, plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la vissions sans répugnance dans la famille. Depuis ce temps-là, mon fils est devenu veuf, et est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ai eu de ses nouvelles, je me suis mis en chemin pour tâcher d'en apprendre ; et n'ayant voulu confier à personne le soin de ma femme, pendant que je ferais enquête de lui,

j'ai jugé à propos de la mener partout avec moi. Voilà donc mon histoire et celle de cette biche. N'est-elle pas des plus surprenantes et des plus merveilleuses? »

« J'en demeure d'accord, dit le génie; et, en sa faveur, je t'accorde le tiers de la grace de ce marchand. »

Quand le premier vieillard, sire, continua la sulthane, eut achevé son histoire, le second, qui conduisait les chiens noirs, s'adressa au génie, et lui dit : « Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, à moi et à ces deux chiens noirs que voici, et je suis sûr que vous trouverez mon histoire encore plus étonnante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le second tiers de la grace de ce marchand? » « Oui, répondit le génie, pourvu que ton histoire surpasse celle de la biche. » Après ce consentement, le second vieillard commença de cette manière.....

Mais Cheherazade, en prononçant ces dernières paroles, ayant vu le jour, cessa de parler. « Bon dieu, ma sœur, dit Dinarzade, que ces aventures sont singulières! » « Ma sœur, répondit la sulthane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurais à vous raconter la nuit prochaine, si le sulthan, mon seigneur et mon maître, avait la bonté de me laisser vivre. » Chahriar ne répondit rien; mais il se leva, fit sa prière, et alla au conseil, sans donner aucun ordre contre la vie de Cheherazade.

VI^e NUIT.

LA sixième nuit étant venue, le sulthan et son épouse se couchèrent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire, et appela la sulthane. Chahriar, prenant la parole : « Je souhaiterais, dit-il, entendre l'histoire du second vieillard et des deux chiens noirs. » « Je vais contenter votre curiosité, sire, répondit Cheherazade. » Le second vieillard, poursuivit-elle, s'adressant au génie, commença ainsi son histoire :

HISTOIRE

DU SECOND VIEILLARD ET DES DEUX CHIENS NOIRS.

« Grand prince des génies, vous saurez que nous sommes trois frères, ces deux chiens noirs que vous voyez, et moi qui suis le troisième. Notre père nous avait laissé en mourant à chacun mille sequins (1). Avec cette somme, nous embrassâmes tous trois la même profession : nous nous fîmes marchands. Peu de temps après que nous eûmes ouvert boutique, mon frère aîné, l'un de ces deux chiens, résolut de voyager et d'aller négocier dans les pays étrangers. Dans ce dessein, il vendit tout son fonds, et en acheta des marchandises propres au négoce qu'il voulait faire.

« Il partit, et fut absent une année entière. Au

(1) Le sequin de Venise vaut 11 francs 82 centimes.

bout de ce temps-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, se présenta à ma boutique. Je lui dis : « Dieu vous assiste. » « Dieu vous assiste aussi, me répondit-il; est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas? » Alors l'envisageant avec attention, je le reconnus. « Ah! mon frère, m'écriai-je en l'embrassant, comment vous aurais-je pu reconnaître en cet état? » Je le fis entrer dans ma maison, je lui demandai des nouvelles de sa santé et du succès de son voyage. « Ne me faites pas cette question, me dit-il: en me voyant, vous voyez tout. Ce serait renouveler mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me sont arrivés depuis un an, et qui m'ont réduit à l'état où je suis. »

« Je fis aussitôt fermer ma boutique; et, abandonnant tout autre soin, je le menai au bain, et lui donnai les plus beaux habits de ma garde-robe. J'examinai mes registres de vente et d'achat; et trouvant que j'avais doublé mon fonds, c'est-à-dire, que j'étais riche de deux mille sequins, je lui en donnai la moitié. « Avec cela, mon frère, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. » Il accepta les mille sequins avec joie, rétablit ses affaires, et nous vécûmes ensemble comme nous avions vécu auparavant.

« Quelque temps après, mon second frère, qui est l'autre de ces deux chiens, voulut aussi vendre son fonds. Nous fîmes, son aîné et moi, tout ce que nous pûmes pour l'en détourner; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit; et de l'argent qu'il en fit, il

acheta des marchandises propres au négoce étranger qu'il voulait entreprendre. Il se joignit à une caravane, et partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son frère aîné. Je le fis habiller; et comme j'avais encore mille sequins par dessus mon fonds, je les lui donnai. Il releva boutique, et continua d'exercer sa profession.

« Un jour mes deux frères vinrent me trouver pour me proposer de faire un voyage, et d'aller trafiquer avec eux. Je rejetai d'abord leur proposition. « Vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez-vous gagné? Qui m'assurera que je serai plus heureux que vous? » En vain ils me représentèrent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir m'éblouir et m'encourager à tenter la fortune; je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais ils revinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir, pendant cinq ans, résisté constamment à leurs sollicitations, je m'y rendis enfin. Mais, quand il fallut faire les préparatifs du voyage, et qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avons besoin, il se trouva qu'ils avaient tout mangé, et qu'il ne leur restait rien des mille sequins que je leur avais donnés à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche : au contraire comme mon fonds était de six mille sequins, j'en partageai la moitié avec eux, en leur disant : « Mes frères, il faut risquer ces trois mille sequins, et cacher les autres en quelque endroit sûr, afin que si notre voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez déjà faits, nous ayons de quoi nous en consoler, et reprendre notre

ancienne profession. » Je donnai donc mille sequins à chacun, j'en gardai autant pour moi, et j'enterrai les trois mille autres dans un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises; et, après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous frêtâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation.....

« Mais je vois le jour, poursuivit Cheherazade. » Chahriar se leva comme le jour précédent, et ne donna point ordre au grand vézyr de faire mourir sa fille.

VII^e NUIT.

SUR la fin de la septième nuit, Dinarzade supplia la sulthane de conter la suite du conte qu'elle n'avait pu achever la veille. « Je le veux bien, répondit Cheherazade; et, pour en reprendre le fil, je vous dirai que le vieillard qui menait les deux chiens noirs, continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand: « Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureusement à un port de mer, où nous débarquâmes, et fîmes un très-grand débit de nos marchandises. Moi surtout, je vendis si bien les miennes, que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des marchandises du pays, pour les transporter et les négocier au nôtre.

« Dans le temps que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je rencontrai sur le bord de la mer une dame assez bien faite, mais fort

pauvrement habillée. Elle m'aborda, me baisa la main, et me pria, avec les dernières instances, de la prendre pour femme, et de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandait; mais elle me dit tant de choses pour me persuader, que je ne devais pas prendre garde à sa pauvreté, et que j'aurais lieu d'être content de sa conduite, que je me laissai vaincre (1). Je lui fis faire des habits

(1) La facilité avec laquelle un musulman peut rompre son mariage, rend cette aventure moins invraisemblable. Voici les dispositions qui régissent cette matière dans la législation de l'islamisme :

L'homme peut épouser quatre femmes, et il peut les répudier à sa volonté.

En ligne directe, le mariage est prohibé entre tous les ascendants et descendants, et les alliés de la même ligne. Il ne peut être contracté non plus avec les parens d'une femme dont on a sucé le lait, avec laquelle on a entretenu un commerce criminel, ou sur laquelle on se serait seulement permis une action indécente.

Il est prohibé avec la femme esclave ou la femme étrangère, ou avec la femme répudiée qui est enceinte, ou qui n'a pas accompli le temps de sa retraite.

Le mari doit traiter ses épouses avec les mêmes égards. S'il voyage, il est libre d'emmener celle qu'il préfère, mais il ferait mieux de s'en rapporter au sort.

S'il se marie avec une veuve, il doit partager sa couche avec elle pendant trois nuits consécutives, mais s'il épouse une vierge, il doit lui en accorder sept.

La femme doit au mari une obéissance absolue : elle ne peut sortir sans sa permission, et il a le droit de lui désigner le lieu qu'elle doit habiter, lui eût-il promis le contraire avant le mariage.

propres; et après l'avoir épousée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, et nous mîmes à la voile.

« Pendant notre navigation, je trouvais de si belles qualités dans la femme que je venais de prendre, que je l'aimais tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux frères, qui n'avaient pas si bien fait leurs affaires que moi, et qui étaient jaloux de ma prospérité, me portaient envie. Leur fureur alla même jusqu'à conspirer contre ma vie. Une nuit, dans le temps que ma femme et moi nous dormions, ils nous jetèrent à la mer.

« Ma femme était fée, et par conséquent, génie; vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il

Il peut lui défendre de recevoir ses parens et même ses plus proches parentes.

Le but du mariage étant la propagation de l'espèce humaine, l'homme serait coupable s'il cherchait à l'é luder.

Un seul mot du mari suffit pour opérer la répudiation. Du moment où ce mot a été prononcé, les époux ne peuvent plus cohabiter ensemble.

La femme doit ensuite vivre dans la retraite pendant trois mois, et durant ce temps, le mari est libre de la reprendre elle-même sans son consentement. Mais cependant en venant la voir pendant la durée de cette retraite, il ne peut cohabiter avec elle, s'il le tentait, l'épouse a le droit de le tuer ou de l'empoisonner.

Lorsque la répudiation est consommée, le mari peut reprendre sa femme; mais alors il faut un nouveau contrat de mariage. Il peut la reprendre encore après une seconde répudiation. Mais, après une troisième, il ne peut redevenir son époux qu'après qu'elle a été mariée avec un autre homme.

est certain que je serais mort sans son secours; mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva et me transporta dans une île. Quand il fut jour, la fée me dit : « Vous voyez, mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ai pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis fée, et que, me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur; je me présentai devant vous déguisée comme vous m'avez vue. Vous en avez usé avec moi généreusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnaissance. Mais je suis irritée contre vos frères, et je ne serai pas satisfaite que je ne leur aie ôté la vie. »

« J'écoutai avec admiration le discours de la fée; je la remerciai le mieux qu'il me fut possible de la grande obligation que je lui avais. « Mais, Madame, lui dis-je, pour ce qui est de mes frères, je vous supplie de leur pardonner. Quelque sujet que j'aie de me plaindre d'eux, je ne suis pas assez cruel pour vouloir leur perte. » Je lui racontai ce que j'avais fait pour l'un et l'autre; et mon récit augmentant son indignation contre eux : « Il faut, s'écria-t-elle, que je vole tout-à-l'heure après ces traîtres ingrats, et que j'en tire une prompte vengeance. Je vais submerger leur vaisseau, et les précipiter dans le fond de la mer. » « Non, madame, repris-je, au nom de Dieu, n'en faites rien, modérez votre courroux; songez que ce sont mes frères, et qu'il faut faire le bien pour le mal. »

« J'apaisai la fée par ces paroles; et, lorsque je les eus prononcées, elle me transporta en un instant de l'île où nous étions, sur le toit de mon logis, qui était en terrasse, et elle disparut un moment après. Je descendis, j'ouvris les portes, et je déterrai les trois mille sequins que j'avais cachés. J'allai ensuite à la place où était ma boutique; je l'ouvris, et je reçus des marchands mes voisins, des complimens sur mon retour. Quand je rentrai chez moi, j'aperçus ces deux chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air soumis. Je ne savais ce que cela signifiait, et j'en étais fort étonné; mais la fée, qui parut bientôt, m'en informa. « Mon mari, me dit-elle, ne soyez pas surpris de voir ces deux chiens chez vous : ce sont vos deux frères. » Je frémis à ces mots, et je lui demandai par quelle puissance ils se trouvaient en cet état. « C'est moi qui les y ai mis, me répondit-elle; au moins, c'est une de mes sœurs, à qui j'en ai donné la commission, et qui, en même temps, a coulé à fond leur vaisseau. Vous y perdez les marchandises que vous y aviez; mais je vous récompenserai d'ailleurs. A l'égard de vos frères, je les ai condamnés à demeurer dix ans sous cette forme : leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. » Enfin, après m'avoir enseigné où je pourrais avoir de ses nouvelles, elle disparut.

« Présentement, que les dix années sont accomplies, je suis en chemin pour l'aller chercher; et comme, en passant par ici, j'ai rencontré ce marchand et le bon vieillard qui mène sa biche, je me suis arrêté

avec eux. Voilà quelle est mon histoire, ô prince des génies; ne vous paraît-elle pas des plus extraordinaires?» «J'en conviens, répondit le génie, et je remets aussi en sa faveur, le second tiers du crime dont ce marchand est coupable envers moi.»

Aussitôt que le second vieillard eut achevé son histoire, le troisième prit la parole, et fit au génie la même demande que les deux premiers, c'est-à-dire, de remettre au marchand le troisième tiers de son crime, supposé que l'histoire qu'il avait à lui raconter surpassât en évènements singuliers, les deux qu'il venait d'entendre. Le génie lui fit la même promesse qu'aux autres. «Écoutez donc, lui dit alors ce vieillard.....

Mais le jour paraît, dit Cheherazade, il faut que je m'arrête en cet endroit. Chahriar, voulant savoir si le conte du troisième vieillard serait aussi agréable que celui du second, différa jusqu'au lendemain la mort de Cheherazade.

VIII^e NUIT.

Dès que Dinarzade s'aperçut qu'il était temps d'appeler la sulthane, elle supplia sa sœur, en attendant le jour, de lui faire le récit de quelque conte. «Racontez-nous celui du troisième vieillard, dit le sultan à Cheherazade; j'ai bien de la peine à croire qu'il soit plus merveilleux que celui du vieillard et des deux chiens noirs.»

Sire , répondit la sulthane , le troisième vieillard raconta son histoire au génie ; je ne vous la dirai point , car elle n'est point venue à ma connaissance (1) ; mais je sais qu'elle se trouva si fort au-dessus des deux précédentes , par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenait , que le génie en fut étonné. Il n'en eut pas plutôt ouï la fin , qu'il dit au troisième vieillard : « Je t'accorde le dernier tiers de la grace du marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'embarras par vos histoires : sans vous il ne serait plus au monde. » En achevant ces mots , il disparut (2) , au grand contentement de la compagnie. Le marchand ne manqua pas de rendre à ses trois libérateurs toutes les graces qu'il leur devait. Ils se réjouirent avec lui de le voir hors de péril ; après quoi ils se dirent adieu , et chacun reprit son chemin. Le marchand s'en retourna auprès de sa femme et de ses enfans , et passa tranquillement avec eux le reste de ses jours.

(1) Cette histoire est dans l'ouvrage arabe. Le troisième vieillard est arrivé avec une mule , et il raconte ses aventures. La mule était sa femme , dont les infidélités furent punies par cette métamorphose. Comme le conte ne renferme guère qu'une foule de descriptions très-obscènes , c'est probablement leur extrême indécence qui a empêché Galland de le traduire ; et la même raison ne nous permet pas de le donner ici.

(2) Dans le texte arabe , le génie rend la chèvre , la mule et les chiens à leur forme première , en leur faisant promettre qu'ils n'useront plus contre qui que ce soit de leur pouvoir magique.

« Mais , sire , ajouta Cheherazade , quelque beaux que soient les contes que j'ai racontés jusqu'ici à votre majesté , ils n'approchent pas de celui du pêcheur. » Dinarzade , voyant que la sulthane s'arrêtait , lui dit : « Ma sœur , puisqu'il nous reste encore du temps , de grace racontez-nous l'histoire de ce pêcheur ; le sulthan le voudra bien. » Chahriar y consentit ; et Cheherazade reprenant son discours , continua en ces termes :

HISTOIRE DU PÊCHEUR.

Sire , il y avait autrefois un pêcheur fort âgé , et si pauvre , qu'à peine pouvait-il gagner de quoi faire subsister sa femme et trois enfans , dont sa famille était composée.

Il partit un matin au clair de la lune , et se rendit au bord de la mer. Il se déshabilla , et jeta ses filets. Comme il les tirait vers le rivage , il sentit d'abord de la résistance ; il crut avoir fait une bonne pêche , et s'en réjouissait déjà en lui-même. Mais un moment après , s'apercevant qu'au lieu de poisson , il n'y avait dans ses filets que la carcasse d'un âne , il en eut beaucoup de chagrin.....

Cheherazade cessa de parler , parce qu'elle vit paraître le jour. Chahriar , curieux d'apprendre le succès de la pêche , ne voulut pas faire mourir ce jour-là Cheherazade. C'est pourquoi il se leva sans donner l'ordre redoutable.

IX^e NUIT.

SIRE, reprit le lendemain Cheherazade, quand le pêcheur, affligé d'avoir fait une si mauvaise pêche, eut raccommodé ses filets, que la carcasse de l'âne avait rompus en plusieurs endroits, il les jeta une seconde fois. En les tirant, il sentit encore beaucoup de résistance, ce qui lui fit croire qu'ils étaient remplis de poisson; mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier et de fange. Il en fut dans une extrême affliction. « O fortune, s'écria-t-il d'une voix pitoyable, cesse d'être en colère contre moi, et ne persécute point un malheureux qui te prie de l'épargner ! Je suis parti de ma maison pour venir ici chercher ma vie, et tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour subsister ; et malgré tous les soins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus pressans besoins de ma famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi : tu prends plaisir à maltraiter les honnêtes gens, et à laisser de grands hommes dans l'obscurité, tandis que tu favorises les méchans, et que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables. »

En achevant ces plaintes, il jeta brusquement le panier ; et après avoir bien lavé ses filets que la fange avait gâtés, il les jeta pour la troisième fois. Mais il n'amena que des pierres, des coquilles et de l'ordure. On ne saurait expliquer quel fut son désespoir : peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit. Cependant, comme

le jour commençait à paraître, il n'oublia pas de faire sa prière en bon musulman ; ensuite il ajouta celle-ci : « Seigneur je vous supplie de me rendre la mer favorable, comme vous l'avez rendue à Moïse (1). »

Le pêcheur, ayant fini cette prière, jeta ses filets pour la quatrième fois. Quand il jugea qu'il devait y avoir du poisson, il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avait pas pourtant ; mais il y trouva un vase de cuivre jaune qui, à sa pesanteur, lui parut plein de quelque chose ; et il remarqua qu'il était fermé et scellé de plomb, avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjouit. « Je le vendrai au fondeur, disait-il, et de l'argent que j'en ferai j'achèterai une mesure de bled. »

Il examina le vase de tous côtés, il le secoua, pour voir si ce qui était dedans ne ferait pas de bruit. Il n'entendit rien ; et cette circonstance, avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser qu'il devait être rempli de quelque chose de précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, et avec un peu de peine, il l'ouvrit. Il en pencha aussitôt l'ouverture contre terre ; mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui ; et pendant qu'il le considérait attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arrière. Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues ; et s'étendant sur la mer et sur le rivage, forma

(1) Les Musulmans reconnaissent cent quatre-vingt-quatre mille prophètes. Les principaux sont : Moïse, David, Jésus-Christ et Mahomet.



Ch. Chascelat del.

Ad^e Godefroy sc.

HISTOIRE DU PÊCHEUR.

Cheherazade, apercevant le jour, interrompit là son conte.

X^e NUIT.

LA nuit suivante le sulthan témoigna son impatience d'apprendre quel démêlé le génie avait eu avec Salomon; et Cheherazade poursuivit ainsi :

Sire, le pêcheur n'eut pas sitôt entendu les paroles que le génie avait prononcées, qu'il se rassura et lui dit : « Esprit superbe, que dites-vous ? Il y a plus de dix-huit cents ans que Salomon, le prophète de Dieu, est mort, et nous sommes présentement à la fin des siècles. Apprenez-moi votre histoire, et pour quel sujet vous étiez renfermé dans ce vase. »

A ce discours, le génie regardant le pêcheur d'un air fier, lui répondit : « Parle-moi plus civilement : tu es bien hardi de m'appeler esprit superbe. » « Hé bien, repartit le pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité, en vous appelant hibou du bonheur ? » « Je te dis, repartit le génie, de me parler plus civilement avant que je te tue. » « Hé pourquoi me tueriez-vous, répliqua le pêcheur ? Je viens de vous mettre en liberté ; l'avez-vous déjà oublié ? » « Non, je m'en souviens, repartit le génie, mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir ; et je n'ai qu'une seule grace à t'accorder. » « Et quelle est cette grace, dit le pêcheur ? » « C'est, répondit le génie, de te laisser choisir de quelle manière tu veux que je te tue. » « Mais en

quoi vous ai-je offensé, reprit le pêcheur ? Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait ? » « Je ne puis te traiter autrement, dit le génie ; et afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire :

« Je suis un de ces esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres génies reconnurent le grand Salomon, prophète de Dieu, et se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls, Sacar et moi, qui ne voulûmes pas faire cette bassesse. Pour s'en venger, ce puissant monarque chargea Assaf, fils de Barakhia, son premier ministre, de me venir prendre. Cela fut exécuté. Assaf vint se saisir de ma personne, et me mena malgré moi devant le trône du roi son maître. Salomon, fils de David, me commanda de quitter mon genre de vie, de reconnaître son pouvoir, et de me soumettre à ses commandemens. Je refusai hautement de lui obéir ; et j'aimai mieux m'exposer à tout son ressentiment, que de lui prêter le serment de fidélité et de soumission qu'il exigeait de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vase de cuivre ; et afin de s'assurer de moi, et que je ne pusse pas forcer ma prison, il imprima lui-même sur le couvercle de plomb son sceau, où le grand nom de Dieu était gravé. Cela fait, il mit le vase entre les mains d'un des génies qui lui obéissaient, avec ordre de me jeter à la mer ; ce qui fut exécuté à mon grand regret. Durant le premier siècle de ma prison, je jurai que si quelqu'un m'en délivrait avant les cent ans achevés, je le rendrais riche, même après sa

mort. Mais le siècle s'écoula, et personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second siècle, je fis serment d'ouvrir tous les trésors de la terre à quiconque me mettrait en liberté; mais je ne fus pas plus heureux. Dans le troisième, je promis de faire puissant monarque mon libérateur, d'être toujours près de lui en esprit, et de lui accorder chaque jour trois demandes, de quelque nature qu'elles pussent être; mais ce siècle se passa comme les deux autres, et je demeurai toujours dans le même état. Enfin, désolé ou plutôt enragé de me voir prisonnier si long-temps, je jurai que si quelqu'un me délivrait dans la suite, je le tuerais impitoyablement, et ne lui accorderais point d'autre grace que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudrait que je le fisse mourir. C'est pourquoi, puisque tu es venu ici aujourd'hui, et que tu m'as délivré, choisis comment tu veux que je te tue. »

Ce discours affligea fort le pêcheur. « Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez de grace votre injustice, et révoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi, Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tous les complots qui se formeront contre vos jours. » « Non, ta mort est certaine, dit le génie; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. » Le pêcheur le voyant dans la résolution de le tuer, en eut une douleur extrême, non pas tant pour l'amour de lui,

qu'à cause de ses trois enfans dont il plaignait la misère où ils allaient être réduits par sa mort. Il tâcha encore d'apaiser le génie. « Hélas ! reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous. » « Je te l'ai déjà dit, repartit le génie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. » « Cela est étrange, répliqua le pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le proverbe dit que qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyais, je l'avoue, que cela était faux ; en effet, rien ne choque davantage la raison et les droits de la société ; néanmoins j'éprouve cruellement que cela n'est que trop véritable. » « Ne perdons pas le temps, interrompit le génie, tous tes raisonnemens ne sauraient me détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comment tu souhaites que je te tue. »

La nécessité donne de l'esprit. Le pêcheur s'avisa d'un stratagème. « Puisque je ne saurais éviter la mort, dit-il au génie, je me soumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure, par le grand nom de Dieu qui était gravé sur le sceau du prophète Salomon, fils de David, de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire. »

Quand le génie vit qu'on lui faisait une adjuration qui le contraignait de répondre positivement, il trembla en lui-même, et dit au pêcheur : « Demande-moi ce que tu voudras, et hâte-toi..... »

Le jour venant à paraître, Cheherazade se tut.

Le sulthan, qui avait envie d'entendre la fin de ce conte, différa encore la mort de la sulthane.

XI^e NUIT.

CHAHRIAR et la princesse son épouse passèrent cette nuit de la même manière que les précédentes, et avant que le jour parût, Dinarzade dit à la sulthane : « Ma sœur, je vous prie de reprendre le conte du pêcheur. » « Très-volontiers, répondit Cheherazade, je vais vous satisfaire, avec la permission du sulthan. »

Le génie, poursuivit-elle, ayant promis de dire la vérité, le pêcheur lui dit : « Je voudrais savoir si effectivement vous étiez dans ce vase ; oseriez-vous en jurer par le grand nom de Dieu ? » Oui, répondit le génie, je jure par ce grand nom que j'y étais ; et cela est très-véritable. » « En bonne foi, répliqua le pêcheur, je ne puis vous croire. Ce vase ne pourrait pas seulement contenir un de vos pieds ; comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier ? » « Je te jure pourtant, repartit le génie, que j'y étais tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas, après le grand serment que je t'ai fait ? » « Non vraiment, dit le pêcheur ; et je ne vous croirai point, à moins que vous ne me fassiez voir la chose. »

Alors il se fit une dissolution du corps du génie, qui, se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la mer et sur le rivage, et qui, se rassemblant ensuite, commença de rentrer dans le vase, et

continua de même par une succession lente et égale, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien au dehors. Aussitôt il en sortit une voix qui dit au pêcheur : « Hé bien, incrédule pêcheur, me voici dans le vase ; me crois-tu présentement ? »

Le pêcheur, au lieu de répondre au génie, prit le couvercle de plomb ; et ayant fermé promptement le vase : « Génie, lui cria-t-il, demande-moi grace à ton tour, et choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir. Mais non, il vaut mieux que je te rejette à la mer, dans le même endroit d'où je t'ai tiré, puis je ferai bâtir une maison sur ce rivage, où je demeurerai, pour avertir tous les pêcheurs qui viendront y jeter leurs filets de bien prendre garde de repêcher un méchant génie comme toi, qui as fait serment de tuer celui qui te mettra en liberté. »

A ces paroles offensantes, le génie irrité fit tous ses efforts pour sortir du vase ; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible ; car l'empreinte du sceau du prophète Salomon, fils de David, l'en empêchait. Ainsi, voyant que le pêcheur avait alors l'avantage sur lui, il prit le parti de dissimuler sa colère. « Pêcheur, lui dit-il d'un ton radouci, garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ai fait n'a été que par plaisanterie, et tu ne dois pas prendre la chose sérieusement. » « O génie, répondit le pêcheur, toi qui étais, il n'y a qu'un moment, le plus grand, et qui es à cette heure le plus petit de tous les génies, apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le temps que

tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement. Je t'ai prié, au nom de Dieu, de ne me pas ôter la vie, tu as rejeté mes prières; je dois te rendre la pareille. »

Le génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le pêcheur. « Ouvre le vase, lui dit-il, donne-moi la liberté, je t'en supplie; je te promets que tu seras content de moi. » « Tu n'es qu'un traître, repartit le pêcheur. Je mériterais de perdre la vie, si j'avais l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerais pas de me traiter de la même façon qu'un certain roi grec traita le médecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter; écoute :

HISTOIRE

DU ROI GREC ET DU MÉDECIN DOUBAN.

« IL y avait au pays de Zouman, dans la Perse, un roi dont les sujets étaient grecs originairement. Ce roi était couvert de lèpre; et ses médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savaient plus que lui ordonner, lorsqu'un très-habile médecin, nommé Douban, arriva dans sa cour.

« Ce médecin avait puisé sa science dans les livres grecs, persans, turcs, arabes, latins, syriaques et hébreux; en outre qu'il était consommé dans la philosophie, il connaissait parfaitement les bonnes et mauvaises qualités de toutes sortes de plantes et de

drogues. Dès qu'il fut informé de la maladie du roi, et qu'il eut appris que ses médecins l'avaient abandonné, il s'habilla le plus proprement qu'il lui fut possible, et trouva moyen de se faire présenter au roi. « Sire, lui dit-il, je sais que tous les médecins dont votre majesté s'est servie, n'ont pu la guérir de sa lèpre ; mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer mes services, je m'engage à vous guérir sans breuvage et sans topiques » Le roi écouta cette proposition. « Si vous êtes assez habile homme, répondit-il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous et votre postérité ; et, sans compter les présens que je vous ferai, vous serez mon plus cher favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôterez ma lèpre, sans me faire prendre aucune potion, et sans m'appliquer aucun remède extérieur ? » « Oui, sire, repartit le médecin, je me flatte d'y réussir, avec l'aide de Dieu ; et dès demain j'en ferai l'épreuve. »

« En effet le médecin Douban se retira chez lui, et fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendait se servir. Cela étant fait, il prépara aussi une boule de la manière qu'il la voulait, avec quoi il alla le lendemain se présenter devant le roi ; et se prosternant à ses pieds, il baisa la terre..... »

XII^e NUIT.

LA douzième nuit était déjà fort avancée lorsque Cheherazade reprit ainsi le fil de l'histoire du roi grec et du médecin Douban :

Sire, le pêcheur parlant toujours au génie qu'il tenait enfermé dans le vase, poursuivit ainsi : « Le médecin Douban se leva, et après avoir fait une profonde révérence, dit au roi qu'il jugeait à propos que sa majesté montât à cheval, et se rendît à la place pour jouer au mail. Le roi fit ce qu'on lui disait, et lorsqu'il fut dans le lieu destiné à jouer au mail à cheval, le médecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avait préparé, et le lui présentant : « Tenez, sire, lui « dit-il, exercez-vous avec ce mail, en poussant cette « boule dans la place, jusqu'à ce que vous sentiez « votre main et votre corps en sueur. Quand le remède, « que j'ai enfermé dans le manche de ce mail, sera « échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout « le corps ; et sitôt que vous suerez, vous n'aurez qu'à « quitter cet exercice ; car le remède aura fait son effet. « Dès que vous serez de retour en votre palais, vous « entrerez au bain, et vous vous ferez bien laver et « frotter ; vous vous coucherez ensuite ; et en vous « levant demain matin, vous serez guéri. »

« Le roi prit le mail, et poussa son cheval après la boule qu'il avait jetée. Il la frappa ; elle lui fut renvoyée par les officiers qui jouaient avec lui ; il la re-

frappa, et enfin le jeu dura si long-temps, que sa main en sua, aussi bien que tout son corps. Ainsi le remède enfermé dans le manche du mail opéra comme le médecin l'avait dit. Alors le roi cessa de jouer, s'en retourna dans son palais, entra au bain, et observa très-exactement ce qui lui avait été prescrit. Il s'en trouva fort bien ; car le lendemain en se levant, il s'aperçut, avec autant d'étonnement que de joie, que sa lèpre était guérie, et qu'il avait le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la salle d'audience publique, où il monta sur son trône, et se fit voir à tous ses courtisans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remède y avait fait aller de bonne heure. Quand ils virent le roi parfaitement guéri, ils en firent tous paraître une extrême joie.

« Le médecin Douban entra dans la salle, et s'alla prosterner au pied du trône, la face contre terre. Le roi l'ayant aperçu, l'appela, le fit asseoir à son côté, et le montra à l'assemblée, en lui donnant publiquement toutes les louanges qu'il méritait. Ce prince n'en demeura pas là ; comme il régala ce jour-là toute sa cour, il le fit manger à sa table seul avec lui..... »

A ces mots Cheherazade remarquant qu'il était jour, cessa de poursuivre son conte. Chahriar se leva fort satisfait de ce qu'il avait entendu, et attendit le jour suivant.

XIII^e NUIT.

VERS la fin de la treizième nuit Cheherazade continua l'histoire du roi grec et du médecin Douban.

« Le roi grec, poursuivit le pêcheur, ne se contenta pas de recevoir à sa table le médecin Douban; vers la fin du jour, lorsqu'il voulut congédier l'assemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, et semblable à celle que portaient ordinairement ses courtisans en sa présence; il lui fit en outre donner deux mille sequins. Le lendemain et les jours suivans, il ne cessa de lui témoigner sa bienveillance. Enfin ce prince, croyant ne pouvoir jamais assez reconnaître les obligations qu'il avait à un médecin si habile, il répandait sur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

« Or, ce roi avait un grand vézyr qui était avare, envieux et naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avait pu voir sans peine les présens qui avaient été faits au médecin, dont le mérite d'ailleurs commençait à lui faire ombrage; il résolut de le perdre dans l'esprit du roi. Pour y réussir, il alla trouver ce prince, et lui dit en particulier, qu'il avait un avis de la dernière importance à lui donner. Le roi lui ayant demandé ce que c'était : « Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un monarque d'accorder sa confiance à un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le médecin Douban, en lui faisant toutes les caresses que votre majesté lui

prodigue, vous ne savez pas que c'est un traître qui s'est introduit dans cette cour pour vous assassiner. » « De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire ? répondit le roi ; songez-vous que vous parlez à votre maître, et que vous avancez une chose qu'il ne croira pas légèrement ? » « Sire, répliqua le vézyr, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter. Ne vous livrez plus à une confiance dangereuse. Si votre majesté dort, qu'elle se réveille ; car, je le répète, le médecin Douban n'est parti du fond de la Grèce, sa patrie, il n'est venu s'établir dans votre cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé. »

« Non, non, vézyr, interrompit le roi, je suis sûr que cet homme, que vous croyez perfide et traître, est le plus vertueux et le meilleur de tous les hommes ; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous savez par quel remède, ou plutôt par quel miracle il m'a guéri de ma lèpre ; s'il en veut à ma vie, pourquoi l'a-t-il sauvée ? Il n'avait qu'à m'abandonner à mon mal ; je n'en pouvais échapper ; ma vie était déjà à moitié consumée. Cessez donc de vouloir m'inspirer d'injustes soupçons ; au lieu de les écouter, je vous avertis que je fais dès ce jour à ce grand homme, pour toute sa vie, une pension de mille sequins par mois. Quand je partagerais avec lui toutes mes richesses et mes états mêmes, je ne le paierais pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois que sa vertu excite votre envie ; mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui ; je me sou-

viens trop bien de ce que les vézyrs dirent au roi Sindbad, leur maître, pour l'empêcher de faire mourir le prince son fils..... »

XIV^e NUIT.

« MA sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la quatorzième nuit, reprenez, je vous prie, l'histoire du pêcheur; vous en êtes demeurée à l'endroit où le roi grec soutient l'innocence du médecin Douban, et prend si fortement son parti.» « Je m'en souviens, répondit Cheherazade; vous en allez entendre la suite.»

Sire, continua-t-elle, en adressant toujours la parole à Chahriar, ce que le roi grec venait de dire touchant le roi Sindbad, piqua la curiosité du vézyr, qui lui dit : « Sire, je supplie votre majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que les vézyrs du roi Sindbad dirent à leur maître pour le détourner de faire mourir le prince son fils.» Le roi grec eut la complaisance de le satisfaire, et commença ainsi :

LES QUARANTE VÉZYRS (1).

CONTE.

Il y avait jadis en Perse un roi puissant nommé Sindbad. Toute l'Asie vivait sous ses loix. C'était le

(1) Nous avons été assez heureux pour nous procurer le texte complet de cette histoire, qui fait évidemment partie des

plus riche monarque de la terre; sa valeur égalait sa puissance; et s'il eût été assez ambitieux pour aspirer à l'empire du monde, il en aurait pu faire la conquête. Mais, content de régner sur de vastes et florissans états, il ne songeait point à s'emparer de ceux de ses voisins. Il n'avait point d'autre objet que le bonheur de ses peuples, qui se trouvaient si heureux, qu'ils le bénissaient chaque jour de son règne. Toutes les autres nations leur portaient envie, et souhaitaient d'être comme eux du nombre de ses sujets.

Ce grand empereur avait un fils, qui faisait l'ad-

Mille et une Nuits, mais que Galland n'avait point dans sa collection. L'original arabe a pour titre : Hikâïât arbaïn sebah wou mesa, *Histoire des quarante matinées et des quarante soirées*, et il a été traduit particulièrement en turk par Cheikh Zadèh, sous le titre de Kerk vézyrun wou kerk khatounoun hikaïetleri, *les Quarante histoires de la reine et des vézyrs*. On a trouvé la traduction française d'une partie de ces contes dans la bibliothèque de Petis-de-la-Croix, et on l'a imprimée séparément. Comme ce savant orientaliste y a fait, à l'exemple de Galland, plusieurs additions importantes, et que nous n'aurions osé nous permettre, nous avons choisi parmi les contes qu'il a traduits, ceux qui nous ont paru offrir le plus d'intérêt, et nous y en avons joint quelques autres qui paraissent pour la première fois. Nous ferons observer en même temps que dans le nombre de ceux que M. Petis avait traduits, et parmi ceux qui nous restaient encore à traduire, il s'en trouvait plusieurs très-insignifiants que nous avons omis. Nous avons cru néanmoins devoir publier la fable du Jardinier, son fils et l'âne, que nous avons été assez étonnés de retrouver dans une partie encore inédite des Mille et une Nuits.

miration de tous ceux qui le voyaient. Il s'appelait Nourdjehan, c'est-à-dire, lumière du monde. C'était un jeune prince, d'une taille avantageuse, d'une beauté céleste, et qui joignait à ces brillantes qualités, tous les talens qui rendent recommandable. Il savait admirablement bien tracer les caractères de plusieurs langues : il excellait à tirer de l'arc, et il n'y a guère de science qu'il ne possédât, ou dont il n'eût du moins une connaissance raisonnable.

C'était la vivante image de la sulthane sa mère, que l'on comparait aux beautés de Cachemire. Sindbad aimait passionnément cette princesse. Il en donna de sincères et de tristes marques, lorsque, par un décret fatal de la destinée, elle mourut après une longue maladie. Il en conçut une douleur si vive, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Le temps, toutefois, produisit son effet ordinaire; l'empereur se consola, et les charmes d'une nouvelle femme lui firent oublier celle qu'il avait perdue.

Il épousa la princesse Khanzadè (1), fille d'un roi voisin. Elle était belle, elle avait de l'esprit; mais elle ne pouvait rien refuser à ses passions. Elle ne put voir le jeune prince sans concevoir pour lui un amour violent, et loin de faire ses efforts pour le vaincre, elle s'y abandonna, et résolut de le déclarer à Nourdjehan dès qu'elle en trouverait l'occasion.

(1) Khanzadè signifie fille de prince; ce mot, qui n'existe point dans le texte original, a été, comme beaucoup d'autres, supposé par M. Petis, afin que son récit fût plus clair.

Cependant ce prince s'attachait aux sciences, et faisait de grands progrès dans l'astrologie, que lui enseignait Aboumachar, son précepteur, homme d'un profond savoir, et le plus habile astrologue de l'Asie. Ce savant personnage ayant un jour tiré l'horoscope du prince son disciple, et connu par ses infaillibles observations qu'il était menacé d'un effroyable malheur, il lui dit : « Prince, j'ai consulté les astres sur votre destinée, je les ai trouvés peu favorables pour vous. Un triste sort vous attend, et vous m'en voyez pénétré de douleur. » Nourdjehan pâlit à ces paroles; son maître le rassura en lui disant : « Ne croyez pas pourtant que ma tendresse pour vous et mon expérience cèdent au destin sinistre qui vous menace; votre perte à la vérité est écrite dans les étoiles, mais il n'est pas impossible de la prévenir. Mon livre m'en a enseigné le moyen. Il faut que vous soyez quarante jours sans parler. Quelques discours que l'on vous tienne, n'y répondez rien; quelque chose qui puisse vous arriver, gardez-vous bien de rompre un silence dont votre vie dépend. » Le prince promit de se taire pendant quarante jours. Après cette promesse, son précepteur écrivit quelques noms divins (1) qu'il lui suspendit au cou, et ensuite il se retira dans un souterrain qui n'était connu que de lui seul, où il se cacha pour n'être point obligé de satisfaire la curiosité de l'empereur,

(1) Ces noms sont les quatre-vingt-dix-neuf épithètes que les Musulmans joignent au nom de Dieu.

et de lui révéler des choses qu'il ne voulait pas lui découvrir.

Sindbad, qui ne pouvait être long-temps sans voir le prince son fils, le fit venir devant lui, et lui fit plusieurs questions auxquelles le prince ne répondit rien. L'empereur en fut fort surpris. « O mon fils ! s'écria-t-il, pourquoi ne parlez-vous pas ? avez-vous perdu la parole ? que vous a-t-on fait ? que vous est-il arrivé ? Dissipez l'inquiétude que me cause votre silence. » Ces paroles ne firent pas plus d'effet que les premières. Le prince regarda tristement son père, puis baissa les yeux sans dire un seul mot. Alors le roi se tourna vers le gouverneur de son fils ; il lui dit : « Le prince a un chagrin secret qui le dévore. Conduisez-le à l'appartement de la sulthane sa belle-mère, son cœur pourra s'ouvrir à elle. »

Le gouverneur obéit à l'ordre de l'empereur ; il mena Nourdjehan chez la sulthane Khanzadé. « Madame, dit-il à cette princesse, il semble que le prince ait perdu la parole. Son ame est en proie à une tristesse funeste, dont il s'obstine à cacher la cause. L'empereur vous l'envoie, parce qu'il espère que devant vous il bannira sa mélancolie. » La sulthane à ce discours sentit un trouble agréable. Il faut, dit-elle, que je profite de cet heureux moment que j'ai si long-temps attendu. Je ne risque rien à me déclarer. Si Nourdjehan a perdu la parole, il ne pourra pas redire à son père ce que je lui aurai dit ; et s'il est assez indiscret pour aller révéler mon amour, je dirai que je ne lui aurai tenu de pareils discours que

pour l'obliger à parler. Enfin, Khanzadè regardant cette occasion comme la plus favorable qu'elle pût jamais trouver, fit sortir tout le monde de son appartement, et demeura seule avec le prince.

Elle commença par se jeter à son col, et l'embrassant étroitement : « Cher prince, lui dit-elle, quel sujet avez-vous de vous affliger ? ne me le cachez point, à moi qui vous aime avec plus de tendresse que si vous étiez mon propre fils. » Le prince, touché des marques d'amitié que lui donnait sa belle-mère, tâchait, par ses regards et par ses gestes, de lui faire comprendre qu'il était mortifié de ne pouvoir lui parler. Elle expliqua mal ces gestes et ces regards. Elle s'imagina qu'il brûlait des mêmes feux qui la consumaient ; qu'il n'avait pu sans doute se défendre de concevoir de l'amour pour elle, comme elle n'avait pu s'empêcher d'en prendre pour lui, et que par respect pour son père il n'osait découvrir ses sentimens.

Charmée de cette erreur, elle poursuivit avec tout l'emportement dont peut être capable une femme que la vertu et la raison ont abandonnée : « O mon roi ! ô mon ame ! rompez ce cruel silence qui nous gêne l'un et l'autre. Vous savez que tout ce que l'empereur possède est en ma puissance. Si vous voulez être d'accord avec moi, et consentir à ce que je vais vous proposer, vous serez en peu de temps au comble de vos vœux. Vous êtes jeune, prince ; comme vous je suis jeune encore. Je serai à vous mieux qu'à votre père, dont l'extrême vieillesse rend ma vie triste et

ennuyeuse. Vous ne répondez point ? Engagez-vous par un serment inviolable à me prendre pour votre épouse ; je vous promets de vous faire bientôt empereur et d'avancer la mort de votre père. Je jure par le grand Dieu , créateur du ciel et de la terre , qu'il n'y a nul artifice en mes paroles. Liez-vous donc aussi par le même serment , et m'assurez que vous recevrez la main qui veut vous couronner. »

Nourdjehan ne fit point de réponse à ce discours ; et comme il en parut étonné , la sulthane continua : « Je vois bien , prince , que mon projet vous surprend. Vous doutez que je puisse l'exécuter. Mais apprenez de quelle manière je prétends faire mourir l'empereur. Il y a dans le trésor toutes sortes de poisons. On en voit qui ôtent la vie un mois après qu'on en a pris. Il y en a qui ne tuent qu'au bout de deux mois. Il en est même qui font encore plus lentement leur effet. Nous nous servons de ces derniers. L'empereur tombera malade , et achèvera peu à peu son destin , sans que le peuple nous soupçonne d'être les auteurs de cette mort. Après cela , vous monterez sur le trône. Tout le pays vous reconnaîtra pour son maître , et l'armée vous obéira. »

Quand le fils de l'empereur aurait voulu parler , il n'en aurait pas eu la force , tant il était surpris d'entendre ces horribles discours. « Prince , ajouta la sulthane en le voyant rêver , si vous êtes en peine de savoir comment vous pourrez prendre pour femme l'épouse de votre père , je vais vous l'enseigner. Après la mort de l'empereur , vous n'aurez qu'à me renvoyer

dans ma patrie, et me faire suivre secrètement par un de vos capitaines, accompagné de quelques soldats. Ils viendront comme des voleurs nous attaquer. Ils m'enlèveront. Ensuite, on fera courir le bruit que j'aurai été tuée sur la route, et peu de jours après, vous m'achèterez du capitaine, ainsi que l'on achète les filles esclaves. Par ce moyen, vous pourrez devenir mon mari, et nous vivrons tous deux dans la plus délicieuse union. »

La princesse cessa de parler en cet endroit, pour donner lieu au prince de rompre un trop long silence ; mais comme il ne répondit rien encore, elle perdit toute retenue, et le serrant entre ses bras, elle le baisa avec transport. Alors Nourdjehan indigné de l'effronterie de sa belle-mère, se débarrassa brusquement de ses mains, et la frappa même au visage si rudement, que sa bouche en saigna.

La colère succède tout à coup à la tendresse dans le cœur de la sulthane. Ses yeux, qui ne brillaient un moment auparavant que des feux de l'amour, étincellent de fureur. « Ah ! méchant, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que tu traites une princesse qui t'adore ? Barbare ! si en t'offrant la place de ton père, je révolte ta farouche vertu ; si tu me regardes avec horreur, après ce que je t'ai proposé, ne devais-tu pas excuser les transports d'une femme qu'un amour insensé peut égarer ? J'étais plus digne de ta pitié que du traitement infame que j'ai reçu de toi. Hé bien ! n'écoute que ta férocité. Redouble, si tu peux, de haine pour moi. Tu ne saurais me haïr autant que

je te hais en ce moment. Fuis ma présence , et crains le ressentiment d'une femme dont tu as méprisé les bontés. » Il n'était pas besoin qu'elle ordonnât au prince de sortir. Il avait pris ce parti aussitôt qu'il avait frappé la sulthane ; de sorte qu'il n'entendit pas la moitié de ses reproches et de ses menaces.

La furieuse Khanzadé ne respirait que vengeance. Elle résolut de perdre Nourdjehan. Pour y parvenir, elle déchira ses habits , défit ses cheveux , et se frotta tout le visage du sang qui coulait de sa bouche , en faisant retentir son appartement de cris et de lamentations. L'empereur y arriva bientôt. Il venait s'informer si son fils avait enfin rompu le silence. Quel sujet d'étonnement pour lui de trouver la sulthane assise sur un sofa , les cheveux épars , et le visage ensanglanté ! Comme il l'aimait , il fut transporté de colère et de douleur. « O chère ame de mon ame , s'écria-t-il , qui vous a mise en ce déplorable état ? Nommez-le-moi promptement. Vous devriez déjà être vengée. »

L'artificieuse reine redoubla ses larmes à ce discours , et répondit dans ces termes : « Seigneur , vous êtes père ! que ne puis-je vous cacher ce que vous souhaitez d'apprendre ! Si vous êtes étonné de voir le désordre où je suis , quelle sera donc votre surprise , lorsque vous saurez que c'est l'ouvrage de votre fils ? » « De mon fils , grand dieu , interrompit l'empereur ! Ah ! madame , que me dites-vous ? Quoi ! sa haine pour une belle-mère a pu le porter à vous faire cet outrage ! le respect qu'il me doit n'a pu le

retenir ! » « Seigneur, repartit la reine, il est encore plus coupable que vous ne pensez. Hélas ! quelle femme se serait défiée de son air modeste, de ces apparences de vertu qui sont si bien marquées sur son visage ? J'étais assise sur ce sofa lorsqu'il est entré ; j'ai fait sortir tout le monde afin de l'obliger à me découvrir plus librement la cause de son silence. Il ne me l'a que trop déclaré ! Sitôt qu'il s'est vu seul avec moi, il s'est assis à mes côtés : « Ma princesse, m'a-t-il dit, il faut que je le rompe ce silence que je m'obstine à garder, et dont vous êtes l'unique sujet. Je vous adore, et le désespoir de ne pouvoir vous entretenir en particulier, m'a plongé dans une mélancolie qui m'allait consumer. Que je suis heureux d'avoir trouvé cette occasion de vous parler sans témoins ! Si vous approuvez mon amour, j'ai résolu de faire mourir mon père et de vous épouser. Aussi bien ses peuples, comme moi, commencent à s'ennuyer de la longueur de son règne. Dispensez-moi, seigneur, continua la sulthane, de vous répéter mot pour mot tout ce qu'il m'a dit. J'en frémis encore d'horreur. Qu'il vous suffise d'apprendre que vous avez donné le jour au plus méchant prince du monde. Comme au lieu de me persuader, il s'est aperçu que ses discours m'épouvantaient, il a brusquement étendu la main sur moi pour me faire violence. J'ai résisté. Il a déchiré mes habits. Il m'a frappée, et il m'aurait sans doute ôté la vie, afin de pouvoir se justifier en chargeant ma mémoire du crime dont je l'accuse ; mais il a craint que mes femmes que j'avais écartées

ne le vinssent surprendre. Il s'est enfui, et m'a laissée dans l'état où je suis. »

Elle dit cela avec toutes les démonstrations d'une femme vivement affligée. L'empereur la crut de bonne foi ; et quelque tendresse qu'il eût pour son fils , il se laissa emporter aux mouvemens de sa colère. Il sortit de l'appartement de la princesse , fit venir l'exécuteur , et lui ordonna de tout préparer pour la mort du prince Nourdjehan.

Mais les vézyrs furent bientôt informés du cruel ordre qu'avait donné l'empereur ; ils s'étonnèrent que , sans les consulter , il eût pris la résolution de faire mourir son fils. Ils s'assemblèrent tous , et allèrent trouver ce monarque irrité , à qui l'un d'entre eux parla de cette manière : « O roi du monde , nous vous supplions de nous accorder , pour aujourd'hui seulement , la vie du prince , et de nous apprendre quel assez grand forfait il peut avoir commis , pour armer contre ses jours les bras d'un père qui doit être lent à punir ses enfans. » L'empereur leur conta tout ce que la sulthane lui avait dit. Alors le plus ancien vézyr prit la parole : « O roi , dit-il , gardez-vous bien de suivre les mouvemens de fureur qu'une femme vous inspire , et de faire aucune action contre les commandemens de Dieu , et contre la justice enseignée par les prophètes. La reine accuse le jeune prince sans produire de témoins contre lui : elle demande sa mort parce qu'il l'aime , et qu'il a voulu , dit-elle , par la force , satisfaire son amour ! Hé depuis quand les femmes ont-elles leur chasteté si fort en recomman-

dation, qu'elles désirent la mort des hommes qui osent la tenter ? Sans doute, il y en a d'assez vertueuses pour s'indigner d'un effort téméraire ; mais dans le même temps que leur vertu le condamne, leur vanité l'excuse, et elles pardonnent facilement un crime que leur beauté a fait commettre. Gardez-vous bien, sire, de sacrifier votre fils à la calomnie, et peut-être à la rage d'une personne qui veut le perdre pour n'avoir pu le séduire. Que votre majesté songe que les femmes sont artificieuses. L'histoire du chéikh (1) Chahabeddin prouve assez combien leur malice est à craindre. » L'empereur souhaita d'entendre cette histoire ; le vézyr la raconta dans ces termes :

HISTOIRE DU CHÉIKH CHAHABEDDIN.

LE sulthan d'Égypte assembla un jour dans son palais tous les savans de son royaume ; il s'éleva entre eux une dispute. On dit que l'ange Gabriel ayant enlevé Mahomet dans son lit, lui fit voir tout ce qui est dans les sept cieux, dans le paradis et dans l'enfer ; et que ce grand prophète, après avoir eu avec Dieu quatre-vingt-dix mille conférences, fut rapporté dans son lit par le même ange. L'on avança que toutes ces choses s'étaient passées en si peu de temps, que Mahomet avait trouvé à son retour son lit encore tout chaud, et qu'il avait même relevé un pot dont

(1) Chéikh en arabe, signifie docteur.

l'eau n'était pas encore répandue, bien que le pot se fût renversé dans l'instant que l'ange Gabriel avait enlevé le prophète.

Le sulthan, qui présidait à cette assemblée, soutenait que cela était impossible. « Vous assurez, disait-il, qu'il y a sept cieux à cinq cent années de chemin l'un de l'autre, et que chaque ciel est aussi épais qu'il est éloigné d'un autre ciel. Comment est-il possible qu'après avoir traversé tous ces cieux, et avoir eu avec Dieu quatre-vingt-dix mille conférences, Mahomet ait trouvé à son retour son lit encore chaud, et son pot renversé sans que l'eau qui était dedans fût répandue ? Qui pourrait être assez crédule pour ajouter foi à une fable si ridicule ? Ne savez-vous pas bien que si vous renversez un pot plein d'eau, quoique vous le releviez à l'instant même, vous n'y trouvez plus rien ? »

Les savans répondirent que cela ne se pouvait pas faire naturellement ; mais que tout était possible à la puissance divine. Le sulthan d'Égypte, qui était un esprit fort, et qui s'était fait un principe de ne rien croire qui blessât la raison, ne voulut point de ce miracle, et les savans se séparèrent.

Cette dispute fit du bruit en Égypte. La nouvelle en alla au docte chéikh Chahabeddin, qui pour quelques raisons, qu'il nous importe fort peu de connaître, n'avait pu se trouver à l'assemblée. Il se rendit au palais du sulthan, pendant la plus grande chaleur du jour. Dès que ce monarque fut averti de l'arrivée du chéikh en sa cour, il alla au devant de lui, l'em-

mena dans une chambre magnifique, où, après l'avoir fait asseoir, il lui dit : « Docteur, il n'était pas nécessaire que vous prissiez la peine de venir ici. Il suffisait d'envoyer un de vos serviteurs; nous lui aurions accordé volontiers ce qu'il nous aurait demandé de votre part. Sire, répondit le docteur, je viens exprès pour avoir l'honneur d'entretenir votre majesté. » Le sulthan, qui savait que le chéikh avait la réputation d'être fier (1), devant les princes, lui fit bien des caresses et des complimens.

Or, la chambre où ils étaient avait quatre fenêtres percées de différens côtés. Le chéikh pria le roi de les faire fermer. Ce qui ayant été exécuté, ils continuèrent quelque temps leur conversation; après quoi le docteur fit ouvrir une fenêtre qui avait vue sur une montagne appelée Kizeldaghi, c'est-à-dire, Mont-rouge, et dit au roi de regarder. Le sulthan mit la tête à la fenêtre, et vit sur la montagne et dans la plaine des soldats armés de boucliers et de cottes de maille. Ils étaient tous à cheval l'épée nue. Ils s'avançaient vers le palais à toute bride, et en plus grand nombre que les étoiles. A ce spectacle, le prince changea de couleur, et s'écria tout effrayé : « O ciel ! quelle est cette épouvantable armée qui s'approche de mon palais ? » « N'ayez point de peur, sire, dit le chéikh, ce n'est rien. » En disant cela, il ferma lui-

(1) Les docteurs contemplatifs cabalistes dans l'Orient sont si fiers, qu'ils prétendent être respectés des rois ; et ils le sont effectivement.

même la fenêtre, et puis la rouvrant aussitôt, le roi n'aperçut personne sur la montagne ni dans la plaine.

Une autre fenêtre donnait sur la ville. Le docteur la fit ouvrir. Le sulthan vit la ville du Caire toute en feu, et des flammes qui montaient jusqu'à la moyenne région de l'air. Quel embrasement, s'écria le roi fort surpris ! voilà ma ville, ma belle ville du Caire réduite en cendres ! « N'ayez point de peur, sire, dit le chéikh, ce n'est rien. » En même temps il ferma la fenêtre, et lorsqu'il l'eut rouverte, le roi ne vit plus les flammes qui l'avaient si fort effrayé.

Le docteur fit ouvrir la troisième fenêtre, par où le sulthan aperçut le Nil qui se débordait, et dont les vagues venaient avec furie inonder son palais. Quoique le roi, après avoir vu disparaître l'armée et les flammes, ne dût point s'effrayer de ce nouveau prodige, il ne pût s'empêcher d'être saisi de crainte : Ah ! c'en est fait, s'écria-t-il encore, tout est perdu, cet horrible débordement va emporter mon palais, et me noyer avec tous mes peuples. « N'ayez point de peur, sire, dit le chéikh, ce n'est rien. » En effet, le docteur n'eut pas sitôt fermé et rouvert la fenêtre, que le Nil, comme à l'ordinaire, parut suivre son cours.

Il fit ouvrir de même la quatrième fenêtre, qui regardait un désert aride. Autant le roi avait été épouvanté des autres merveilles, autant il prit de plaisir à considérer celle-ci. Ses yeux accoutumés à ne voir par cette fenêtre que des terres stériles, furent agréablement surpris d'apercevoir des vignes,

des jardins remplis des plus beaux fruits du monde, des ruisseaux qui coulaient avec un doux murmure, et dont les bords parés de roses, de basilic, de baume, de narcisse, présentaient à la vue des objets rians, et à l'odorat un mélange d'odeurs délicieuses. On remarquait parmi ces fleurs une infinité de tourterelles et de rossignols, dont les uns étaient déjà tombés en pamoison à force de gazouiller, et les autres frappaient encore les airs de leurs chants tendres et plaintifs. Le roi, charmé de toutes les choses merveilleuses qui s'offraient à sa vue, croyait voir le jardin d'Éram⁽¹⁾. Ah ! quel changement ! s'écria-t-il dans l'excès de son admiration ; le beau jardin ! quel séjour charmant ! Que j'aurais de plaisir à m'y promener tous les jours ! « Ne vous réjouissez pas tant, sire, dit le chéick, ce que vous voyez n'est rien. » A ces mots, le docteur ferma la fenêtre, il la rouvrit ensuite ; et le sulthan, au lieu de revoir ces agréables fantômes, ne vit plus que le désert.

Sire, dit alors le chéikh, je viens de vous montrer bien des merveilles ; mais tout cela n'est rien en comparaison du prodige étonnant dont je veux rendre encore témoin votre majesté. Commandez que l'on apporte ici une cuve pleine d'eau. Le roi en donna l'ordre à un de ses officiers ; et quand la cuve fut dans la chambre, le docteur dit au sulthan : ayez la bonté de souffrir que l'on vous mette tout nu, et que l'on vous ceigne les reins d'une serviette. Le roi eut la

(1) Le paradis terrestre.

complaisance de se laisser ôter tous ses habits, et lorsqu'il fut ceint d'une serviette : sire, reprit le chéikh, plongez votre tête dans l'eau et la retirez.

Le roi plongea la tête dans la cuve, et en même temps se trouva sur une montagne au pied du rivage de la mer. Ce prodige inoui l'étonna bien plus que les autres. Ah ! docteur, s'écria-t-il transporté de colère, docteur perfide, qui m'as si cruellement trompé ; tu as voulu me ravir mon trône ; si jamais je puis retourner en Égypte, d'où tu m'as fait sortir par ta noire et détestable science, je jure que je me vengerai de toi. Puisses-tu périr misérablement ! Il continua ses imprécations contre le chéikh ; mais faisant réflexion que ses menaces et ses plaintes étaient inutiles, il prit courageusement son parti, et marcha vers quelques personnes qui coupaient du bois dans la montagne, résolu de ne leur point découvrir sa condition ; car enfin, dit-il en lui-même, si je leur dis que je suis roi, ils ne me croiront pas, et je passerai pour un fou ou pour un imposteur.

Les bûcherons lui demandèrent qui il était. « Bonnes gens ! leur répondit-il, je suis marchand, j'ai fait naufrage et je me suis sauvé sur une planche : je vous ai aperçus, je viens à vous. La situation où vous me voyez doit exciter votre pitié. » Ils furent touchés de de son infortune ; mais ils étaient eux-mêmes dans une trop grande misère pour pouvoir soulager la sienne. Ils ne laissèrent pas néanmoins de lui donner l'un une vieille robe, l'autre de vieux souliers, et quand ils l'eurent mis en état de paraître avec décence dans

leur ville, qui était située derrière la montagne, ils l'y conduisirent. Dès qu'ils y furent arrivés, ils prirent tous congé de lui, l'abandonnèrent à la providence, et chacun se retira dans sa famille.

Le sulthan demeura seul. Quelque plaisir que l'on prenne à des objets nouveaux, il était trop occupé de son aventure pour faire attention aux choses qui se présentaient à ses regards. Il se promenait dans les rues sans savoir ce qu'il deviendrait. Il était déjà las, et il cherchait de l'œil un endroit pour se reposer. Il s'arrêta devant la maison d'un vieux maréchal qui, jugeant à son air qu'il était fatigué, le pria d'entrer. Le roi entra et s'assit sur un banc, qui était auprès de la porte. « Jeune homme, lui dit le vieillard, puis-je vous demander quelle est votre profession, et comment vous êtes venu ici ? » Le sulthan lui fit là-dessus la même réponse qu'il avait faite aux bûcherons. J'ai rencontré, ajouta-t-il ensuite, de bonnes gens qui coupaient du bois dans la montagne. Je leur ai conté mon malheur, et ils ont été assez généreux pour me donner cette vieille robe et ces vieux souliers. Je suis bien aise, lui dit le maréchal, que vous ayez échappé au naufrage. Consolez-vous de la perte de vos biens ; vous êtes jeune, et vous ne serez peut-être pas malheureux dans cette ville, dont les coutumes sont très-favorables aux étrangers qui veulent s'y établir. N'êtes-vous pas dans cette disposition ? Pardonnez-moi, répondit le sulthan, je ne demande pas mieux que de demeurer ici, pourvu que j'y fasse bien mes affaires. Hé bien, reprit le vieillard, suivez donc le conseil

que je vais vous donner. Allez-vous-en tout à l'heure aux bains publics des femmes ; asseyez-vous à la porte, et demandez à chaque dame qui sortira , si elle a un mari ; celle qui vous dira que non , sera votre femme selon la coutume du pays.

Le sulthan , résolu de suivre ce conseil , se leva , dit adieu au vieillard , et se rendit à la porte des bains, où il s'assit. Il n'y resta pas long-temps sans voir sortir une dame d'une beauté ravissante. Ah ! que je serais heureux , dit-il en lui-même , si cette aimable personne n'était pas mariée ! je me consolerais de tous mes malheurs , si je pouvais la posséder. Il l'arrêta , et lui dit : Ma belle dame , avez-vous un mari ? oui , j'en ai un , répondit-elle. Tant pis , répliqua le roi , vous étiez bien mon fait. La dame continua son chemin , et bientôt il en sortit une autre d'une laideur effroyable. Le sulthan frémit à sa vue. Ah ! quel objet affreux ! dit-il , j'aime mieux mourir de faim que de vivre avec une pareille créature. Laissons-la passer sans lui demander si elle est mariée , de peur d'apprendre que non. Cependant le vieux maréchal m'a dit de faire cette question à toutes les dames ; c'est la règle apparemment : il faut bien que je m'y soumette. Que sais-je , si elle n'a point de mari ? Quelque malheureux étranger que son mauvais destin a conduit ici , comme moi , l'aura peut-être épousée.

Enfin , le roi se détermina à lui demander si elle était mariée. Elle lui répondit que oui , et cette réponse lui fit autant de plaisir que celle de la première lui avait fait de peine.

Il sortit une troisième dame aussi laide que la dernière. O ciel ! dit le roi, dès qu'il l'aperçut, en voici une encore plus horrible que l'autre. N'importe, puisque j'ai commencé, achevons. Si celle-ci a un mari, il faut avouer qu'il y a des hommes plus à plaindre que moi. Comme elle passait auprès de lui, il lui adressa la parole en tremblant : Belle dame, lui dit-il, êtes-vous mariée ? oui, jeune homme, répondit-elle, sans s'arrêter. J'en suis bien aise, répliqua le sulthan. Quel bonheur, poursuivit-il, d'être échappé à ces deux femmes ! Mais il n'est pas temps de me réjouir ; toutes les dames ne sont point encore sorties des bains. Je n'ai pas vu celle qui m'est destinée. Je ne gagnerai peut-être rien au change.

Il s'attendait à en voir une aussi laide que les deux dernières, lorsqu'il en parut une quatrième qui surpassait en beauté la première qu'il avait trouvée si belle. Quel contraste ! s'écria-t-il, il n'y a point tant d'opposition entre le jour et la nuit, qu'il y en a entre cette belle personne et les deux précédentes. Peut-on voir dans un même lieu les anges et les démons ? Il s'avança au-devant d'elle avec beaucoup d'empressement : Aimable dame, lui dit-il, avez-vous un mari ? Elle lui répondit que non, en le regardant avec autant de fierté que d'attention. Ensuite elle passa outre, laissant le roi dans une extrême surprise. Que dois-je penser de ceci ? dit-il ; il faut que le vieux maréchal m'en ait donné à garder. Si selon les lois du pays je dois épouser cette dame, pourquoi s'en est-elle allée si brusquement ? et pourquoi a-t-elle

pris un air si fier et si dédaigneux ? Elle m'a examiné depuis les pieds jusqu'à la tête, et j'ai vu dans ses regards des marques de mépris. Il est vrai qu'elle n'a pas grand tort, rendons-nous justice. Cette robe usée et pleine de trous ne relève point ma bonne mine, et n'est guère propre à prévenir agréablement une dame. Je lui pardonne de s'imaginer qu'elle pouvait mieux rencontrer.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, un esclave l'aborda : Seigneur, lui dit-il, je cherche un étranger tout déguenillé, et à votre air je juge que c'est vous. Prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. Je vais vous mener dans un lieu où vous êtes attendu avec beaucoup d'impatience. Le roi suivit l'esclave, qui le conduisit à une grande maison, et le fit entrer dans un appartement très-propre, où il lui dit d'attendre un moment. Le sulthan demeura deux heures sans voir personne, excepté l'esclave, qui venait de temps en temps lui dire de ne se point impatienter.

Enfin, il parut quatre dames assez richement habillées, qui en accompagnaient une autre toute brillante de pierreries, mais plus éclatante encore par son incomparable beauté. Le sulthan n'eut pas jeté les yeux sur elle, qu'il la reconnut pour la dernière dame qu'il avait vu sortir des bains. Elle s'approcha de lui d'un air doux et riant : « Pardonnez, lui dit-elle, si je vous ai fait un peu attendre. Je n'ai point voulu me montrer en négligé devant mon maître et mon seigneur. Vous êtes dans votre maison. Tout ce que vous voyez ici vous appartient. Vous êtes mon

mari. Vous n'avez qu'à m'ordonner ce que vous voudrez, je suis prête à vous obéir. » « Madame, répondit le sulthan, il n'y a qu'un moment que je me plaignais de ma destinée, et je suis le plus heureux des hommes. Mais puisque je suis votre mari, pourquoi m'avez-vous regardé tantôt si fièrement ? J'ai cru que ma vue vous avait choqué, et franchement je ne vous en ai pas su fort mauvais gré. » « Seigneur, répliqua la dame, je n'avais garde de faire autrement. Les femmes de cette ville sont obligées de paraître fières en public. C'est la coutume. En revanche, elles sont très-familières en particulier. » « Tant mieux, repartit le roi, elles en sont plus agréables. Puisque je suis maître ici, continua-t-il, j'ordonne que l'on m'aille chercher un tailleur et un cordonnier. J'ai honte de me voir auprès de vous avec cette vilaine robe et ces vieux souliers, qui ne conviennent guère au rang que j'ai tenu jusqu'ici dans le monde. J'ai prévenu cet ordre, seigneur, dit la dame. J'ai envoyé un esclave chez un marchand juif, qui vend des habits tout faits, et qui vous fournira sur-le-champ toutes les choses dont vous avez besoin. Cependant, venez vous rafraîchir. » En disant cela, elle le prit par la main et le mena dans un salon où il y avait une table couverte de toutes sortes de fruits et de confitures. Ils se mirent tous deux à table, et pendant qu'ils mangeaient, les quatre dames suivantes, qui se tenaient debout derrière eux, chantèrent plusieurs chansons du poète Bada Saoudaï. Elles jouèrent aussi de plusieurs instrumens, et ensuite

leur maîtresse ayant pris un luth, qu'elle accompagna de sa voix, charma le sulthan par la manière dont elle s'en acquitta.

Ce concert fut interrompu par l'arrivée du marchand juif, qui entra dans le salon avec quelques garçons qui portaient des paquets d'étoffes qu'ils désiraient. Il y avait dedans des habits de différentes couleurs. On les examina tous l'un après l'autre, et l'on choisit une veste de satin blanc à fleurs d'or, avec une robe de drap violet. Le juif fournit le reste de l'habillement et sortit avec ses garçons. Alors la dame admira la bonne mine du roi. Elle fut fort satisfaite d'avoir un pareil mari, et lui très-content de posséder une si belle femme.

Il demeura sept ans avec cette dame, dont il eut sept filles et sept garçons. Mais comme ils aimaient tous deux la dépense, et qu'ils ne songeaient qu'à faire bonne chère et qu'à se réjouir, il arriva que tous les biens de la dame se dissipèrent. Il fallut se défaire des dames suivantes, des esclaves, et vendre les meubles pour subsister. La femme du sulthan se voyant réduite à la dernière misère, dit à son mari : « Pendant que j'ai eu du bien, vous ne l'avez point épargné. Vous avez vécu dans l'oisiveté. C'est à vous présentement à songer aux moyens de nourrir votre famille. »

Ces paroles attristèrent le roi. Il alla trouver le vieux maréchal pour lui demander conseil. « O mon père ? lui dit-il, vous me voyez plus malheureux que je n'étais lorsque je suis arrivé dans cette ville. J'ai

une femme et quatorze enfans, et je n'ai pas de quoi les nourrir. » « Jeune homme, lui répondit le vieillard, ne savez-vous aucun métier? » Le sulthan répartit que non. Le maréchal tira de sa poche deux aqtchas (1), les mit dans la main du sulthan, et lui dit : « Allez tout à l'heure acheter des ypes (2), et vous tenez dans la place où s'assemblent les portefaix. » Le roi acheta des ypes, et alla se mettre parmi les portefaix. A peine y fut-il un moment, qu'un homme vint, qui lui dit : « Veux-tu porter un fardeau? » « Je ne suis ici que pour cela, répondit le sulthan. » Alors l'homme le chargea d'un gros sac. Le roi ne le put porter qu'avec beaucoup de peine, et même les cordes du sac lui écorchèrent les épaules. Il reçut son salaire, qui consistait en un aqtcha, qu'il porta au logis. Sa femme voyant qu'il n'apportait qu'un aqtcha, lui dit que s'il ne gagnait pas tous les jours dix fois davantage, toute sa famille mourrait bientôt de faim.

Le lendemain, le roi accablé de tristesse, au lieu de se rendre à la place publique, alla se promener sur le bord de la mer en rêvant à sa misère. Il regarda avec attention l'endroit où il s'était inopinément trouvé par la science du chéikh Chahabeddin. Il rappela dans sa mémoire cette étrange et funeste aventure, et il ne put s'empêcher d'en pleurer. Comme

(1) Aqtcha, c'est une monnaie d'un liard.

(2) Ypes, cordes dont les portefaix se servent au lieu de crochets.

il avait besoin de faire l'ablution avant la prière, il se plongea dans l'eau; mais en retirant sa tête, il fut dans le dernier étonnement de se retrouver dans son palais, au milieu de la cuve et entouré de tous ses officiers. O barbare docteur! s'écria-t-il en apercevant le chéikh dans la même situation où il l'avait laissé, ne crains-tu pas que Dieu te punisse, d'avoir ainsi traité ton sulthan et ton maître? Sire, lui dit le chéikh, d'où naît contre moi la colère de votre majesté? vous venez tout présentement de plonger la tête dans ce bassin, et vous l'avez retirée aussi-tôt; si vous refusez de me croire, demandez-le à vos officiers qui en sont témoins. Oui, sire, s'écrièrent tout d'une voix les officiers, le docteur dit la vérité. Le roi ne se rendit point à leur témoignage. Vous êtes des imposteurs, leur dit-il; il y a sept ans que ce maudit docteur me retient dans une terre étrangère, par la force de ses enchantemens. Je me suis marié; j'ai fait sept filles et sept garçons, et ce n'est pas tant de cela que je me plains, que d'avoir été portefaix. Ah! méchant chéikh, as-tu pu te résoudre à me faire porter des ypes? Hé bien, sire, reprit le docteur, puisque vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, je veux vous persuader par mes actions. A ces mots, il se dépouilla, se ceignit d'une serviette, entra dans la cuve et plongea la tête dans l'eau. Pendant qu'il avait la tête sous l'eau, le sulthan, qui était toujours irrité contre lui, et qui se ressouvenait du serment qu'il avait fait de le punir si jamais il revenait en

Égypte, prit un sabre pour trancher la tête au docteur dans le moment où il la retirerait hors de l'eau. Mais le docteur par la science appelée mekachefa (1), connut l'intention du roi, et par la science algaïb an alasbar (2), disparut tout à coup et fut transporté dans la ville de Damas, d'où il écrivit au sulthan d'Égypte une lettre qui contenait ces paroles : « O roi !
« sachez que nous ne sommes vous et moi que de
« pauvres serviteurs de Dieu. Tandis que vous avez
« plongé dans l'eau votre tête, que vous avez retirée
« sur-le-champ, vous avez fait un voyage de sept
« années, vous avez épousé une femme, vous avez
« beaucoup souffert, vous avez fait sept filles et sept
« garçons; vous avez pris bien de la peine, et vous
« ne voulez pas croire que Mahomet, notre grand
« prophète, ait trouvé son lit tout chaud, et son pot
« non encore vuide? Apprenez que rien n'est impos-
« sible à celui qui de rien a créé le ciel et la terre
« avec la seule parole de koun (3) ».

Le sulthan d'Égypte, après avoir lu cette lettre, commença d'avoir de la foi. Néanmoins il ne put apaiser sa colère contre le chéikh. Il écrivit au roi de Damas, le pria de faire arrêter ce docteur, de le faire mourir, et de lui envoyer sa tête.

(1) C'est une science par laquelle les santons prétendent découvrir les plus secrètes pensées des hommes.

(2) C'est l'art de se rendre invisible.

(3) Koun, en arabe a la même signification que le mot *Fiut* en latin.

Le roi de Damas entra dans le ressentiment du sulthan d'Égypte, et fit toute la diligence possible pour le satisfaire. Il apprit que le docteur faisait sa demeure dans une grotte assez éloignée de la ville; il ordonna à ses capidjis (1) de s'y rendre, de se saisir du chéikh, et de le lui amener. Les capidjis partirent, et se promettaient bien d'exécuter facilement son ordre; mais ils ne furent pas peu surpris de trouver l'entrée de la grotte défendue par une infinité de gens de guerre tous bien montés, armés d'épées et de cottes de mailles; ils retournèrent vers leur roi et lui rapportèrent ce qu'ils avaient vu. Le sulthan, irrité de cette résistance, rassembla des troupes et alla en personne assiéger le docteur, qui lui opposa une armée si supérieure à la sienne, que ce prince épouvanté se retira.

Piqué de ce mauvais succès, et résolu de n'en point avoir le démenti, il appela ses vézyrs, et leur demanda ce qu'il y avait à faire dans cette conjoncture. Les vézyrs lui répondirent que tout grand roi qu'il était il ne devait point espérer de vaincre un homme assisté de la puissance divine. Mais, sire, dit le plus ancien vézyr, si vous voulez vous rendre maître du chéikh, envoyez-lui dire que vous souhaitez de faire la paix avec lui. Choisissez les plus belles esclaves de votre sérail, et lui en faites présent. Mais

(1) Les capidjis ou portiers sont chargés de garder l'entrée du serail. Ce sont eux qui, en général, exécutent les arrêts du sulthan. On compte à Constantinople douze capidjis bachis, qui commandent quarante-cinq compagnies.

ordonnez auparavant à ces filles de tâcher de savoir du docteur s'il y a un temps où il n'a pas le pouvoir de faire ses miracles. Le roi applaudit à ce sentiment, dissimula, fit offrir son amitié au chéikh, en lui envoyant des esclaves d'une rare beauté. Le docteur s'imagina que le roi de Damas s'était repenti de l'avoir persécuté injustement. Il donna dans le piège, reçut les esclaves, parmi lesquelles il y en eut une dont il devint éperdûment amoureux.

D'abord que cette fille vit le docteur épris d'une passion violente, elle lui dit : O chéikh ! je suis curieuse d'apprendre s'il y a un temps où vous ne sauriez faire vos miracles. Belle dame, lui répondit-il, je vous prie de ne plus me faire cette question ; ne songeons qu'à mener une vie agréable ; il doit peu vous importer de savoir ce que vous me demandez. L'esclave feignit d'être fort mortifiée de cette réponse. Elle affecta une mélancolie mortelle, et lorsque le chéikh lui faisait des caresses, elle se mettait à pleurer : Toutes ces marques d'amour que vous me donnez, lui disait-elle, ne sont point véritables ; si vous m'aimiez, vous n'auriez point de secret pour moi. Enfin, elle l'importuna tant, qu'il fut assez faible pour lui avouer qu'après avoir vu une femme, il était sans pouvoir, jusqu'à ce qu'il eût fait l'ablution.

L'esclave ayant appris cette circonstance, la fit savoir au roi de Damas, qui commanda à ses capidjis de se rendre secrètement une nuit à la porte du chéikh, pour se saisir de lui dans le moment où l'esclave la leur ouvrirait.

Le docteur avait coutume de tenir toutes les nuits auprès de son chevet un grand pot rempli d'eau pour s'en servir quand il avait besoin de faire l'ablution. L'esclave en se couchant répandit l'eau sans qu'il s'en aperçut, si bien que quand il voulut se laver, il trouva le pot vuide. La méchante faisant aussitôt l'officieuse, prit le pot, et sous prétexte d'aller chercher de l'eau, ouvrit la porte aux capidjis qui entrèrent tous brusquement dans la grotte. Le docteur alors s'apercevant de la trahison de l'esclave, prit en ses mains deux chandelles qui brûlaient dans des chandeliers, et se mit à tourner prestement avec ces chandelles en prononçant des mots barbares que les capidjis ne comprenaient pas. Ils furent épouvantés de l'action et des paroles du chéikh, et s'imaginant qu'il allait produire quelque prodige funeste pour eux, ils s'enfuirent hors de la grotte.

Le chéikh aussitôt ferma la porte sur lui, et fit l'ablution. Ensuite, pour se venger de la perfide esclave, il prit sa figure, et lui donna la sienne; puis, sortant de la grotte, il courut après les capidjis. Ah lâches! leur disait-il, est-ce ainsi que vous exécutez les ordres du roi votre maître? il vous fera tous mourir, si vous vous en retournez à Damas sans le docteur son ennemi. Pourquoi vous êtes-vous enfuis? avez-vous vu paraître des monstres ou des soldats pour le défendre? Revenez, rentrez dans la caverne et ne craignez point. Plus courageuse que vous, je vais m'approcher de lui, m'en saisir, et vous le livrer moi-même.

Les capidjis s'arrêtèrent à ce discours, et se rassurèrent; ils revinrent sur leurs pas, et suivant le docteur sous la forme de l'esclave, il entrèrent avec lui dans la grotte, où ils se saisirent de l'esclave croyant prendre le docteur; ils lui lièrent les pieds et les mains sans qu'elle dît un seul mot, parce que le chéikh lui avait ôté l'usage de la parole. Ils la menèrent au roi de Damas, qui lui fit sur-le-champ couper la tête. Mais dès que la tête fut séparée du corps, le chéikh rendant à ce corps sa première figure, fit voir au roi et à tous ses officiers que c'était l'esclave qui venait d'être décolée; et lui, qui était présent sous la forme de l'esclave, reprenant sa figure naturelle, dit au roi de Damas : O roi, qui pour plaire au sultan d'Égypte, avez tout employé pour me perdre, apprenez qu'il ne faut point épouser d'injustes ressentimens, et rendez graces à Dieu que je veuille borner ma vengeance au châtiment de cette misérable femme qui m'a trahi. En disant cela, le chéikh disparut, et laissa dans une extrême surprise le roi de Damas et tous ceux qui furent témoins de ce merveilleux évènement.

Telle est, sire, l'histoire du chéikh Chahabeddin, poursuivit le premier vézyr de l'empereur de Perse; votre majesté voit par là que les hommes ne sauraient être trop en garde contre les femmes. Avant que de faire mourir le prince Nourdjehan, permettez-nous de l'interroger. Peut-être nous fera-t-il connaître son innocence. Hé bien, soit, dit le roi; je consens à différer jusqu'à demain la mort de mon fils.

Pendant que les vézyrs allèrent trouver le prince, qui était en prison, l'empereur monta à cheval, et sortit de la ville pour prendre le divertissement de la chasse. Le soir, à son retour, la reine Khanzadé et lui soupèrent ensemble. Après le repas, elle lui dit : « Je crains, seigneur, que vous ne vous repentiez d'avoir suspendu le supplice du prince. L'homme, dit l'alcoran, a deux sortes d'ennemis qu'il aime : ses enfans et ses biens. Oui, votre fils est votre ennemi, puisqu'il a été capable de former la pensée du détestable crime qu'il a voulu commettre. Hâtez-vous de l'en punir. N'écoutez plus la tendresse et la pitié qui vous parlent en sa faveur. Son mauvais naturel doit étouffer en vous la voix du sang ; n'ayez point la faiblesse de vouloir vous conformer aux avis de tout le monde ; car c'est une folie que de vouloir écouter tous les conseils, comme le prouve si bien la fable du jardinier et de son fils. Peut-être vous ne la connaissez pas. Votre majesté me permettra de la lui raconter.

LE JARDINIER, SON FILS ET L'ÂNE.

FABLE.

« Un jour, un vieux jardinier suivait à pied son fils monté sur un âne, et se rendait à son jardin : quelques personnes en les rencontrant, s'écrièrent : « Voyez-vous ce vieux fou qui a la sottise d'aller à pied, tandis que son fils se carre sur une monture. » Le

docile vieillard fit descendre son fils, et prit sa place.

« Peu de temps après, d'autres quidams passèrent : « cet homme, dirent-ils, a certainement perdu l'esprit ; quelle raison peut-il avoir de rester seul sur son âne ? » Le jardinier prit son fils en croupe.

« Quelle indécence, s'écrièrent plus loin d'autres passants, de voir ce jeune homme derrière ce vieillard. » Le père et le fils venaient de changer de place, lorsqu'ils rencontrèrent encore plusieurs personnes qui s'écrièrent : « Il faut que cet homme soit bien éhonté pour oser mener ainsi ce jeune garçon devant lui. » De sorte que le pauvre jardinier eut beau faire, il ne put trouver une position qui fût au gré de tout le monde.

« Vous voyez donc, sire, dit Khanzadé, que personne n'est à l'abri de la critique, et que c'est folie de chercher à se conformer à tous les conseils ; suivez votre première impulsion, et punissez un fils ingrat et téméraire. »

Le lendemain l'empereur de Perse monta sur son trône, fit venir le bourreau et lui donna l'ordre de mettre à mort le prince Nourdjehan. Alors le second vézyr s'avança et dit : « Grand roi ! prenez garde de vous rendre coupable d'un crime en vous fiant aux accusations de la sulthane. Vous savez de combien d'impostures les femmes se sont rendues coupables : on en raconte plus qu'il n'y a d'étoiles au ciel, ou de gouttes d'eau dans la mer ; que votre majesté me permette de lui citer entre autres, l'histoire du perroquet. »

Le sulthan consentit à entendre son vézyr, qui, commença ainsi :

HISTOIRE DU MARI ET DU PERROQUET.

« Un bon homme avait une belle femme, qu'il aimait avec tant de passion, qu'il la perdait de vue le moins qu'il pouvait. Un jour que des affaires pressantes l'obligeaient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendait toutes sortes d'oiseaux ; il y acheta un perroquet, qui non-seulement parlait fort bien, mais qui avait même le don de rendre compte de tout ce qui avait été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre et d'en prendre soin pendant le voyage qu'il allait faire ; après quoi il partit.

« A son retour il ne manqua pas d'interroger le perroquet sur ce qui s'était passé durant son absence ; et là dessus, l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnèrent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses esclaves l'avait trahie ; elles jurèrent toutes qu'elles lui avaient été fidèles ; et elles convinrent qu'il fallait que ce fût le perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

« Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari, et de se venger en même temps du perroquet. Elle le trouva : son mari étant parti pour un autre voyage d'une journée, elle commanda à une esclave de tourner pendant la nuit, sous la cage de l'oiseau,

un moulin à bras; à une autre de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage; et à une troisième, de prendre un miroir et de le tourner devant les yeux du perroquet, à droite et à gauche, à la clarté d'une chandelle. Les esclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avait ordonné leur maîtresse, et elles s'en acquittèrent fort adroitement.

« Le lendemain le mari étant de retour, fit encore des questions au perroquet sur ce qui s'était passé chez lui; l'oiseau répondit: « Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre et la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. » Le mari, qui savait bien qu'il n'avait ni plu ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le perroquet, ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avait pas dite aussi au sujet de sa femme. C'est pourquoi, de dépit, l'ayant tiré de sa cage, il le jeta si rudement contre terre, qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite, il apprit de ses voisins que le pauvre perroquet ne lui avait pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme; ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué.....

« Vous voyez, sire, continua le vézyr, quelle est l'adresse des femmes. Ne faites point périr le prince Nourdjehan avant que son maître soit retrouvé, car il y a certainement quelque chose d'extraordinaire dans cette affaire, et quel crime serait le vôtre, si vous alliez répandre le sang innocent. »

L'empereur de Perse, touché des remontrances de

son vézyr , renvoya son fils en prison , et sortit du palais.

Le soir à son retour il soupa avec la sulthane, qui lui dit , après le souper : « Vous n'avez point encore fait mourir le prince Nourdjehan , et vous écoutez la tendresse inconsidérée que vous avez pour lui. Songez bien plutôt à l'apologue que je racontai hier à votre majesté , et profitez-en comme le fit le sulthan Mahmoud , dont je vais vous raconter l'histoire.

LE SULTHAN MAHMOUD ET SON VÉZYR.

APOLOGUE.

« Un dervyche vint trouver un jour Khas-Ayas, vézyr du sulthan Mahmoud , pour le prier de lui faire obtenir une pension de ce monarque.

« Vous l'obtiendrez , lui répondit le vézyr , mais à condition que vous promettrez au roi de m'apprendre le langage des oiseaux. » Le dervyche consentit à cette fraude , et Mahmoud lui accorda une pension journalière de dix pièces d'or.

« Quelque temps après , comme le sulthan et son vézyr étaient à la chasse. « Khas-Ayas , dit Mahmoud , avez-vous profité des leçons du dervyche ? je voudrais bien savoir ce que peuvent se dire ces deux hiboux que voilà perchés sur deux arbres. Écoutez-les , et me rendez compte de leur entretien. » Le vézyr s'approcha des arbres et feignit pendant quelque temps de prêter une oreille attentive aux hiboux ,

puis il rejoignit son maître , et lui dit : « Sire , j'ai entendu une partie de leur conversation , mais dispensez-moi de vous en faire part. » « Et pourquoi n'osez-vous m'en parler ? », s'écria le sulthan. « Sire , dit Khas-Ayas , c'est que ces deux oiseaux s'entre-tennent de votre majesté. » « Et quelle part puis-je avoir à leur discours ? » repartit Mahmoud ; je veux absolument que vous ne me cachiez rien , et je vous ordonne de me répéter mot pour mot tout ce que vous avez entendu. » « Je vais donc vous obéir , sire , répondit le vézyr. L'un de ces hiboux a un fils et l'autre une fille , ils veulent les marier ensemble. Le père du mâle a dit au père de la femelle : « Frère , je consens à ce mariage , pourvu que vous donniez à votre fille cinq cents villages ruinés. » « Eh quoi , a répondu aussitôt le père de la fille , vous n'exigez que cela , je vous en donnerai mille au lieu de cinq cents si vous le voulez. Dieu donne bonne et longue vie au sulthan Mahmoud : tant qu'il sera roi de Perse , nous n'en manquerons pas. »

« Le sulthan Mahmoud comprit l'ingénieux apologue de son vézyr et sut en profiter. Il s'occupa aussitôt de faire rebâtir les villes ruinées , et ne songea plus qu'à travailler au bonheur de ses peuples : aussi , depuis ce temps , on commença à célébrer le nom et les vertus de ce grand prince , comme on les célèbre encore aujourd'hui. » Lorsque la reine Khanzadé eut achevé cet apologue , elle pressa de nouveau le sulthan de faire périr le prince. Il lui promit que le lendemain matin sa vengeance serait satisfaite.

Le jour suivant Sindbad entra au conseil d'un air furieux : « Que l'on amène ici mon fils, dit-il au bourreau, et que sans plus différer on lui abatte la tête. » « O roi du monde ! s'écria le troisième vézyr, en venant se jeter au pied du trône, tous vos vézyrs, vos fidèles esclaves, vous conjurent de suspendre encore le supplice du prince, jusqu'à ce que vous ayez entendu l'histoire du brahmane Padmanaba ; votre majesté pourra bien rentrer en elle-même, si elle l'écoute avec attention. » « Je consens que vous me la racontiez, répondit le roi, mais après cela je ferai mourir mon fils. »

HISTOIRE

DU BRAHMANE PADMANABA ET DU JEUNE FYQUAÏ.

« Sire, reprit le troisième vézyr, il y avait autrefois dans la ville de Damas un vendeur de fiquàa (1). Il avait un fils de quinze à seize ans, qui se nommait Hassan, et qui pouvait passer pour un prodige. C'était un garçon à visage de lune, de taille de cyprès, d'une humeur enjouée et d'un esprit très-agréable. S'il chantait, il ravissait tout le monde par la douceur de sa voix, et s'il touchait un luth, il était capable de ressusciter un mort. Ces talens n'étaient pas inutiles à son père, qui pour vendre en quelque

(1) C'est une boisson composée d'orge, d'eau et de raisins.

façon le plaisir que donnait son fils, vendait fort cher son fiquàa. Le pot, qui n'en valait ailleurs qu'un manghir (1), se vendait chez lui un aqtcha; mais il avait beau renchérir cette boisson, comme on allait dans sa boutique plus pour voir son fils que pour boire, la foule n'en était pas moins grande. L'on appelait même sa maison : *Tcheschméy Aby Hhayat*, c'est-à-dire, la fontaine de Jouvence, à cause du plaisir que les vieillards y prenaient.

« Un jour que le jeune Fyquaï chantait et jouait du luth, au grand contentement de tous ceux qui se trouvaient dans la boutique, le fameux brahmane Padmanaba entra pour se rafraîchir. Il ne manqua pas d'admirer Hassan; et après l'avoir entretenu, il fut charmé de sa conversation. Il retourna dans la boutique non-seulement le lendemain, mais il quittait même ses affaires pour y aller tous les jours, et au lieu que les autres ne donnaient qu'un aqtcha, il donnait un sequin.

« Il y avait déjà long-temps que cela durait, lorsque le jeune Fyquaï dit à son père : « Il vient ici chaque jour un homme qui a l'air d'un grand personnage; il prend tant de plaisir à me parler, qu'il m'appelle à tous momens pour me faire quelque question, et quand il sort il me laisse un sequin. » « Oh! oh! répondit le père, il y a du mystère là dessous, les intentions de ce grand personnage ne sont peut-être pas fort bonnes. Souvent ces philosophes, malgré leur

(1) Un manghir vaut un liard.

mine grave, sont très-vicieux. Demain, lorsque tu le verras, dis - lui que je souhaite le connaître, fais-le monter dans ma chambre, je veux l'étudier ; j'ai de l'expérience, je démêlerai, au travers de tous ses discours, s'il est aussi sage qu'il affecte de le paraître.

« Dès le lendemain, Hassan fit ce que son père désirait : il engagea Padmanaba à monter dans sa chambre où l'on avait préparé une collation magnifique. Le vendeur de fiquàa fit tous les honneurs imaginables au brahmane, qui les reçut d'un air si poli, et qui montra tant de sagesse dans son entretien, que l'on ne douta plus qu'il ne fût un homme très-vertueux. Après la collation, le père du jeune Hassan lui demanda de quel pays il était, où il logeait ; et sitôt qu'il eut appris qu'il était étranger, il lui dit : Si vous voulez demeurer avec nous, je vous donnerai un logement dans ma maison. J'accepte l'offre que vous me faites, répondit Padmanaba, parce que c'est un paradis en ce monde que de loger avec de bons amis.

« Le brahmane établit donc sa demeure chez le vendeur de fiquàa. Il lui fit des présents considérables, et conçut enfin pour Hassan une si forte amitié, qu'il lui dit un jour : O mon fils ! il faut que je vous ouvre mon cœur ; je vous trouve l'esprit propre aux sciences secrètes ; il est vrai que votre humeur est un peu trop enjouée ; mais je suis persuadé que vous changerez, et que vous aurez dans la suite toute la gravité ou plutôt toute la mélancolie qui convient aux sages, aux mystères desquels je veux vous initier. J'ai

dessein de faire votre fortune, et si vous voulez m'accompagner hors de la ville, je vous ferai voir, dès aujourd'hui, les trésors dont je prétends vous mettre en possession. » « Seigneur, lui répondit Hassan, vous savez que je dépens d'un père; je ne puis sans sa permission aller avec vous. » Le brahmane en parla au père, qui, persuadé de la sagesse du philosophe, lui permit d'emmener son fils où il lui plairait.

« Padmanaba sortit de la ville de Damas avec Hassan; ils marchèrent vers une mesure, où étant arrivés, ils trouvèrent un puits rempli d'eau jusqu'aux bords. « Remarquez bien ce puits, dit le brahmane : les richesses que je vous destine sont là-dedans. Tant pis, répondit le jeune homme en souriant. Hé ! comment les pourrai-je tirer de cet abîme ? » « O mon fils ! reprit Padmanaba, je ne suis point étonné que cela vous semble difficile : tous les hommes n'ont pas le privilège que j'ai; il n'y a que ceux que Dieu veut faire participer aux merveilles de sa toute-puissance, qui aient le pouvoir de renverser les élémens et de troubler l'ordre de la nature. »

« En même temps il écrivit sur un papier quelques lettres en langage samscrit, qui est la langue des mages des Indes, de Siam et de la Chine. Il ne fit ensuite que jeter le papier dans le puits, et tout aussitôt l'eau s'abaisa et se retira, de sorte que l'on n'en vit plus. Ils entrèrent tous deux dans le puits, où parut un escalier par où ils descendirent jusqu'au fond. Ils trouvèrent une porte de cuivre rouge, fermée d'un gros cadenas d'acier. Le brahmane écrivit

une oraison et la fit toucher au cadenas, qui s'ouvrit à l'instant. Ils poussèrent la porte, et entrèrent dans une cave où ils aperçurent un Éthiopien des plus noirs ; il était debout, et avait une main posée sur une grande pierre de marbre blanc. Si nous nous approchons de lui, dit le jeune Fyquaï, il nous jettera cette pierre à la tête. En effet, dès que l'Éthiopien vit qu'ils s'avançaient, il leva de terre sa pierre énorme, comme pour la leur jeter ; Padmanaba récita vite une courte oraison, souffla, et l'Éthiopien ne pouvant résister à la force des paroles et du souffle, tomba à la renverse.....

« Ils traversèrent la cave sans obstacle, et passèrent dans une cour d'une vaste étendue, au milieu de laquelle était un dôme de cristal, dont l'entrée était défendue par deux dragons, placés vis-à-vis l'un de l'autre, et dont les gueules ouvertes vomissaient des tourbillons de feu. Hassan en fut épouvanté. « N'allons pas plus avant, s'écria-t-il : ces horribles dragons nous brûleraient. » « Ne craignez rien, mon fils, dit le brahmane ; ayez plus de confiance en moi, et soyez plus hardi. La suprême sagesse où je veux vous faire parvenir demande de la fermeté ; ces monstres qui vous effraient vont disparaître à ma voix. J'ai le pouvoir de commander aux démons, et de dissiper tous les enchantemens. » En disant cela, il ne fit que prononcer quelques mots cabalistiques, et les dragons se retirèrent dans deux trous. Alors, la porte du dôme s'ouvrit d'elle-même tout à coup. Padmanaba et le jeune Fyquaï entrèrent, et les yeux de celui-ci

furent agréablement surpris, d'apercevoir dans une autre cour un nouveau dôme tout de rubis, au haut duquel était une escarboucle de six pieds de diamètre, qui, par la grande lumière qu'elle répandait partout, servait de soleil à ce lieu souterrain.

« Ce dôme n'était pas comme le premier, gardé par d'effroyables monstres. Au contraire, six charmantes statues faites chacune d'un seul diamant paraissaient à l'entrée, et représentaient six belles femmes qui jouaient du tambour de basque. La porte, composée d'une seule émeraude, était ouverte et laissait voir un salon magnifique. Hassan ne pouvait se lasser de considérer tout ce qui s'offrait à sa vue.

« Après qu'il eut bien examiné les statues et le dôme par dehors, Padmanaba le fit entrer dans le salon, dont le plancher était d'or massif, et le plafond de porphyre tout parsemé de perles. Là, mille différentes choses, toutes plus curieuses les unes que les autres, occupèrent les avides regards du jeune homme. Le philosophe le fit passer ensuite dans une grande chambre carrée ; il y avait dans un coin un gros monceau d'or ; dans un autre, un monceau de rubis d'une extrême beauté ; dans le troisième, un pot d'argent ; et dans le quatrième, un monceau de terre noire.

« Au milieu de la chambre s'élevait un trône superbe, et il y avait dessus un cercueil d'argent, dans lequel reposait un prince qui avait sur la tête une couronne d'or enrichie de grosses perles. On voyait au-devant du cercueil une large plaque d'or, sur

laquelle on lisait ces paroles écrites en caractères hiéroglyphiques cabalistiques, dont se servaient les anciens prêtres égyptiens : *Les hommes dorment tant qu'ils vivent. Ils ne se réveillent qu'à l'heure de leur mort. Que m'importe à présent d'avoir possédé un grand empire avec tous les trésors qui sont ici; il n'y a rien qui dure si peu que la prospérité, et toute la puissance humaine n'est que faiblesse. O mortel insensé! tandis que tu es dans le berceau vacillant de ta vie, ne te glorifie point de ta fortune, souviens-toi du temps où florissaient les Pharaons. Ils ne sont plus, et bientôt tu cesseras d'être aussi bien qu'eux.*

« Quel prince est dans ce cercueil, dit Hassan? »
« C'est un de vos anciens rois d'Égypte, répondit le brahmane; c'est lui qui a fait creuser ce souterrain et bâtir ce riche dôme de rubis. » « Ce que vous m'apprenez me surprend, reprit le jeune homme. Et par quelle bizarrerie ce roi a-t-il fait construire sous terre un ouvrage qui semble avoir épuisé toutes les richesses du monde? Tous les autres monarques, qui veulent laisser à la postérité des monumens de leur grandeur, les étalent, au lieu de les cacher aux yeux des hommes. » « Vous avez raison, répliqua le brahmane, mais ce roi était un grand cabaliste; il se dérobait souvent à toute sa cour pour venir dans ce lieu faire des découvertes dans la nature. Il possédait plusieurs secrets, et entre autres celui de la pierre philosophale, comme on peut le voir par toutes ces richesses qui sont ici, et qui ont été produites par ce monceau de

terre noire que vous apercevez dans ce coin.» « Serait-il possible, s'écria le jeune Fyquaï, que cette terre noire eût fait tout cela ? » « N'en doutez nullement, répondit le brahmane, et pour vous le prouver, je vais vous citer deux vers turks qui renferment tout le secret de la pierre philosophale. Les voici :

Wirghil Arous gharby Chahzadey Khitaya
Bir Tifl ola bounlardan sulthan Khob rouyan.

« C'est-à-dire, à la lettre : « Donne à l'épousée d'Occident le fils du roi d'Orient ; un enfant naîtra d'eux, qui sera le sulthan des beaux visages. Je vais vous en dire le sens mystique : « Fais corrompre par l'humide la terre sèche adamique qui vient d'Orient ; de cette corruption, s'engendrera le mercure philosophique, qui est tout-puissant dans la nature, et qui engendrera le soleil et la lune, c'est-à-dire, l'or et l'argent ; et lorsqu'il montera sur son trône, il changera les cailloux en diamans et autres pierres précieuses. Le pot d'argent qui est dans un coin de cette chambre, contenait l'eau, c'est-à-dire, l'humide dont on s'est servi pour corrompre la terre sèche, et la mettre en l'état où elle est. Si vous preniez de ce monceau une poignée seulement, vous pourriez changer en argent ou en or, si vous vouliez, tous les métaux qui sont en Égypte, et toutes les pierres des maisons, en diamans et en rubis. »

« Il faut avouer, dit Hassan, que voilà une merveilleuse terre ; je ne m'étonne plus de voir ici tant

de richesses. Elle est encore plus admirable que je ne vous le dis, répliqua le brahmane; elle guérit de toutes sortes de maladies : qu'un malade exténué et tout prêt à rendre l'ame en avale un seul grain, il va sentir tout à coup revenir ses forces, et il se lèvera sur-le-champ plein de vigueur et de santé. Elle a encore une vertu que je préfère à toutes les autres. Quiconque se frotte les yeux de son suc, voit les esprits de l'air et les génies, et a le pouvoir de leur commander.

«Après tout ce que je viens de vous dire, mon fils, continua-t-il, jugez des trésors qui vous sont réservés.» «Ils ont sans doute inestimables, dit le jeune homme; mais en attendant que vous me les fassiez posséder, ne puis-je pas en emporter une partie, afin de faire voir à mon père combien nous sommes heureux d'avoir un ami tel que vous?» «Oui, vous le pouvez, repartit Padmanaba, prenez tout ce que vous voudrez.» Hassan, profitant de l'occasion, se chargea d'or et de rubis, et suivit le brahmane, qui sortit de la chambre où était le roi d'Égypte.

Ils traversèrent le beau salon, les deux cours, la cave, où ils trouvèrent l'Éthiopien encore renversé; ils tirèrent la porte de cuivre rouge après eux, et le cadenas d'acier à l'instant même se ferma tout seul. Ils montèrent ensuite par l'escalier; et le puits, dès qu'ils furent dehors, se remplit d'eau et parut comme auparavant.

«Le brahmane, remarquant que le jeune homme était étonné de voir l'eau revenue tout à coup, lui

dit : « D'où naît cette surprise que vous faites paraître ? N'avez-vous jamais ouï parler de talismans ? » « Non, répondit le jeune Fyquaï, et vous me ferez plaisir de m'apprendre ce que c'est. » « Je ne me contenterai pas de vous le dire, reprit Padmanaba ; je vous enseignerai même quelque jour à en composer. Cependant je vais vous expliquer ce que vous souhaitez de savoir. Il y a deux sortes de talismans, le cabalistique et l'astrologique. Le premier, qui est de la plus sublime espèce, produit ses effets merveilleux par le moyen des lettres, des paroles et des oraisons ; et le second découvre les siens par le rapport que les planètes ont avec les métaux. C'est de la première sorte de talismans que je me sers ; elle m'a été révélée en songe par le grand dieu Wichnou (1), chef de tous les pagodes du monde.

« Sachez, mon fils, poursuivit-il, que les lettres ont rapport aux anges ; qu'il n'y a point de lettre qui ne soit gouvernée par un ange, et si vous me demandez ce que c'est qu'un ange, je vous dirai que c'est un rayon ou une émanation des vertus de la toute-puissance et des attributs de dieu. Les anges qui résident dans le monde intelligible, commandent à ceux qui

(1) Wichnou est la seconde personne de la trinité indienne, et l'emblème du pouvoir conservateur. On le représente ordinairement avec quatre bras et tenant un lotus à la main. Il a souvent pour monture un oiseau fabuleux, qui se compose d'un corps humain avec le bec et les ailes d'un épervier. On donne à Wichnou pour épouse Lackmi, déesse de la beauté et des richesses, mère de Dipuc, le dieu de l'amour.

habitent le monde céleste, et ces derniers, à ceux du monde sublunaire. Les lettres forment les mots, les mots composent les oraisons, et ce ne sont que les anges représentés par les lettres et assemblés dans les oraisons écrites ou proférées, qui font ces prodiges, qui étonnent les hommes ordinaires. »

« Tandis que Padmanaba parlait ainsi au jeune homme, ils s'en retournèrent tous deux vers la ville. Ils arrivèrent chez le vendeur de fyquàa, qui fut charmé lorsque son fils lui montra l'or et les pierres dont il était chargé. Ils cessèrent de vendre du fyquàa, et commencèrent à vivre dans l'abondance et dans les plaisirs.

« Or, Hassan avait une belle-mère d'une humeur avare et ambitieuse. Quoiqu'il eût apporté des rubis pour des sommes immenses, elle craignit de manquer d'argent, et elle lui dit un jour : « O mon fils, si nous continuons de vivre comme nous vivons, nous serons bientôt ruinés. » « N'ayez point d'inquiétude là-dessus, ma mère, lui répondit-il, la source de nos biens n'est pas tarie. Si vous aviez vu tous les trésors que le généreux Padmanaba me destine, vous n'auriez pas cette crainte vaine. La première fois qu'il me mènera au puits, je vous apporterai une pincée de terre noire, qui vous mettra l'esprit en repos pour long-temps. » « Charge-toi plutôt d'or et de rubis, reprit la belle-mère ; j'aime mieux cela que toutes les terres du monde. Mais, Hassan, ajouta-t-elle, il m'est venu une pensée ; puisque Padmanaba veut te donner tous ces trésors, que ne t'apprend-il

toutes les oraisons nécessaires pour descendre dans l'endroit où ils sont ? S'il venait à mourir subitement , voilà toutes nos espérances évanouies. D'ailleurs, nous ne savons pas s'il ne s'ennuiera point de vivre avec nous. Peut-être est-il sur le point de nous quitter et d'aller faire part à quelqu'autre de ces richesses. Pour moi , mon enfant , je suis d'avis que tu presses Padmanaba de t'apprendre les oraisons , et quand tu les sauras , nous le tuerons , afin qu'il ne découvre à nulle autre personne le mystère du puits. »

« Le jeune Fyquaï fut effrayé de ce discours. « O ma mère ! s'écria-t-il , qu'osez-vous proposer ? pouvez-vous former un si noir attentat ? Le brahmane nous aime , il nous accable de bienfaits ; il me promet des trésors capables d'assouvir l'avarice des plus grands monarques de la terre ; et , pour prix de toutes ses bontés , vous voulez lui ôter la vie ! Non , quand je devrais retomber dans mon premier état , et vendre du fyquàa toute ma vie , je ne puis contribuer à la mort d'un homme à qui j'ai tant d'obligations. » « Vous avez de fort beaux sentimens , mon fils , répliqua la belle-mère ; mais il ne faut consulter que nos seuls intérêts. La fortune nous présente une occasion de nous enrichir pour jamais , ne la laissons point échapper. Votre père , qui a plus d'expérience que vous , applaudit à mon dessein , et vous devez aussi l'approuver. » Hassan continua de témoigner beaucoup de répugnance à entrer dans cette cruelle résolution ; néanmoins , comme il était jeune et facile , sa belle-mère lui représenta tant de choses , qu'il fut assez

faible pour se rendre. « Hé bien ! dit-il , je vais trouver Padmanaba et l'engager à m'apprendre les oraisons. » Effectivement, il alla sur-le-champ le chercher, et il le pressa tellement de lui enseigner tout ce qu'il fallait faire pour descendre dans le souterrain, que le brahmane, qui avait une extrême tendresse pour cet enfant, ne put s'en défendre. Il écrivit chaque oraison sur un papier, en marquant précisément l'endroit où il la fallait prononcer, avec toutes les autres circonstances cabalistiques, et puis il les donna au jeune homme.

« Aussitôt que celui-ci sut les oraisons, il en avertit son père et sa belle-mère, qui prirent jour pour aller tous trois visiter les trésors. « A notre retour, dit la belle-mère, nous tuerons Padmanaba. » Le jour venu, il sortirent de leur maison sans dire au brahmane où ils allaient. Ils marchèrent vers la mesure. Dès qu'ils y furent arrivés, Hassan tira de sa poche le papier où était écrite la première oraison ; il ne l'eut pas plutôt jetée dans le puits, que l'eau disparut. Ils descendirent par l'escalier jusqu'à la porte de cuivre rouge. Le jeune homme fit toucher une autre oraison au cadenas d'acier, qui s'ouvrit, et ils poussèrent la porte. L'éthiopien, qui parut debout et prêt à jeter sa pierre de marbre blanc, causa quelque effroi au vendeur de fyquàa et à sa femme ; mais Hassan récita vite la troisième oraison souffla, et l'éthiopien tomba par terre. Enfin ils traversent la cave, pénètrent dans la cour où est le dôme de cristal, le jeune homme oblige les dragons à se retirer dans leurs trous.

Ils s'avancent ensuite dans la seconde cour ; ils passent par le salon, et entrent dans la chambre où sont les rubis , l'or , le pot d'argent et la terre noire. La belle-mère fit peu d'attention au cercueil du roi d'Égypte , et ne s'amusa point à lire l'inscription morale qui était sur la plaque d'or. Elle ne daigna pas non plus regarder le monceau de terre noire dont son beau-fils lui avait dit tant de bien. Elle se jeta avidement sur les rubis , et en prit une si grande quantité , qu'à peine pouvait-elle marcher. Son mari se chargea d'or , et Hassan se contenta de mettre dans ses poches deux poignées de terre noire , résolu d'en faire l'essai à son retour.

« Ils sortirent après cela tous trois de la chambre du roi d'Égypte. Accablés sous le poids des richesses qu'ils emportaient , ils traversaient gaîment la première cour , lorsqu'ils virent paraître trois épouvantables monstres , qui venaient droit à eux. Le vendeur de fyquàa et sa femme , saisis d'une crainte mortelle , se tournèrent vers Hassan , qui , n'ayant pas d'oraison pour chasser ces monstres , ne fut pas moins effrayé qu'eux. « Ah ! belle-mère injuste et méchante , s'écria-t-il , vous êtes cause que nous allons périr. Padmanaba sans doute a su que nous sommes venus ici ; peut-être même a-t-il découvert par sa science que nous avons conspiré sa mort ; et , pour nous punir de notre ingratitude , il nous envoie ces monstres pour nous dévorer. » A peine eut-il achevé ces paroles , qu'ils entendirent en l'air la voix du brahmane , qui leur dit : « Vous êtes tous trois des misérables indignes de

mon amitié; vous m'auriez ôté la vie, si le grand dieu Wichnou ne m'eût pas averti de votre mauvaise intention. Vous allez éprouver mon juste ressentiment, vous, femme, pour avoir conçu le dessein de m'assassiner; et vous autres, pour avoir été capables de suivre le conseil d'une femme dont vous auriez dû détester la méchanceté.» A ces mots, la voix cessa de se faire entendre, et les trois monstres mirent en pièces le malheureux Hassan, son père et sa coupable belle-mère.

« Cette histoire vous apprend, sire, ajouta le vézyr, que vous ne devez point écouter la reine qui vous porte à faire mourir Nourdjehan, parce que s'il n'est pas criminel, le ciel vous punira comme complice du dessein de la sulthane, de même que Padmanaba punit Hassan et son père, quoiqu'ils n'eussent fait qu'acquiescer aux volontés de la belle-mère. » L'empereur fut touché du récit de cette histoire, et dit : « Mon fils ne mourra point que je n'aie des preuves évidentes de son crime. »

Sindbad alla prendre le plaisir de la chasse, et le soir à son retour, la sulthane lui dit : « Vous avez donc encore pardonné à Nourdjehan? » « Madame, répondit le roi, avant de le faire mourir, je veux être assuré qu'il mérite la mort. » « Hé, seigneur, reprit la princesse, si vous ne voulez point ajouter foi à mes paroles, si mon témoignage vous est suspect, croyez-en le silence de votre fils et la fuite de son précepteur. Pourquoi Aboumachar s'est-il retiré de la cour? Il a sans doute découvert la passion et le

mauvais caractère du prince, et il a craint qu'on ne lui reprochât de l'avoir mal élevé. Quelle autre preuve pouvez-vous avoir d'un attentat commis en secret ? Quand il n'y a pas de témoins qui déposent contre un criminel, doit-il pour cela échapper à la rigueur de la justice ? Non, seigneur : au défaut des témoins, il faut le condamner sur des indices et même sur des soupçons. Les préjugés tiennent alors lieu de preuves. C'est ce que je vais vous persuader si vous me permettez de vous raconter l'histoire du sulthan Aqchid. » « Je suis prêt à vous écouter, madame, dit le roi ; » en même temps elle la conta de cette manière :

HISTOIRE DU SULTHAN AQCHID.

« Aqchid, sulthan d'Égypte, se voyant parvenu à une extrême vieillesse, et sentant approcher le dernier jour de sa vie, assembla ses trois fils et leur dit : « Mes enfans, je paraîtrai bientôt avec mes œuvres devant le tribunal de Dieu ; mais avant que l'ange de la mort vienne mettre la tête sur mon chevet, je vous ordonne de faire mes funérailles. Je veux voir de quelle manière vous vous en acquitterez quand j'aurai cessé de vivre. Contentez ma curiosité ; allez tout-à-l'heure commander de ma part à tous mes vézyrs, qu'ils envoient en diligence avertir tous les khans et les rois mes voisins, ou mes tributaires, de se trouver à cette cérémonie. Enfin, que rien n'y manque, et qu'elle se fasse avec la même pompe que si je n'étais plus au monde. » Les trois princes, à ce discours, se

prirent à pleurer et se disposèrent toutefois à obéir au roi leur père.

« Les vézyrs ne manquèrent pas de donner tous les ordres nécessaires pour cette triste fête, dont le jour fut arrêté. Les bégys firent tous les préparatifs que l'on attendait d'eux ; de sorte que tout était prêt lorsque ce jour arriva. Le palais fut tendu de deuil. On rangea en bataille dans la place tous les soldats de la garde qui étaient au nombre de cinquante mille hommes ; et on leur distribua la paie dans des bourses d'or. Puis tous les bégys entrèrent dans la chambre du sulthan, qui était couché sur son lit ; ils le prirent et le portèrent sur le trône, devant lequel quatre vézyrs posèrent un cercueil sous un dais magnifique et soutenu en l'air par quatre princes, fils de rois. D'abord, six bégys commencèrent à répandre partout des poignées de terre prise dans le palais et entremêlée d'une infinité de petits morceaux de taffetas de toutes sortes de couleurs. Ensuite les trois fils du sulthan vinrent parer le cercueil d'une prodigieuse quantité de pierreries, et mirent dessus la couronne d'Aqchid, enrichie de gros diamans qui éblouissaient.

« Après cela, quatre grands khans, c'est-à-dire, quatre princes souverains tartares, prirent chacun un pied du cercueil et l'appuyèrent sur leurs bras. Les cheikhs ou docteurs et les dervyches marchaient au-devant du cercueil en chantant des pseumes. Les zahides ou solitaires les suivaient, et l'un d'entre ceux-ci, monté sur un chameau femelle sellé, portait l'alcoran avec beaucoup de respect. Les princes, enfans de rois,

les grands khans et leurs fils marchaient à côté du cercueil, et immédiatement après, deux cents joueurs de tambours de basque, qui, frappant sur leurs tambours d'une manière pitoyable, chantaient des vers à la gloire du roi; puis, interrompant tout à coup leurs chants, ils criaient tous ensemble à gorge déployée : O destin cruel ! ô malheureux jour ! le roi, le plus juste des rois, le conquérant des empires, l'exterminateur des ennemis, et le nourricier des amis, est mort. Après ce cri, ils jetaient à pleines mains sur le cercueil des amandes teintes en noir.

« Après ces joueurs de tambours paraissaient cinquante vézyrs, avec de longues robes de deuil noires et bleues, et derrière eux venaient les bégys, qui avaient tous à la main des arcs rompus. Ils étaient suivis de dix mille chevaux à selle et bride d'or, qui avaient tous la queue coupée, et que menaient en lesse dix mille esclaves noirs tous revêtus de sacs bleus. On voyait enfin toutes les filles du sérail, le visage barbouillé de noir et de bleu, et les cheveux épars, terminer la marche du convoi en faisant des cris et des hurlemens épouvantables.

« A ce spectacle, le vieil Aqchid poussa un profond soupir et s'écria : « J'ai vu mes obsèques avant ma mort ! » Il ordonna ensuite qu'on l'aidât à descendre du trône, et lorsqu'il en fut descendu, il ramassa une poignée de cette terre que les bégys avaient répandue, et il s'en frotta la tête et la barbe en disant : « Que la terre soit sur un homme comme moi, qui pendant un si long règne n'ai rien fait dont la postérité puisse

conserver le souvenir. Puis il se tourna vers ses vézyrs : « Je veux , leur dit-il , faire des fondations ; écrivez. » Le grand vézyr se disposa à écrire , et le sulthan lui dicta les paroles suivantes : « Premièrement , je laisse un million deux cent vingt mille aspres pour faire bâtir un hôpital pour les musulmans affligés de la grosse galle. Secondement , je donne la même somme pour faire bâtir un collège où l'on apprenne à tirer de l'arc et à jouer au mail. Troisième fondation , j'ordonne que l'on établisse un nouveau caravansérail rempli de femmes noires pour le service des voyageurs blancs ; et pour cet effet , je veux que l'on prenne chaque jour dans mon trésor cinq cents dinars. En quatrième et dernier lieu , je commande que l'on fasse des bains pour servir de retraite aux femmes répudiées , jusqu'à ce qu'elles aient trouvé des hullas ou licitateurs ; et pour cela je laisse neuf cent mille aspres. »

« Quand le roi eut fait ces pieuses et charitables fondations , il se fit apporter et lire les cahiers de l'alcoran ; il donna mille dinars au lecteur , cinq cents à chaque zahide et dervyche , et les aveugles et les boiteux en eurent chacun cent. On présenta ensuite le festin mortuaire ; on servit les viandes dans des vases d'or , et l'on disait à tous ceux à qui ils étaient offerts : Le vase est aussi pour vous , il vous est permis de l'emporter. Après le banquet , Aqchid mit en liberté toutes les filles esclaves qui se trouvèrent en son palais.

« Telle fut la cérémonie que fit faire ce sulthan , et

qu'il fallut recommencer le lendemain ; car il tomba malade le même jour. Il se coucha, et sentant approcher son dernier moment, il appela les trois princes ses enfans : « O mes fils ! leur dit-il, j'ai caché dans le coin de mon cabinet, en entrant à gauche, une boîte où il y a les plus belles pierreries du monde : je vous ordonne de les partager également entre vous, lorsque je serai mort, et que vous aurez rendu à mon tombeau les soins que vous lui devez. »

« Le roi mourut ; mais le plus jeune de ses fils, impatient de voir la boîte dont il avait entendu parler, alla seul dans le cabinet, la trouva, et fut tellement charmé de la beauté des pierreries, qu'il résolut de les garder, et de soutenir qu'il ne les avait pas prises. Cependant, les deux autres princes, après les funérailles d'Aqchid, pressés de la même curiosité que leur frère, coururent au cabinet. Ils ne se contentèrent pas de visiter le coin en entrant à gauche, ils cherchèrent partout, et ils étaient fort surpris de voir leurs recherches vaines, quand le troisième prince arriva : « Hé bien, mes frères, leur dit-il, les pierreries sont-elles belles ? » « Vous le savez mieux que nous, répondit l'aîné ; je suis fort trompé si vous ne les avez pas dérobées. » « Ah vraiment, reprit le plus jeune prince, vous me faites un plaisant conte ; vous les avez enlevées vous-même, et vous venez m'accuser. » « Écoutez, mes frères, interrompit le second prince, il faut absolument que l'un de nous trois les ait volées, parce que nulle autre personne que nous n'a la liberté d'entrer dans ce cabinet. Si vous voulez m'en croire, nous

enverrons chercher le cadi, qui passe pour l'homme du grand Caire le plus fin et le plus pénétrant; il nous interrogera et découvrira peut-être le voleur.» Les deux autres princes y consentirent; ils firent venir le cadi, qui leur dit après avoir entendu de quoi il s'agissait: «Messeigneurs mes princes, avant que je dise lequel de vous trois a pris les pierreries, je vous supplie d'écouter avec attention l'histoire que je vais vous raconter.

Chehérazade apercevant le jour, rémit au lendemain la suite de son conte.

XV^e NUIT.

LE lendemain, Dinarzade ayant éveillé sa sœur, Chéherazade, avec la permission du sulthan, continua en ces termes :

« Sire, dit-elle, le cadi, avant de prononcer son jugement, raconta aux trois princes l'histoire suivante :

« Il y avait autrefois un jeune homme qui aimait passionnément une jeune fille dont il était aimé. Ils souhaitaient tous deux qu'un heureux mariage les unît; mais les parens de la fille avaient d'autres vues sur elle; ils l'accordèrent à un autre homme, et ils étaient prêts à la lui livrer, lorsqu'elle rencontra celui qu'elle chérissait : Vous ne savez pas ce qui se passe, lui dit-elle en pleurant; ma famille me donne à un homme que je n'ai jamais vu; il faut que je renonce à la douce espérance d'être à vous : quelle dure

nécessité ! Ah ! ma reine , s'écria l'amant désespéré , ma sulthane que m'apprenez-vous ? Est-il bien possible que l'on vous enlève à mes vœux ? O ciel ! que vais-je devenir ? En achevant ces paroles , les larmes lui vinrent aux yeux . Ils commencèrent à se plaindre de leur malheur ; ils s'attendrissaient l'un et l'autre ; mais , tandis que l'amant ne songeait qu'à s'affliger , l'amante avait la bonté de songer à soulager son affliction . Modérez cette vive douleur , lui dit-elle , je vous promets que la première nuit de mes noces , avant que je couche avec mon mari , je vous irai trouver chez vous . Cette promesse consola un peu l'amant , qui attendit cette nuit avec beaucoup d'impatience .

« Cependant les parens de la fille faisaient les préparatifs des noces ; et enfin ils la marièrent avec l'homme qu'ils lui avaient destiné . Il était nuit , et déjà les époux retirés dans la chambre nuptiale se disposaient à se coucher , lorsque le mari s'aperçut que sa femme pleurait amèrement . Qu'avez-vous , madame , lui dit-il , quelle est la cause de vos larmes ? si vous aviez de la répugnance à vous donner à moi , que ne me l'avez-vous déclaré plutôt ? je ne vous aurais point épousée par force . La dame lui répondit qu'elle n'avait nulle aversion pour lui . Si cela est , madame , reprit-il , pourquoi donc vous affliger ? dites-le-moi , je vous en conjure . Enfin il la pressa si fort , qu'elle lui avoua qu'elle avait un amant ; mais que l'amour qu'elle avait pour lui était moins le sujet de son chagrin et de ses pleurs , que l'impossibilité où elle se trouvait de tenir la parole qu'elle lui avait donnée .

« Le mari était un homme de bon esprit et d'une humeur fort agréable ; il admira la simplicité de sa femme, et lui dit : Madame, je vous sais si bon gré de votre franchise, qu'au lieu de vous reprocher d'avoir fait cette promesse indiscrete, je veux vous permettre de l'accomplir. Quoi, seigneur ! interrompit-elle, fort surprise, vous pourriez consentir que j'allasse chercher mon amant ? Oui, j'y consens, répartit le mari, à condition que vous serez revenue ici avant le jour, et que vous promettrez que jamais vous ne ferez de pareilles promesses à personne. Comme vous êtes fidèle à votre parole, je crois pouvoir y compter. Elle lui jura que s'il était assez complaisant pour lui passer cette sortie, elle lui serait toujours fidèle, et que ce serait la dernière fois qu'elle parlerait à son amant. Sur la foi de ce serment, le mari alla lui-même sans bruit ouvrir la porte de la rue, ne voulant pas qu'aucun domestique sût cette aventure, et la dame sortit avec ses habits de noces couverts d'une assez grande quantité de perles et de diamans.

« A peine eut-elle fait vingt pas, qu'elle rencontra un voleur, qui, voyant briller au clair de la lune les pierreries dont elle était parée, s'écria tout transporté de joie : Ah, quel bonheur ! ô fortune, que ne te dois-je point, de m'offrir en un moment de quoi m'enrichir ! A ces mots, il s'approche de la femme, l'arrête et se prépare à la dépouiller ; mais, venant à l'envisager tout à coup, elle lui parut si belle qu'il en demeura tout interdit. Que vois-je, dit-il, ce n'est point une illusion qui me séduit ; ô ciel ! peut-on trou-

ver à la fois tant de richesses et tant de beauté ? Quels trésors ! quels charmes ! je ne sais par où commencer. Mais, madame, ajouta-t-il, faut-il que je me fie au rapport de mes yeux enchantés ? Par quel caprice du destin, une dame si charmante et si richement habillée marche-t-elle seule et à ces heures dans la rue ? La femme lui conta la chose ingénûment ; le voleur l'écouta avec surprise. Hé quoi, madame, lui dit-il, votre mari a eu pour vous cette complaisance ; et pour essuyer vos pleurs, il a bien voulu céder à un autre la plus délicieuse de ses nuits ? Oui, seigneur, répondit-elle. En vérité, madame, répliqua le voleur, le trait est singulier. J'en suis charmé ; et comme j'aime à faire aussi des actions singulières, je ne veux toucher ni à vos pierreries ni à votre honneur ; je vous laisse continuer votre chemin ; je veux être un aussi extraordinaire voleur que votre mari est un mari extraordinaire : allez trouver votre heureux amant ; mais je vais vous conduire et vous escorter, car vous pourriez rencontrer quelque voleur moins scrupuleux que moi. A ces mots, il la prit par la main et l'accompagna jusqu'à la maison de l'amant ; puis il lui dit adieu et se retira.

« Elle frappe à la porte ; on lui ouvre. Elle monte à la chambre de l'amant ; il est fort étonné de la voir. O mon cher seigneur, lui dit-elle, je viens tenir la parole que je vous ai donnée ; j'ai été mariée aujourd'hui. Et comment, s'écrie le jeune homme, avez-vous pu vous dérober à l'impatiente ardeur d'un époux ? vous devriez, ce me semble, être en ce moment dans

ses bras. La dame alors lui fit un aveu sincère de ce qui s'était passé entre elle et son mari.

« L'amant n'en fut pas moins surpris que l'avait été le voleur. Est-il possible, madame, lui dit-il, que votre mari vous ait permis d'accomplir une promesse qui le déshonore, et qui lui ravit un bien dont son imagination a dû se former la plus agréable idée? Oui, mon cher amant, reprit la femme, il consent que je comble vos désirs pour dégager ma parole; mais vous n'êtes pas seulement redevable à mon mari de ce bien qu'il vous abandonne, vous le devez encore à la générosité d'un voleur que j'ai rencontré en venant ici. En même temps elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avait eu avec le voleur. La surprise de l'amant en redoubla : Dois-je croire, dit-il, ce que j'entends? Un mari a la bonté d'autoriser une pareille démarche; un voleur est assez généreux pour ne vouloir pas profiter de la plus belle occasion que le hasard puisse jamais lui offrir. L'aventure sans doute est nouvelle et mérite d'être écrite : tous les siècles à venir l'admireront ; mais pour augmenter encore l'admiration de la postérité; je veux imiter le voleur et le mari, je suivrai leur exemple. Ainsi, madame, je vous rends votre parole, et trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous conduise chez vous. En disant cela, il lui donna la main et la mena jusqu'à la porte de son mari où ils se séparèrent. La dame entra, et l'amant s'en retourna chez lui.

« Dites-moi présentement, mes princes, poursuivit le cadi du Caire, lequel des trois vous trouvez le plus

généreux, du mari, du voleur, ou de l'amant ? le prince aîné dit que celui qu'il admirait le plus était le mari ; le second prince soutint que l'amant était le plus admirable. Et vous, monseigneur, dit le cadi au troisième frère, qui gardait le silence, de quel sentiment êtes-vous ? Il me paraît, répondit ce jeune prince, que le voleur est le plus généreux : je ne conçois pas comment il a pu résister aux charmes de la dame et se défendre surtout de la voler. Les diamans dont elle était parée devaient puissamment tenter son avarice, et il est étonnant qu'il ait été capable de remporter sur lui une si grande victoire. « Prince, lui répliqua le cadi, en le regardant fixement, vous admirez trop le pouvoir que le voleur a eu sur lui, pour que je ne vous soupçonne point d'avoir pris les pierreries du feu roi votre père : vous venez de vous découvrir. Avouez-le, seigneur, qu'une mauvaise honte ne vous retienne pas ; si vous avez été assez faible pour céder à un mouvement d'avarice, vous pouvez expier votre faiblesse en l'avouant. Le prince rougit à ce discours, et confessa la vérité. »

La sulthane de Perse ne raconta point inutilement cette histoire ; les mauvaises conséquences qu'elle en tira ébranlèrent Sindbad, et elle acheva de le déterminer par ce discours : « Seigneur, vous êtes plus près de votre dernier jour que vous ne pensez : votre fils, ce méchant fils dont vos vézyrs vous font prolonger la vie par leur dangereuse éloquence, vous plongera dès demain peut-être un poignard dans le cœur. Hélas ! ajouta-t-elle, que deviendrai-je si vous périssez ? Mais

que dis-je, que deviendrai-je ? je me soucie peu de ma vie, je ne crains que la mort de mon roi, d'un mari que j'aime uniquement. En disant cela, elle se mit à pleurer, et ses grimaces firent une si vive impression sur l'empereur, qu'il s'écria tout attendri : « Essayez vos pleurs, belle sulthane ; je ne pardonnerai plus à mon fils ; il n'est que trop coupable puisqu'il fait couler vos larmes. Allons nous reposer, et soyez persuadée que demain, dès que le mouton blanc aura chassé le mouton noir jusqu'au fond de la terre d'occident, je ferai trancher la tête à notre ennemi commun. »

L'empereur en effet se leva le jour suivant avec la résolution de satisfaire la reine ; il s'assit sur son trône et ordonna au bourreau de lui amener le prince. Le neuvième vézyr ne manqua pas de s'avancer pour demander la vie de Nourdjehan ; mais le roi lui imposa silence, et lui dit en colère : « Vézyr, il est inutile que vous me parliez en faveur de mon fils : sa mort est résolue. » Alors le vézyr tenant à la main un papier plié, et le présentant à l'empereur : « Du moins, sire, reprit-il, que votre majesté se fasse lire ce papier, et qu'elle voie ce qu'il contient, vous ferez ensuite ce que vous jugerez à propos. » Sindbad prit lui-même le papier, le déplia et lut ces paroles : « O roi sage et « toujours heureux, je me suis fait une étude particulière de l'astrologie ; j'ai tiré l'horoscope du prince ; « j'ai trouvé qu'il doit être quarante jours dans un « extrême péril : gardez-vous de le faire mourir avant « qu'ils soient écoulés. » Tous les autres vézyrs joignirent leurs prières à cet avis. « O roi, dirent-ils, pour

l'amour de Dieu, attendez que les quarante jours soient passés, vous vous saurez bon gré d'avoir eu cette patience. Oui, sans doute, ajouta le neuvième vézyr, si le roi veut me le permettre, je lui raconterai une histoire qui a quelque conformité avec celle de Nourdjehan ; et sa majesté conviendra que la patience triomphe de tous les malheurs. Hé bien, vézyr, dit le roi, contez-nous donc cette histoire. Alors le neuvième vézyr commença de cette sorte :

XVI^e NUIT.

HISTOIRE DU PRINCE DE CARIZME ET DE LA PRINCESSE DE GÉORGIE.

« Un roi de Carizme qui n'avait point d'enfans, faisait sans cesse au ciel des vœux et des sacrifices pour en obtenir. Le Dieu très-haut accepta ses sacrifices, et lui donna un fils plus beau que le jour ; il en célébra la naissance par de superbes fêtes ; il donna des gouvernemens de ville aux uns, des pensions aux autres ; tous ses peuples se ressentirent de sa joie. Il n'oublia pas d'assembler tous les astrologues qui se trouvèrent en ses états ; il leur ordonna de tirer l'horoscope du prince ; mais leurs observations ne furent pas fort agréables au roi, car ils lui annoncèrent que son fils était menacé d'une infinité de malheurs jusqu'à l'âge de trente ans, et que Dieu seul savait les infortunes qui devaient lui arriver.

« Cette prédiction diminua bien la joie du roi ; il en eut une vive douleur : néanmoins, comme s'il eût voulu lutter contre les astres, il fit élever son fils sous ses yeux, prit toutes les précautions imaginables pour le préserver de tout accident, et on y réussit pendant plusieurs années. Le prince en avait déjà quinze, que nulle mauvaise aventure n'avait encore confirmé son horoscope : néanmoins, comme on s'oppose vainement à sa destinée, il arriva un jour que, s'étant avancé à cheval jusqu'au rivage de la mer, il eut envie de se promener sur l'eau ; il fit préparer une barque, dans laquelle il entra avec quarante personnes de sa suite. A peine furent-ils en pleine mer, qu'un pirate européen vint les attaquer ; ils firent quelque résistance, mais le corsaire fut le plus fort, il se rendit maître de la barque, et les mena tous à l'île des Samsars où il les vendit.

« Les Samsars étaient des antropophages monstrueux, qui avaient des corps d'hommes avec des têtes de chiens. Ils enfermèrent le prince de Carizme et ses officiers dans une maison où, pendant plusieurs semaines, ils les nourrirent d'amandes et de raisins secs. Ils en conduisaient un tous les jours dans les cuisines de leur roi. Là, ils le mettaient en pièces, et en faisaient des ragoûts que sa majesté samsarde trouvait excellents.

« Quand les quarante officiers eurent été mangés, le prince de Carizme, que l'on avait réservé pour le dernier, comme le morceau le plus friand, attendait qu'on le traitât de la même manière. Dans cette cruelle

attente, il dit en lui-même : « Je sais bien que je ne puis éviter la mort ; mais pourquoi faut-il que je me laisse lâchement égorger ? ne vaut-il pas mieux que je vende chèrement ma vie ? Oui , je veux me défendre : mon désespoir sera du moins funeste à quelques-uns de ces monstres altérés du sang des hommes. »

« Il était dans cette résolution lorsqu'il vit entrer les Samsards. Il se laissa conduire sans résistance dans les cuisines du roi ; mais sitôt qu'il y fut, et qu'il aperçut sur une table le grand couteau dont on devait se servir pour lui couper la gorge, il fit un effort, rompit les liens qui tenaient ses mains attachées, se jeta brusquement sur le couteau et en frappa les Samsars qui l'avaient amené ; il les tua l'un après l'autre. Il les mit ensuite à la porte des cuisines, et tous ceux qui osèrent s'approcher de lui tombèrent sous ses coups. Tout le palais fut bientôt en rumeur ; il retentit de cris et de hurlemens.

« Quand le roi en sut la cause, il parut étonné qu'un homme seul pût résister à tant de monde ; il alla lui-même le trouver : « O jeune homme, lui dit-il, j'admire ton courage, je te donne la vie ; ne combats plus contre mes sujets dont le nombre enfin t'accablerait. Dis-moi de qui tu as reçu le jour ? » « Sire, répondit le prince, je suis fils du roi de Carizme. » « Les actions de valeur que tu viens de faire, répondit le roi, prouvent assez la noblesse de ton origine : ne crains plus rien, ma cour ne sera désormais pour toi qu'un séjour agréable ; tu vas devenir le plus

heureux des hommes, puisque je te choisis pour mon gendre : je veux que tu épouses tout à l'heure la princesse ma fille ; c'est une aimable personne. Tous les princes de ma cour en sont éperduement amoureux ; mais je te trouve plus digne d'elle. » « Seigneur, répartit le prince, peu charmé de la proposition, votre majesté me fait trop d'honneur : il me semble qu'un prince samsard conviendrait mieux que moi à la princesse. » « Non, non, dit le roi d'un ton brusque, je prétends que tu l'épouses, je le souhaite ; cesse de t'opposer à mon envie, autrement tu pourrais t'en repentir. »

Chehérazade apercevant le jour interrompit là son conte.

XVII^e NUIT.

LA nuit suivante, le sulthan désira apprendre la suite des aventures du prince de Garizme, et la sulthane continua en ces termes :

« Le prince de Garizme jugeant bien que s'il n'acceptait pas ce parti, le roi des Samsars, irrité de ses refus, ne manquerait pas de le faire mourir, consentit enfin à ce mariage. Il épousa donc la princesse ; elle avait la plus belle tête de chien qu'il y eût dans l'île. Toutefois il ne pouvait s'y accoutumer, et il avait pour elle une aversion parfaite ; plus elle lui faisait de caresses, plus il la trouvait horrible. Cette répugnance du prince aurait pu avoir de fâcheuses suites ; mais l'ange de la mort les prévint en s'approchant du

lit de la princesse qui mourut peu de jours après son mariage.

« Le prince se réjouissait en lui-même de se voir délivré d'une femme si affreuse, lorsqu'il apprit que l'on avait coutume en cette île, ainsi que dans celle de Sérendib, d'enterrer le mari vivant avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort : on lui dit que les rois étaient soumis comme les autres à cette terrible loi ; que les Samsars y étaient si accoutumés, qu'ils voyaient sans peine arriver le jour de leurs funérailles ; que même ce jour-là paraissait plutôt un jour de réjouissance que de tristesse, puisque les hommes et les femmes qui assistaient à un enterrement, y dansaient et y chantaient des chansons plus propres à inspirer la joie que la pitié.

« Cette nouvelle causa au prince de Carizme une douleur inconcevable ; cependant il fallut céder à la nécessité. On le mit, comme sa femme, dans une bière découverte avec un pain et une cruche d'eau, et on les porta tous deux à l'endroit où l'on devait les enterrer. C'était un vaste et profond souterrain, que l'on avait creusé exprès dans la campagne : d'abord on y fit descendre la princesse avec une corde ; ensuite toutes les personnes qui accompagnaient le convoi, se partagèrent en deux troupes pour danser et chanter. Les amans se rangèrent d'un côté avec leurs maîtresses, et de l'autre les gens nouvellement mariés. Les premiers, se tenant par la main, dansaient en rond, tandis qu'au milieu d'eux un amant chantait des vers persans.

« Après ces danses et ces chansons, qui ne firent pas un grand plaisir au prince de Carizme, on le fit descendre de même que sa femme dans le souterrain, dont on ferma aussitôt l'ouverture avec une grosse pierre. Dès qu'il se vit dans cet effroyable abîme, il s'écria : « O mon Dieu ! en quel état permettez-vous que je sois réduit ? est-ce là le sort que vous réserviez à un prince qui a toujours fidèlement suivi les préceptes du Coran ? Ne m'avez-vous accordé aux vœux du roi mon père que pour me livrer ensuite à la mort la plus cruelle ? » En achevant ces mots, il se mit à pleurer amèrement.

« Quoique sans espérance de sortir de ce lieu fatal, il ne laissa pas, dès qu'il se sentit à terre de se lever de son cercueil et de marcher à tâtons le long d'un mur qu'il rencontra. Il n'avait pas fait cent pas, lorsque ses yeux furent tout à coup frappés de l'éclat d'une lumière, qu'il aperçut au-devant de lui ; il précipite aussitôt ses pas, et il était déjà si près de cette lumière, qu'il remarqua que c'était une femme qui tenait une bougie à la main.

« Il continua de s'avancer, mais la femme entendant le bruit qu'il faisait en marchant, souffla sa bougie. « O ciel ! dit alors le prince, me serais-je abusé ? n'ai-je pas vu effectivement de la lumière ? serait-ce un fantôme de mon esprit troublé ? c'est sans doute une illusion. Ah, prince infortuné ! perds pour jamais l'espérance de revoir le soleil. Te voilà descendu dans la nuit éternelle avant le temps marqué par la nature. O roi de Carizme ! malheureux auteur de ma nais-

sance, cesse d'attendre mon retour. Hélas ! ton fils ne sera point l'appui et la consolation de ta vieillesse, il va périr ici de la manière la plus cruelle. »

« Comme il prononçait ces dernières paroles, il entendit une voix qui lui dit : « Consolez-vous, prince, puisque vous êtes fils du roi de Carizme, vous ne finirez point ici vos jours, je vais vous sauver, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de m'épouser. » « Madame, répondit le prince, c'est sans doute une rigoureuse destinée que d'être enterré tout vif à quinze ans ; mais j'aime mieux en subir toute la rigueur que de vous faire cette promesse si vous ressemblez à ma femme. Si vous avez comme elle une tête de chien, il me sera impossible de vous aimer. » « Je ne suis pas Samsarde, répliqua la dame ; d'ailleurs je n'ai que quatorze ans, et je ne crois pas que mon visage vous fasse peur. » En disant cela, elle se servit d'une mèche qu'elle avait pour allumer sa bougie, et fit briller aux yeux du prince un visage dont la beauté le surprit.

« Que de charmes ! s'écria-t-il avec transport, rien n'est comparable à ce que je vois. Mais de grace, madame, apprenez-moi qui vous êtes ; il faut que vous soyez une fée, puisque vous m'avez dit que vous pouvez me tirer de cet abîme. » « Non, seigneur, dit la jeune dame, je ne suis point fée, je suis fille du roi de Géorgie, et l'on m'appelle Dilaram (1). Je vous conterai mon histoire une autre fois ; je me contenterai de vous dire à présent, qu'ayant été jetée par une

(1) Le repos du cœur.

tempête dans cette île fatale, je fus obligée, pour éviter la mort, d'épouser un seigneur samsard : il mourut hier après une longue maladie ; l'on m'enterra, selon la coutume, avec un pain et une cruche d'eau ; mais avant mon enterrement, je cachai sous ma robe un tchacmac (1), de la mèche et de la bougie. Dès que je fus descendue dans ce souterrain, et que je m'aperçus que l'on en avait fermé l'ouverture, je sortis de mon cercueil ; j'allumai de la bougie, je n'avais point tout l'effroi dont j'aurais dû être saisie dans ce lieu plein d'horreur : le ciel, qui voulait me conserver, m'inspirait une confiance à laquelle je livrais mon cœur sans savoir pourquoi. Je suivis un chemin assez étroit qui parut devant moi, autant pour m'éloigner de mille affreux objets qui blessaient ma vue, que pour voir si je ne trouverais point quelque sortie. A peine avais-je fait cent pas, que j'aperçus quelque chose de blanc ; c'était, une grosse pierre de marbre qui se présentait à mes yeux. Je m'en approchai, et je fus dans le dernier étonnement, lorsque je remarquai une inscription où mon nom était marqué. Venez, prince, ajouta Dilaram, venez lire cette inscription, elle ne vous causera pas moins de surprise qu'à moi. » En achevant ces mots, elle donna sa bougie au prince, qui s'approcha de la pierre sur laquelle il lut ces paroles : *Quand le prince de Carizme et la princesse de Géorgie seront ici, qu'ils lèvent la pierre, et qu'ils descendent l'escalier qui est au-dessous.*

(1) Fusil à faire du feu.

« Et comment, dit le prince, pourrons-nous lever cette grosse pierre ? il faudrait plus de cent hommes pour en venir à bout. » « Seigneur, dit la princesse, ne laissons pas d'y faire nos efforts ; quelque sage se mêle de nos affaires, et j'ai un pressentiment que nous nous tirerons d'ici. » Le prince rendit la bougie à Dilaram, et se mit en devoir de lever la pierre ; mais il n'eut pas besoin d'y employer toute sa force, car, dès qu'il l'eut touchée, elle se leva d'elle-même, et il parut un escalier au-dessous. Ils descendirent aussitôt tous deux dans un autre souterrain, où ils entrèrent dans une longue allée qui s'étendait jusqu'à une grotte percée au pied d'une montagne : ils sortirent par cet endroit, et se trouvèrent au bord d'un fleuve. Ils se mirent en prière comme bons musulmans qu'ils étaient ; et, après avoir rendu à Dieu les grâces qu'ils lui devaient, ils aperçurent au bord du fleuve une petite barque qu'ils n'avaient point remarquée auparavant. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût un nouveau miracle que la bonté divine venait d'opérer pour eux : cela redoubla la joie qu'ils avaient de revoir le jour, et quoique la barque fût sans rames et sans matelots, ils ne laissèrent pas d'y entrer avec confiance. « Cette barque, dit le prince, est sans doute gouvernée par un ange tutélaire, qui aura soin de nous conduire dans quelque lieu habité. Suivons le cours du fleuve, et ne craignons rien. »

« Ils s'abandonnèrent au courant, dont la rapidité s'augmentait à mesure qu'ils avançaient ; car la rivière se rétrécissait insensiblement pour passer entre deux

montagnes dont les cîmes formaient , en s'unissant , une voûte d'une étendue immense , et si obscure que l'on ne voyait ni ciel ni terre. La barque fut entraînée sous cette voûte avec tant de violence , que le prince et la princesse se crurent perdus. Ils commencèrent à craindre que le ciel ne prît pas autant de soin de leurs vies qu'ils se l'étaient imaginé. Effectivement , tantôt ils étaient portés jusqu'au haut de la voûte , et tantôt ils semblaient descendre dans des abîmes. Ils n'épargnèrent point les prières en cette occasion , et elles furent exaucées. La barque sortit enfin de dessous la voûte , et le fleuve la poussa sur le rivage.

« Ils mirent aussitôt pied à terre ; et , reprenant courage , ils regardaient de tous côtés dans la campagne , pour voir s'ils ne découvriraient point quelque maison où ils pussent aller demander des rafraîchissemens. Ils aperçurent , sur le penchant d'une montagne , un grand dôme qui ressemblait à celui que l'on appelle Coubbay Khiramant (1). Ils tournèrent leurs pas vers ce dôme , et , lorsqu'ils s'en furent approchés , ils virent qu'il était au milieu d'un palais magnifique , sur la porte duquel il y avait plusieurs figures hiéroglyphiques cabalistiques , avec cette inscription arabe : *O toi ! qui souhaites d'entrer dans ce riche palais , apprends que tu n'y entreras point si tu n'immoles devant la porte un animal de huit pieds.*

« Me voilà trompée dans mon attente , dit la princesse Dilaram : je croyais bien que j'aurais le plaisir

(1) Où les Turcs croient qu'Adam est enterré.

de voir le dedans de ce palais.» « Madame, dit le prince, j'étais touché de la même curiosité; mais il est impossible de la satisfaire; nous ferons d'inutiles efforts pour ouvrir la porte. Ces figures que nous voyons dessus, forment un talisman qui empêchera d'en venir à bout.» « Hé bien, reprit la princesse de Géorgie, asseyons-nous sur ce gazon, pour nous reposer un moment et songer au parti que nous avons à prendre.» « Ma princesse, répliqua le prince de Carizme, contez-moi plutôt votre histoire, j'ai une extrême impatience de l'entendre.»

« Je vais vous la dire en peu de mots, seigneur, repartit Dilaram. Le roi de Géorgie, mon père, me faisait élever dans son palais avec tout le soin dont peut être capable un père qui aime tendrement ses enfans. Un jeune prince de notre maison, qui avait la liberté de me voir quelquefois, conçut pour moi des sentimens trop vifs pour son repos. Il m'aimait, et je commençais à répondre à son amour, lorsque le grand vézyr d'un roi voisin arriva dans la cour de Géorgie, et vint me demander en mariage pour son maître. Mon père, à qui le parti parut avantageux, m'accorda sans peine; il fallut me disposer à partir avec le vézyr. Le jeune prince mon amant fut si affligé de mon départ, qu'il mourut de douleur en me disant adieu. Je pleurai sa mort d'une manière à faire croire à tout le monde que je ne l'avais point haï pendant sa vie; néanmoins, comme j'avais la réputation d'aimer beaucoup mon père, on fut la dupe de mes larmes, et l'on me crut plus tendre que

je n'étais. Cependant, je partis avec le vézyr. Nous nous embarquâmes dans un petit vaisseau pour passer un bras de mer qu'il fallait traverser; il s'éleva tout à coup une tempête si furieuse, que nos matelots, ne sachant plus que faire, abandonnèrent le bâtiment à la merci des flots, qui nous jetèrent dans l'île des Samsards.

« Ces monstres accoururent sur la côte, au bruit de nôtre arrivée, et se saisirent de tout l'équipage. Je ne puis achever le reste sans horreur; ils mangèrent le vézyr et toutes les personnes qui nous accompagnaient. Pour moi, je plus à un vieux seigneur samsard, qui me dit que si je voulais l'épouser, j'éviterais le même traitement que je ne pouvais fuir sans cela. Je vous avouerai franchement que j'eus tant de peur d'être mangée, que j'aimai mieux me résoudre à être sa femme, quoique sa tête de chien me fit frémir toutes les fois que je la regardais. Deux jours après notre mariage, il tomba malade. Sa maladie a duré long-temps; mais enfin hier la mort..... » Le prince de Carizme interrompit brusquement la princesse en cet endroit, parce qu'il vit courir sur elle une tarentule. « Attendez, madame, s'écria-t-il, je vois une tarentule sur votre robe. » A ces mots, Dilaram, qui savait combien les tarentules sont dangereuses, poussa un cri perçant. Elle se leva avec précipitation et secoua sa robe; la tarentule tomba, le prince mit le pied dessus et l'écrasa.

« A peine l'eut-il tuée, qu'ils entendirent un grand bruit du côté du palais dont ils virent tout à coup la porte s'ouvrir d'elle-même. Frappés de ce prodige,

ils se regardèrent l'un l'autre avec une extrême surprise; ils jugèrent qu'il fallait que la tarentule eût huit pieds, et que ce fût l'animal dont l'inscription indiquait le sacrifice. Ravis de cette aventure, ils se levèrent pour aller au château; ils entrèrent d'abord dans un grand jardin, où il leur sembla qu'il y avait des arbres de toutes les espèces qui se trouvent dans le monde. Les branches de ces arbres paraissaient chargées de fruits mûrs; mais lorsque le prince, pressé par la faim, s'avança pour en cueillir, il s'aperçut qu'ils étaient d'or. Au milieu du jardin, coulait un ruisseau dont l'onde pure et transparente laissait voir au fond une infinité de pierres précieuses.

«Après qu'ils eurent donné au jardin toute l'attention qu'il méritait, ils marchèrent vers le dôme qui avait attiré leurs regards en descendant de la barque. Il était tout de cristal de roche; ils le traversèrent; et, sans rencontrer personne, ils passèrent plusieurs chambres où l'or, les diamans et les rubis brillaient de toutes parts. Enfin, ils arrivèrent à une porte d'argent, qu'ils ouvrirent. Ils entrèrent dans un cabinet superbe, où ils trouvèrent sur un sofa un vicillard, qui avait sur la tête une couronne d'émeraudes. On lui voyait une barbe blanche qui traînait à terre; mais elle n'était composée que de six longs poils éloignés les uns des autres, et il avait pour moustaches trois poils de chaque côté, qui venaient par dessous le menton se réunir à la barbe; outre cela, les ongles de ses mains avaient pour le moins une aune de long.

« Ce vénérable personnage jeta les yeux sur le prince et sur la princesse. « O jeunes gens, leur dit-il, qui êtes-vous ? » « Seigneur, lui répondit le prince, je suis fils du roi de Carizme, et cette belle princesse doit le jour au roi de Géorgie. Nous vous conterons nos aventures, quand il vous plaira. Je suis persuadé que vous aurez pitié de nous, et je me flatte que vous serez assez généreux pour nous accorder un asyle. » « Oui, prince, repartit le vieillard, je vous le donne ; soyez l'un et l'autre les bienvenus. Puisque vous êtes enfans de rois, et que vous avez été assez heureux pour vous introduire dans ce palais, il ne tiendra qu'à vous de partager mes plaisirs. Demeurez ici avec moi, vous y jouirez d'un bonheur éternel. La mort, qui fait sentir son pouvoir à tous les autres hommes, vous respectera. J'ai été autrefois roi de la Chine. La longueur de mes ongles vous fait voir ma vieillesse ; une révolution arrivée dans mes états m'obligea de m'en éloigner. Je vins dans ce désert ; j'y fis bâtir ce palais par plusieurs génies, à qui, comme cabaliste, j'ai droit de commander. Il y a déjà mille ans que j'y suis, et je me propose d'y vivre éternellement ; car je possède le secret de la pierre philosophale, et par conséquent je suis immortel. Je vous ferai part de ce merveilleux secret, quand vous aurez passé quelques dizaines d'années avec moi. Mon discours vous surprend, ajouta-t-il ; ce que je vous dis toutefois est véritable. Un homme qui sait faire la pierre philosophale ne saurait mou-

rir de mort naturelle. Il peut, je l'avoue, être assassiné; son secret ne peut le garantir d'une mort violente; mais pour en éviter l'occasion, il n'a qu'à se retirer dans un souterrain, ou faire bâtir dans un désert un palais semblable à celui-ci. J'y suis en sûreté: l'audace et l'envie ne peuvent rien entreprendre contre moi. Le talisman que vous avez remarqué sur la porte est composé de manière que les voleurs et les méchants ne sauraient entrer ici, quand ils immoleraient mille animaux de huit pieds. Il faut que celui qui tue un pareil animal soit un homme de bien, autrement la porte ne s'ouvre point.»

«Après que le vieux roi de la Chine eut achevé ces paroles, il offrit son amitié au prince et à la princesse, qui résolurent de demeurer avec lui dans ce palais. Il leur demanda ensuite s'ils n'avaient pas besoin de se rafraîchir; et, dès qu'ils lui eurent répondu que oui, il leur montra du doigt deux fontaines, qui coulaient dans deux grandes cuves d'or. L'une était d'un vin délicieux, et l'autre d'un lait admirable qui, se congelant en tombant, devenait une espèce de blanc-manger exquis. Le vieux roi appela trois génies, et leur ordonna de servir. Ils dressèrent aussitôt une table à trois couverts, et mirent dessus trois plats d'or pleins de lait caillé. Le prince de Carizme et la princesse de Géorgie en mangèrent avec beaucoup d'appétit, et de temps en temps les génies leur présentaient du vin dans des tasses de cristal. Pour le vieux roi, qui ne pouvait se servir de ses

main, à cause de la longueur excessive de ses ongles, il ne faisait qu'ouvrir la bouche, et un génie lui donnait à boire et à manger comme à un enfant.

« Sur la fin du repas, ce bon vieux roi les pria de lui raconter leur histoire ; ce qu'ils firent autant par inclination que par droit d'hospitalité. Après qu'ils eurent achevé le récit de leurs aventures, il prit la parole et leur dit : « Consolez-vous l'un et l'autre de vos malheurs passés. Vous êtes jeunes, vous êtes aimables, vous pouvez, en vous donnant une foi mutuelle, vous faire ici la plus agréable destinée. » Le prince et la princesse, qui s'étaient déjà juré un éternel amour, renouvelèrent leurs sermens, et se marièrent devant sa majesté chinoise, qu'ils prirent à témoin de leur engagement.

« Ces tendres époux auraient voulu consacrer tous leurs momens à l'amour ; mais, par complaisance pour le vieux roi, ils passaient une partie du jour à l'entretenir, ou plutôt à écouter toutes les histoires de son temps, qu'il ne se lassait point de leur raconter. Cependant la princesse devint grosse, et accoucha de deux petits princes à visage de lune. Elle les nourrit elle-même de son lait, et lorsqu'ils furent capables de recevoir des instructions, un génie leur apprit une infinité de choses curieuses. Ils avaient déjà six ans, quand la princesse leur mère dit au prince son mari : « Mon cher seigneur, il faut que je vous l'avoue, je commence à m'ennuyer dans ce palais. C'est vainement qu'il offre à mes yeux mille objets merveilleux, la nécessité d'y demeurer toujours m'en ravit tous les

charmes. Le roi de la Chine a beau nous assurer que nous ne mourrons jamais, cette assurance ne me touche que faiblement. Son secret n'empêche point de vieillir, et c'est plutôt un malheur qu'un bonheur de vivre accablé de vieillesse. D'ailleurs, je voudrais bien revoir mon père, si la douleur de m'avoir perdue ne lui a point ôté la vie.» « Ma princesse, répondit le prince, dans cette immortalité que l'on nous a promise, je n'ai point envisagé d'autre plaisir que celui de pouvoir vous aimer éternellement. Le ciel m'est témoin que j'ai aussi une extrême envie de revoir le roi mon père, dont le souvenir m'arrache souvent des larmes; mais quel chemin prendrons-nous pour aller en Géorgie? » « Seigneur, répliqua la princesse, notre barque est encore sur le rivage où les flots l'ont jetée. Confions-lui notre sort une seconde fois; suivons le fleuve, il nous conduira dans quelque lieu où nous trouverons, peut-être, une occasion de nous rendre à la cour de mon père, où dans les états du vôtre. » « J'y consens, madame, repartit le prince, je ne cherche qu'à vous plaire. Sortons de ce palais, puisque vous vous y ennuyez : embarquons-nous avec les princes nos fils. Mais, hélas! quelle affliction notre départ va causer au roi de la Chine! Il nous aime comme ses enfans; il croit que nous ne le quitterons point : il sera inconsolable si nous l'abandonnons. » « Allons lui parler, dit la princesse; dissimulons, et pour ménager son désespoir, faisons-lui croire que ce n'est pas pour jamais que nous voulons nous éloigner de lui. »

« Après cet entretien, ils se rendirent auprès du vieux roi ; ils lui représentèrent qu'ils avaient un si pressant besoin de revoir leurs parens, qu'ils n'y pouvaient résister ; qu'ils le priaient de consentir à ce qu'ils retournassent en leur patrie, l'assurant qu'ils reviendraient le trouver dans quelques années. A ce discours, le roi se mit à pleurer. « O mes enfans ! s'écria-t-il, je vais donc vous perdre. Hélas ! je ne vous reverrai plus. » « Seigneur, dit le prince, laissez-nous suivre les mouvemens que le sang nous inspire ; quand nous les aurons satisfaits, nous reviendrons dans cette solitude y jouir avec vous des douceurs de l'immortalité. » La princesse lui dit la même chose ; mais ils eurent beau l'assurer de leur retour, comme il possédait la science de Mekachefa, il lisait dans le fond de leurs cœurs, et savait bien qu'ils n'avaient pas dessein de lui tenir parole. La douleur de se voir prêt à perdre des personnes qu'il aimait avec une extrême tendresse, lui rendit la vie insupportable. Il appela l'ange de la mort, qu'il écartait de lui depuis tant de siècles par les secrets de son art ; et renonçant aux soins qu'il avait accoutumé de prendre pour prolonger ses jours, il se laissa mourir. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que ses génies l'enlevèrent. Le palais disparut ensuite tout à coup, et le prince, sa femme et ses enfans se trouvèrent au milieu de la campagne. Ils ne purent s'empêcher de pleurer en pensant qu'ils étaient cause de la mort du vieux roi ; mais leur douleur cédant aux flatteuses idées que leur inspirait l'espérance de revoir leurs pa-

rens, ils ne s'occupèrent plus que de leur départ. Ils cueillirent quelques fruits, que, malgré la stérilité du terroir, la nature favorable semblait avoir produits exprès pour eux dans ce désert. Ils les portèrent dans leur barque, qui était attachée à un piquet, et dans le même état où ils l'avaient laissée. Ils la détachèrent, y entrèrent tous quatre, et suivirent le cours du fleuve, qui allait à un quart de lieue de-là, se décharger dans la mer.

« Un corsaire, qui croisait à l'embouchure de ce fleuve, découvrit la barque, la joignit et cria au prince de se rendre s'il voulait éviter la mort. Le prince était sans armes, que pouvait-il faire contre un grand nombre d'hommes armés? Au lieu de se défendre inutilement, il se mit entre les mains du corsaire, en le conjurant par ce qu'il y a de plus sacré de ne point ôter l'honneur à sa femme ni la vie à ses enfans. Le pirate, après les avoir reçus sur son bord, cingla vers une île, où il fit jeter le prince de Carizme; ensuite il reprit le large, emmenant avec lui la princesse et ses deux fils.

« Il n'est pas possible de décrire l'affliction du prince et de Dilaram, lorsqu'ils se virent ainsi séparés. Ils frappèrent l'air de mille cris. C'était une chose digne de compassion. Tant que le prince put apercevoir le vaisseau, il ne cessa d'apostropher le corsaire. « Ah, méchant! lui dit-il, ne crois pas que Dieu laisse ton crime impuni. En quelque endroit du monde que tu ailles te cacher, tu n'échapperas point au châtimement que te prépare sa justice. » En suite, s'adressant au ciel :

« O vous ! poursuivit-il , vous qui m'avez toujours protégé , juste ciel ! m'avez-vous abandonné ? Avez-vous pu permettre que l'on m'enlevât ma femme et mes enfans ? Hélas ! si vous ne faites pas un nouveau miracle pour me rendre des objets si chers , j'aurai plus sujet de me plaindre que de me louer de vos faveurs passées. Pourquoi m'avez-vous sauvé de tant de périls ? Attendez-vous pour me faire mourir que j'eusse toutes les alarmes d'un père et d'un époux ? » Pendant qu'il tenait de semblables discours , il vit venir à lui une troupe de gens qui lui parurent assez singuliers. Ils avaient le corps comme celui des autres hommes , mais ils étaient sans tête ; ils avaient une large bouche à la poitrine et un œil à chaque épaule. Ces monstres se saisirent de lui et le menèrent à leur roi. « Sire , lui dirent-ils , voici un étranger de fort mauvaise mine que nous avons rencontré sur la côte. Il pourrait bien être un espion de nos ennemis. » « Hé bien , répondit le roi , que l'on prépare un bûcher et qu'on l'y jette après que je l'aurai interrogé. Jeune homme ! continua-t-il en se tournant vers le prince , qui es-tu ? d'où viens-tu ? et qui t'amène dans cette île ? » Le prince ne lui cacha point sa naissance , et lui fit un long détail de ses aventures. Le roi les admira et lui dit : « Prince , je vois bien que le ciel prend un soin particulier de vos jours. Quand les étranges évènements que vous m'avez racontés ne me le prouveraient pas , les mouvemens de pitié qu'il m'inspire pour vous ne me permettent pas d'en douter. Je cède à ces

mouvemens. Oui, vous vivrez, je vous donne un asyle dans ma cour, et je me flatte que vous ne me serez pas inutile dans la guerre que j'ai contre le roi d'une île voisine. Je vais vous en dire la cause. Lui et ses sujets ne sont pas des hommes sans tête comme nous; ils ont des têtes d'oiseaux, et quand ils parlent, leur voix ressemble tellement à celle des oiseaux, que dès qu'il en arrive quelqu'un dans notre île, nous le prenons pour un oiseau de rivière, et nous le mangeons. Cela déplait à leur roi, qui, pour s'en venger, équipe de temps en temps une flotte, et vient faire des descentes ici. Il en a déjà fait plusieurs qui ne lui ont pas réussi. Cependant il ne perd pas l'espérance de nous exterminer tous, et de notre côté, nous espérons aussi le manger avec ses sujets.

« Voilà l'état de mes affaires, poursuivit le roi de l'île des hommes sans tête. Nous nous tenons sur nos gardes de peur de surprise, et jusqu'ici nous avons toujours eu l'avantage sur nos ennemis. » Le prince de Carizme offrit le secours de son bras au roi, qui le fit général de son armée. Ce jeune capitaine ne tarda guère à exercer cet emploi, et à montrer qu'il n'en était pas indigne. Il parut bientôt sur la côte un grand nombre de vaisseaux. C'était le roi de l'île des hommes à tête d'oiseaux, qui venait avec la meilleure partie de ses sujets faire une nouvelle descente. Le prince de Carizme lui donna le temps de débarquer la moitié de ses troupes; puis, les chargeant brusquement avec les siennes, il les mit en désordre et les

contraignit de rentrer dans leurs vaisseaux. On en tua beaucoup, il s'en noya une grande quantité, et le roi à tête d'oiseau fut obligé de se retirer avec le reste.

« Jamais l'armée du roi des hommes sans tête n'avait remporté une si belle victoire. Le prince en eut tout l'honneur; les soldats avouèrent qu'ils n'avaient point encore été si bien conduits, et que nul de leurs généraux, même des plus consommés, n'avait fait paraître tant d'habileté. Ces louanges flattèrent le jeune capitaine, qui, pour mieux les mériter, proposa au roi d'équiper une flotte à son tour, et d'aller porter la terreur chez son ennemi. Le roi goûta cet avis; il fit construire cent vaisseaux, les équipa; et cette formidable flotte prit la route de l'île des hommes à tête d'oiseau, sous le commandement du prince de Carizme.

« Il fit sa descente la nuit, rangea sans bruit ses gens en bataille, et à la pointe du jour, il s'avança vers la ville, où il surprit les habitans qui ne s'attendaient pas à cette irruption. Il tua tous ceux qui osèrent lui résister. Il fit le roi prisonnier avec toute sa cour, et s'en retourna triomphant dans l'île des hommes sans tête. Il y fut reçu aux acclamations du peuple qui y était resté. On fit des réjouissances, qui durèrent un mois. On distribua les prisonniers aux habitans, qui les mangèrent à toutes les sauces qu'on a coutume de manger les oiseaux de rivière. Le roi vaincu n'évita pas même ce genre de mort; on le servit dans un festin à toute la famille royale de l'île des hommes sans tête.

« Après cette expédition , qui terminait absolument la guerre , le prince de Carizme commença à mener une vie oisive. Il demeura neuf ans à la cour du roi sans tête , qui le prit si fort en amitié , qu'il lui dit un jour : « Prince , je suis vieux , et je n'ai point d'enfant mâle , je veux vous laisser ma couronne , à condition que vous la partagerez avec la princesse ma fille. Quoique vous ayez une figure fort extraordinaire et fort ridicule , je veux bien que vous soyez mon gendre. » Le prince éluda ce discours fort adroitement ; mais le roi y revenait toujours , et s'apercevant que le prince avait de l'aversion pour ce mariage , il reprit la parole , et changeant de ton : « Prince , lui dit-il , il vous sied bien de refuser l'honneur que je veux vous faire ! savez-vous que tous les services que vous m'avez rendus ne vous empêcheront pas d'éprouver mon ressentiment , si vous balancez davantage à m'obéir ! C'est à vous d'y penser ; il faut que vous épousiez demain ma fille , ou que je vous fasse couper cette boule qui tourne sans cesse entre vos épaules , et qui fait un fort vilain effet. »

« Ces paroles furent prononcées d'un air qui fit connaître au prince qu'il fallait qu'il se résolût à épouser la princesse ou à mourir. Dans cette cruelle conjoncture , il s'écria tristement : « Astre fatal sous lequel je suis né , n'épuiserais-je donc jamais ta malignité ? Ce n'est pas assez d'avoir eu une femme qui avait une tête de chien , il faut encore que je m'associe à un autre monstre : ô Dilaram ! charmante Dilaram , dont le souvenir me cause une douleur que

le temps ne saurait affaiblir , comment un prince , qui conserve chèrement votre image dans son cœur , pourra-t-il vivre avec une femme qui a des yeux égarés aux épaules ; et à la poitrine , une bouche plus propre à dévorer un mari qu'à recevoir ses baisers ! » Malgré sa répugnance , il ne laissa pas toutefois de se déterminer à ce mariage , qui fut célébré avec toute la pompe qui convenait à la naissance des deux personnes qui s'unissaient.

« La première nuit des noces , on mena le prince dans un appartement , où l'on avait déjà conduit la princesse , et on les y laissa seuls. D'abord elle s'approcha de lui. Il en frémit d'horreur ; il crut qu'entraînée par son tempérament , et autorisée par le nom de femme , elle venait échauffer ses transports languissans ; mais elle lui tint un discours qui lui rendit sa tranquillité en le tirant de cette erreur. « Je sais bien , seigneur , lui dit-elle , qu'un homme tel que vous doit haïr une femme qui me ressemble. Je juge de vos sentimens par les miens. J'ai pour vous autant d'aversion que vous pouvez en avoir pour moi. Nous nous regardons tous deux comme des monstres , et nous nous trouvons à plaindre d'avoir été réduits à nous lier l'un à l'autre ; vous , pour éviter la mort , et moi pour obéir au roi mon père. Je vous dirai toutefois que si vous voulez , en homme délicat , renoncer aux droits d'époux , je pourrai faire votre bonheur. » « Ah ! madame , répondit le prince , j'y renonce de tout mon cœur , puisque vous exigez de moi ce sacrifice ; mais de grace , comment pourrez-vous me

rendre heureux ? » « Apprenez , reprit-elle , que j'aime un génie à qui j'ai inspiré une passion violente. Dès qu'il saura que mon père m'a mariée , il ne manquera pas de me venir enlever. Je le prierai de vous transporter dans votre pays ; et je ne doute point que , charmé du respect que vous aurez eu pour moi , il ne fasse tout ce que vous souhaiterez. » « Hé bien , belle princesse , repartit le prince de Carizme , enchanté de l'espérance qu'on lui donnait , j'y consens , je cède à votre heureux génie tous les trésors que l'hymen me destinait. Je lui en abandonne volontiers la possession. » En achevant ces mots , il se coucha sur un sofa , où il s'endormit , et la princesse en fit autant.

« Pendant qu'ils dormaient tous deux , le génie qui aimait la dame parut , les prit entre ses bras , et les enleva l'un et l'autre. Il s'arrêta dans une île peu éloignée de celle des hommes sans tête , où il mit le prince sur un lit de gazon , ensuite il emporta la princesse dans un souterrain qu'il avait fait exprès pour elle. Le prince à son réveil fut surpris de se trouver dans une île inconnue. Il jugea bien que durant son sommeil , le génie , amant de la princesse sans tête , l'avait transporté là ; mais il lui semblait que ce génie n'était pas aussi reconnaissant qu'elle lui avait dit qu'il le serait , puisqu'au lieu de le porter dans son pays , il l'exposait dans une île habitée peut-être par des gens aussi méchants que les Samsars. Il était agité de tout ce que cette pensée a de mortifiant , lorsqu'il découvrit sur le bord de la mer un vieil homme , qui paraissait faire l'ablution. Il se leva promptement , et cou-

rut à lui pour lui demander s'il était musulman. « Oui, je le suis, répondit le vieillard; et vous, jeune homme, qui êtes-vous? je juge à votre air noble que vous n'êtes pas un homme du commun. » « Vous ne vous trompez pas dans votre jugement, repartit le prince, puisque je suis fils de roi. » « Et quel roi est votre père? dit le vieillard : ouvrez-moi votre cœur. Je jure par notre grand prophète qu'il n'y a point d'artifice dans mes paroles; je suis plus disposé à vous servir qu'à vous nuire : parlez sans déguisement. » « Puisque vous souhaitez savoir mon nom, répliqua le prince, je vous dirai que je me nomme le prince de Carizme. » « O dieu! interrompit le vieillard, serait-il bien possible que vous fussiez ce malheureux prince qui fut enlevé par un corsaire européen. » « Qui a pu vous instruire de cet événement? reprit le prince. » « Je ne dois pas l'ignorer, seigneur, répondit le vieillard; je suis né dans les états du roi votre père. Vous voyez un des astrologues qui tirèrent votre horoscope; et, pour vous apprendre des choses qui vous regardent, je vous dirai que le roi conçut tant de chagrin de votre enlèvement, qu'il en mourut peu de jours après. Le peuple, dont il était les délices, le pleura long-temps, et, désespérant de vous revoir jamais, il plaça sur le trône un prince de votre sang. Ce nouveau monarque rassembla les astrologues. Il nous ordonna de consulter les astres sur son règne. Nous fîmes des prédictions qui lui déplurent. Il s'en prit à nous des malheurs dont le ciel le menaçait, il résolut de nous faire tous mourir; mais nous dé-

couvrîmes sa résolution par les secrets de notre art; nous abandonnâmes notre patrie, et chacun se retira dans le lieu du monde qu'il voulut choisir. J'ai parcouru plusieurs endroits de la terre, et je me suis enfin arrêté dans cette île, qui est gouvernée par une si bonne reine, qu'il n'y a pas de peuple si heureux que ses sujets. »

« Tandis que l'astrologue parlait ainsi, le prince de Carizme pleurait amèrement. La nouvelle de la mort de son père lui causait une affliction si vive, que le vieillard fut obligé d'interrompre son discours pour le consoler. « Seigneur, lui dit-il, si je vous ai appris de tristes nouvelles, j'en ai aussi de très-agréables à vous annoncer. Je me souviens encore de toutes nos observations. Le ciel vous promet un heureux destin après trente ans. Vous en avez trente et un, et par conséquent tous vos malheurs sont passés. Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire chez le grand-vézyr, qui est un homme vertueux. Il vous présentera à la reine, qui vous fera l'accueil que vous méritez, dès qu'elle sera instruite de votre condition. » Le prince et l'astrologue se rendirent tous deux chez le vézyr, qui ne fut pas plutôt informé du nom du prince, que donnant toutes les marques d'un étonnement extraordinaire, il s'écria : « O mon dieu, c'est à vous seul qu'il appartient de faire ces miracles ! Venez, seigneur, poursuivit-il en s'adressant au prince de Carizme : allons trouver la reine ; vous connaîtrez la cause de ma surprise. » En disant cela, il le mena au palais, et lorsqu'ils furent dans

l'appartement de la reine , il le pria d'attendre un moment , en lui disant qu'il était bon de prévenir cette princesse , et de la disposer à recevoir un prince de sa condition. Le vézyr fut assez long - temps avec la reine , qui parut enfin dans la chambre où était le prince. Elle l'envisagea et le reconnut. « O seigneur ! lui dit-elle , en lui tendant les bras , est-il une joie pareille à celle que j'ai de vous revoir ? » Le prince la regardant à son tour et démêlant dans ses traits ceux de sa chère Dilaram , il lui répondit tout transporté d'étonnement , d'amour et de joie : « O ma princesse , est-il possible que je vous retrouve ! Quelque grands que soient les malheurs que le ciel m'a fait éprouver , j'avoue que ses bontés surpassent ses rigueurs , puisqu'il vous rend à ma tendresse. »

« Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises , avec un saisissement qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer. Ensuite le prince demanda des nouvelles de ses enfans. » « Vous les verrez bientôt , seigneur , lui répondit la princesse ; ils vont revenir de la chasse , où ils sont allés. » « Eh comment êtes-vous devenue reine de cette île , madame ? dit le prince. » « Je vais satisfaire votre curiosité , repartit Dilaram ; voici de quelle manière je suis montée sur ce trône , que je quitterai dès demain pour vous suivre , si mes peuples ne consentent pas que j'en partage avec vous la possession. »

« Dès que le corsaire qui nous prit vous eut laissé dans une île , il se remit en mer comme vous savez ; mais nous n'eûmes pas fait six lieues qu'il survint une

tempête effroyable, et malgré l'art et les efforts des matelots, notre vaisseau fut poussé contre les rochers de cette côte, avec tant d'impétuosité, qu'il se brisa en mille pièces. Quelques matelots gagnèrent le rivage en nageant, le reste périt avec le pirate en voulant faire la même chose. Pour moi, sans prier le ciel de me conserver une vie que je trouvais si malheureuse, j'embrassai mes fils pour mourir avec eux; et déjà les flots commençaient à nous engloutir, lorsque plusieurs personnes de cette île, qui avaient vu de loin notre naufrage et qui s'étaient jetées dans des barques pour venir à notre secours, arrivèrent heureusement. Ils nous tirèrent de l'eau à demi noyés; et remarquant que nous respirions encore, ils nous portèrent dans leurs maisons, où ils achevèrent de nous rendre la vie.

« Le roi de l'île, informé du naufrage, nous voulut voir par curiosité. C'était un homme de quatre-vingt-dix ans; un prince autant aimé de ses sujets qu'il méritait de l'être. Je ne lui déguisai rien, je lui appris ma condition et lui racontai mon histoire. Il fut touché de mes infortunes, et il accompagna de ses pleurs les larmes que je ne pus m'empêcher de répandre en quelques parties de mon récit. Enfin, après m'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, il prit la parole et me dit : « Ma fille, il faut soutenir les malheurs avec fermeté; ce sont des épreuves où le ciel met notre vertu : quand nous souffrons patiemment, il fait presque toujours succéder des plaisirs à nos peines. Demeurez auprès de

moi, j'aurai soin de vous et des princes vos enfans. » En effet, s'ils eussent été ses propres fils, il n'aurait pas eu pour eux plus d'amitié; et on ne peut rien ajouter à la considération et aux déférences qu'il avait pour moi. Il ne se contentait pas de me combler d'honneurs; il me consultait sur la conduite de son état; il me faisait entrer dans son conseil, et pour vous apprendre jusqu'à quel point il était prévenu en ma faveur, il relevait avec de grands éloges toutes les choses que je disais, pour peu qu'elles parussent raisonnables. Je passai cinq ans de cette sorte, au bout desquels il me dit un jour : « Princesse, il est temps de vous découvrir un dessein que j'ai formé. Je veux que vous occupiez mon trône après ma mort, et pour vous l'assurer il faut que je vous épouse. Tous mes peuples charmés de vos vertus, applaudiront à mon choix et me sauront bon gré de vous avoir fait mon héritière. L'intérêt de mes fils m'obligea de consentir à ce mariage, qui se fit au grand contentement de mes peuples. Ils ne témoignèrent pas moins de joie et de satisfaction, lorsqu'après son trépas, qui suivit de fort près notre hymenée, ils apprirent que par son testament il leur ordonnait de me reconnaître pour leur souveraine. Depuis ce temps-là je règne sur eux; et j'ose dire que je fais mon unique étude de les rendre heureux. »

Comme la reine achevait ces derniers mots, elle vit revenir de la chasse les deux princes ses fils. « Venez, princes, leur cria-t-elle, venez embrasser votre père que le ciel a conservé. » La voix du sang

qui se fit entendre en eux, ne leur permit pas de douter de ce miracle. Ils coururent au prince de Carizme, qui leur tendit les bras, et les baisa sur les yeux l'un après l'autre. Quand ces quatre personnes, agitées des plus tendres mouvemens de la nature, se furent donné mille marques de tendresse et de joie, le grand vézyr, par ordre de la reine, rassembla tout le peuple, lui raconta l'histoire du prince de Carizme, et l'exhorta ensuite à reconnaître ce prince pour son souverain. Le peuple y consentit unanimement, et proclama roi le prince de Carizme, qui régna long-temps dans cette île avec sa chère princesse de Géorgie, de manière que leur règne fut appelé le règne heureux.

« J'ai rapporté cette histoire, sire, continua le neuvième vézyr de l'empereur de Perse, pour montrer à votre majesté que les enfans des rois sont soumis comme les autres au malheur de leur étoile. Tandis qu'un astre malin verse sur nous ses influences, l'or entre nos mains se changerait en terre noire, et si nous prenions de la thériaque, elle se tournerait en poison. Le prince Nourdjehan est dans ce cas infortuné; il a tout à craindre, tout lui devient contraire, son propre père est devenu son ennemi. Ayez donc pitié de lui, sire, et gardez-vous de le faire mourir avant la fin du temps qui lui est si funeste. » Le récit de cette histoire, et surtout l'application qu'en fit le vézyr, frappa l'empereur, et, malgré la parole qu'il avait donnée à la reine, il différa le trépas du prince.

Lorsque le sulthan rentra le soir au palais, la reine

se plaignit encore du retard qu'il apportait à la punition de son fils ; et pour montrer au roi jusqu'à quel point un jeune homme peut pousser la méchanceté, elle lui raconta l'histoire suivante.

LE CORDONNIER ET LA FILLE DE ROI.

« Il y avait autrefois à Casbin un jeune cordonnier nommé Hassan, qui vivait avec peine des fruits de son travail. Un jour qu'il était à sa boutique, il vit passer un dervyche dont les pantoufles étaient déchirées. « Bon dervyche, lui dit-il, votre chaussure est en mauvais état ; entrez chez moi, et je la raccommoderai. » Le dervyche se rendit à cette invitation, s'assit et mangea quelques mets que le savetier lui servit.

« Lorsque les babouches furent prêtes, « Pour prix de mon travail, dit Hassan, je vous demanderai quelques avis. Je désire voyager, et, plus que tout autre, vous pouvez me donner de bons conseils. » « Mon fils, lui répondit le dervyche, je vous ferai trois recommandations dont mon expérience m'a fait connaître toute l'importance. 1° Ne vous mettez jamais en route sans un bon compagnon de voyage ; car le Prophète (que le salut soit sur lui) a dit : « Trouve d'abord un compagnon, ensuite mets-toi en route. 2° Ne vous arrêtez jamais dans un lieu où manque l'eau. 3° Enfin, n'entrez jamais dans une ville après le soleil couché. Adieu. »

« Peu de temps après, Hassan ayant trouvé de bons

compagnons de voyage, se mit en chemin. Au bout de quelques jours ; ils arrivèrent ensemble aux portes d'une grande ville ; ses amis y entrèrent, mais, lui qui se souvenait des conseils du dervyche, s'arrêta sur les bords d'une rivière, et trouvant dans les environs un cimetière ; il jugea à propos d'y passer la nuit.

« Il était trois heures après minuit, lorsqu'il aperçut deux hommes qui faisaient descendre le long des murs de la ville un objet qu'il ne put distinguer, et qu'ils le portaient dans un des tombeaux voisins.

« A peine ces étrangers furent-ils éloignés, que Hassan courut au lieu où ils avaient déposé leur fardeau ; il y entra, battit son briquet, et, au moyen de la lumière qu'il se procura, il aperçut un cercueil, d'où le sang ruisselait de toutes parts.

« Aussitôt il s'empresse de lever le couvercle ; il y trouve une femme d'une beauté extraordinaire, baignée dans son sang, et enveloppée dans un linceul. La croyant morte, il soulevait les linges qui l'entouraient, lorsqu'il l'entendit proférer faiblement ces paroles : « Au nom de Dieu ne me dépouillez pas ! » Il reconnut qu'elle avait encore quelques restes de vie, mit son caftan en morceaux, et banda ses plaies.

« Le lendemain matin, il la fit porter dans un caravanseraï de la ville, et il la présenta comme sa sœur, que dans un moment de vivacité il avait blessée lui-même ; là il lui prodigua pendant deux mois les soins les plus affectueux.

« Au bout de ce temps, la jeune inconnue, parfaitement rétablie, sortit du caravanseraï pour aller au

bain. Lorsqu'elle fut de retour, elle demanda un calam, de l'encre et du papier; elle écrivit quelques mots, et dit à Hassan : » « Prenez cette lettre, et allez la porter dans le bazar, au changeur Yacoub; vous recevrez ce qu'il vous remettra. »

« Hassan se rendit en toute hâte chez le changeur; lorsque celui-ci eut ouvert la lettre, il la baisa, la porta sur sa tête, et remit au porteur une bourse de cinq cents sequins. Notre voyageur fut tout étonné : de sa vie il n'avait vu une pareille somme; il jugea, par le respect que le changeur avait montré pour la lettre, que celle qui l'avait écrite n'était pas d'une classe ordinaire.

« En rentrant au caravanseraï, il déposa timidement la bourse devant sa compagne, qui lut dans ses yeux toute la curiosité qui l'agitait; elle ne jugea pas à propos de la satisfaire, et se contenta de lui dire de prendre cet argent et de l'employer à se procurer des vêtemens décens et un logis convenable. Hassan exécuta ces ordres; et au moyen des sommes considérables que le changeur ne refusait jamais de leur donner, ils achetèrent des esclaves, et vécurent pendant quelque temps tous les deux au sein de l'abondance.

« Un jour l'inconnue mit une bourse dans la main de Hassan, et lui dit : « Il s'agit de me rendre un service auquel j'attache beaucoup d'importance; allez au bazar, vous y reconnaîtrez facilement la boutique d'Abdallah, le marchand de soie. Faites-vous apporter une pièce de satin, et quel qu'en soit le prix, achetez-la sans marchander. Hassan reconnut très-bien le

magasin du jeune marchand : il entra, se fit apporter une pièce de satin, et la paya le prix qui lui fut demandé. D'après les instructions qu'il avait reçues, il retourna plusieurs fois chez le même marchand, et fit enfin si bien qu'il s'établit entre eux une liaison assez intime pour qu'on l'engageât à venir dîner; il se rendit à cette invitation.

« D'après les ordres de l'inconnue, Abdallah fut invité à son tour, et il accepta avec empressement l'honneur que lui faisait un seigneur aussi riche que Hassan paraissait l'être.

« Quelles que soient les choses extraordinaires dont vous pourrez être témoin, dit l'inconnue à Hassan, ne vous en étonnez point »; et en même temps elle fit préparer un dîner splendide.

« A l'heure convenue on vit entrer Abdallah vêtu avec la plus grande magnificence. Hassan le reçut très-bien; on but jusqu'à la nuit; mais, lorsqu'il fut question de se séparer, Abdallah voulut prendre congé de son hôte, qui ne lui permit point de sortir. « Quoi! lui dit-il, je vous laisserais aller à cette heure! non, je ne le puis; vous coucherez ici, et je vais faire étendre votre tapis. »

« Le marchand, voyant qu'il était inutile d'insister davantage, prit son parti et se coucha. Il dormait à minuit du plus profond sommeil, lorsque l'inconnue, qui pendant tout le repas n'avait point paru, s'approcha de lui et lui plongea un poignard dans le cœur.

« Hassan, éveillé par le bruit, accourut : « Grand

dieu ! s'écria-t-il, en voyant Abdallah qui rendait le dernier soupir, de quelle atrocité m'avez-vous rendu complice ! Je vous quitte à l'instant ; je ne veux plus rester dans cette maison infame : je veux vous rendre même tout ce que vous m'avez donné. »

« Rassure-toi, Hassan, répondit la princesse, je viens de punir justement un traître ; je suis la fille du roi ; celui que tu vois maintenant étendu sans vie, m'avait inspiré une passion violente ; par l'entremise de ma nourrice, et en corrompant les personnes chargées de veiller sur moi, je parvins à l'introduire dans le harem ; plus d'une fois même j'allai chez lui à la faveur d'un déguisement, et je l'accablai de bienfaits.

« J'arrivai un jour au moment où il ne m'attendait point ; juge de ma surprise et de ma fureur ; je le trouvai assis auprès d'une rivale. Je lui fis les plus vifs reproches, je m'emportai même au point de frapper celle qui était avec lui.

« Le monstre alla chercher deux jeunes débauchés, et, soit qu'il craignît les effets de mon ressentiment, soit qu'il voulût venger son amante, aidé par eux, il me frappa de plusieurs coups de couteau, et me porta, lorsqu'il me crut morte, au cimetière où tu m'as trouvée. Maintenant, que je suis vengée, cours annoncer au roi mon père que sa fille vit encore, et lui indiquer ma demeure. »

« Toute la cour fut dans la joie, lorsque l'on apprit que la princesse était retrouvée. Le roi l'embrassa les larmes aux yeux, et quand il sut que Hassan était son sauveur, il la lui donna en mariage.

« Vous voyez, par cette histoire, ajouta la reine Khanzade, de quelles atrocités les jeunes gens sont capables ; et elle demanda de rechef la mort de Nourdjehan. » Le roi lui promit de se rendre à ses désirs.

XVIII^e NUIT.

MAIS le lendemain, au moment où l'empereur allait ordonner la mort de son fils, un vézyr vint implorer en sa faveur la clémence du monarque, et, pour diminuer l'influence de la sulthane, il insista sur la méchanceté des femmes, et raconta l'histoire suivante :

LE BUCHERON ET LE GÉNIE.

« Ahmed, pauvre bûcheron de Bagdad, avait une femme acariâtre, avare et querelleuse, qui ne lui laissait pas un instant de repos. S'il gagnait quelque argent, elle avait toujours soin de s'en emparer. Un jour ce pauvre homme, ayant mis de côté quelques sous pour acheter une corde, sa femme s'en aperçut : « Ah, mauvais sujet, lui dit-elle, il paraît que tu mènes une belle conduite. Sans doute que cet argent que tu caches est destiné à quelque maîtresse ; mais, patience, j'y vais mettre bon ordre ; tu ne sortiras plus sans moi. »

« Le pauvre bûcheron avait eu quelques instans de tranquillité tant qu'il était allé seul à la forêt ;

qu'on juge de son désespoir, lorsqu'au moment de partir, il vit sa femme monter sur un âne et le suivre sur la montagne où il allait travailler : « Au moins, je saurai maintenant, lui disait-elle, ce que tu fais, quand tu quittes la maison. »

« Ahmed ne savait comment s'en débarrasser, lorsqu'il lui vint tout à coup une heureuse idée. Il y avait près de l'endroit où ils travaillaient, un puits très-profond. « Ma femme, lui dit-il, puisque te voilà ici, je vais te prier de me rendre un service. Il y a long-temps que l'on m'a indiqué un trésor dans ce puits ; il faut que tu m'attaches à cette corde, et que tu m'y fasses descendre. » « Pas du tout, répondit-elle, c'est moi que tu vas attacher, j'y descendrai tout aussi bien que toi : tu serais capable de garder le trésor pour toi seul. » Ahmed consentit à cet arrangement ; il attacha sa femme avec la corde, et la laissa glisser le long du puits. Quand il sentit qu'elle était arrivée au fond, il lâcha tout. « Ma mie, lui dit-il, je vais jouir de quelques instans de repos ; vous aurez la complaisance de rester là jusqu'à ce que je vienne vous en tirer ; » Et, sans écouter ses prières et ses menaces, il retourna tranquillement à son travail.

« Quelque temps après, pensant que cette leçon aurait corrigé sa femme, il jeta de nouveau sa corde : « Allons, lui dit-il, attachez-vous, que je vous retire. » Puis il hissa un poids fort lourd ; mais quel fut son étonnement de trouver au bout de la corde un génie : « Que j'ai de remerciemens à vous faire, lui dit ce-

lui-ci ; je suis du nombre des génies qui ne peuvent s'élever dans l'air ; j'avais fait de ce puits mon habitation , lorsque probablement un génie mon ennemi y a fait descendre la plus méchante femme de l'univers , qui n'a cessé de me faire enrager depuis que je l'ai eue pour compagne ; que je vous sais bon gré de m'avoir délivré ; un service aussi important ne restera pas sans récompense. Voici ce que je peux faire pour vous. Je sais que le roi des Indes a une fille charmante , je vais aller en prendre possession , et je la rendrai folle. Le roi son père cherchera vainement à la faire guérir par les médecins , je saurai rendre leurs soins inutiles ; voici quelques feuilles qu'il suffira de faire tremper dans l'eau pour en frotter le visage de la princesse , et aussitôt je serai forcé de la quitter. Je vous les remets , vous pourrez en faire usage. »

« Ahmed remercia le génie , et se mit en route pour la capitale des Indes. Lorsqu'il fut arrivé au terme de son voyage , il apprit que la folie de la princesse avait jeté toute la cour dans la plus grande consternation , et qu'après avoir vainement employé la science des plus habiles médecins , le roi son père avait promis sa main à celui qui la guérirait. Ahmed se présenta avec confiance , mouilla les feuilles , en frotta le visage de la princesse ; et le charme disparut à l'instant. Le roi des Indes , reconnaissant du service rendu par Ahmed , lui accorda sa fille , et les noccs furent célébrées avec la plus grande pompe.

« Mais , en quittant le corps de la princesse des

Indes, le génie avait été se loger dans le corps de la fille de l'empereur de la Chine, dont il était amoureux. L'empereur de la Chine, qui avait entendu parler de la guérison miraculeuse de la princesse des Indes, envoya un ambassadeur pour prier Ahmed de vouloir bien venir à sa cour, afin de rendre sa fille à la santé. Ahmed s'empressa de partir.

« Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'aperçut à son arrivée, que la princesse de la Chine était possédée du même génie qu'il avait retiré du puits : « Eh quoi, lui dit ce génie, c'est toi, Ahmed, que j'ai comblé de bienfaits, qui viens me ravir une princesse que j'aime ? prends-y garde ; si tu me forces à sortir d'ici, je vais en droite ligne aux Indes, et je tue ta femme. »

« Ahmed ne fut pas médiocrement effrayé de cette menace, et il allait déclarer à l'empereur de la Chine l'insuffisance de son art, lorsqu'il lui vint un stratagème à l'esprit. « Mon dieu ! mon bon génie, répondit-il, ce n'est pas pour guérir la princesse que je suis venu ici ; je viens vous prier, au contraire, de m'aider de vos secours. Vous vous rappelez cette femme avec laquelle vous avez passé dans le puits quelques vilains momens ; eh bien, c'était la mienne. Je ne sais qui a pu la tirer de là, mais enfin elle est libre, et s'attache à mes pas, elle me suit partout ; dans un instant elle sera ici, et je viens implorer votre assistance. »

« Mon assistance ! répliqua vivement le génie, Dieu me garde de me retrouver jamais avec une pareille

femme. Ahmed, mon ami, tire-t'en comme tu pourras, quant à moi, je n'y saurais rien faire, et je me sauve à l'instant. » A ces mots, le génie s'en alla, la princesse de la Chine revint à la santé, et Ahmed, comblé des faveurs du monarque, retourna dans les états du roi son beau-père.

« Vous voyez, sire, continua le vézyr, que la malice des femmes est bien grande, puisqu'elle effraie les diables eux-mêmes. Comment les hommes pourraient-ils donc s'en garantir ! Depuis plusieurs jours les intrigues d'une seule femme ont été capables de jeter le trouble parmi les vézyrs, le peuple et les grands. Soyez en défiance contre ces menées, et différez encore la mort de votre fils. »

L'empereur, touché du discours du vézyr, renvoya son fils en prison et partit pour la chasse.

Le soir, lorsque Sindbad fut de retour, la reine Khanzade renouvela ses instances pour qu'il fît périr son fils; et pour ébranler la confiance que l'empereur avait dans ses vézyrs, elle lui raconta l'histoire suivante.

LE ROI PERROQUET.

« Un roi des Indes avait appris d'un dervyche une formule magique, au moyen de laquelle il pouvait entrer dans le corps d'un animal; et plusieurs fois il avait essayé ce charme.

« Un jour, qu'il était à la chasse avec un de ses vézyrs, il tua un chevreau; pour montrer à son vé-

zyr sa puissance magique, il récita sa formule, entra dans le corps de cet animal; et le ministre, à son grand étonnement, vit le corps du roi devenir inanimé, tandis que le cadavre du chevreau ayant pris de la vie, s'était mis à bondir.

« Lorsque le roi fut retourné à sa forme naturelle, le vézyr le conjura de lui enseigner cette formule si précieuse, et le roi eut l'imprudence de céder aux instances de son ministre.

« Quelque temps après, le vézyr apercevant un perroquet mort au pied d'un des arbres du palais : »
« Sire, dit-il au roi, est-ce que votre formule vous permet d'entrer aussi dans le corps d'un oiseau ? »
« Certainement, » dit le roi, et aussitôt il alla animer le corps du perroquet, et se percha sur un arbre.

« A peine le vézyr se fut-il aperçu que le roi venait de quitter son corps, qu'il lut la formule magique, s'empara de sa place, et fit passer l'ame d'un esclave dans son propre corps.

« On peut juger des regrets et de la douleur du roi, lorsqu'il se fut aperçu de la perfidie de son vézyr; il s'envola, tout confus d'avoir été sa dupe.

« Cependant le vézyr avait pris l'administration du royaume; il avait eu même l'audace de pénétrer dans l'intérieur du harem, et de prendre en tout point la place de son maître.

« Le pauvre perroquet, après avoir erré quelque temps, se décida enfin à voler dans la maison d'un jardinier; il se laissa prendre, mettre en cage et porter au marché. Comme il parlait avec beaucoup de faci-

lité, chacun mit à l'enchère pour l'obtenir. Il étonnait tout le monde par la justesse et la vivacité de ses reparties (1). L'enchère s'éleva au point que la reine seule pouvait acheter un oiseau aussi précieux. Il fut donc porté au harem, et placé dans la chambre à coucher du palais. Là le pauvre perroquet eut la douleur de voir arriver, pendant la nuit, son infame vézyr qui partageait effrontément le lit de la reine, tandis que, perché sur un des bâtons de sa cage, il dévorait son chagrin.

« Le lendemain matin le vézyr et la reine conversaient ensemble, et le perroquet, caché dans un coin, écoutait leur conversation. « Savez-vous, disait le vézyr, que j'ai le pouvoir d'entrer dans le corps de toute espèce d'animal, pourvu qu'il soit mort. » « Je serais bien satisfaite de voir cette expérience, répondit la reine, ne me refusez pas ce plaisir, je vous prie. » On fit apporter une oie morte, et le vézyr se transporta dans son corps. Aussitôt le roi, récitant sa formule magique, rentra dans le sien; et prenant l'oie par le cou, il la frappa fortement contre les murailles. « Quelle est votre fureur, sire, s'écria la reine, et pourquoi vous mettez-vous si fort en colère? » On laisse à penser quelle fut sa surprise et sa honte, lorsque son époux lui apprit sa cruelle mésaventure.

« Vous voyez, sire, continua Khanzade, quelle con-

(1) Le texte rapporte le jugement prononcé par le perroquet, sur un différend survenu entre un jeune homme et une courtisane. L'indécence de cette anecdote ne nous a pas permis de la traduire.

fiance on peut avoir dans les vézyrs.» Et elle chercha à démontrer à Sindbad la nécessité de faire mourir son fils : le roi lui promit qu'elle serait satisfaite.

Mais le jour commence à paraître, dit Chehérazade, si votre majesté le permet nous continuerons demain.

XIX^e NUIT.

SIRE, dit Chehérazade, le roi grec, racontant à son vézyr l'histoire du roi Sindbad, poursuivit en ces termes :

Lorsque l'empereur rentra le soir au palais, la reine lui présenta une coupe pleine de poison, en lui disant : « Sire, si vous ne me rendez pas justice, je vous déclare que je vais boire ce poison, et vous aurez à répondre de ce crime devant Dieu. Vos vézyrs, je le sais, cherchent à vous effrayer en vous racontant les ruses de mon sexe; mais le vôtre n'est pas moins dangereux, je n'en veux pour preuve que l'histoire du peintre d'Ispahan. » Sur la demande de l'empereur, Khanzade raconta cette histoire en ces termes :

HISTOIRE DE MAHMOUD (1).

« Un peintre vit un jour chez un de ses amis, le portrait d'une femme dont il devint passionnément

(1) Traduite d'après le texte arabe publié par M. Jonathan Scott, dans l'ouvrage intitulé : *Ouseley's oriental collections*.

amoureux ; il n'eut de repos qu'après avoir appris où pouvait se trouver celle qui avait servi de modèle. On lui dit que ce portrait était celui d'une célèbre chanteuse du grand-vézyr de la cour de Perse.

« Aussitôt Mahmoud se mit en route pour Ispahan. Après avoir voyagé nuit et jour, il arriva dans cette ville et se logea chez un apothicaire. Il ne tarda pas à prendre des informations auprès de son hôte, qui lui apprit que le royaume était en grande rumeur à cause des poursuites exercées par le sulthan contre les sorciers. Mahmoud découvrit en même-temps que l'objet de ses amours était une des esclaves du vézyr, et il arrangea son plan en conséquence.

« Une nuit, après s'être pourvu de tous les instrumens nécessaires à un voleur, il s'achemina vers le palais du vézyr, où il s'introduisit facilement au moyen d'une corde. Gagnant la terrasse, il se trouva au milieu d'une cour, et de là, il put apercevoir un appartement très-éclairé.

« Il se dirigea de ce côté, et en entrant dans l'appartement il vit une femme belle comme le soleil dans un beau jour d'été, couchée et endormie sur un trône d'ivoire enchassé d'or, et entourée de lampes qui jetaient de tous côtés l'éclat le plus brillant. En s'approchant il reconnut bientôt que c'était la personne qu'il cherchait.

M. Scott avait extrait ce conte d'un manuscrit des Mille et une nuits, appartenant au savant professeur d'hébreu M. White, d'Oxford, qui possède cet ouvrage presque complet.

« Alors il tira un poignard de sa ceinture, lui fit à la main une légère blessure qui l'éveilla. La dame fut saisie de crainte en l'apercevant ainsi un poignard à la main. Elle le pria de lui laisser la vie, et le prenant pour un voleur, elle lui offrit un voile magnifique couvert de perles et de pierres précieuses. Mahmoud reçut le voile et sortit du palais du vézyr. Lorsque le matin fut venu, il se revêtit des habits de sofi (1), mit sous sa robe le voile brodé, et alla trouver l'empereur de Perse.

« Sire, lui dit-il, je suis un religieux du Khorassan (2); le bruit de vos excellentes qualités est parvenu jusqu'à moi, et voulant vivre sous un prince aussi juste, je me suis mis en route pour venir dans votre capitale. Arrivé aux portes, je les trouvai fermées, et je me vis contraint de passer la nuit hors de la ville : je m'endormis, mais bientôt j'aperçus quatre femmes; l'une était montée sur une hyène, la seconde sur un béliet, la troisième sur une chienne noire, et la quatrième sur un léopard.

« Je reconnus que c'étaient des sorcières; une d'elles s'approcha de moi, et se mit à me fouler aux pieds et à me frapper avec un fouet; qui, dans ses mains, me parut comme du feu. Je prononçai alors plusieurs fois le nom de Dieu, et avec un couteau,

(1) Sorte de religieux qui portent un vêtement de laine.

(2) Province de Perse, située dans la partie la plus septentrionale de ce royaume, et soumise maintenant aux Afghans et à plusieurs princes rebelles. Quelques districts sont cependant encore sous la domination de Feth Aly Chah.

je la blessai à la main , alors elle m'abandonna ; mais en s'enfuyant, elle me laissa dans les mains ce voile couvert de pierreries, qui n'ont aucun prix pour moi , puisque je suis retiré du monde. »

« Après ce discours , Mahmoud remit le voile dans les mains du sulthan , et s'en alla.

« L'empereur reconnut ce voile : il en avait fait présent depuis peu de temps à son grand-vézyr. En interrogeant celui-ci, il apprit bientôt qu'il avait été offert à sa favorite. On la fit venir au palais, et en examinant sa main, on reconnut la blessure dont Mahmoud avait parlé, et l'on ne douta plus qu'il n'eût dit la vérité. Alors on la condamna, comme sorcière, à passer sa vie dans une fosse, dont les bords escarpés ne permettaient pas de s'échapper.

« Lorsque Mahmoud eut appris l'heureux succès de son stratagème, il courut à la fosse où l'on avait descendu la belle esclave ; et en séduisant les gardes auxquels il raconta son aventure, il parvint à la délivrer.

« Suivant la promesse qu'il avait faite aux gardes, il s'enfuit dans son pays en voyageant nuit et jour, et parvint ainsi à posséder l'objet de ses désirs.

« Voilà , sire , ajouta la reine (1), un des nombreux artifices des hommes.... »

L'empereur ému donna aussitôt ses ordres pour le supplice de son fils.

(1) Le texte arabe de M. Scott ne donne pas à Khanzade le titre de reine , mais seulement celui de djariat , qui signifie femme esclave.

« Ce fut ainsi que pendant quarante jours, la reine et les vézyrs s'emparèrent tour à tour de l'esprit de Sindbad.

« Le quarante et unième jour, au lever du soleil, l'empereur monta sur son trône, donna ses ordres au bourreau et fit amener son fils. Il fit également arrêter les quarante vézyrs que l'on amena liés, dix à dix, en sa présence. Le bourreau banda les yeux du prince Nourdjéhan; et tirant son glaive, il demanda deux fois à l'empereur la permission de frapper. Après l'avoir obtenue: « Sire, lui dit-il, je vous demande encore cet ordre pour la troisième fois; songez-bien qu'un repentir tardif ne pourrait remédier à ce que vous allez ordonner. » L'empereur se disposait à réitérer son ordre, lorsqu'on aperçut Aboumachar, le précepteur de Nourdjéhan. Aussitôt les gardes le saisissent et l'amènent près du trône avec tant de promptitude, que ses pieds ne touchent pas terre. « Misérable! lui dit Sindbad, ta tête va payer tes forfaits. N'est-ce pas tes perfides conseils qui ont fait garder le silence à mon fils? »

« Oui, sire, répondit Aboumachar, votre fils devait garder le silence pendant quarante jours pour éviter les malheurs que lui prédisaient les astres; mais le délai fatal est expiré, il peut parler maintenant. » Alors on ôta le bandeau qui couvrait les yeux du jeune prince; il raconta avec candeur tout ce qui s'était passé entre sa belle-mère et lui. Il invoqua le témoignage des femmes de la reine, qui avouèrent qu'elles avaient tout entendu derrière une cloison.

« A ce récit Sindbad se repentit vivement de ce qu'il avait fait (1) jusqu'alors, et tous les seigneurs applaudirent aux discours de leur prince. L'empereur fit placer son fils à côté de lui, le baisa sur les yeux, et permit aux quarante vézirs de venir baiser sa main et son genou. Ils quittèrent les habits de deuil qu'ils avaient portés pendant les quarante jours, et se revêtirent d'habits précieux que l'empereur leur fit distribuer. La reine fut mise à mort sans miséricorde.

« Quand le roi grec, dit le pêcheur au génie, eut achevé l'histoire du roi Sindbad : « Et vous, vézir, ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçue contre le médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir ; mais je m'en garderai bien, de peur d'être injuste comme ce roi l'était à l'égard de son fils.

« Le pernicieux vézir était trop intéressé à la perte du médecin Douban, pour en demeurer là. « Sire, répliqua-t-il, pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce médecin ? Ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie, pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne ? Quand il s'agit d'assurer les jours d'un roi, un simple soupçon doit passer pour une certitude, et il vaut mieux sacrifier l'innocent, que sauver le coupable..... Mais, sire, ce n'est point ici une chose incertaine : le médecin Douban veut vous

(1) Le texte porte qu'il se mordit les doigts.

assassiner. Ce n'est point l'envie qui m'arme contre lui, c'est l'intérêt seul que je prends à la conservation de votre majesté, c'est mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance. S'il est faux, je mérite qu'on me punisse de la même manière qu'on punit autrefois un vézyr ». « Qu'avait fait ce vézyr, dit le roi grec, pour être digne de ce châtiment? » Je vais, répondit le vézyr, l'apprendre à votre majesté; qu'elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter :

HISTOIRE DU VÉZYR PUNI.

« IL était autrefois un roi qui avait un fils qui aimait passionnément la chasse. Il lui permettait de prendre souvent ce divertissement; mais il avait donné ordre à son grand vézyr de l'accompagner toujours et de ne le perdre jamais de vue. Un jour de chasse, les piqueurs ayant lancé un cerf, le prince, qui crut que le vézyr le suivait, se mit après la bête. Il courut si long-temps, et son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva seul. Il s'arrêta, et, remarquant qu'il avait perdu la voie, il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le vézyr, qui n'avait pas été assez diligent pour le suivre de près; mais il s'égara. Pendant qu'il courait de tous côtés sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une dame assez bien faite, qui pleurait amèrement. Il retint la bride de son cheval, demanda à cette femme qui elle était, ce qu'elle faisait seule en cet endroit, et

si elle avait besoin de secours. « Je suis, lui répondit-elle, la fille d'un roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, et je suis tombée. Mon cheval s'est échappé, et je ne sais ce qu'il est devenu ». Le jeune prince eut pitié d'elle, et lui proposa de la prendre en croupe ; ce qu'elle accepta.

« Comme ils passaient près d'une mesure, la dame ayant témoigné qu'elle serait bien aise de mettre pied à terre pour quelque nécessité, le prince s'arrêta, et la laissa descendre. Il descendit aussi, s'approcha de la mesure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit la dame en dedans prononcer ces paroles : « Réjouissez-vous, mes enfans, je vous amène un garçon bien fait et fort gras ; » et d'autres voix lui répondirent aussitôt : Maman, où est-il, que nous le mangions tout-à-l'heure ; car nous avons bon appétit ?

« Le prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il se trouvait. Il vit bien que la dame qui se disait fille d'un roi des Indes, était une ogresse, femme de ces démons sauvages, appelés ogres, qui se retirent dans des lieux abandonnés, et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passans. Il fut saisi de frayeur, et se jeta au plus vite sur son cheval. La prétendue princesse parut dans le moment ; et voyant qu'elle avait manqué son coup : « Ne craignez rien, cria-t-elle au prince. Qui êtes-vous ? Que cherchez-vous ? » « Je suis égaré, répondit-il, et je cherche mon che-

min. » « Si vous êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. » Alors le prince leva les yeux au ciel... » Mais, sire, dit Cheherazade en cet endroit, je suis obligée d'interrompre mon discours; le jour, qui paraît, m'impose silence..... »

Chahriar, curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire, prolongea encore la vie de Cheherazade.

XX^e NUIT.

DINARZADE avait tant d'envie d'entendre la fin de l'histoire du jeune prince, qu'elle se réveilla cette nuit plus tôt qu'à l'ordinaire. Ma sœur, dit-elle, achevez, je vous prie, l'histoire d'hier; je m'intéresse au sort du jeune prince, et je meurs de peur qu'il ne soit mangé par l'ogresse et ses enfans. Chahriar ayant témoigné le même desir : Hé bien, sire, dit la sulthane, je vais vous tirer de peine.

« Après que la fausse princesse des Indes eut dit au jeune prince de se recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parlait pas sincèrement, et qu'elle comptait sur lui comme s'il eût déjà été sa proie, il leva les mains au ciel, et dit : « Seigneur, qui êtes tout-puissant, jetez les yeux sur moi, et me délivrez de cette ennemie. » A cette prière, la femme de l'ogre rentra dans la mesure, et le prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement il retrouva son chemin,

et arriva sain et sauf auprès du roi son père, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venait de courir par la faute du grand vézyr. Le roi, irrité contre ce ministre, le fit étrangler à l'heure même.

« Sire, poursuivit le vézyr du roi grec, pour revenir au médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous avez en lui, vous sera funeste; je sais de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de votre majesté. Il vous a guéri, dites-vous; hé qui peut vous en assurer? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence et non radicalement. Que sait-on si ce remède, avec le temps, ne produira pas un effet pernicieux?

« Le roi grec, qui avait naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de son vézyr, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. « Vézyr, dit-il, tu as raison : il peut être venu exprès pour m'ôter la vie, ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture. »

« Quand le vézyr vit le roi dans la disposition où il le voulait : « Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour assurer votre repos et mettre votre vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout-à-l'heure le médecin Douban, et de lui faire couper la tête dès qu'il sera arrivé ». Le roi appela aussitôt un de ses officiers, et lui ordonna d'aller chercher le

médecin, qui, sans savoir ce que le roi lui voulait, courut au palais en diligence. « Sais-tu bien, dit le roi en le voyant, pourquoi je te mande ici? » « Non, sire, répondit-il, et j'attends que votre majesté daigne m'en instruire. » « Je t'ai fait venir, reprit le roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie. »

« Il n'est pas possible d'exprimer quel fut l'étonnement du médecin, lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa mort. « Sire, dit-il, quelle raison peut avoir votre majesté de me faire mourir? Quel crime ai-je commis? » « J'ai appris de bonne part, répliqua le roi, que tu es un espion, et que tu n'es venu dans ma cour que pour attenter à ma vie; mais pour te prévenir, je veux te ravir la tienne. Frappe, ajouta-t-il au bourreau qui était présent, et me délivre d'un perfide qui ne s'est introduit ici que pour m'assassiner. »

« A cet ordre cruel, le médecin jugea bien que les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus, lui avaient suscité des ennemis, et que le faible roi s'était laissé surprendre à leurs impostures. Il se repentait de l'avoir guéri de sa lèpre; mais c'était un repentir hors de saison. « Est-ce ainsi, lui disait-il, que vous me récompensez du bien que je vous ai fait? » Le roi ne l'écouta pas, et ordonna une seconde fois au bourreau de porter le coup mortel. Le médecin eut recours aux prières. « Hélas! sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre; ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière.

« Le roi grec lui repartit avec dureté : « Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr. Aussi-bien pourrais-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as guéri. » Cependant le médecin, fondant en larmes, et se plaignant amèrement de se voir si mal payé du service qu'il avait rendu au roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, et tira son sabre.

« Alors les courtisans qui étaient présents, émus de compassion, supplièrent le roi de lui faire grace, assurant qu'il n'était pas coupable, et répondant de son innocence. Mais le roi fut inflexible, et leur parla de sorte qu'ils n'osèrent lui répliquer.

« Le médecin, étant à genoux, les yeux bandés, et prêt à recevoir le coup qui devait terminer son sort, s'adressa encore une fois au roi : « Sire, lui dit-il, puisque votre majesté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la permission d'aller jusque chez moi donner ordre à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, et léguer mes livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un, entre autres, dont je veux faire présent à votre majesté : c'est un ouvrage fort précieux et très-digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. » « Hé pourquoi ce livre est-il aussi précieux que tu le dis, répliqua le roi ? » « Sire, repartit le médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses, et, pour vous en donner une idée, je vous dirai que, quand

on m'aura coupé la tête, si votre majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le livre au sixième feuillet et lire la troisième ligne de la page du côté gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. » Le roi, curieux de voir une chose si merveilleuse, remit sa mort au lendemain, et l'envoya chez lui sous bonne garde.

« Le médecin, pendant ce temps-là, mit ordre à ses affaires ; et, comme le bruit s'était répandu qu'il devait arriver un prodige inouï après son trépas, les vézyrs, les émirs (1), les officiers de la garde, enfin toute la cour se rendit le jour suivant dans la salle d'audience pour en être témoin.

« On vit bientôt paraître le médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du trône royal avec un gros livre à la main. Là, il se fit apporter un bassin, sur lequel il étendit la couverture dont le livre était enveloppé ; et présentant le livre au roi : « Sire, lui dit-il, prenez, s'il vous plaît, ce livre ; et dès que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin sur la couverture du livre ; lorsqu'elle y sera, le sang cessera de couler : alors vous ouvrirez le livre, et ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais, sire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de votre majesté ; au nom de Dieu, laissez-vous fléchir ; je vous proteste que je

(1) Ce titre, qui signifie prince, était donné aux premiers officiers civils de la maison des khalifes, et on le donne encore actuellement à Constantinople aux personnages qui obtiennent les grandes charges de la couronne.

suis innocent. » « Tes prières , répondit le roi, sont inutiles; et, quand ce ne serait que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. » En disant cela, il prit le livre des mains du médecin, et ordonna au bourreau de faire son devoir.

« La tête fut coupée si adroitement, qu'elle tomba dans le bassin; et elle fut à peine posée sur la couverture, que le sang s'arrêta. Alors, au grand étonnement du roi et de tous les spectateurs, elle ouvrit les yeux; et prenant la parole : « Sire, dit-elle, que votre majesté ouvre le livre. » Le roi l'ouvrit; et trouvant que le premier feuillet était comme collé contre le second, pour le tourner avec plus de facilité il porta le doigt à sa bouche, et le mouilla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feuillet; et ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : « Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. » « Tournez encore quelques feuillets, » repartit la tête. Le roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à sa bouche, jusqu'à ce que le poison, dont chaque feuillet était imbu, venant à faire son effet, ce prince se sentit tout à coup agité d'un transport extraordinaire; sa vue se troubla, et il se laissa tomber au pied de son trône avec de grandes convulsions.... »

A ces mots, Cheherazade, apercevant le jour, cessa de parler. Ah, ma sœur, dit alors Dinarzade, que je suis fâchée que vous n'ayez pas le temps d'achever cette histoire ! Mais Chahriar, loin d'ordonner ce jour-là le trépas de Cheherazade, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avait d'envie d'ap-

prendre la fin de l'histoire du roi grec, et la suite de celle du pêcheur et du génie.

XXI^e NUIT.

CHEHERAZADE reprit son histoire, à l'endroit où elle l'avait laissée le jour précédent. Sire, dit-elle, le pêcheur continua ainsi :

« Quand le médecin Douban, ou, pour mieux dire, sa tête vit que le poison faisait son effet, et que le roi n'avait plus que quelques momens à vivre : « Tyran ! « s'écria-t-elle, voilà de quelle manière sont traités « les princes qui, abusant de leur autorité, font périr « les innocens. Dieu punit tôt ou tard leurs injustices « et leurs cruautés. » La tête eut à peine achevé ces paroles, que le roi tomba mort, et qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restait. »

Sire, poursuivit Cheherazade, telle fut la fin du roi grec, et du médecin Douban. Il faut présentement revenir à l'histoire du pêcheur et du génie ; mais il est jour... Le sulthan, ne pouvant l'écouter plus long-temps, se leva ; et, comme il voulait absolument entendre la suite de l'histoire du génie et du pêcheur, il avertit la sulthane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.

XXII^e NUIT.

SIRE, reprit Cheherazade, sitôt que le pêcheur eut fini l'histoire du roi grec, et du médecin Douban, il en fit l'application au génie, qu'il tenait toujours enfermé dans le vase.

« Si le roi grec, lui dit-il, eût voulu laisser vivre le médecin, Dieu l'aurait aussi laissé vivre lui-même; mais il rejeta ses plus humbles prières, et Dieu l'en punit. Il en est de même de toi, ô génie : si j'avais pu te fléchir et obtenir de toi la grace que je te demandais, j'aurais présentement pitié de l'état où tu es; mais puisque, malgré l'extrême obligation que tu m'avais de t'avoir mis en liberté, tu as persisté dans la volonté de me tuer, je dois, à mon tour, être impitoyable. Je vais, en te laissant dans ce vase et en te rejetant à la mer, t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des temps : c'est la vengeance que je prétends tirer de toi. »

« Pêcheur, mon ami, répondit le génie, je te conjure encore une fois de ne pas faire une si cruelle action. Songe qu'il n'est pas bien de se venger, et qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal; ne me traite pas comme Imma traita autrefois Ateca. » « Et que fit Imma à Ateca ? » répliqua le pêcheur. » « Oh si tu souhaites de le savoir, répartit le génie, ouvre-moi ce vase; crois-tu que je sois en humeur de faire des contes dans une prison

si étroite ? Je t'en ferai tant que tu voudras quand tu m'auras tiré d'ici. » « Non, dit le pêcheur, je ne te délivrerai pas ; c'est trop raisonner, je vais te précipiter au fond de la mer. » « Encore un mot, pêcheur, s'écria le génie ; je te promets de ne te faire aucun mal ; je t'enseignerai, au contraire, un moyen de devenir puissamment riche. »

L'espérance de se tirer de la pauvreté désarma le pêcheur. « Je pourrais t'écouter, dit-il, s'il y avait quelque fond à faire sur ta parole : jure-moi par le grand nom de Dieu, que tu feras de bonne foi ce que tu dis, et je vais t'ouvrir le vase ; je ne crois pas que tu sois assez hardi pour violer un pareil serment. » Le génie le fit, et le pêcheur ôta aussitôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée ; et le génie ayant repris sa forme de la même manière qu'auparavant, la première chose qu'il fit fut de jeter, d'un coup de pied, le vase dans la mer.

Cette action effraya le pêcheur : « Génie, dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? Ne voulez-vous pas garder le serment que vous venez de faire ? Et dois-je vous dire ce que le médecin Douban disait au roi grec : « Laissez-moi vivre, et Dieu prolongera v^{os} jours ? »

La crainte du pêcheur fit rire le génie, qui lui répondit : « Non, pêcheur, rassure-toi ; je n'ai jeté le vase que pour me divertir et voir si tu en serais alarmé ; et pour te persuader que je te veux tenir parole, prends tes filets, et me suis. » En prononçant ces mots, il se mit à marcher devant le pêcheur, qui, chargé de ses filets, le suivit avec quelque sorte de

défiance. Ils passèrent devant la ville , et montèrent au haut d'une montagne , d'où ils descendirent dans une vaste plaine qui les conduisit à un étang situé entre quatre collines.

Lorsqu'ils furent arrivés au bord de l'étang , le génie dit au pêcheur : « Jette tes filets , et prends du poisson. » Le pêcheur ne douta point qu'il n'en prît ; car il en vit une grande quantité dans l'étang : mais ce qui le surprit extrêmement , c'est qu'il remarqua qu'il y en avait de quatre couleurs différentes , c'est-à-dire de blancs , de rouges , de bleus , et de jaunes. Il jeta ses filets , et en amena quatre , dont chacun était d'une de ces couleurs. Comme il n'en avait jamais vu de pareils , il ne pouvait se lasser de les admirer ; et jugeant qu'il en pourrait tirer une somme assez considérable , il en avait beaucoup de joie. « Emporte ces poissons , lui dit le génie , et va les présenter à ton sulthan ; il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet étang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour ; autrement il t'en arrivera du mal , prends-y garde ; c'est l'avis que je te donne ; si tu le suis exactement , tu t'en trouveras bien. » En disant cela , il frappa du pied la terre , qui s'ouvrit , et se referma après l'avoir englouti.

Le pêcheur , résolu à suivre de point en point les conseils du génie , se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la ville , fort content de sa pêche , et faisant mille réflexions sur son

aventure. Il alla droit au palais du sulthan pour lui présenter ses poissons.....

Mais, sire, dit Cheherazade, j'aperçois le jour ; il faut que je m'arrête en cet endroit. Ma sœur, dit alors Dinarzade, que les derniers événemens que vous venez de raconter, sont surprenans ! Si le sulthan mon maître me laisse vivre jusqu'à demain, répondit Cheherazade, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du pêcheur encore plus merveilleuse que le commencement, et incomparablement plus agréable. Chahriar, curieux de voir si le reste de l'histoire du pêcheur était tel que la sulthane le promettait, différa encore l'exécution de la loi cruelle qu'il s'était faite.

XXIII^e NUIT.

VERS la fin de la vingt-troisième nuit, Dinarzade appela la sulthane, et lui dit : Ma sœur, je suis dans une extrême impatience d'entendre la suite de l'histoire du pêcheur. Cheherazade, avec la permission du sulthan, la reprit aussitôt de cette sorte :

Sire, je laisse à penser à votre majesté, quelle fut la surprise du sulthan lorsqu'il vit les quatre poissons que le pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention ; et après les avoir admirés assez long - temps : « Prenez ces poissons, dit-il à son premier vézyr, et les portez à l'habile cuisinière que l'empereur des Grecs m'a envoyée ; je

m' imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux. » Le vézyr les porta lui-même à la cuisinière ; et les lui remettant entre les mains : « Voilà , lui dit-il , quatre poissons qu'on vient d'apporter au sulthan ; il vous ordonne de les lui apprêter. » Après s'être acquitté de cette commission , il retourna vers le roi son maître , qui le chargea de donner quatre cents pièces d'or au pêcheur ; ce qu'il exécuta très-fidèlement. Le pêcheur , qui n'avait jamais possédé une si grande somme à la fois , concevait à peine son bonheur , et le regardait comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il était réel par le bon usage qu'il en fit , en l'employant aux besoins de sa famille.

Mais , sire , poursuivit Cheherazade , après vous avoir parlé du pêcheur , il faut vous parler aussi de la cuisinière du sulthan , que nous allons trouver dans un grand embarras. Dabord qu'elle eut nettoyé les poissons que le vézyr lui avait donnés , elle les mit sur le feu dans une casserole avec de l'huile pour les frire ; lorsqu'elle les crut assez cuits d'un côté , elle les tourna de l'autre. Mais , ô prodige inouï , à peine furent-ils tournés , que le mur de la cuisine s'entr'ouvrit ! Il en sortit une jeune dame d'une beauté admirable , et d'une taille avantageuse ; elle était habillée d'une étoffe de satin à fleurs , façon d'Égypte , avec des pendans d'oreille , un collier de grosses perles , des brasselets garnis d'or et de rubis ; et elle tenait une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la casserole , au grand étonnement de la cuisinière , qui demeura immobile à cette vue ; et frappant un des poissons de sa baguette : « Poisson ,

poisson, lui dit-elle, es-tu dans ton devoir?» le poisson n'ayant rien répondu, elle répéta les mêmes paroles, et alors les quatre poissons levèrent la tête tous ensemble, et lui dirent très-distinctement : « Oui, oui, « si vous comptez, nous comptons; si vous payez vos « vos dettes, nous payons les nôtres; si vous fuyez, « nous vainquons et nous sommes contents. » Dès qu'ils eurent achevé ces mots, la jeune dame renversa la casserole, et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma aussitôt et se remit dans le même état où il était auparavant.

La cuisinière, que toutes ces merveilles avaient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons qui étaient tombés sur la braise; mais elle les trouva plus noirs que du charbon, et hors d'état d'être servis au sulthan. Elle en eut une vive douleur, et se mettant à pleurer : « Hélas, disait-elle, que vais-je devenir ! Quand je conterai au sulthan ce que j'ai vu, je suis sûre qu'il ne me croira point; dans quelle colère ne sera-t-il pas contre moi ? »

Pendant qu'elle s'affligeait ainsi, le grand vézyr entra, et lui demanda si les poissons étaient prêts. Elle lui raconta tout ce qui était arrivé; et ce récit, comme on peut le penser, l'étonna fort; mais sans en parler au sulthan, il inventa une excuse qui le contenta. Cependant il envoya chercher le pêcheur à l'heure même; et quand il fut arrivé : « Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportés; car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les

ait servis au sulthan. » Le pêcheur ne lui dit pas ce que le génie lui avait recommandé ; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandait, il s'excusa sur la longueur du chemin, et promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement, le pêcheur partit durant la nuit, et se rendit à l'étang. Il y jeta ses filets, et les ayant retirés, il y trouva quatre poissons qui étaient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna aussitôt, et les porta au grand vézır dans le temps qu'il les lui avait promis. Ce ministre les prit et les porta lui-même encore dans la cuisine, où il s'enferma seul avec la cuisinière, qui commença à les habiller devant lui, et qui les mit sur le feu, comme elle avait fait pour les quatre autres le jour précédent. Lorsqu'ils furent cuits d'un côté, et qu'elle les eut tournés de l'autre, le mur de la cuisine s'entr'ouvrit encore, et la même dame parut avec sa baguette à la main ; elle s'approcha de la casserole, frappa un des poissons, lui adressa les mêmes paroles, et ils lui firent tous la même réponse en levant la tête.

Mais, sire, ajouta Chehérazade, voilà le jour qui paraît, et qui m'empêche de continuer cette histoire. Chahriar, jugeant bien que la suite en devait être fort curieuse, résolut de l'entendre la nuit suivante.

XXIV^e NUIT.

SIRE, dit Chehérazade, après que les quatre poissons eurent répondu à la jeune dame, elle renversa la casserole d'un coup de baguette, et se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle était sortie. Le grand vézyr ayant été témoin de tout ce qui s'était passé : « Cela est trop surprenant, dit-il, et trop extraordinaire, pour en faire un mystère au sulthan ; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. » En effet, il l'alla trouver, et lui en fit un rapport fidèle.

Le sulthan fort surpris, témoigna beaucoup d'empressement de voir ce miracle. Pour cet effet, il envoya chercher le pêcheur. « Mon ami, lui dit-il, ne pourrais-tu pas m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs ? » Le pêcheur répondit au sulthan, que si sa majesté voulait lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle désirait, il se promettait de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troisième fois, et il ne fut pas moins heureux que les deux autres ; car du premier coup de filet, il prit quatre poissons de couleurs différentes. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au roi, qui en eut d'autant plus de joie, qu'il ne s'attendait pas à les avoir sitôt, et qui lui fit donner encore quatre cents pièces de sa monnaie.

D'abord que le sulthan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui était néces-

saire pour les faire cuire. Là, s'étant enfermé avec son grand vézyr, ce ministre les habilla, les mit ensuite sur le feu dans une casserole, et quand ils furent cuits d'un côté, il les tourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit; mais au lieu de la jeune dame, ce fut un noir qui en sortit. Ce noir avait un habillement d'esclave; il était d'une grosseur et d'une grandeur gigantesques, et tenait un gros bâton vert à la main. Il s'avança jusqu'à la casserole, et touchant de son bâton un des poissons, il lui dit d'une voix terrible : « Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir ? » A ces mots, les poissons levèrent la tête, et répondirent : « Oui, oui, nous y sommes; si vous comptez, nous « comptons; si vous payez vos dettes, nous payons les « nôtres; si vous fuyez, nous vainquons et nous sommes « contens. »

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles, que le noir renversa la casserole au milieu du cabinet et réduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fièrement, et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma et qui parut dans le même état qu'auparavant.

« Après ce que je viens de voir, dit le sulthan à son grand vézyr, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons, sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire dont je veux être éclairci. » Il envoya chercher le pêcheur; on le lui amena : « Pêcheur, lui dit-il, les poissons que tu nous a apportés, me causent bien de l'inquiétude. En quel endroit les as-tu pêchés ? » « Sire, répondit-il, je les ai

pêchés dans un étang qui est situé entre quatre collines, au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. »
 « Connaissez-vous cet étang, dit le sulthan au vézyr ? »
 « Non, sire, répondit le vézyr, je n'en ai jamais ouï parler ; il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs et au-delà de cette montagne. » Le sulthan demanda au pêcheur à quelle distance de son palais était l'étang ; le pêcheur assura qu'il n'y avait pas plus de trois heures de chemin. Sur cette assurance, et comme il restait encore assez de jour pour y arriver avant la nuit, le sulthan commanda à toute sa cour de monter à cheval, et le pêcheur leur servit de guide.

Ils montèrent tous la montagne ; et en descendant ils virent, avec beaucoup de surprise, une vaste plaine que personne n'avait remarquée jusqu'alors. Enfin ils arrivèrent à l'étang, qu'ils trouvèrent effectivement situé entre quatre collines, comme le pêcheur l'avait rapporté. L'eau en était si transparente, qu'ils remarquèrent que tous les poissons étaient semblables à ceux que le pêcheur avait apportés au palais.

Le sulthan s'arrêta sur le bord de l'étang ; et après avoir quelque temps regardé les poissons avec admiration, il demanda à ses émirs et à tous les courtisans, s'il était possible qu'ils n'eussent pas encore vu cet étang, qui était si peu éloigné de la ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. « Puisque vous convenez tous, leur dit-il, que vous n'en avez jamais ouï parler, et que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je suis résolu à ne pas rentrer dans mon palais, que je n'aie

su pour quelle raison cet étang se trouve ici, et pourquoi il n'y a dedans que des poissons de quatre couleurs. » Après avoir dit ces paroles, il ordonna de camper, et aussitôt son pavillon et les tentes de sa maison furent dressées sur les bords de l'étang.

A l'entrée de la nuit, le sulthan, retiré sous son pavillon, parla en particulier à son grand vézyr, et lui dit : « Vézyr, j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude : cet étang transporté dans ces lieux, ce noir qui nous est apparu dans mon cabinet, ces poissons que nous avons entendus parler, tout cela irrite tellement ma curiosité, que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet, je médite un dessein que je veux absolument exécuter. Je vais seul m'éloigner de ce camp ; je vous ordonne de tenir mon absence secrète ; demeurez sous mon pavillon ; et, demain matin, quand mes émirs et mes courtisans se présenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur disant que j'ai une légère indisposition, et que je veux être seul. Les jours suivans vous continuerez de leur dire la même chose, jusqu'à ce que je sois de retour. »

Le grand vézyr dit plusieurs choses au sulthan, pour tâcher de le détourner de son dessein : il lui représenta le danger auquel il s'exposait, et la peine qu'il allait prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuiser son éloquence, le sulthan ne renonça point à sa résolution, et se prépara à l'exécuter. Il prit un habillement commode pour marcher à pied ; il se munit d'un sabre ; et, dès qu'il vit que tout était

tranquille dans son camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des collines, qu'il monta aisément. Il la descendit avec une facilité plus grande encore; et, lorsqu'il fut dans la plaine, il marcha jusqu'au lever du soleil. Alors apercevant de loin devant lui un grand édifice, il s'en réjouit, dans l'espérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il voulait savoir. Quand il en fut près, il remarqua que c'était un palais magnifique ou plutôt un château très-fort, d'un beau marbre noir poli, et couvert d'un acier fin et uni comme une glace de miroir. Ravi de n'avoir pas été long-temps sans rencontrer quelque chose digne au moins de sa curiosité, il s'arrêta devant la façade du château, et la considéra avec beaucoup d'attention.

Il s'avança ensuite jusqu'à la porte, qui était à deux battans, dont l'un était ouvert. Quoiqu'il lui fût facile d'entrer, il crut néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup assez légèrement, et attendit quelque temps; ne voyant venir personne, il s'imagina qu'on ne l'avait pas entendu; c'est pourquoi il frappa un second coup plus fort; mais ne voyant ni n'entendant personne, il redoubla; personne ne parut encore. Cela le surprit extrêmement; car il ne pouvait penser qu'un château si bien entretenu fût abandonné. « S'il n'y a personne, disait-il en lui-même, je n'ai rien à craindre; et s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre. »

Enfin le sulthan entra; et s'avancant sous le vestibule: « N'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour

recevoir un étranger qui aurait besoin de se rafraîchir en passant? » Il répéta la même chose deux ou trois fois; mais, quoiqu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une cour très-spacieuse; et, regardant de tous cotés pour voir s'il ne découvrirait point quelqu'un, il n'aperçut pas le moindre être vivant....

XXV^e NUIT.

CHEHÉRAZADE reprit le conte du jour précédent; et s'adressant toujours à Chahriar : Sire, dit-elle, le sulthan, ne voyant personne dans la cour où il était, entra dans de grandes salles, dont les tapis de pied étaient de soie, les estrades et les sofas couverts d'étoffe de la Mekke, et les portières, des plus riches étoffes des Indes, relevées d'or et d'argent. Il passa ensuite dans un salon merveilleux, au milieu duquel il y avait un grand bassin avec un lion d'or massif à chaque coin. Les quatre lions jetaient de l'eau par la gueule, et cette eau, en tombant, formait des diamans et des perles; ce qui n'accompagnait pas mal un jet d'eau, qui, s'élançant du milieu du bassin, allait presque frapper le fond d'un dôme peint à l'arabesque.

Le château, de trois côtés, était environné d'un jardin, que les parterres, les pièces d'eau, les bosquets et mille autres agrémens concouraient à embellir: et ce qui achevait de rendre ce lieu admirable,

c'était une infinité d'oiseaux qui y remplissaient l'air de leurs chants harmonieux, et qui y faisaient toujours leur demeure, parce que des filets tendus au-dessus des arbres et du palais, les empêchaient d'en sortir.

Le sulthan se promena long-temps d'appartemens en appartemens, où tout lui parut grand et magnifique. Lorsqu'il fut las de marcher, il s'assit dans un cabinet ouvert, qui avait vue sur le jardin; et là, rempli de tout ce qu'il avait déjà vu et de tout ce qu'il voyait encore, il faisait des réflexions sur tous ces différens objets, quand tout à coup une voix plaintive vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, et il entendit distinctement ces tristes paroles :

« O fortune, qui n'as pu me laisser jouir long-
« temps d'un heureux sort, et qui m'as rendu le plus
« infortuné de tous les hommes, cesse de me persé-
« cuter, et viens, par une prompte mort, mettre fin
« à mes douleurs. Hélas! est-il possible que je sois
« encore en vie après les tourmens que j'ai soufferts? »

Le sulthan touché de ces plaintes, se leva pour aller du côté d'où elles étaient parties. Lorsqu'il fut à la porte d'une grande salle, il ouvrit la portière, et vit un jeune homme bien fait, et très-richement vêtu, qui était assis sur un trône un peu élevé de terre. La tristesse était peinte sur son visage. Le sulthan s'approcha de lui, et le salua. Le jeune homme lui rendit son salut, en lui faisant une inclination de tête fort basse; et comme il ne se levait pas :

« Seigneur, dit-il au sulthan, je juge bien que vous méritez que je me lève pour vous recevoir et vous rendre tous les honneurs possibles; mais une raison si forte s'y oppose, que vous ne devez pas m'en savoir mauvais gré. » « Seigneur, lui répondit le sulthan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quant au sujet que vous avez de ne pas vous lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du soulagement à vos maux, je m'y emploierais de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs; mais de grace, apprenez-moi auparavant ce que signifie cet étang qui est près d'ici, et où l'on voit des poissons de quatre couleurs différentes; ce que c'est que ce château; pourquoi vous vous y trouvez, et d'où vient que vous y êtes seul? »

Au lieu de répondre à ces questions, le jeune homme se mit à pleurer amèrement. « Que la fortune est inconstante, s'écria-t-il! Elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevés. Où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle, et dont les jours sont toujours purs et sereins? »

Le sulthan, ému de compassion, le pria très-instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. « Hélas! seigneur, lui répondit le jeune homme, comment pourrais-je ne pas être affligé; et le moyen

que mes yeux ne soient pas des sources intarissables de larmes? » A ces mots, ayant levé sa robe, il fit voir au sulthan qu'il n'était homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que l'autre moitié de son corps était de marbre noir.....

En cet endroit Chehérazade interrompit son discours, pour faire remarquer au sulthan des Indes que le jour paraissait.

XXVI^e NUIT.

Vous jugez bien, poursuivit-elle la nuit suivante, que le sulthan fut étrangement étonné, quand il vit l'état déplorable où était le jeune homme: « Ce que vous montrez là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur, irrite ma curiosité; je brûle d'apprendre votre histoire, qui doit être, sans doute, fort étrange; et je suis persuadé que l'étang et les poissons y ont quelque part; ainsi, je vous conjure de me la raconter; vous y trouverez quelque sorte de consolation, puisqu'il est certain que les malheureux trouvent une espèce de soulagement à conter leurs malheurs. » « Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, repartit le jeune homme, quoique je ne puisse vous la donner sans renouveler mes vives douleurs; mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit et vos yeux mêmes à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire. »

HISTOIRE

DU JEUNE ROI DES ILES NOIRES.

« Vous saurez , seigneur, continua-t-il , que mon père , qui s'appelait Mahmoud , était roi de cet état. C'est le royaume des Iles-Noires , qui prend son nom des quatre petites montagnes voisines ; car ces montagnes étaient autrefois des îles ; et la capitale où le roi mon père faisait son séjour , était dans l'endroit où est actuellement cet étang que vous avez vu. La suite de mon histoire vous instruira de tous ces changemens.

« Le roi mon père mourut à l'âge de soixante-dix ans. Je n'eus pas plus tôt pris sa place , que je me mariaï ; et la personne que je choisis pour partager la dignité royale avec moi , était ma cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna ; et, de mon côté, je conçus pour elle tant de tendresse , que rien n'était comparable à notre union. Au bout de cinq années , je m'aperçus que la reine n'avait plus de goût pour moi.

« Un jour qu'elle était au bain l'après-dînée , je me sentis une envie de dormir , et je me jetai sur un sofa. Deux de ses femmes qui se trouvèrent alors dans ma chambre , vinrent s'asseoir , l'une à ma tête , et l'autre à mes pieds , avec un éventail à la main , tant pour modérer la chaleur , que pour me garantir des mouches qui auraient pu troubler mon sommeil.

Elles me croyaient endormi, et elles s'entretenaient tout bas ; mais j'avais seulement les yeux fermés, et je ne perdis pas une parole de leur conversation.

« Une de ces femmes dit à l'autre : « N'est-il pas vrai que la reine a grand tort de ne pas aimer un prince aussi aimable que le nôtre ? » « Assurément, répondit la seconde. Pour moi, je n'y comprends rien, et je ne sais pourquoi elle sort toutes les nuits, et le laisse seul : est-ce qu'il ne s'en aperçoit pas ? » « Hé comment voudrais-tu qu'il s'en aperçût ? reprit la première. Elle mêle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond, qu'elle a le temps d'aller où il lui plaît ; et à la pointe du jour, elle revient se coucher auprès de lui ; alors elle le réveille, en lui passant sous le nez une certaine odeur. »

« Jugez, seigneur, de ma surprise à ce discours, et des sentimens qu'il m'inspira. Néanmoins, quelque émotion qu'il me pût causer, j'eus assez d'empire sur moi pour dissimuler : je fis semblant de m'éveiller, et de n'avoir rien entendu.

« La reine revint du bain ; nous soupâmes ensemble, et, avant que de nous coucher, elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau, que j'avais coutume de boire ; mais, au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui était ouverte, et je jetai l'eau si adroitement, qu'elle ne s'en aperçut pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bu.

« Nous nous couchâmes ensuite ; et bientôt après,

croyant que j'étais endormi , quoique je ne le fusse pas , elle se leva avec si peu de précaution , qu'elle dit assez haut : « Dors , et puisses-tu ne te réveiller
« jamais ! » Elle s'habilla promptement , et sortit de la chambre..... »

XXVII^e NUIT.

« D'ABORD que la reine fut sortie , poursuivit le roi des Îles-Noires , je me levai et m'habillai à la hâte ; je pris mon sabre , et la suivis de si près , que je l'entendis bientôt marcher devant moi. Alors réglant mes pas sur les siens , je marchai doucement , de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça ; et la dernière qui s'ouvrit , fut celle du jardin où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte , afin qu'elle ne pût m'apercevoir pendant qu'elle traversait un parterre ; et , la conduisant des yeux autant que l'obscurité me le permettait , je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étaient bordées de palissades fort épaisses. Je m'y rendis par un autre chemin ; et , me glissant derrière la palissade d'une allée assez longue , je la vis se promener avec un homme.

« Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs discours ; et voici ce que j'entendis : « Je
« ne mérite pas , disait la reine à son amant , le re-
« proche que vous me faites de n'être pas assez di-

« ligente : vous savez bien la raison qui m'en empêche.
« Mais si toutes les marques d'amour que je vous ai
« données jusqu'à présent, ne suffisent pas pour vous
« persuader de ma sincérité, je suis prête à vous en
« donner de plus éclatantes : vous n'avez qu'à com-
« mander; vous savez quel est mon pouvoir. Je vais,
« si vous le souhaitez, avant que le soleil se lève,
« changer cette grande ville et ce beau palais en des
« ruines affreuses, qui ne seront habitées que par des
« loups, des hiboux et des corbeaux. Voulez-vous que
« je transporte toutes les pierres de ces murailles si
« solidement bâties, au-delà du mont Caucase, et
« hors des bornes du monde habitable? Vous n'aurez
« qu'à dire un mot, et tous ces lieux vont changer
« de face. »

« Comme la reine achevait ces paroles, son amant et elle se trouvant au bout de l'allée, tournèrent pour entrer dans une autre, et passèrent devant moi. J'avais déjà tiré mon sabre; et comme l'amant était de mon côté, je le frappai sur le cou, et le renversai par terre. Je crus l'avoir tué; et dans cette opinion, je me retirai brusquement sans me faire connaître à la reine, que je voulus épargner, parce qu'elle était ma parente.

« Cependant le coup que j'avais porté à son amant était mortel; mais elle lui conserva la vie par la force de ses enchantemens, de manière toutefois qu'on peut dire de lui, qu'il n'est ni mort ni vivant. Comme je traversais le jardin pour regagner le palais, j'entendis la reine qui poussait de grands cris; et, jugeant par là

de sa douleur, je me sus bon gré de lui avoir laissé la vie.

« Lorsque je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai; et, satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avait offensé, je m'endormis. En me réveillant le lendemain, je trouvai la reine couchée auprès de moi.....

XXVIII^e NUIT.

« JE ne vous dirai point, continua le roi des quatre Iles-Noires, si elle dormait ou non; mais je me levai sans faire du bruit, et je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil; et à mon retour, la reine, habillée de deuil, les cheveux épars, et en partie arrachés, vint se présenter devant moi. » « Sire, me dit-elle, je viens supplier votre majesté de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même temps, sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les faibles marques. » « Hé quelles sont ces nouvelles, madame, lui dis-je? » « La mort de la reine ma mère, me répondit-elle, celle du roi mon père, tué dans une bataille, et celle d'un de mes frères, qui est tombé dans un précipice (1). »

(1) La difficulté des communications entre les divers pays de l'Orient, rend cette ruse de la reine beaucoup moins invraisemblable qu'elle ne le serait en Europe.

« Je ne fus pas fâché qu'elle prît ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction, et je jugeai qu'elle ne me soupçonnait pas d'avoir tué son amant. « Madame, lui dis-je, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prends toute la part que je dois y prendre. Je serais extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite. Pleurez : vos larmes sont d'infailibles marques de votre excellent naturel. J'espère néanmoins que le temps et la raison pourront modérer vos douleurs. »

« Elle se retira dans son appartement, où, se livrant sans réserve à ses chagrins, elle passa une année entière à pleurer et à s'affliger. Au bout de ce temps-là, elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sépulture dans l'enceinte du palais, où elle voulait, disait-elle, demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Je le lui permis, et elle fit bâtir un palais superbe, avec un dôme qu'on peut voir d'ici ; elle l'appela le Palais des larmes.

« Quand il fut achevé, elle y fit porter son amant, qu'elle avait fait transporter où elle avait jugé à propos, la même nuit que je l'avais blessé. Elle l'avait empêché de mourir jusqu'alors par des breuvages qu'elle lui avait fait prendre ; et elle continua de lui en donner et de les lui porter elle-même tous les jours dès qu'il fut au Palais des larmes.

« Cependant, avec tous ses enchantemens, elle ne pouvait guérir ce malheureux. Il était non-seulement hors d'état de marcher et de se soutenir, mais il avait

encore perdu l'usage de la parole, et il ne donnait aucun signe de vie que par ses regards. Quoique la reine n'eût que la consolation de le voir et de lui dire tout ce que son fol amour pouvait lui inspirer de plus tendre et de plus passionné, elle ne laissait pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étais bien informé de tout cela ; mais je feignais de l'ignorer.

« Un jour j'allai par curiosité au Palais des larmes, pour savoir quelle y était l'occupation de cette princesse ; et, d'un endroit où je ne pouvais être vu, je l'entendis parler dans ces termes à son amant : « Je
« suis désespérée de vous voir en l'état où vous êtes ;
« je ne sens pas moins que vous-même les maux cuisans que vous souffrez.... ; mais, chère ame, je vous
« parle toujours, et vous ne me répondez pas. Jusques à quand garderez-vous le silence ? Dites un
« mot seulement. Hélas ! les plus doux momens de
« ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos
« douleurs. Je ne puis vivre éloignée de vous, et je
« préférerais le plaisir de vous voir sans cesse à l'empire de l'univers. »

« A ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs et ses sanglots, je perdus enfin patience. Je me montrai ; et m'approchant d'elle : « Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer ; il est temps de mettre fin à une douleur qui nous déshonore tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez, et ce que vous vous devez à vous-même. » « Sire, me répondit-elle, s'il vous reste encore quelque considération, ou

plutôt quelque complaisance pour moi, je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels; il est impossible que le temps les diminue. »

« Quand je vis que mes discours, au lieu de la faire rentrer en son devoir, ne servaient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui parler, et me retirai. Elle continua de visiter tous les jours son amant; et durant deux années entières, elle ne fit que se désespérer.

« J'allai une seconde fois au Palais des larmes pendant qu'elle y était. Je me cachai encore, et j'entendis qu'elle disait à son amant : « Il y a trois ans que
« vous ne m'avez dit une seule parole, et que vous ne
« répondez point aux marques d'amour que je vous
« donne par mes discours et mes gémissemens; est-ce
« par insensibilité ou par mépris? O tombeau, aurais-
« tu détruit cet excès de tendresse qu'il avait pour
« moi? Aurais-tu fermé ces yeux qui me montraient
« tant d'amour, et qui faisaient toute ma joie? Non,
« non, je n'en crois rien. Dis-moi plutôt par quel mi-
« racle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor
« qui fut jamais. »

« Je vous avoue, seigneur, que je fus indigné de ces paroles; car enfin, cet amant chéri, ce mortel adoré, n'était pas tel que vous pourriez vous l'imaginer : c'était un Indien noir, originaire de ce pays. Je fus, dis-je, tellement indigné de ce discours, que je me montrai brusquement; et apostrophant le même tombeau : « O tombeau, m'écriai-je, que n'engloutis-

tu ce monstre qui fait horreur à la nature; ou plutôt que ne consumes-tu l'amant et la maîtresse ! »

« J'eus à peine achevé ces mots, que la reine, qui était assise auprès du noir, se leva comme une furie. « Ah cruel, me dit-elle, c'est toi qui causes ma douleur ! Ne pense pas que je l'ignore, je ne l'ai que trop long-temps dissimulé. C'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est ; et tu as la dureté de venir insulter une amante au désespoir ! »

« Oui, c'est moi, interrompis-je transporté de colère, c'est moi qui ai châtié ce monstre comme il le méritait ; je devais te traiter de la même manière ; je me repens de ne l'avoir point fait, et il y a trop long-temps que tu abuses de ma bonté. » En disant cela je tirai mon sabre, et je levai le bras pour la punir ; mais regardant tranquillement mon action : « Modère ton courroux, » me dit-elle avec un souris moqueur. En même temps elle prononça des paroles que je n'entendis point, et puis elle ajouta : « Par la vertu « de mes enchantemens, je te commande de devenir « tout à l'heure moitié marbre et moitié homme. » Aussitôt, seigneur, je devins tel que vous me voyez, déjà mort parmi les vivans, et vivant parmi les morts.....

XXIX^e NUIT.

« Après que la cruelle magicienne, indigne de porter le nom de reine, m'eut ainsi métamorphosé,

et m'eut fait passer dans cette salle par un autre enchantement, elle détruisit ma capitale, qui était très-florissante et fort peuplée; elle anéantit les maisons, les places publiques et les marchés, et fit l'étang et la campagne déserte que vous avez pu voir. Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang, sont les quatre sortes d'habitans de différentes religions qui la composaient; les blancs étaient les Musulmans; les rouges, les Perses, adorateurs du feu; les bleus, les Chrétiens; les jaunes, les Juifs (1) : les quatre collines étaient les quatre îles qui donnaient le nom à ce royaume. J'appris tout cela de la magicienne, qui, pour comble d'affliction, m'annonça elle-même ces effets de sa rage. Ce n'est pas tout encore; elle n'a point borné sa fureur à la destruction de mon empire et à ma métamorphose : elle vient chaque jour me donner sur les épaules nues, cent coups de nerf de bœuf, qui me mettent tout en sang. Quand ce supplice est achevé, elle me couvre d'une grosse étoffe de poil de chèvre, et met, par dessus, cette robe de brocard que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour se moquer de moi. »

En cet endroit de son discours, le jeune roi des îles Noires ne put retenir ses larmes; et le sulthan en eut le cœur si navré, qu'il ne put prononcer une parole pour le consoler. Peu de temps après, le jeune roi, levant les yeux au ciel, s'écria : « Puissant créa-

(1) Ces couleurs sont en général celles qui distinguent les turbans de ces différentes croyances.

« teur de toutes choses, je me soumets à vos jugemens.
« et aux décrets de votre providence ! Je souffre pa-
« tiemment tous mes maux, puisque telle est votre
« volonté ; mais j'espère que votre bonté infinie m'en
« récompensera. »

Le sulthan, attendri par le récit d'une histoire si étrange, et animé du désir de venger ce malheureux prince, lui dit : « Apprenez-moi où se retire cette perfide magicienne, et où peut être son indigne amant qui est enseveli avant sa mort. » « Seigneur, lui répondit le prince, l'amant, comme je vous l'ai déjà dit, est au Palais des larmes, dans un tombeau en forme de dôme ; et ce palais communique à ce château du côté de la porte. Pour ce qui est de la magicienne, je ne puis vous dire précisément où elle se retire ; mais tous les jours au lever du soleil, elle va visiter son amant, après avoir fait sur moi la sanglante exécution dont je vous ai parlé ; et vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une si grande cruauté. Elle lui porte le breuvage, le seul aliment qui ait conservé sa vie jusqu'à présent ; et elle ne cesse de lui faire des plaintes sur le silence qu'il a toujours gardé depuis qu'il est blessé. »

« Prince qu'on ne peut assez plaindre, repartit le sulthan, on ne saurait être plus vivement touché de votre malheur que je le suis. Jamais rien de si extraordinaire n'est arrivé à personne ; il n'y manque qu'une chose : c'est la vengeance qui vous est due ; mais je n'oublierai rien pour vous la procurer. »

En effet, le sulthan, en s'entretenant sur ce sujet

avec le jeune prince, après lui avoir déclaré qui il était, et pourquoi il était entré dans ce château, imagina un moyen de le venger, qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y avait à prendre pour faire réussir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant.

Cependant la nuit étant fort avancée, le sulthan prit quelque repos. Pour le jeune prince, il la passa à son ordinaire, dans une insomnie continuelle; car il ne pouvait dormir depuis qu'il était enchanté, mais avec quelque espérance néanmoins d'être bientôt délivré de ses souffrances.

Le lendemain le sulthan se leva dès qu'il fut jour; et pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit son habillement de dessus, qui l'aurait embarrassé, et s'en alla au Palais des larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, et il sentit une odeur délicieuse qui sortait de plusieurs cassolettes d'or fin, d'un travail admirable, toutes rangées avec beaucoup d'ordre.

Dès qu'il aperçut le lit où le noir était couché, il tira son sabre, et ôta, sans résistance, la vie à ce misérable, dont il traîna le corps dans la cour du château, où il le jeta dans un puits. Après cette expédition, il alla se coucher dans le lit du noir, mit son sabre près de lui sous la couverture, et y demeura pour achever ce qu'il avait projeté.

La magicienne arriva bientôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où était le roi des îles Noires, son mari. Elle le dépouilla, et commença par lui don-

ner sur les épaules les cent coups de nerf de bœuf, avec une barbarie qui n'a point d'exemple. Le pauvre prince avait beau remplir le palais de ses cris, et la conjurer de la manière du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui, la cruelle ne cessa de le frapper, qu'après lui avoir donné les cent coups. « Tu n'as pas eu compassion de mon amant, lui disait-elle, tu n'en dois point attendre de moi..... »

XXX^e NUIT.

Sire, reprit Chehérazade, après que la magicienne eut donné cent coups de nerf de bœuf au roi son mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chèvre, et de la robe de brocard par dessus. Elle alla ensuite au Palais des larmes; et, en y entrant, elle renouvela ses pleurs, ses cris et ses lamentations; puis s'approchant du lit où elle croyait que son amant était toujours : « Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainsi troublé le contentement d'une amante aussi tendre et aussi passionnée que je le suis ! O toi qui me reproches que je suis trop inhumaine quand je te fais sentir les effets de mon ressentiment, prince cruel, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance ? Traître ! en attendant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne ? Hélas ! ajouta-t-elle, en adressant la parole au sulthan, et croyant parler au noir, mon soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence ? Êtes-vous résolu à me laisser mourir sans me donner la consolation de me

dire encore que vous m'aimez? Mon ame, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure. »

Alors le sulthan, feignant de sortir d'un profond sommeil; et contrefaisant le langage des noirs, répondit à la reine, d'un ton grave : « Il n'y a de force « et de pouvoir qu'en Dieu seul, qui est tout-puis-
« sant. » A ces paroles, la magicienne, qui ne s'y attendait pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joie. « Mon cher seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompé-je pas? Est-il bien vrai que je vous entends, et que vous me parlez? » « Malheureuse, reprit le sulthan, es-tu digne que je réponde à tes discours? » « Hé pourquoi, répliqua la reine, me faites-vous ce reproche? » « Les cris, repartit-il, les pleurs et les gémissemens de ton mari, que tu traites tous les jours avec tant d'indignité et de barbarie, m'empêchent de dormir nuit et jour. Il y a long-temps que je serais guéri, et que j'aurais recouvré l'usage de la parole, si tu l'avais désenchanté : voilà la cause de ce silence que je garde, et dont tu te plains. » « Hé bien, dit la magicienne, pour vous apaiser je suis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende sa première forme? » « Oui, répondit le sulthan, et hâte-toi de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris. »

La magicienne sortit aussitôt du Palais des larmes. Elle prit une tasse d'eau, et prononça dessus des paroles qui la firent bouillir comme si elle eût été sur le feu. Elle alla ensuite à la salle où était le jeune roi son mari; elle jeta de cette eau sur lui, en disant :

« Si le Créateur de toutes choses t'a formé tel que
« tu es présentement ou s'il est en colère contre toi,
« ne change pas; mais si tu n'es dans cet état que
« par la vertu de mon enchantement, reprends ta
« forme naturelle, et redeviens tel que tu étais au-
« paravant. » A peine eut-elle achevé ces mots, que
le prince se retrouvant en son premier état, se leva
librement, avec toute la joie qu'on peut s'imaginer,
et il en rendit grâces à Dieu. La magicienne repren-
nant la parole : « Va, lui dit-elle, éloigne-toi de ce
château, et n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera
la vie. »

Le jeune roi, cédant à la nécessité, s'éloigna de
la magicienne, sans répliquer, et se retira dans un
lieu écarté, où il attendit impatiemment le succès du
dessein dont le sulthan venait de commencer l'exé-
cution avec tant de bonheur.

Cependant la magicienne retourna au Palais des
larmes; et en entrant, comme elle croyait toujours
parler au noir : « Cher amant, lui dit-elle, j'ai fait
ce que vous m'avez ordonné : rien ne vous empêche
de vous lever, et de me donner ainsi une satisfaction
dont je suis privée depuis si long-temps. »

Le sulthan continua de contrefaire le langage des
noirs. « Ce que tu viens de faire, répondit-il d'un
ton brusque, ne suffit pas pour me guérir; tu n'as
ôté qu'une partie du mal, il en faut couper jusqu'à
la racine. » « Mon aimable noir, reprit-elle, qu'en-
tendez-vous par la racine? » « Malheureuse, repartit
le sulthan, ne comprends-tu pas que je veux parler

de cette ville et de ses habitans, et des quatre îles que tu as détruites par tes enchantemens ? Tous les jours à minuit, les poissons ne manquent pas de lever la tête hors de l'étang, et de crier vengeance contre moi et contre toi. Voilà le véritable sujet du retardement de ma guérison. Va promptement rétablir les choses en leur premier état, et à ton retour, je te donnerai la main, et tu m'aideras à me lever. »

La magicienne, remplie de l'espérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, transportée de joie : « Mon cœur, mon ame, vous aurez bientôt recouvré votre santé ; car je vais faire ce que vous me commandez. » En effet, elle partit dans le moment ; et lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans sa main, et en fit une aspersion.....

XXXI^e NUIT.

LA magicienne n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles sur les poissons et sur l'étang, que la ville reparut à l'heure même. Les poissons redevinrent hommes, femmes ou enfans, Mahométans, Chrétiens, Persans ou Juifs, gens libres ou esclaves : chacun reprit sa forme naturelle. Les maisons et les boutiques furent bientôt remplies de leurs habitans, qui y trouvèrent toutes choses dans la même situation et dans le même ordre où elles étaient avant l'enchantement. La suite nombreuse du sulthan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut

pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville belle, vaste et bien peuplée.

Dès que la magicienne eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au Palais des larmes, pour en recueillir le fruit. « Mon cher seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé; j'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi : levez-vous donc, et me donnez la main. » « Approchez, » lui dit le sulthan, en contrefaisant toujours le langage des noirs. Elle s'approcha. « Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. » Elle obéit. Alors il se leva, et la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le temps de se reconnaître; et, d'un coup de sabre, il sépara son corps en deux parties. Cela étant fait, il laissa le cadavre sur la place, et sortant du Palais des larmes, il alla trouver le jeune prince des îles Noires, qui l'attendait avec impatience. « Prince, lui dit-il en l'embrassant, réjouissez-vous, vous n'avez plus rien à craindre : votre cruelle ennemie n'est plus. »

Le jeune prince remercia le sulthan d'une manière qui marquait que son cœur était pénétré de reconnaissance; et, pour prix du service si important qu'il lui avait rendu, il lui souhaita une longue vie, avec toutes sortes de prospérités. « Vous pouvez désormais, lui dit le sulthan, demeurer paisible dans votre capitale, à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne, qui en est si voisine; je vous y recevrai avec plaisir, et vous n'y serez pas moins honoré et respecté que chez vous. » « Puissant

monarque, répondit le roi, vous croyez donc être fort près de votre capitale? » « Oui, répliqua le sulthan, je le crois; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de chemin. » « Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune prince. Je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre capitale dans le peu de temps que vous dites, parce que la mienne était enchantée; mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce serait pour aller aux extrémités de la terre. Vous êtes mon libérateur; et, pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnaissance, je prétends vous accompagner, et j'abandonne sans regret mon royaume. »

Le sulthan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il était si loin de ses états, et il ne comprenait pas comment cela se pouvait faire. Mais le jeune roi des îles Noires le convainquit si bien de cette possibilité, qu'il n'en douta plus. « Il n'importe, reprit alors le sulthan : la peine de m'en retourner dans mes états est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé, et d'avoir acquis un fils en votre personne; car, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner, et que je n'ai point d'enfans, je vous regarde comme tel; et je vous fais, dès à présent, mon héritier et mon successeur. »

L'entretien du sulthan et du roi des îles Noires, se termina par les plus tendres embrassemens; après quoi, le jeune prince ne songea qu'aux préparatifs de

son voyage. Ils furent achevés en trois semaines, au grand regret de toute sa cour et de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur roi.

Enfin, le sulthan et le jeune prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargés de richesses inestimables, tirées des trésors du jeune roi, qui se fit suivre par cinquante cavaliers, parfaitement montés et équipés. Leur voyage fut heureux ; et lorsque le sulthan, qui avait envoyé des courriers pour donner avis de son retardement et de l'aventure qui en était la cause, fut près de sa capitale, les principaux officiers qu'il y avait laissés vinrent le recevoir, et l'assurèrent que sa longue absence n'avait apporté aucun changement dans son empire. Les habitans sortirent aussi en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, et firent des réjouissances qui durèrent plusieurs jours.

Le lendemain de son arrivée, le sulthan fit à tous ses courtisans assemblés un récit fort ample des choses qui, contre son attente, avaient rendu son absence si longue. Il leur déclara ensuite l'adoption qu'il avait faite du roi des quatre îles Noires, qui avait bien voulu abandonner un grand royaume pour l'accompagner et vivre avec lui. Enfin, pour reconnaître la fidélité qu'ils lui avaient tous gardée, il leur fit des largesses proportionnées au rang que chacun tenait à sa cour.

Pour le pêcheur, comme il était la première cause de la délivrance du jeune prince, le sulthan le com-

bla de biens, et le rendit, lui et sa famille, très-heureux le reste de leurs jours.

Chehérazade finit là le conte du pêcheur et du génie. Dinarzade lui dit qu'elle y avait pris un plaisir infini; et Chahriar lui ayant témoigné la même satisfaction, elle leur dit qu'elle en savait un autre qui était encore bien plus beau que celui-là, et que si le sulthan le lui voulait permettre, elle le raconterait le lendemain, car le jour commençait à paraître. Chahriar, curieux de savoir si ce nouveau conte serait aussi agréable qu'elle le promettait, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.

XXXII^e NUIT.

DINARZADE, suivant sa coutume, n'oublia pas d'appeler la sulthane, lorsqu'il en fut temps, et Chehérazade, sans lui répondre, commença un de ses contes.

HISTOIRE

DE TROIS CALENDERS, FILS DE ROIS, ET DE CINQ
DAMES DE BAGHDAD.

Sire, dit-elle en adressant la parole au sulthan, sous le règne du khalyfe Haroun Arrechy (1), il y

(1) Après la mort de Mahomet qui prenait le titre de khalyfe ou vicaire de Dieu, Aboubeker choisi par les Musulmans, prit celui de khalyfe ou vicaire du Prophète, auquel il joignit celui d'émir el moumenyn (commandeur des croyans).

Ce titre fut conservé par tous les princes qui furent à la tête de l'islamisme pendant les six premiers siècles de l'hégire.

avait à Bagdad un porteur, qui, malgré sa profession basse et pénible, ne laissait pas d'être homme d'esprit et de bonne humeur. Un matin qu'il était à son ordinaire, avec un grand panier à jour près de lui, dans une place où il attendait que quelqu'un eût besoin de son ministère, une jeune dame de belle taille, couverte d'un voile de mousseline, l'aborda, et lui dit d'un air gracieux : « Écoutez, porteur, prenez votre « panier, et suivez-moi. » Le porteur, enchanté de ce peu de paroles prononcées si agréablement, prit aussitôt son panier, le mit sur sa tête, et suivit la dame, en disant : « O jour heureux ! ô jour de bonne rencontre. »

Haroun Arrechydy, 5^e khalyfe de la dynastie des Abbas-sydes, naquit à Rey l'an 148 de l'hégire (765-6 de J. C.). Avant de monter sur le trône il se distingua par plusieurs victoires sur les Grecs de l'empire d'occident. Devenu khalyfe en l'an 170 (14 septembre 786), il ne démentit point la bonne opinion que ses premiers exploits avaient fait concevoir. Il pacifia les provinces révoltées, récompensa son précepteur Yahya le Barmécyste, auquel il avait de grandes obligations, mais que depuis il fit périr avec une insigne déloyauté (792). Plus d'une fois l'empire d'occident refusant de payer le tribut qu'il lui avait imposé, donna au khalyfe l'occasion de déployer sa puissance pour le faire rentrer dans le devoir.

Haroun envoya un ambassadeur à Charlemagne (807), et l'on possède encore à la Bibliothèque du roi, un jeu d'échecs qu'il fit offrir en présent à ce monarque.

Ce khalyfe protégeait les arts et les lettres qu'il cultivait lui-même avec succès.

Il mourut à Thous, l'an 193 de l'hégire (24 mars 809).

On lui reproche quelques actes de mauvaise foi.

D'abord, la dame s'arrêta devant une porte fermée, et frappa. Un chrétien vénérable par une longue barbe blanche, ouvrit, et elle lui mit de l'argent dans la main, sans lui dire un seul mot. Mais le chrétien qui savait ce qu'elle demandait, rentra, et peu de temps après apporta une grosse cruche d'un vin excellent. « Prenez cette cruche, dit la dame au porteur, et la mettez dans votre panier. » Cela étant fait, elle s'arrêta à la boutique d'une marchande de fruits et de fleurs, où elle choisit de plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coins, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lis, du jasmin, et de quelques autres sortes de fleurs et de plantes odoriférantes. Elle dit au porteur de mettre tout cela dans le panier, et de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût; ce que le porteur mit encore dans son panier par son ordre. A une autre boutique, elle prit des câpres, de l'estragon, de petits concombres, de la percepierre et autres herbes, le tout confit dans le vinaigre; à une autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes, et autres fruits semblables; à une autre encore, elle acheta toutes sortes de pâtes d'amande. Le porteur, en mettant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissait, dit à la dame : « Ma bonne dame, il fallait m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurais pris un cheval, ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge, pour

peu que vous en achetiez d'autres.» La dame rit de cette plaisanterie, et ordonna de nouveau au porteur de la suivre.

Elle entra chez un droguiste, où elle se fournit de toutes sortes d'eaux de senteur, de clous de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre, d'un gros morceau d'ambre gris, et de plusieurs autres épiceries des Indes; ce qui acheva de remplir le panier du porteur, auquel elle dit encore de la suivre. Alors ils marchèrent tous deux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un hôtel magnifique, dont la façade était ornée de belles colonnes, et qui avait une porte d'ivoire. Ils s'y arrêterent, et la dame frappa un petit coup....

XXXIII^e NUIT.

CHEHÉRAZADE continua de cette manière :

Pendant que la jeune dame et le porteur attendaient que l'on ouvrît la porte de l'hôtel, le porteur faisait mille réflexions. Il était étonné qu'une dame faite comme celle qu'il voyait, fit l'office de pourvoyeur; car enfin il jugeait bien que ce n'était pas une esclave: il lui trouvait l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre, et même une personne de distinction. Il lui aurait volontiers fait des questions pour s'informer de sa qualité; mais dans le temps qu'il se préparait à lui parler, une autre dame, qui vint ouvrir la porte, lui parut si belle, qu'il en demeura tout surpris; ou plutôt il fut si vivement frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en pensa laisser tomber son panier

avec tout ce qui était dedans, tant cette vue le mit hors de lui-même. Il n'avait jamais rencontré de beauté qui approchât de celle qu'il avait devant les yeux.

La dame qui avait amené le porteur s'aperçut du désordre qui se passait dans son ame, et du sujet qui le causait. Cette découverte la divertit; et elle prenait tant de plaisir à examiner la contenance du porteur, qu'elle ne songeait pas que la porte était ouverte. « Entrez donc, ma sœur, lui dit la belle portière; qu'attendez-vous? Ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé, qu'il n'en peut plus? »

Lorsqu'elle fut entrée avec le porteur, la dame qui avait ouvert la porte, la ferma; et tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, passèrent dans une cour très-spacieuse, et environnée d'une galerie à jour, qui communiquait à plusieurs appartemens de plain-pied, de la dernière magnificence. Il y avait dans le fond de cette cour un sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène, enrichies de diamans et de perles d'une grosseur extraordinaire, et garnies d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes, d'un travail admirable. Au milieu de la cour, il y avait un grand bassin bordé de marbre blanc, et plein d'une eau très-claire, qui y tombait abondamment par un mufle de lion de bronze doré.

Le porteur, tout chargé qu'il était, ne laissait pas d'admirer la magnificence de cette maison, et la propreté qui régnait partout; mais ce qui attira particulièrement son attention, fut une troisième dame,

qui lui parut encore plus belle que la seconde, et qui était assise sur le trône dont j'ai parlé. Elle en descendit dès qu'elle aperçut les deux premières dames, et s'avança au-devant d'elles. Il jugea par les égards que les autres avaient pour celle-là, qu'elle était la principale; et il ne se trompait pas. Cette dame se nommait Zobéide; celle qui avait ouvert la porte s'appelait Safie; et Amine était le nom de celle qui avait été aux provisions.

Zobéide dit aux deux dames en les abordant : « Mes sœurs, ne voyez-vous pas que ce bonhomme succombe sous le fardeau qu'il porte? Qu'attendez-vous pour le décharger? » Alors Amine et Safie prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derrière. Zobéide y mit aussi la main, et toutes trois le posèrent à terre. Elles commencèrent à le vider; et quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent, paya libéralement le porteur.....

Le jour venant à paraître en cet endroit, imposa silence à Chehérazade, et laissa à Chahriar, un grand désir d'entendre la suite; ce que ce prince remit à la nuit suivante.

XXXIV^e NUIT.

Le porteur, très-satisfait de l'argent qu'on lui avait donné, devait prendre son panier et se retirer; mais il ne put s'y résoudre : il se sentait malgré lui arrêter par le plaisir de voir trois beautés si rares, et qui lui paraissaient également charmantes; car Amine

avait aussi ôté son voile, et il ne la trouvait pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvait comprendre, c'est qu'il ne voyait aucun homme dans cette maison. Néanmoins la plupart des provisions qu'il avait apportées, comme les fruits secs, et les différentes sortes de gâteaux et de confitures, ne pouvaient convenir qu'à des gens qui voulaient boire et se réjouir.

Zobéide crut d'abord que le porteur s'arrêtait pour prendre haleine; mais voyant qu'il restait trop long-temps : « Qu'attendez-vous, lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment? Ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à Amine, donnez-lui encore quelque chose : qu'il s'en aille content. » « Madame, répondit le porteur, ce n'est pas cela qui me retient; je ne suis que trop payé de ma peine. Je vois bien que j'ai commis une incivilité en demeurant ici plus que je ne devais; mais j'espère que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois dames d'une beauté si peu commune. Une compagnie de femmes sans hommes est pourtant une chose aussi triste qu'une compagnie d'hommes sans femmes. » Il ajouta à ce discours plusieurs choses fort plaisantes pour prouver ce qu'il avançait. Il n'oublia pas de citer ce qu'on disait à Baghdad, qu'on n'est pas bien à table, si l'on n'y est quatre; et enfin il finit en concluant que puisqu'elles étaient trois, elles avaient besoin d'un quatrième.

Les dames se prirent à rire du raisonnement du porteur. Après cela, Zobéide lui dit d'un air sérieux :

« Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscretion ; mais , quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois sœurs, qui faisons si secrètement nos affaires, que personne n'en sait rien. Nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets ; et un bon auteur que nous avons lu, dit : « Garde ton secret, et ne
« le révèle à personne : qui le révèle n'en est plus le
« maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret,
« comment le sein de celui à qui tu l'auras confié
« pourra-t-il le contenir ? »

« Mesdames, reprit le porteur, à votre air seulement, j'ai jugé d'abord que vous étiez des personnes d'un mérite très-rare ; et je m'aperçois que je ne me suis pas trompé. Quoique la fortune ne m'ait pas donné assez de biens pour m'élever à une profession au-dessus de la mienne, je n'ai pas laissé de cultiver mon esprit autant que je l'ai pu, par la lecture des livres de science et d'histoire ; et vous me permettez, s'il vous plaît, de vous dire que j'ai lu aussi dans un autre auteur une maxime que j'ai toujours heureusement pratiquée : « Nous ne cachons notre secret ;
« dit-il, qu'à des gens reconnus de tout le monde
« pour des indiscrets, qui abuseraient de notre confiance ; mais nous ne faisons nulle difficulté de le
« découvrir aux sages, parce que nous sommes persuadés qu'ils sauront le garder. » « Le secret chez moi est dans une aussi grande sûreté que s'il était dans un cabinet dont la clef fût perdue, et la porte bien scellée. »

Zobéide connut que le porteur ne manquait pas d'esprit; mais jugeant qu'il avait envie d'être du régal qu'elles voulaient se donner, elle lui repartit en souriant : « Vous savez que nous nous préparons à nous régaler; mais vous savez en même temps que nous avons fait une dépense considérable, et il ne serait pas juste que, sans y contribuer, vous fussiez de la partie. » La belle Safie appuya le sentiment de sa sœur. « Mon ami, dit-elle au porteur, n'avez-vous jamais ouï dire ce que l'on dit assez communément : « Si vous apportez quelque chose, vous serez quelque chose avec nous; si vous n'apportez rien, re- « tirez-vous avec rien. »

Le porteur, malgré sa rhétorique, aurait peut-être été obligé de se retirer avec confusion, si Amine, prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobéide et à Safie : « Mes chères sœurs, je vous conjure de permettre qu'il demeure avec nous : il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira; vous voyez bien qu'il en est capable. Je vous assure que sans sa bonne volonté, sa légèreté et son courage à me suivre, je n'aurais pu venir à bout de faire tant d'emplettes en si peu de temps. D'ailleurs, si je vous répétais toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous seriez peu surprises de la protection que je lui donne. »

A ces paroles d'Amine, le porteur, transporté de joie, se laissa tomber sur les genoux, baisa la terre aux pieds de cette charmante personne; et en se relevant : « Mon aimable dame, lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur; vous y mettez

le comble par une action si généreuse; je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance. Au reste, mesdames, ajouta-t-il, en s'adressant aux trois sœurs ensemble, puisque vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse, et que je me considère comme un homme qui le mérite; non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos esclaves. » En achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avait reçu; mais la grave Zobéide lui ordonna de le garder. « Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus....

XXXV^e NUIT.

DINARZADE, le lendemain, ne manqua pas d'engager sa sœur à poursuivre le merveilleux conte qu'elle avait commencé. Chehérazade prit alors la parole, et s'adressant au sulthan : « Sire, dit-elle, je vais, avec votre permission, contenter la curiosité de ma sœur. » En même temps elle reprit l'histoire des trois Kalenders (1) :

Zobéide ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur. « Mais, mon ami, lui dit-elle, en consentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis

(1) Les Kalenders sont des religieux assez débauchés qui parcourent la Turquie et la Perse; leur esprit les fait souvent assez bien accueillir. Ils portent une coiffure d'une forme particulière.

que ce n'est pas seulement à condition que vous garderez le secret que nous avons exigé de vous, nous prétendons encore que vous observiez exactement les règles de la bienséance et de l'honnêteté. » Pendant qu'elle tenait ce discours, la charmante Amine quitta son habillement de ville, attacha sa robe à sa ceinture pour agir avec plus de liberté, et prépara la table; elle servit plusieurs sortes de mets, et mit sur un buffet des bouteilles de vin et des tasses d'or. Après cela, les dames se placèrent, et firent asseoir à leurs côtés le porteur, qui était satisfait au-delà de tout ce qu'on peut dire, de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine, qui s'était placée près du buffet, prit une bouteille et une tasse, se versa à boire, et but la première, suivant la coutume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après l'autre; puis, remplissant pour la quatrième fois la même tasse, elle la présenta au porteur, lequel, en la recevant, baisa la main d'Amine, et chanta, avant que de boire, une chanson, dont le sens était que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumés par où il passe, de même le vin qu'il allait boire, venant de sa main, en recevait un goût plus exquis que celui qu'il avait naturellement. Cette chanson réjouit les dames, qui chantèrent à leur tour. Enfin, la compagnie fut de très-bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long-temps et fut accompagné de tout ce qui pouvait le rendre agréable.

« Le jour allait bientôt finir, lorsque Safie, prenant la parole au nom des trois dames, dit au porteur : « Levez-vous, partez, il est temps de vous retirer. » Le porteur, ne pouvant se résoudre à les quitter, répondit : « Eh ! mesdames, où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve ? Je suis hors de moi-même, à force de vous voir et de boire : je ne retrouverais jamais le chemin de ma maison. Donnez-moi la nuit pour me reconnaître ; je la passerai où il vous plaira ; mais il ne me faut pas moins de temps pour me remettre dans le même état où j'étais lorsque je suis entré chez vous ; avec cela, je doute encore si je n'y laisserai pas la meilleure partie de moi-même. »

Amine prit une seconde fois le parti du porteur. « Mes sœurs, dit-elle, il a raison ; je lui sais bon gré de la demande qu'il nous fait. Il nous a assez bien diverties ; si vous voulez m'en croire, ou plutôt si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée, nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. » « Ma sœur, dit Zobéïde, nous ne pouvons rien refuser à votre prière. Porteur, continua-t-elle en s'adressant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grace ; mais nous y mettons une nouvelle condition. Quoi que nous puissions faire en votre présence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche pour nous en demander la raison ; car en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairait pas. Pre-

nez-y garde, et ne vous avisez pas d'être trop curieux, en voulant approfondir les motifs de nos actions. »

« Madame, repartit le porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, et encore moins de mon indiscretion. Ma langue, en cette occasion, sera immobile, et mes yeux seront comme un miroir, qui ne conserve rien des objets qu'il a reçus. » « Pour vous faire voir, reprit Zobéide d'un air très-sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous, levez-vous, et allez lire ce qui est écrit au-dessus de notre porte en dedans. »

Le porteur alla jusque là et y lut ces mots qui étaient écrits en gros caractères d'or : « Qui parle des choses qui ne le regardent point, entend ce qui ne lui plaît pas. » Il revint ensuite trouver les trois sœurs : « Mesdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas, et où vous puissiez avoir votre intérêt. »

Cette convention faite, Amine apporta le souper ; et quand elle eut éclairé la salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës et l'ambre gris, qui répandirent une odeur agréable, et firent une belle illumination, elle s'assit à table avec ses sœurs et le porteur. Ils recommencèrent à manger, à boire, à chanter et à réciter des vers. Les dames prenaient plaisir à enivrer le porteur, sous prétexte de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent

point épargnés ; enfin , ils étaient tous de la meilleure humeur du monde , lorsqu'ils entendirent frapper à la porte.....

XXXVI^e NUIT.

DÈS que les dames, poursuivit Chehérazade, entendirent frapper à la porte, elles se levèrent toutes trois en même temps pour aller ouvrir; mais Safie, à qui cette fonction appartenait particulièrement, fut la plus diligente; les deux autres se voyant prévenues, demeurèrent, et attendirent qu'elle vînt leur apprendre qui pouvait avoir affaire chez elles si tard. Safie revint. « Mes sœurs, dit-elle, il se présente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréablement ; et si vous êtes du même sentiment que moi , nous ne la laisserons point échapper. Il y a à notre porte trois kalanders; au moins ils me paraissent tels à leur habillement; mais ce qui va sans doute vous surprendre, ils sont tous trois borgnes de l'œil droit, et ont la tête, la barbe et les sourcils ras. Ils ne font, disent-ils, que d'arriver tout présentement à Baghdad, où ils ne sont jamais venus; et comme il est nuit, et qu'ils ne savent où aller loger, ils ont frappé par hasard à notre porte, et ils nous prient, pour l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir. Ils se mettent peu en peine du lieu que nous voudrions leur donner, pourvu qu'ils soient à couvert; ils se contenteront d'une écurie. Ils sont jeunes et assez bien faits; ils paraissent même avoir

beaucoup d'esprit; mais je ne puis penser, sans rire, à leur figure plaisante et uniforme.» En cet endroit, Safie s'interrompit elle-même, et se mit à rire de si bon cœur, que les deux autres dames et le porteur ne purent s'empêcher de rire aussi. « Mes bonnes sœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien que nous les fassions entrer? Il est impossible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre, nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, et ne nous seront point à charge, puisqu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit seulement, et que leur intention est de nous quitter dès qu'il fera jour. »

Zobéide et Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandait, et elle en savait bien la raison elle-même; mais elle leur témoigna une si grande envie d'obtenir d'elles cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuser. « Allez, lui dit Zobéide, faites-les donc entrer; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de ce qui ne les regardera pas, et de leur faire lire ce qui est écrit au-dessus de la porte. » A ces mots, Safie courut ouvrir avec joie, et peu de temps après, elle revint accompagnée des trois étrangers.

Les kalenders firent en entrant une profonde révérence aux dames qui s'étaient levées pour les recevoir, et qui leur dirent obligeamment qu'ils étaient les bien venus; qu'elles étaient bien aises de trouver l'occasion de les obliger et de contribuer à les re-

mettre de la fatigue de leur voyage; et enfin elles les invitèrent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu, et l'honnêteté des dames, firent concevoir aux kalenders une haute idée de ces belles hôtes; mais avant que de prendre place, ayant par hasard jeté les yeux sur le porteur, et le voyant habillé à peu près comme d'autres kalenders, avec lesquels ils étaient en différend sur plusieurs points de discipline, et qui ne se rasaient pas la barbe et les sourcils, un d'entre eux prit la parole : « Voilà , dit-il, apparemment un de nos frères arabes les révoltés. »

Le porteur, à moitié endormi, et la tête échauffée du vin qu'il avait bu, se trouva choqué de ces paroles; et sans se lever de sa place, il répondit aux kalenders, en les regardant fièrement : « Asseyez-vous, et ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lu au-dessus de la porte l'inscription qui y est ? Ne prétendez pas obliger le monde à vivre à votre mode; vivez à la nôtre. »

« Bon homme, reprit le kalender qui avait parlé, ne vous mettez point en colère; nous serions bien fâchés de vous en avoir donné le moindre sujet, et nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. » La querelle aurait pu avoir des suites; mais les dames s'en mêlèrent, et pacifièrent toutes choses.

Quand les kalenders se furent assis à table, les dames leur servirent à manger, et l'enjouée Safie particulièrement prit soin de leur verser à boire....

XXXVII^e NUIT.

APRÈS que les kalenders eurent bu et mangé à discrétion, ils témoignèrent aux dames qu'ils se feraient un grand plaisir de leur donner un concert, si elles avaient des instrumens, et qu'elles voulussent leur en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joie. La belle Safie se leva pour en aller chercher ; elle revint un moment ensuite, et leur présenta une flûte du pays, une flûte persane, et un tambour de basque. Chaque kalender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, et ils commencèrent tous trois à jouer un air. Les dames qui savaient des paroles sur cet air qui était des plus gais, l'accompagnèrent de leurs voix ; mais elles s'interrompaient de temps en temps par de grands éclats de rire que leur faisaient faire les paroles. Au plus fort de ce divertissement, et lorsque la compagnie était le plus en joie, on frappa à la porte. Safie cessa de chanter et alla voir ce que c'était.

Mais, sire, dit en cet endroit Chehérazade au sulthan, il est bon que votre majesté sache pourquoi l'on frappait si tard à la porte des dames ; en voici la raison : Le khalife Haroun Arrechyd avait coutume de marcher très-souvent la nuit incognito, pour savoir par lui-même si tout était tranquille dans la ville, et s'il ne s'y commettait pas de désordre.

Cette nuit-là le khalife était sorti de bonne heure,

accompagné de Giafar, son grand vézyr, et de Mesrour, chef des eunuques de son palais, tous trois déguisés en marchands. En passant par la rue des trois dames, ce prince, entendant le son des instrumens et des voix, et le bruit des éclats de rire, dit au vézyr : « Allez, frappez à la porte de cette maison où l'on fait tant de bruit ; je veux y entrer et en apprendre la cause. » Le vézyr eut beau lui représenter que c'étaient des femmes qui régalaient ce soir-là ; que le vin apparemment leur avait échauffé la tête, et qu'il ne devait pas s'exposer à recevoir d'elles quelque insulte ; qu'il n'étoit pas encore heure indue ; et qu'il ne falloit pas troubler leur divertissement. « Il n'importe, repartit le calife, frappez, je vous l'ordonne. »

C'étoit donc le grand vézyr Giafar qui avait frappé à la porte des dames par ordre du calife, qui ne vouloit pas être connu. Safie ouvrit ; et le vézyr remarquant à la clarté d'une bougie qu'elle tenait, que c'étoit une dame d'une grande beauté, joua parfaitement bien son personnage. Il lui fit une profonde révérence, et lui dit d'un air respectueux : « Madame, nous sommes trois marchands de Moussoul, arrivés depuis environ dix jours, avec de riches marchandises que nous avons en magasin dans un khan (1) où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette ville qui nous avait invités à l'aller voir. Il nous a régales d'une collation ; et comme

(1) Khan ou Caravanseraï : bâtiment qui dans l'Orient sert de magasin ou d'auberge pour les marchands ; les caravanes y sont reçues gratuitement ou pour un prix modique.

le vin nous avait mis de belle humeur, il a fait venir une troupe de danseuses. Il était déjà nuit; et dans le temps qu'on jouait des instrumens, que l'on dansait, et que la compagnie faisait grand bruit, le guet a passé et s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtés; pour nous, nous avons été assez heureux pour nous sauver par dessus une muraille; mais, ajouta le vézyr, comme nous sommes étrangers, et un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre escouade de guet, ou la même, avant que d'arriver à notre khan, qui est éloigné d'ici : nous y arriverions même inutilement; car la porte est fermée, et ne sera ouverte que demain matin, quelque chose qui puisse arriver; c'est pourquoi, madame, ayant ouï en passant des instrumens et des voix, nous avons jugé que l'on n'était pas encore retiré chez vous, et nous avons pris la liberté de frapper, pour vous supplier de nous donner asile jusqu'au jour. Si nous vous paraissions dignes de prendre part à votre divertissement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que nous y avons causée; sinon, faites-nous seulement la grace que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule. »

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le temps d'examiner le vézyr et les deux personnes qu'il disait marchands comme lui; et jugeant à leur physionomie que ce n'étaient pas des gens du commun, elle leur dit qu'elle n'était pas la maîtresse, et que s'ils voulaient se donner un moment de patience, elle reviendrait leur apporter la réponse.

Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancèrent quelque temps sur le parti qu'elles devaient prendre ; mais elles étaient naturellement bienfaisantes, et elles avaient déjà fait la même grace aux trois kalenders. Ainsi, elles résolurent de les laisser entrer...

XXXVIII^e NUIT.

Le khalyfe, son grand vézyr, et le chef de ses eunuques, dit la sulthane, ayant été introduits par la belle Safie, saluèrent les dames et les kalenders avec beaucoup de civilité. Les dames les reçurent de même, les croyant marchands ; et Zobéide, comme la principale, leur dit d'un air grave et sérieux qui lui convenait : « Vous êtes les bien venus ; mais avant toutes choses, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grace. » « Hé quelle grace, madame ? répondit le vézyr. Peut-on refuser quelque chose à de si belles dames ! » « C'est, reprit Zobéide, de n'avoir que des yeux et point de langue, de ne nous pas faire de questions sur quoi que vous puissiez voir, pour en apprendre la cause, et de ne point parler de ce qui ne vous regarde pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous serait point agréable. » « Vous serez obéie, madame, reprit le vézyr. Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets ; c'est bien assez que nous ayons attention à ce qui nous regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. » A ces mots

chacun s'assit, la conversation se lia, et l'on recommença à boire en l'honneur des nouveaux venus.

Pendant que le vézyr Giafar entretenait les dames, le khalyfe ne pouvait cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grace, leur humeur enjouée, et leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paraissait plus surprenant que les kalenders, tous trois borgnes de l'œil droit. Il se serait volontiers informé de cette singularité; mais la condition qu'on venait d'imposer à lui et à sa compagnie, l'empêcha d'en parler. Avec cela quand il faisait réflexion à la richesse des meubles, à leur arrangement, et à la propreté de cette maison, il ne pouvait se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'entretien étant tombé sur les divertissemens et les différentes manières de se réjouir, les kalenders se levèrent et dansèrent à leur mode une danse, qui augmenta la bonne opinion que les dames avaient déjà conçue d'eux, et qui leur attira l'estime du khalyfe et de sa compagnie.

Quand les trois kalenders eurent achevé leur danse, Zobéide se leva, et prenant Amine par la main : « Ma sœur, lui dit-elle, levez-vous; la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point, et leur présence n'empêchera pas que nous ne fassions ce que nous avons coutume de faire. » Amine, qui comprit ce que sa sœur voulait dire, se leva et emporta les plats, la table, les flacons, les tasses et les instrumens dont les kalenders avaient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire; elle balaya la

salle, mit à sa place tout ce qui était dérangé, moucha les bougies, et y appliqua d'autres bois d'aloës et d'autre ambre gris. Cela étant fait, elle pria les trois kalenders de s'asseoir sur le sofa d'un côté, et le khalyfe de l'autre avec sa compagnie. A l'égard du porteur, elle lui dit : « Levez-vous et vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire ; un homme tel que vous, qui est comme de la maison, ne doit pas demeurer dans l'inaction. »

Le porteur avait un peu cuvé son vin ; il se leva promptement, et, après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture : « Me voilà prêt, dit-il, de quoi s'agit-il ? » « Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle ; vous ne serez pas long-temps les bras croisés. » Peu de temps après, on vit paraître Amine avec un siège, qu'elle posa au milieu de la salle. Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, et l'ayant ouverte, elle fit signe au porteur de s'approcher. « Venez, lui dit-elle, et m'aidez. » Il obéit ; et y étant entré avec elle, il en sortit un moment après, suivi de deux chiennes noires, dont chacune avait un collier attaché à une chaîne qu'il tenait, et qui paraissaient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elles au milieu de la salle.

Alors Zobéide, qui s'était assise entre les kalenders et le khalyfe, se leva et marcha gravement jusqu'auprès du porteur. « Ça ! dit-elle en poussant un grand soupir, faisons notre devoir. » Elle se retroussa les bras jusqu'au coude, et après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : « Porteur, dit-elle, remettez une de ces

chiennes à ma sœur Amine, et approchez-vous de moi avec l'autre. »

Le porteur fit ce qu'on lui commandait; et quand il se fut approché de Zobéide, la chienne qu'il tenait commença à faire des cris, et se tourna vers Zobéide en levant la tête d'une manière suppliante; mais Zobéide, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisait pitié, ni à ses cris qui remplissaient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine; et lorsqu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jeta le fouet par terre; puis prenant la chaîne de la main du porteur, elle leva la chienne par les pattes; et se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste et touchant, elles pleurèrent l'une et l'autre. Enfin, Zobéide tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa; et remettant la chaîne au porteur : « Allez, lui dit-elle, remenez-la où vous l'avez prise, et amenez-moi l'autre. »

Le porteur remena la chienne fouettée au cabinet; et en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, et l'alla présenter à Zobéide qui l'attendait. « Tenez-la comme la première, lui dit-elle. » Puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura ensuite avec elle, essuya ses pleurs, la baisa, et la remit au porteur à qui la belle Amine épargna la peine de la remener au cabinet; car elle s'en chargea elle même.

Cependant les trois kalenders, le khalyfe et sa compagnie furent extraordinairement étonnés de cette

exécution. Ils ne pouvaient comprendre comment Zobéide, après avoir fouetté avec tant de force les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion musulmane, pleurait ensuite avec elles, leur essuyait les larmes, et les baisait. Ils en murmurèrent en eux-mêmes. Le khalyfe surtout, plus impatient que les autres, mourait d'envie de savoir le sujet d'une action qui paraissait si étrange, et ne cessait de faire signe au vézyr de parler pour s'en informer. Mais le vézyr tournait la tête d'un autre côté, jusqu'à ce que pressé par des signes si souvent réitérés, il répondit par d'autres signes, que ce n'était pas le temps de satisfaire sa curiosité.

Zobéide demeura quelque temps à la même place au milieu de la salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venait de se donner en fouettant les deux chiennes. « Ma chère sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour je fasse aussi mon personnage? » « Oui » répondit Zobéide. En disant cela, elle alla s'asseoir sur le sofa, ayant à sa droite le khalyfe, Giafar et Mesrour, et à sa gauche les trois kalenders et le porteur....

XXXIX^e NUIT.

SIRE, continua la sulthane, après que Zobéide eut repris sa place, toute la compagnie garda quelque temps le silence. Enfin Safie, qui s'était assise sur le

siège au milieu de la salle, dit à sa sœur Amine : « Ma chère sœur, levez-vous, je vous en conjure; vous comprenez bien ce que je veux dire. » Amine se leva, et alla dans un autre cabinet que celui où les deux chiennees avaient été amenées. Elle en revint, tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or et de soie verte. Elle s'approcha de Safie, et ouvrit l'étui, d'où elle tira un luth qu'elle lui présenta. Elle le prit; et après avoir mis quelque temps à l'accorder, elle commença à le toucher; et l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément, que le khalyfe et tous les autres en furent charmés. Lorsqu'elle eut achevé, comme elle avait chanté avec beaucoup de passion et d'action en même temps : « Tenez, ma sœur, dit-elle à l'agréable Amine, je n'en puis plus, et la voix me manque; obligez la compagnie en jouant et en chantant à ma place. » « Très-volontiers, répondit Amine, en s'approchant de Safie, qui lui remit le luth entre les mains, et lui céda sa place. »

Amine, ayant un peu préludé, pour voir si l'instrument était d'accord, joua et chanta presque aussi long-temps sur le même sujet, mais avec tant de véhémence, et elle était si touchée, ou, pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantait, que les forces lui manquèrent en achevant.

Zobéïde voulut lui marquer sa satisfaction : « Ma sœur, dit-elle, vous avez fait des merveilles : on voit bien que vous sentez le mal que vous exprimez si vivement. » Amine n'eut pas le temps de répondre à

ce compliment; elle se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la compagnie une gorge et un sein, non pas blanc, tel qu'une dame comme Amine devait l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices; ce qui fit une espèce d'horreur aux spectateurs. Néanmoins cela ne lui donna pas de soulagement, et ne l'empêcha pas de s'évanouir....

XI^e NUIT.

PENDANT que Zobéide et Safie coururent au secours de leur sœur, un des kalenders ne put s'empêcher de dire : « Nous aurions mieux aimé coucher à l'air que d'entrer ici, si nous avions su y voir de pareils spectacles. » Le khalyfe, qui l'entendit, s'approcha de lui et des autres kalenders, et s'adressant à eux : « Que signifie tout ceci ? » dit-il. Celui qui venait de parler, lui répondit : « Seigneur, nous ne le savons pas plus que vous. » « Quoi, reprit le khalyfe, vous n'êtes pas de la maison ? Vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, et de cette dame évanouie et si indignement maltraitée ? » « Eh, seigneur, repartirent les kalenders, de notre vie nous ne sommes venus en cette maison, et nous n'y sommes entrés que quelques momens avant vous. »

Cela augmenta l'étonnement du khalyfe. « Peut-être, répliqua-t-il, que cet homme qui est avec vous en sait quelque chose. » L'un des kalenders fit signe au

porteur de s'approcher, et lui demanda s'il ne savait pas pourquoi les chiennes noires avaient été fouettées, et pourquoi le sein d'Amine paraissait meurtri. « Seigneur, répondit le porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant que si vous ne savez rien de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette ville, mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison; et si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajouta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces dames. »

Le khalyfe, sa compagnie, et les kalenders avaient cru que le porteur était du logis, et qu'il pourrait les informer de ce qu'ils désiraient savoir. Le khalyfe, résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres : « Écoutez, puisque nous voilà sept hommes, et que nous n'avons affaire qu'à trois dames, obligeons-les à nous donner les éclaircissements que nous souhaitons. Si elles refusent de nous les donner de bon gré, nous sommes en état de les y contraindre. »

Le grand vézyr Giafar s'opposa à cet avis, et en fit voir les conséquences au khalyfe, sans toutefois faire connaître ce prince aux kalenders; et lui adressant la parole, comme s'il eût été marchand : « Seigneur, dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conserver. Vous savez à quelle condition ces dames ont bien voulu nous recevoir chez elles; nous l'avons acceptée. Que dirait-on de nous, si nous

y contrevenions ? Nous serions encore plus blâmables, s'il nous arrivait quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse, sans être en état de nous faire repentir, si nous ne la tenons pas. »

En cet endroit, le vézyr tira le khalyfe à part, et lui parlant tout bas : « Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore long-temps ; que votre majesté se donne un peu de patience. Je viendrai prendre ces dames demain matin, je les amenerai devant votre trône, et vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. » Quoique ce conseil fût très-judicieux, le khalyfe le rejeta, imposa silence au vézyr, en lui disant qu'il ne pouvait attendre si long-temps, et qu'il prétendait avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il désirait.

Il ne s'agissait plus que de savoir qui porterait la parole. Le khalyfe tâcha d'engager les kalenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusèrent. A la fin, ils convinrent tous ensemble que ce serait le porteur. Il se préparait à faire la question fatale, lorsque Zobéide, après avoir secouru Amine, qui était revenue de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avait ouïs parler haut et avec chaleur, elle leur dit : « Seigneurs, de quoi parlez-vous ? Quelle est votre contestation ? »

Le porteur prit alors la parole : « Madame, lui dit-il, ces seigneurs vous supplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi, après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, et d'où

vient que la dame qui s'est évanouie, a le sein couvert de cicatrices? C'est, madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part.»

Zobéide, à ces mots, prit un air fier; et se tournant du côté du khalyfe, de sa compagnie, et des kalanders : « Est-il vrai, seigneurs, leur dit-elle, que vous l'avez chargé de me faire cette demande? » Ils répondirent que oui, excepté le vézyr Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit d'un ton qui marquait combien elle se trouvait offensée : « Avant de vous accorder la grace que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée, de ne pas parler de ce qui ne vous regarderait point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairait pas. Après vous avoir reçus et régalez du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eue; mais c'est ce qui ne vous excuse point, et votre procédé n'est pas honnête. » En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds et des mains par trois fois, et cria : « Venez vite. » Aussitôt une porte s'ouvrit, et sept esclaves noirs, puissans et robustes, entrèrent le sabre à la main, se saisirent chacun d'un des sept hommes de la compagnie, les jetèrent par terre, les traînèrent au milieu de la salle, et se préparèrent à leur couper la tête.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur

du khalyfe. Il se repentit alors , mais trop tard , de n'avoir pas suivi le conseil de son grand vézyr. Cependant ce malheureux prince , Giafar , Mesrour , le porteur et les kalenders , étaient prêts à payer de leurs vies leur indiscrete curiosité ; mais , avant qu'ils reçussent le coup de la mort , un des esclaves dit à Zobéide et à ses sœurs : « Hautes , puissantes et respectables maîtresses , nous commandez-vous de leur couper le cou ? » « Attendez , lui répondit Zobéide , il faut que je les interroge auparavant. » « Madame , interrompit le porteur effrayé , au nom de Dieu , ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis innocent : ce sont eux qui sont les coupables. Hélas ! continua-t-il en pleurant , nous passions le temps si agréablement ! Ces kalenders borgnes sont la cause de ce malheur. Il n'y a pas de ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvais augure. Madame , je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier , songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi , dépourvu de tout secours , que de l'accabler de votre pouvoir , et de le sacrifier à votre ressentiment. »

Zobéide , malgré sa colère , ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du porteur. Mais , sans s'arrêter à lui , elle adressa la parole aux autres une seconde fois : « Répondez-moi , dit-elle , et m'apprenez qui vous êtes ; autrement vous n'avez plus qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous soyez d'honnêtes gens , ni des personnes de distinction dans votre pays , quel qu'il puisse être. Si cela était ,

vous auriez eu plus de retenue et plus d'égards pour nous. »

Le khalyfe impatient de son naturel, souffrait infiniment plus que les autres, de voir que sa vie dépendait du commandement d'une femme offensée et justement irritée; mais il commença à concevoir quelque espérance, quand il vit qu'elle voulait savoir qui ils étaient tous; car il s'imagina qu'elle ne lui ferait pas ôter la vie, lorsqu'elle serait informée de son rang: c'est pourquoi il dit tout bas au vézyr, qui était près de lui, de déclarer promptement qui il était; mais le vézyr, prudent et sage, désirant sauver l'honneur de son maître, et ne voulant pas rendre public le grand affront qu'il s'était attiré lui-même, répondit seulement: « Nous n'avons que ce que nous méritons. » Mais quand, pour obéir au khalyfe, il aurait voulu parler, Zobéide ne lui en aurait pas donné le temps. Elle s'était déjà adressée aux kalenders, et les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étaient frères. Un d'entre eux lui répondit pour les autres: « Non, madame, nous ne sommes pas frères par le sang; nous ne le sommes qu'en qualité de kalenders, c'est-à-dire, en observant le même genre de vie. » « Vous, reprit-elle, en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance? » « Non, madame, répondit-il, je le suis par une aventure si surprenante, qu'il n'y a personne qui n'en profitât, si elle était écrite. Après ce malheur, je me fis raser la barbe et les sourcils, et je me fis kalender, en prenant l'habit que je porte. »

Zobéide fit la même question aux deux autres kalenders, qui lui firent la même réponse que le premier; mais le dernier qui parla, ajouta : « Pour vous faire connaître, madame, que nous ne sommes pas des gens du commun, et afin que vous ayez quelque considération pour nous, apprenez que nous sommes tous trois fils de rois. Quoique nous ne nous soyons jamais vus que ce soir, nous avons eu toutefois le temps de nous faire connaître les uns aux autres pour ce que nous sommes.

A ce discours, Zobéide modéra son courroux, et dit aux esclaves : « Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur histoire, et le sujet qui les a amenés dans cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira; mais n'épargnez pas ceux qui nous refuseront de nous donner cette satisfaction....

XLI^e NUIT.

Sire, les trois kalenders, le khalyfe, le grand vézyr Giafar, l'eunuque Mesrour et le porteur étaient tous au milieu de la salle, assis sur le tapis de pied, en présence des trois dames, qui étaient sur le sofa, et des esclaves prêts à exécuter les ordres qu'elles voudraient leur donner.

Le porteur ayant compris qu'il ne s'agissait que de raconter son histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier, et dit : « Madame,

vous savez déjà le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi, ce que j'ai à vous raconter sera bientôt achevé. Madame votre sœur, que voilà, m'a pris ce matin à la place, où, en qualité de porteur, j'attendais que quelqu'un m'employât et me fît gagner ma vie. Je l'ai suivie chez un marchand de vin, chez un vendeur d'herbes, chez un vendeur d'oranges, de limons et de citrons; puis chez un vendeur d'amandes, de noix, de noisettes et d'autres fruits; ensuite chez un confiseur et chez un droguiste; de chez le droguiste, mon panier sur la tête et chargé autant que je le pouvais être, je suis venu chez vous, où vous avez eu la bonté de me souffrir jusqu'à présent. C'est une grace dont je me souviendrai éternellement. Voilà mon histoire. »

Quand le porteur eut achevé, Zobéide satisfaite, lui dit : « Sauve-toi, sors d'ici, que nous ne te voyions plus. » « Madame, reprit le porteur, je vous supplie de me permettre de demeurer. Il ne serait pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon histoire, je n'eusse pas aussi celui d'écouter la leur. » En disant cela, il prit place sur un bout du sofa, fort joyeux de se voir hors du péril qui l'avait tant alarmé.

Après lui, un des trois kalenders prenant la parole, et s'adressant à Zobéide, comme à la principale des trois dames, et comme à celle qui lui avait commandé de parler, commença ainsi :

HISTOIRE DU PREMIER KALENDER,

FILS DE ROI.

« Madame , pour vous apprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, et la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de kalender, je vous dirai que je suis né fils de roi. Le roi mon père avait un frère, qui régnait comme lui dans un état voisin ; ce frère eut deux enfans, un prince et une jeune princesse; le prince et moi, nous étions à peu près du même âge.

« Lorsque j'eus fait tous mes exercices, et que le roi mon père m'eut donné une liberté honnête, j'allais régulièrement chaque année voir le roi mon oncle, et je demeurais à sa cour un mois ou deux, après quoi je me rendais auprès du roi mon père. Ces voyages nous donnèrent occasion, au prince mon cousin et à moi, de contracter ensemble une amitié très - forte et très - particulière. La dernière fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avait fait encore; et voulant un jour me fêter, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes long-temps à table; et après que nous eûmes bien soupé tous deux : « Mon cousin, me dit-il, vous ne devineriez jamais à quoi je me suis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite. J'ai fait faire un édifice qui est achevé, et on

y peut loger présentement ; vous ne serez pas fâché de le voir ; mais il faut auparavant que vous me fassiez serment de me garder le secret et la fidélité : ce sont deux choses que j'exige de vous.»

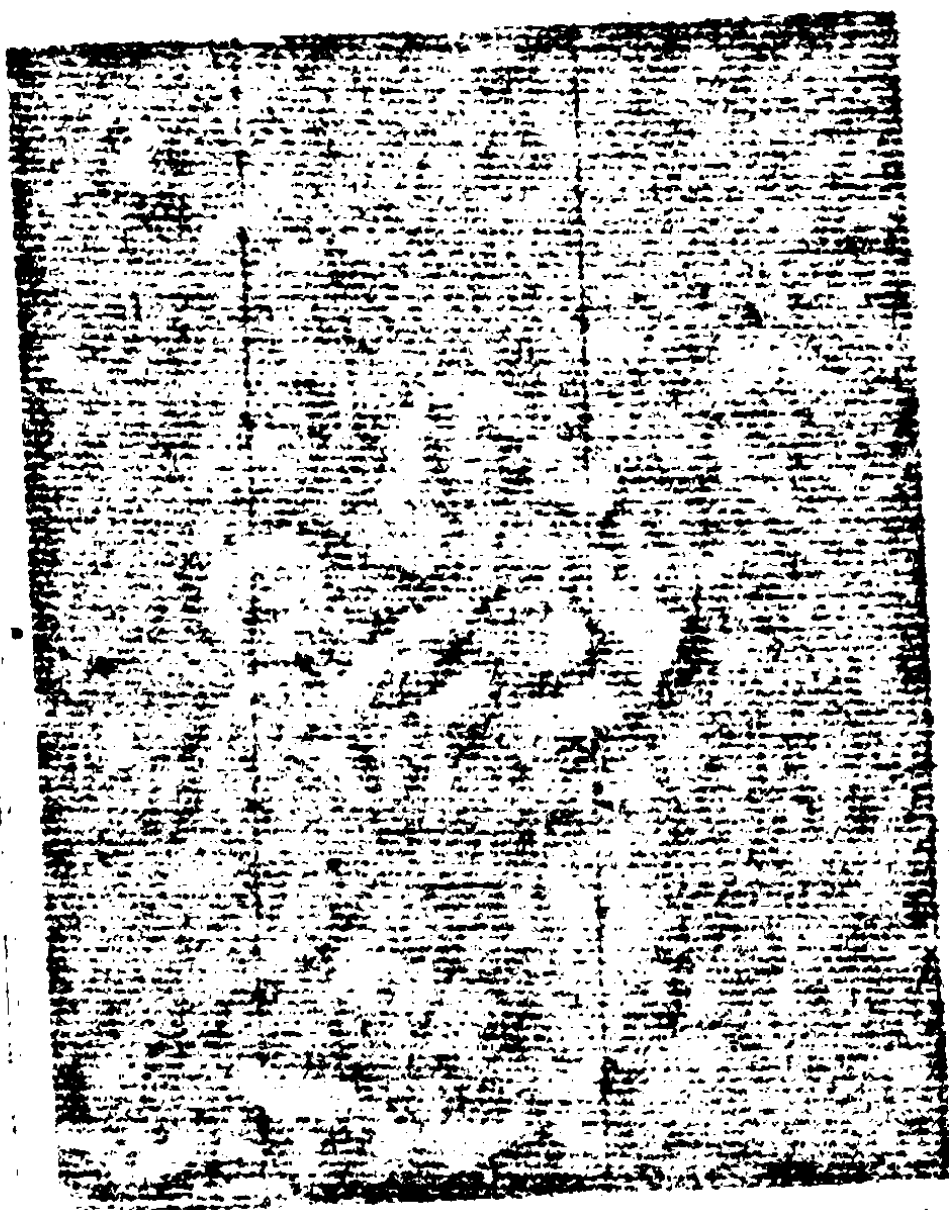
« L'amitié et la familiarité qui étaient entre nous ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitait ; alors il me dit : « Attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. » En effet il ne tarda pas à revenir ; et je le vis entrer avec une dame d'une beauté singulière, et magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle était, et je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la dame, et nous y demeurâmes encore quelque temps, en nous entretenant de choses indifférentes, et en buvant des rasades à la santé l'un de l'autre. Après cela, le prince me dit : « Mon cousin, nous n'avons pas de temps à perdre ; obligez-moi d'emmener avec vous cette dame, et de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le connaîtrez aisément ; la porte est ouverte ; entrez-y ensemble, et m'attendez. Je m'y rendrai bientôt. »

« Fidèle à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage. Je présentai la main à la dame ; et au moyen des renseignements que le prince mon cousin m'avait donnés, je la conduisis heureusement au clair de la lune, sans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivés au tombeau, que nous vîmes paraître le prince, qui nous suivait, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houe et d'un petit sac où il y avait du plâtre.

« La houe lui servit à démolir un sépulcre vide qui était au milieu du tombeau; il ôta les pierres l'une après l'autre, et les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre, et je vis une trape qui était sous le sépulcre. Il la leva; et au-dessous j'aperçus le haut d'un escalier en limaçon : alors mon cousin, s'adressant à la dame, lui dit : « Madame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. » La dame, à ces mots, s'approcha et descendit, le prince se mit en devoir de la suivre; mais se retournant auparavant de mon côté : « Mon cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise; je vous en remercie : adieu. » « Mon cher cousin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie? » « Que cela vous suffise, me répondit-il; vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu. »

XLII^e NUIT.

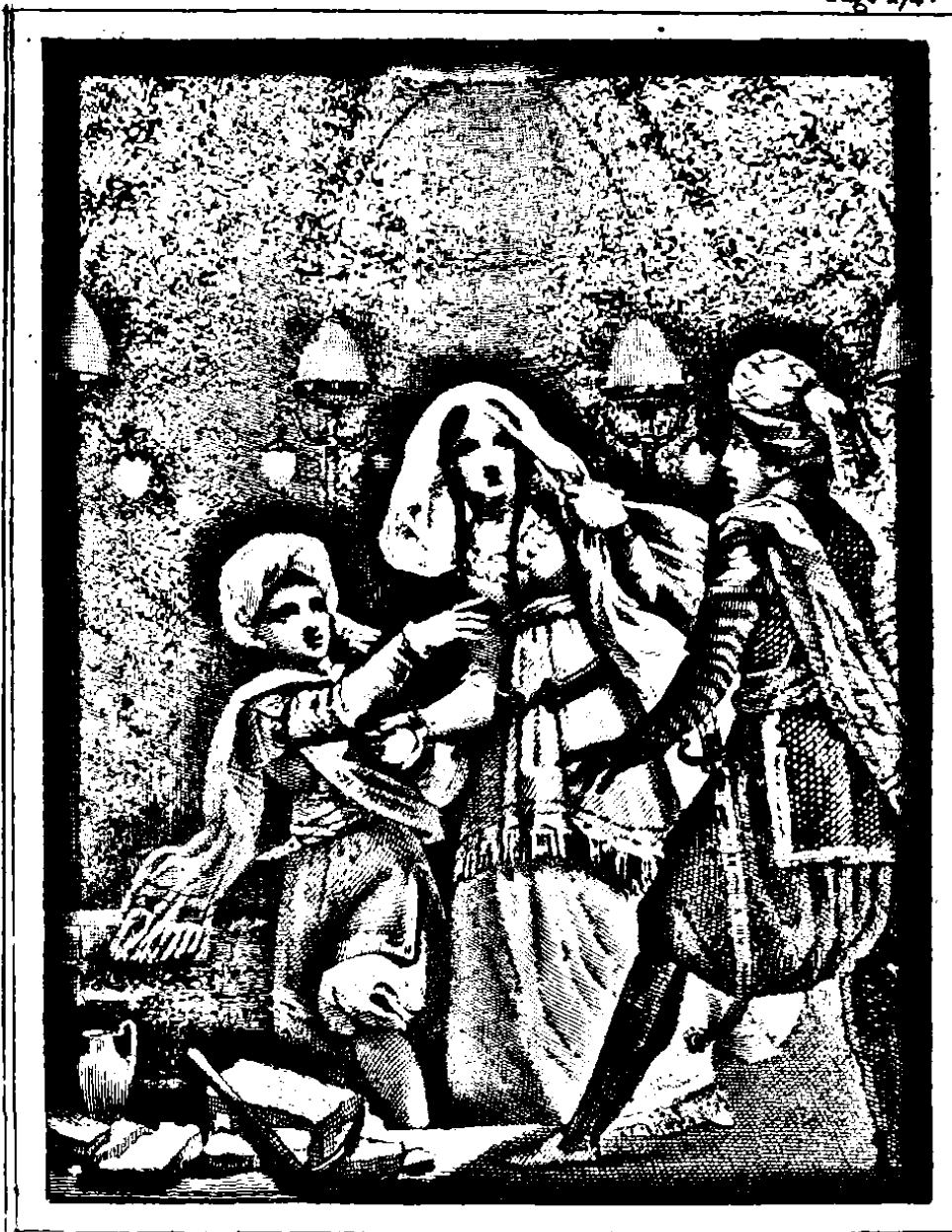
« Madame, dit le Kalender à Zobéide, je ne pus tirer autre chose du prince mon cousin, et je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au palais du roi mon oncle, les vapeurs du vin me montaient à la tête. Je ne laissai pas néanmoins de gagner mon appartement, et de me coucher. Le lendemain, à mon réveil, faisant réflexion sur ce qui m'était arrivé la nuit, après avoir rappelé à ma mémoire toutes les circonstances d'une aventure si singulière, il me sembla que c'était un songe. Prévenu de cette pensée,



[illegible]

ANNALS

— Mais non, dit le capitaine à Katherine, je ne suis
pas malade et je ne suis ni fatigué ni couronné, et j'ai le courage
de prendre tout cela sur moi. En me retournant au mo-
ment du départ, j'ai vu les regards de tous les specta-
teurs à la fois fixés sur moi, et j'ai senti dans le sang un
brûlement étrange, et d'une violence telle que j'ai cru
à mon déshonneur. Mais tout cela n'est que ce qui m'est ar-
rivé la nuit, après le rappel à moi. Encore toutes
ces choses ne sont d'une aventure si singulière, il me
semble que c'est un songe. J'en ai de cette pensée,



Tu Chasselet del.

Daily sc

HISTOIRE DU PREMIER KALENDER
FILS DE ROI.

j'envoyai savoir si le prince mon cousin était en état d'être vu. Mais lorsqu'on me rapporta qu'il n'avait pas couché chez lui, qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu et qu'on en était fort en peine, je jugeai bien que l'étrange évènement du tombeau n'était que trop véritable. J'en fus vivement affligé ; et me déroband à tout le monde, je me rendis secrètement au cimetière public, où il y avait une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avais vu. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre ; mais je ne pus démêler celui que je cherchais, et je fis, durant quatre jours, la même recherche inutilement.

« Il faut savoir que pendant ce temps-là le roi mon oncle était absent ; il y avait plusieurs jours qu'il était à la chasse. Je m'ennuyai de l'attendre ; et après avoir prié ses ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son palais pour me rendre à la cour de mon père, dont je n'avais jamais été éloigné si long-temps. Je laissai les ministres du roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'était devenu le prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avais fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, et ne voulus rien leur communiquer de ce que je savais.

« J'arrivai à la capitale où le roi mon père faisait sa résidence ; et contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son palais une garde nombreuse dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison, et l'officier prenant la parole, me répondit : « Prince, l'armée a reconnu le grand vézir à la place du roi

votre père, qui n'est plus, et je vous arrête prisonnier de la part du nouveau roi.» A ces mots, les gardes se saisirent de moi, et me conduisirent devant le tyran. Jugez, madame, de ma surprise et de ma douleur.

« Ce vézyr rebelle avait conçu pour moi une forte haine, qu'il nourrissait depuis long-temps. En voici le sujet : dans ma plus tendre jeunesse, j'aimais à tirer à l'arbalète ; j'en tenais une un jour au haut du palais sur la terrasse, et je me divertissais à en tirer. Il se présenta un oiseau devant moi, je le mirai, mais je le manquai, et la flèche, par hasard, alla donner droit contre l'œil du vézyr qui prenait l'air sur la terrasse de sa maison, et le creva. Lorsque j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuses au vézyr, et je lui en fis moi-même ; mais il ne laissa pas d'en conserver un vif ressentiment, dont il me donnait des marques quand l'occasion s'en présentait. Il le fit éclater d'une manière barbare, quand il me vit en son pouvoir. Il vint à moi comme un furieux dès qu'il m'aperçut ; et enfonçant ses doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voilà par quel aventure je suis borgne.

« Mais l'usurpateur ne borna pas là sa cruauté ; il me fit enfermer dans une caisse, et ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du palais, et de m'abandonner aux oiseaux de proie, après m'avoir coupé la tête. Le bourreau, accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caisse, et s'arrêta dans la campagne pour exécuter son ordre ;

mais je fis si bien par mes prières et par mes larmes, que j'excitai sa compassion. « Allez, me dit-il, sortez promptement du royaume, et gardez-vous bien d'y revenir; car vous y rencontreriez votre perte, et vous seriez cause de la mienne. » Je le remerciai de la grace qu'il me faisait, et je ne fus pas plus tôt seul, que je me consolai d'avoir perdu mon œil, en songeant que j'avais évité un plus grand malheur.

« Dans l'état où j'étais, je ne faisais pas beaucoup de chemin; je me retirais dans des lieux écartés pendant le jour, et je marchais la nuit, autant que mes forces me le pouvaient permettre. J'arrivai enfin dans les états du roi mon oncle, et je me rendis dans sa capitale.

« Je lui fis un long détail de la cause tragique de mon retour et du triste état où il me voyait. « Hélas! s'écria-t-il, n'était-ce pas assez d'avoir perdu mon fils! Fallait-il que j'apprisse encore la mort d'un frère qui m'était cher, et que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit! » Il me fit part de l'inquiétude où il était de n'avoir reçu aucune nouvelle du prince son fils, quelques perquisitions qu'il en eût fait faire, et quelque diligence qu'il y eût apportée. Ce malheureux père pleurait à chaudes larmes en me parlant; et il me parut tellement affligé, que je ne pus résister à sa douleur. Quelque serment que j'eusse fait au prince mon cousin, il me fut impossible de le garder. Je racontai au roi son père tout ce que je savais. Le roi m'écouta avec quelque plaisir; et quand j'eus achevé: « Mon neveu, me dit-il, le récit que

vous venez de me faire me donner quelque espérance. J'ai su que mon fils faisait bâtir ce tombeau, et je sais à peu près en quel endroit : avec l'idée qui vous en est restée, je me flatte que nous le trouverons. Mais puisqu'il l'a fait faire secrètement, et qu'il a exigé de vous le secret, je suis d'avis que nous l'allions chercher tous deux seuls, pour éviter l'éclat. » Il avait une autre raison qu'il ne me disait pas, d'en vouloir dérober la connaissance à tout le monde. C'était une raison très-importante, comme la suite de mon discours le fera connaître.

« Nous nous déguisâmes l'un et l'autre, et nous sortîmes par une porte du jardin qui ouvrait sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, et j'en eus d'autant plus de joie, que je l'avais en vain cherché long-temps. Nous y entrâmes, et trouvâmes la trape de fer abattue sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le prince l'avait scellée en dedans avec le plâtre et l'eau dont j'ai parlé; mais enfin nous la levâmes.

« Le roi mon oncle descendit le premier; je le suivis et nous descendîmes environ cinquante degrés. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre, remplie d'une fumée épaisse et de mauvaise odeur, et dont la lumière que rendait un très-beau lustre, était obscurcie.

« De cette antichambre, nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes,

et éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avait une citerne au milieu, et l'on y voyait plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avait en face un sofa assez élevé, où l'on montait par quelques degrés, et au-dessus duquel paraissait un lit fort large, dont les rideaux étaient fermés. Le roi monta, et les ayant ouverts, il aperçut le prince son fils et la dame couchés ensemble, mais brûlés et changés en charbon, comme si on les eût jetés dans un grand feu, et qu'on les en eût retirés avant que d'être consumés.

« Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisait horreur, le roi mon oncle, au lieu de témoigner de l'affliction en voyant le prince son fils dans un état si affreux, lui cracha au visage, en lui disant d'un air indigné : « Voilà quel
« est le châtimement de ce monde ; mais celui de l'autre
« durera éternellement. » Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, et donna sur la joue de son fils un grand coup de sa pantoufle.

XLIII^e NUIT.

« Je ne puis vous exprimer, madame, poursuivit le kalender quel fut mon étonnement, lorsque je vis le roi mon oncle maltraiter ainsi le prince son fils après sa mort. » « Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas

de la suspendre pour demander à votre majesté quel crime peut avoir commis le prince mon cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre.» « Mon neveu, me répondit le roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premières années, et que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyais pas le mal qui pourrait en arriver. Et qui aurait pu le prévoir? Cette tendresse augmenta avec l'âge, et parvint à un point, que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remède qui était en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, et de lui faire une forte réprimande, en lui présentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageait, et la honte éternelle dont il allait couvrir ma famille, s'il persistait dans ses sentimens si criminels; je représentai les mêmes choses à ma fille, et je la renfermai de sorte qu'elle n'eut plus de communication avec son frère. Mais la malheureuse avait avalé le poison, et tous les obstacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne servirent qu'à l'irriter. Mon fils, persuadé que sa sœur était toujours la même pour lui, sous prétexte de se bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine, dans l'espérance de trouver un jour l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flamme, et de l'amener ici. Il a choisi le temps de mon absence pour forcer la retraite où était sa sœur; et c'est une circonstance que mon honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il est

venu s'enfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir long-temps de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cet abomination, et les a justement châtiés l'un et l'autre. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles, et je mêlai mes larmes avec les siennes.

« Quelque temps après, il jeta les yeux sur moi. « Mais mon cher neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je retrouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupait. » Les réflexions qu'il fit encore sur la triste fin du prince et de la princesse sa fille, nous arrachèrent de nouvelles larmes.

« Nous remontâmes par le même escalier, et sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trape de fer, et la couvrîmes de terre et des matériaux dont le sépulcre avait été bâti, afin de cacher, autant qu'il nous était possible, un effet si terrible de la colère de Dieu.

« Il n'y avait pas long-temps que nous étions de retour au palais, sans que personne se fût aperçu de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de tymbales, de tambours et d'autres instrumens de guerre. Une poussière épaisse, dont l'air était obscurci, nous apprit bientôt ce que c'était, et nous annonça l'arrivée d'une armée formidable. C'était le même vézyr qui avait détrôné mon père et usurpé ses états, qui venait pour s'emparer

aussi de ceux du roi mon oncle , avec des troupes innombrables.

« Ce prince , qui n'avait alors que sa garde ordinaire , ne put résister à tant d'ennemis. Ils investirent la ville , et comme les portes leur furent ouvertes sans résistance , ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres ; ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au palais du roi mon oncle , qui se mit en défense ; mais il fut tué , après avoir vendu chèrement sa vie. De mon côté , je combattis quelque temps ; mais voyant bien qu'il fallait céder à la force , je songeai à me retirer ; j'eus le bonheur de me sauver par des détours , et de me rendre chez un officier du roi , dont la fidélité m'était connue.

« Accablé de douleur , persécuté par la fortune , j'eus recours à un stratagème , qui était la seule ressource qui me restait pour me conserver la vie. Je me fis raser la barbe et les sourcils ; et ayant pris l'habit de Kalendar , je sortis de la ville sans que personne me reconnût. Après cela , il me fut aisé de m'éloigner du royaume du roi mon oncle , en marchant par des chemins écartés. J'évitai de passer par les villes , jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'empire du puissant commandeur des croyans (1) , le glorieux et renommé khalyfe Haroun Arrechyd , je cessai de craindre. Alors me consultant sur ce que j'avais à faire , je pris la résolution de venir à Baghdad me jeter aux pieds de ce grand monarque , dont on vante partout la générosité.

(1) Titre de khalyfe.

« Je le toucherai, disais-je, par le récit d'une histoire aussi surprenante que la mienne ; il aura pitié, sans doute, d'un malheureux prince, et je n'implorerai pas vainement son appui. »

« Enfin, après un voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la porte de cette ville ; j'y suis entré sur la fin du jour ; et m'étant un peu arrêté pour reprendre mes esprits, et délibérer de quel côté je tournerais mes pas, cet autre Kalender que voici près de moi arriva aussi en voyageur. Il me salue, je le salue de même. « A vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. » Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse, le troisième Kalender que vous voyez, survient. Il nous salue, et fait connaître qu'il est aussi étranger et nouveau venu à Bagdad. Comme frères, nous nous joignons ensemble, et nous prenons la résolution de ne nous pas séparer.

« Cependant il était tard, et nous ne savions où aller loger dans une ville où nous n'avions aucune habitude, et où nous n'étions jamais venus. Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte, nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçus avec tant de charité et de bonté, que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voilà, madame, ajouta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter, pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe et les sourcils ras, et pourquoi je suis en ce moment chez vous. »

« C'est assez, dit Zobéide, nous sommes contentes :

retirez-vous où il vous plaira.» Le Kalender s'en excusa, et supplia la dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confrères, qu'il ne pouvait, disait-il, abandonner honnêtement, et celle des trois autres personnes de la compagnie.

XLIV^e NUIT.

SIRE, l'histoire du premier Kalender parut étrange à toute la compagnie et surtout au khalyfe. La présence des esclaves avec leurs sabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au vézyr : « Depuis que je me connais, j'ai bien entendu des histoires; mais je n'ai jamais rien ouï qui approchât de celle de ce Kalender. » Pendant qu'il parlait ainsi, le second Kalender prit la parole, et l'adressant à Zobéide :

HISTOIRE DU SECOND KALENDER,

FILS DE ROI.

« Madame, dit-il, pour obéir à votre commandement, et vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

« J'étais à peine hors de l'enfance, que le roi mon père, remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appela auprès de moi

tout ce qu'il y avait dans ses états de gens qui excellaient dans les sciences et dans les beaux-arts. Je ne sus pas plus tôt lire et écrire, que j'appris par cœur le Coran (1) tout entier, ce livre admirable qui contient le fondement, les préceptes et la règle de notre religion; et afin de m'en instruire à fond, je lus les ouvrages des auteurs les plus approuvés, et qui l'ont éclairci par leurs commentaires. J'ajoutai à cette lecture la connaissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de nos prophètes par les grands hommes ses contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardait notre religion, je me fis une étude particulière de nos histoires; je me perfectionnai dans les belles-lettres, dans la lecture de nos poètes, dans la versification. Je

(1) Le Coran, appelé par les Arabes, *courani cherif* (la lecture auguste), fut composé par Abou-bekr, successeur de Mahomet, d'après les discours qu'il avait entendu prononcer au prophète.

Ce livre est, sous le rapport de l'harmonie du style, le monument littéraire le plus admirable des Arabes, parce que toutes les richesses de leur langue s'y trouvent déployées. Il est divisé en cent quatorze chapitres, qui contiennent ensemble six mille six cent soixante-six versets. Ces chapitres ne sont pas classés par ordre de matières, ils sont placés d'après leur longueur. On trouve dans quelques-uns une morale vraie et pure, et quelques dispositions législatives pleines de sagesse; mais dans beaucoup d'autres, un bizarre mélange de lois ridicules, de traditions historiques, de contes absurdes et de déclamations sous toutes les formes, contre les idolâtres, les juifs et les chrétiens.

m'attachai à la géographie, à la chronologie, et à parler purement notre langue, sans toutefois négliger aucun des exercices qui conviennent à un prince. Mais une chose que j'aimais beaucoup, et dans laquelle je réussissais principalement, c'était à former les caractères de notre langue arabe. J'y fis tant de progrès, que je surpassai tous les maîtres écrivains de notre royaume, qui s'étaient acquis le plus de réputation.

« La renommée me fit plus d'honneur que je ne méritais. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les états du roi mon père, elle le porta jusqu'à la cour des Indes, dont le puissant monarque, curieux de me voir, envoya un ambassadeur avec de riches présens, pour me demander à mon père, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il était persuadé que rien ne convenait mieux à un prince de mon âge, que de voyager dans les cours étrangères; et d'ailleurs il était bien aise de s'attirer l'amitié du sulthan des Indes. Je partis donc avec l'ambassadeur, mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

« Il y avait un mois que nous étions en marche, lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussière, sous lequel nous vîmes bientôt paraître cinquante cavaliers bien armés. C'étaient des voleurs qui venaient à nous au grand galop....

XLV^e NUIT.

« MADAME, poursuivit le Kalender, comme nous avions dix chevaux chargés de bagage et des présents que je devais faire au sulthan des Indes, de la part du roi mon père, et que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquèrent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions des ambassadeurs du sulthan des Indes, et que nous espérions qu'ils ne feraient rien contre le respect qu'ils lui devaient. Nous crûmes sauver par-là notre équipage et nos vies ; mais les voleurs nous répondirent insolemment : « Pourquoi voulez-vous que nous respections le sulthan votre maître ? Nous ne sommes pas ses sujets ; nous ne sommes pas même sur ses terres. » En achevant ces paroles, ils nous enveloppèrent et nous attaquèrent. Je me défendis le plus longtemps qu'il me fut possible ; mais me sentant blessé, et voyant que l'ambassadeur, ses gens et les miens avaient tous été jetés par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval, qui avait été aussi fort blessé, et je m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il me put porter ; mais venant tout-à-coup à manquer sous moi, il tomba roide mort de lassitude et du sang qu'il avait perdu. Je me débarrassai de lui assez vite ; et remarquant que personne ne me poursuivait, je jugeai

que les voleurs n'avaient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avaient fait.

XLVI^e NUIT.

« Me voilà donc, madame, dit le kalender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'était inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'était pas dangereuse, je marchai le reste du jour, et j'arrivai au pied d'une montagne, où j'aperçus à mi-côte l'ouverture d'une grotte ; j'y entrai et j'y passai la nuit un peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avais cueillis en mon chemin.

« Je continuai de marcher le lendemain et les jours suivans, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois je découvris une grande ville très-peuplée et située d'autant plus avantageusement, qu'elle était arrosée, aux environs, de plusieurs rivières, et qu'il y régnait un printemps perpétuel. Les objets agréables qui se présentèrent alors à mes yeux, me causèrent de la joie, et suspendirent pour quelques momens la tristesse mortelle où j'étais de me voir en l'état où je me trouvais. J'avais le visage, les mains et les pieds d'une couleur basanée, car le soleil me les avait brûlés ; à force de marcher, ma chaussure s'était usée, et j'avais été réduit à marcher nu-pieds ; outre cela, mes habits étaient tout en lambeaux.

« J'entrai dans la ville pour prendre langue, et m'informer du lieu où j'étais; je m'adressai à un tailleur qui travaillait à sa boutique. A ma jeunesse, et à mon air qui indiquait autre chose que je ne paraissais, il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étais, d'où je venais, et ce qui m'avait amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'était arrivé, et ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition. Le tailleur m'écouta avec attention; mais lorsque j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. « Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre; car le prince qui règne en ces lieux est le plus grand ennemi qu'ait le roi votre père, et il vous ferait, sans doute, quelque outrage, s'il était informé de votre arrivée en cette ville. » Je ne doutai point de la sincérité du tailleur, quand il m'eut nommé le prince; mais comme l'inimitié qui est entre mon père et lui, n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, madame, que je la passe sous silence.

« Je remerciai le tailleur de l'avis qu'il me donnait, et l'assurai que je m'en remettais entièrement à ses bons conseils, et que je n'oublierais jamais le plaisir qu'il me ferait. Comme il jugea que je ne devais pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger, et m'offrit même un logement chez lui; ce que j'acceptai.

« Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étais assez remis de la fatigue du long et pénible voyage que je venais de faire, et n'ignorant pas que

la plupart des princes de notre religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelque art ou quelque métier (1), pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savais quelqu'un dont je pusse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je savais l'un et l'autre droit, que j'étais grammairien, poète, et surtout que j'écrivais parfaitement bien. « Avec tout ce que vous venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain, rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connaissances. Si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court ; et comme vous me paraissez robuste et d'une bonne constitution, vous irez dans la forêt voisine faire du bois à brûler ; vous viendrez l'exposer en vente à la place, et je vous assure que vous vous ferez un petit revenu dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen vous vous mettez en état d'attendre que le ciel vous soit favorable, et qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie, et vous oblige à cacher votre naissance. Je me charge de vous faire trouver une corde et une cognée. »

(1) On retrouve souvent dans les écrits des Orientaux cette idée que Rousseau a depuis commentée, qu'un métier est nécessaire aux princes, aux grands et aux riches. La plupart des sultans apprennent eux-mêmes un art quelconque : voyez à la fin de cet ouvrage un conte traduit d'une partie inédite des Mille et une nuits, où, sous des formes assez intéressantes, le développement de cette morale est mis en action.

« La crainte d'être reconnu , et la nécessité de vivre, me déterminèrent à prendre ce parti, malgré la bassesse et la peine qui y étaient attachées. Dès le jour suivant, le tailleur m'acheta une cognée et une corde, avec un habit court; en me recommandant à de pauvres habitans qui gagnaient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt; et, dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois, que je vendis une demi-pièce de monnaie d'or du pays; car quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laissait pas d'être cher en cette ville, à cause du peu de gens qui se donnaient la peine d'en aller couper. En peu de temps je gagnai beaucoup, et je rendis au tailleur l'argent qu'il avait avancé pour moi.

« Il y avait déjà plus d'une année que je vivais de cette sorte, lorsqu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable, où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'ôtai aussitôt la terre qui la couvrait; je la levai, et je vis un escalier par où je descendis avec ma cognée. Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste palais, qui me causa une grande admiration par la lumière qui l'éclairait, comme s'il eût été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie soutenue de colonnes de jaspe avec des bases et des chapiteaux d'or massif; mais je vis venir au-

devant de moi une dame qui me parut avoir un air si noble, si aisé, et une beauté si extraordinaire, que détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder.»

XLVII^e NUIT.

« POUR épargner à la belle dame la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre, et dans le temps que je lui faisais une profonde révérence, elle me dit : « Qui êtes-vous ? Etes-vous homme ou génie ? » « Je suis homme, madame, lui répondis-je en me relevant, et je n'ai point de commerce avec les génies. » « Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, et pendant tout ce temps-là, je n'y ai pas vu d'autre homme que vous. »

« Sa grande beauté, qui m'avait déjà séduit, sa douceur et l'honnêteté avec laquelle elle me recevait, me donnèrent la hardiesse de lui dire : « Madame, avant que j'aie l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, et peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. » Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyait en ma personne le fils d'un roi, dans l'état où je paraissais en sa présence, et com-

ment le hasard avait voulu que je découvrisse l'entrée de sa prison magnifique, mais ennuyeuse, selon toutes les apparences. »

« Hélas ! prince , dit-elle en soupirant encore, vous avez bien raison de croire que cette prison si riche et si pompeuse, n'en est pas moins un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne sauraient plaire lorsqu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Épitimarus, roi de l'île d'Ébène, ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la princesse sa fille. Le roi mon père m'avait choisi pour époux un prince qui était mon cousin ; mais la première nuit de mes noces, au milieu des réjouissances de la cour et de la capitale du royaume de l'île d'Ébène, avant que je fusse livrée à mon mari, un génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment, je perdis toute connaissance ; et lorsque j'eus repris mes esprits, je me trouvai dans ce palais. J'en ai été long-temps inconsolable ; mais le temps et la nécessité m'ont accoutumée à voir et à souffrir le génie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je suis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à souhait tout ce qui est nécessaire à la vie, et tout ce qui peut contenter une princesse qui n'aimerait que les parures et les ajustemens. De dix jours en dix jours le génie vient coucher une nuit avec moi ; il n'y couche pas plus souvent, et l'excuse qu'il en apporte, est qu'il est marié à une autre femme, qui aurait de la jalousie, si l'infidélité qu'il lui fait venait

à sa connaissance. Cependant si j'ai besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plutôt touché un talisman, qui est à l'entrée de ma chambre, que le génie paraît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu : ainsi je ne l'attends que dans six ; c'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien.

« Je me serais estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, pour la refuser après une offre si obligeante. La princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode et le plus somptueux que l'on puisse imaginer ; et lorsque j'en sortis, à la place de mon habit j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse, que pour me rendre plus digne d'être avec elle. Nous nous assîmes sur un sofa garni d'un superbe tapis, et de coussins d'appui, du plus beau brocard des Indes ; et quelque temps après elle mit sur une table des mets très-déliçats ; nous mangeâmes ensemble ; nous passâmes le reste de la journée très-agréablement, et la nuit elle me reçut dans son lit.

« Le lendemain, comme elle cherchait tous les moyens de me faire plaisir, elle me servit au dîner une bouteille de vin vieux ; le plus excellent que l'on puisse goûter ; et elle voulut bien, par complaisance, en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête échauffée de cette liqueur agréable : « Belle princesse, lui dis-je, il y a trop long-temps que vous êtes enterrée toute vive ; suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour dont vous êtes privée de-

puis tant d'années. Abandonnez la fausse lumière dont vous jouissez ici. »

« Prince, me répondit-elle en souriant, laissez là ce discours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvu que de dix, vous m'en donniez neuf, et que vous cédiez le dixième au génie. »

« Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu, que je vais mettre son talisman en pièces avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de génies au monde, et lui le premier. »

La princesse, qui en savait la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. « Ce serait le moyen, me dit-elle, de nous perdre, vous et moi. Je connais les génies mieux que vous ne les connaissez. » Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la princesse ; je donnai du pied dans le talisman, et le mis en plusieurs morceaux. »

XLVIII^e NUIT.

« LE talisman ne fut pas sitôt rompu, que le palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable et pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés et d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées

du vin, et me fit connaître, mais trop tard, la faute que j'avais faite. « Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci ? » Elle me répondit toute effrayée, et sans penser à son propre malheur : « Hélas ! c'est fait de vous, si vous ne vous sauvez. »

« Je suivis son conseil ; et mon épouvante fut si grande que j'oubliai ma cognée et mes babouches. J'avais à peine gagné l'escalier par où j'étais descendu, que le palais enchanté s'entr'ouvrit, et fit un passage au génie. Il demanda en colère à la princesse : « Que vous est-il arrivé ? et pourquoi m'appellez-vous ? » « Un mal de cœur, lui répondit la princesse, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez ; j'en ai bu deux ou trois coups ; par malheur j'ai fait un faux pas, et je suis tombée sur le talisman, qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose. »

« A cette réponse, le génie furieux lui dit : « Vous êtes une impudente, une menteuse. La cognée et les babouches que voilà, pourquoi se trouvent-elles ici ? » « Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princesse. De l'impétuosité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous, en passant par quelque endroit, et vous les avez apportées, sans y prendre garde. »

« Le génie ne repartit que par des injures et par des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs et les cris pitoyables de la princesse maltraitée d'une manière si cruelle. J'avais déjà quitté l'habit qu'elle m'avait fait prendre, et repris le mien, que j'avais porté sur l'escalier, le jour

précédent à la sortie du bain. Ainsi j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur et de compassion, que j'étais la cause d'un si grand malheur, et qu'en sacrifiant la plus belle princesse de la terre à la barbarie d'un génie implacable, je m'étais rendu criminel et le plus ingrat de tous les hommes. « Il est vrai, disais-je, qu'elle est prisonnière depuis vingt-cinq ans, mais, la liberté à part, elle n'avait rien à désirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur, et la soumet à la cruauté d'un démon impitoyable. » J'abaissai la trappe, la recouvris de terre, et retournai à la ville avec une charge de bois, que j'accommodai sans savoir ce que je faisais, tant j'étais troublé et affligé.

« Le tailleur mon hôte montra une grande joie de me revoir. « Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude, à cause du secret de votre naissance, que vous m'avez confié. Je ne savais ce que je devais penser, et je craignais que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loué de votre retour. » Je le remerciai de son zèle et de son affection; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'était arrivé, ni de la raison pour laquelle je revenais sans cognée et sans babouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. « Rien, me disais-je, n'aurait égalé le bonheur de la princesse et le mien, si j'eusse pu me contenir, et si je n'eusse pas brisé le talisman. » Pendant que je m'abandonnais à ces pensées affligeantes, le tailleur entra, et me dit : « Un vieillard que je ne connais

pas , vient d'arriver avec votre cognée et vos babouches, qu'il a trouvées en son chemin , à ce qu'il dit. Il a appris de vos camarades , qui vont au bois avec vous , que vous demeurez ici. Venez lui parler , il veut vous les rendre en main propre. » A ce discours, je changeai de couleur et tout le corps me trembla. Le tailleur m'en demandait le sujet , lorsque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le vieillard , qui n'avait pas eu la patience d'attendre , parut et se présenta à nous avec la cognée et les babouches. C'était le génie ravisseur de la belle princesse de l'île d'Ébène , qui s'était ainsi déguisé , après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. « Je suis génie , nous dit-il , fils de la fille d'Iblis, prince des génies. N'est-ce pas là ta cognée , ajouta-t-il en s'adressant à moi ? Ne sont-ce pas là tes babouches ? »

XLIX^e NUIT.

« Le génie m'ayant fait cette question avec fureur , ne me donna pas le temps de lui répondre , et je ne l'aurais pu faire , tant sa présence affreuse m'avait mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps , me traîna hors de la chambre ; et , s'élançant dans l'air , m'enleva jusqu'au ciel avec tant de force et de vitesse , que je m'aperçus plutôt de la hauteur où j'étais monté , que du chemin qu'il m'avait fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre ; et , l'ayant fait entr'ouvrir en frappant du pied , il s'y enfonça , et aussitôt je me

trouvai dans le palais enchanté, devant la belle princesse de l'île d'Ébène. Mais, hélas ! quel spectacle ! Je vis une chose qui me perça le cœur. Cette princesse était nue et tout en sang, étendue sur la terre, plus morte que vive et les joues baignées de larmes. « Perfide, lui dit le génie en me montrant à elle, n'est-ce pas là ton amant ? » Elle jeta sur moi ses yeux languissans, et répondit tristement : « Je ne le connais pas ; jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. » « Quoi ! reprit le génie, il est cause que tu es dans l'état où te voilà si justement, et tu oses dire que tu ne le connais pas ! » « Si je ne le connais pas, repartit la princesse, voulez-vous que je fasse un mensonge qui soit la cause de sa perte ? » « Hé bien ! dit le génie en tirant un sabre et le présentant à la princesse, si tu ne l'as jamais vu, prends ce sabre et lui coupe la tête. » « Hélas ! dit la princesse, comment pourrais-je exécuter ce que vous exigez de moi ? Mes forces sont tellement épuisées, que je ne saurais lever le bras ; et, quand je le pourrais, aurais-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connais point, à un innocent ? » « Ce refus, dit alors le génie à la princesse, me fait connaître tout ton crime. » Ensuite se tournant de mon côté : « Et toi, me dit-il, ne la connais-tu pas ? »

« J'aurais été le plus ingrat et le plus perfide de tous les hommes, si je n'eusse pas eu pour la princesse la même fidélité qu'elle avait pour moi, pour moi la cause de son malheur.

« C'est pourquoi je répondis au génie : « Comment

la connaîtrais-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette seule fois?» « Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre, et coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, et que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à présent, comme tu le dis. » « Très-volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre de sa main.....

L^e NUIT.

« NE croyez pas, madame, que je m'approchai de la belle princesse de l'île d'Ébène, pour être le ministre de la barbarie du génie. Je le fis seulement pour lui marquer par des gestes, autant qu'il me l'était permis, que comme elle avait la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refuserais pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La princesse comprit mon dessein. Malgré ses douleurs et son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, et me fit entendre qu'elle mourait volontiers, et qu'elle était contente de voir que je voulais aussi mourir pour elle. Je reculai alors, et jetant le sabre par terre : « Je serais, dis-je au génie, éternellement blâmable devant tous les hommes, si j'avais la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connais point, mais même une dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, prête à rendre l'ame. Vous ferez de moi ce qui vous plaira ; puisque je suis à votre discrétion ; mais je ne puis obéir à votre commandement barbare. »

« Je vois bien, dit le génie, que vous me bravez l'un et l'autre, et que vous insultez à ma jalousie ; mais, par le traitement que je vous ferai, vous connaîtrez tous deux de quoi je suis capable. » A ces mots, le monstre reprit le sabre, et coupa une des mains de la princesse, qui n'eut que le temps de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu ; car le sang qu'elle avait déjà perdu, et celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment après cette dernière cruauté, dont le spectacle me fit évanouir.

« Lorsque je fus revenu à moi, je me plaignis au génie de ce qu'il me faisait languir dans l'attente de la mort. « Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel ; je l'attends de vous comme la plus grande grace que vous me puissiez faire. » Mais, au lieu de me l'accorder : « Voilà, me dit-il, de quelle sorte les génies traitent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici ; si j'étais assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferais périr dans ce moment ; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiseau. Choisis un de ces changemens ; je veux bien te laisser maître du choix. »

« Ces paroles me donnèrent quelque espérance de le fléchir. « O génie, lui dis-je, modérez votre colère ; et puisque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la-moi généreusement. Je me souviendrai toujours de votre clémence, si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du monde pardonna

à un de ses voisins qui lui portait une envie mortelle. » Le génie me demanda ce qui s'était passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il voulait bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle manière je lui en fis le récit. Je crois, madame, que vous ne serez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

HISTOIRE DE L'ENVIEUX ET DE L'ENVIÉ.

« Dans une ville assez considérable, deux hommes demeuraient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en était l'objet, résolut de changer de demeure, et de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avait attiré l'animosité de son voisin; car quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'était aperçu qu'il n'en était pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avait; et se retirant dans la capitale du pays, qui n'était pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demi-lieue de la ville. Il y avait une maison assez commode, un beau jardin et une cour passablement grande, dans laquelle était une citerne profonde, dont on ne se servait plus.

« Le bon homme, ayant fait cette acquisition, prit l'habit de dervyche, pour mener une vie plus retirée, et fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté nombreuse de dervyches. Sa vertu se fit bientôt connaître, et ne manqua pas de lui attirer beaucoup de monde, tant

du peuple que des principaux de la ville. Enfin , chacun l'honorait et le chérissait extrêmement. On venait aussi de très-loin , se recommander à ses prières ; et tous ceux qui se retiraient d'auprès de lui , publiaient les bénédictions qu'ils croyaient avoir reçues du ciel par son moyen.

« La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il était sorti , l'envieux en eut un chagrin si vif , qu'il abandonna sa maison et ses affaires , dans la résolution d'aller le perdre. Pour cet effet , il se rendit au nouveau couvent de dervyches , dont le chef, son ancien voisin , le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'envieux lui dit qu'il était venu exprès pour lui communiquer une affaire importante , dont il ne pouvait l'entretenir qu'en particulier. « Afin , ajouta-t-il , que personne ne nous entende , promenons - nous , je vous prie , dans votre cour ; et , puisque la nuit approche , commandez à vos dervyches de se retirer dans leurs cellules. » Le chef des dervyches fit ce qu'il souhaitait.

« Lorsque l'envieux se vit seul avec le bon homme , il commença à lui raconter ce qu'il lui plut , en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour , jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la citerne , il le poussa et le jeta dedans , sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait , il s'éloigna promptement , gagna la porte du couvent , d'où il sortit sans être vu , et retourna chez lui fort content de son voyage , et persuadé que l'objet de son envie n'était plus au monde ; mais il se trompait fort.....

LI^e NUIT.

« LA vieille citerne, était habitée par des fées et par des génies, qui se trouvèrent si à propos pour secourir le chef des dervyches, qu'ils le reçurent, et le soutinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans une chute dont il devait perdre la vie ; mais il ne voyait ni ne sentait rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit : « Savez-vous quel est ce bon homme à qui nous venons de rendre ce bon office ? » Et d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit : « Je vais vous le dire. Cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeurait, et est venu s'établir en ce lieu, dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avait contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale, que l'envieux ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr ; ce qu'il aurait exécuté sans le secours que nous avons prêté à ce bon homme, dont la réputation est si grande, que le sulthan, qui fait son séjour dans la ville voisine, doit venir demain le visiter, pour recommander la princesse sa fille à ses prières. »

« Une autre voix demanda quel besoin la princesse avait des prières du dervyche ; à quoi la première répondit : « Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du génie Maimoun, fils de Dimdin, qui est devenu

amoureux d'elle? Mais je sais bien comment ce bon chef des dervyches pourrait la guérir; la chose est très-aisée, et je vais vous la dire. Il a dans son couvent un chat noir, qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnaie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler, et parfumer la tête de la princesse de leur fumée. A l'instant elle sera si bien guérie et si bien délivrée de Maimoun, fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois. »

« Le chef des dervyches ne perdit pas un mot de cet entretien des fées et des génies, qui gardèrent un grand silence toute la nuit, après avoir dit ces paroles. Le lendemain, au commencement du jour, dès qu'il put distinguer les objets, comme la citerne était démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou, par où il sortit sans peine.

« Les dervyches qui le cherchaient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avait si bien reçu le jour précédent, et se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avait ouï parler la nuit dans l'entretien des fées et des génies, ne fut pas long-temps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il le prit, lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avait à la queue, et les mit à part, pour s'en servir quand il en aurait besoin.

« Il n'y avait pas long-temps que le soleil était levé, lorsque le sulthan, qui ne voulait rien négliger de ce

qu'il croyait pouvoir apporter une prompte guérison à la princesse, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, et entra avec les principaux officiers qui l'accompagnaient. Les dervyches le reçurent avec un profond respect.

« Le sulthan tira leur chef à l'écart : « Bon cheikh, lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène. » « Oui, sire, répondit modestement le dervyche : c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas. » « C'est cela même, répliqua le sulthan. Vous me rendriez la vie, si, comme je l'espère, vos prières obtenaient la guérison de ma fille. » « Sire, repartit le bonhomme, si votre majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte par l'aide et la faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé. »

« Le prince, transporté de joie, envoya sur-le-champ chercher sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes et d'eunuques, et voilée de manière qu'on ne lui voyait pas le visage. Le chef des dervyches fit tenir une poêle au-dessus de la tête de la princesse; et il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avait fait apporter, que le génie Maimoun, fils de Diindim, fit de grands cris, sans que l'on vît rien, et laissa la princesse libre. Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvrait le visage, et le leva pour voir où elle était. « Où suis-je, s'écria-t-elle? Qui m'a amenée ici? » A ces paroles le sulthan ne put cacher l'excès de sa joie; il embrassa sa fille, et la baisa aux

yeux ; il baisa aussi la main du chef des dervyches, et dit aux officiers qui l'accompagnaient : « Dites-moi votre sentiment : quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma fille ? » Ils répondirent tous qu'il méritait de l'épouser. « C'est ce que j'avais dans la pensée, reprit le sulthan, et je le fais mon gendre dès ce moment. »

« Peu de temps après, le premier vézyr mourut. Le sulthan mit le dervyche à sa place, et le sulthan étant mort lui-même sans enfans mâles, les ordres de religion et de milice assemblés, le Bon-homme fut déclaré et reconnu sulthan d'un commun consentement....

LII^e NUIT.

« LE bon dervyche étant donc monté sur le trône de son beau-père ; un jour qu'il était au milieu de sa cour, dans une marche, il aperçut l'Envieux parmi la foule du monde qui était sur son passage. Il fit approcher un des vézyrs qui l'accompagnaient, et lui dit tout bas : « Allez, et amenez-moi cet homme que voilà, et prenez bien garde de l'épouvanter. » Le vézyr obéit, et quand l'Envieux fut en présence du sulthan, le sulthan lui dit : « Mon ami, je suis ravi de vous voir. » « Qu'on lui compte, dit-il, tout à l'heure mille pièces de monnaie d'or de mon trésor. De plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, et qu'une garde suffisante le conduise et l'escorte jusque chez lui. » Après avoir chargé l'of-

ficier de cette commission, il dit adieu à l'Envieux, et continua sa marche.

« Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au génie, assassin de la princesse de l'île d'Ébène, je lui en fis l'application. « O génie, lui dis-je, vous voyez que ce sulthan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avait pas tenu à l'Envieux qu'il n'eût perdu la vie, il le traita encore et le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. » Enfin, j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple, et de ~~me~~ pardonner; mais il ne me fut pas possible de le fléchir. « Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie; ne te flatte pas que je te renvoie sain et sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. » A ces mots il se saisit de moi avec violence, et m'emportant au travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui faire un passage, il m'enleva si haut, que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il se lança vers la terre comme la foudre, et prit pied sur la cime d'une montagne.

« Là il ramassa une poignée de terre, prononça, ou plutôt marmota dessus certaines paroles, auxquelles je ne compris rien; et la jetant sur moi : « Quitte, me dit-il, la figure d'homme et prends celle de singe. » Il disparut aussitôt, et je demeurai seul, changé en singe, accablé de douleur, dans un pays inconnu, ne sachant à quelle distance je me trouvais des États du roi mon père.

« Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois. Enfin j'arrivai au bord de la mer ; elle était alors dans un grand calme, et j'aperçus un vaisseau à une demi-lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, et me mis dessus, jambe de-cà, jambe de-là, avec un bâton à chaque main, pour me servir de rames.

« Je voguai dans cet état, et m'avançai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux matelots et aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardaient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord ; et me prenant à un cordage, je grimpai jusque sur le tillac ; mais comme je ne pouvais parler, je me trouvais dans un terrible embarras. En effet, le danger que je courus alors, ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie.

« Les marchands, superstitieux et scrupuleux, crurent que je porterais malheur à leur navigation, si on me recevait ; c'est pourquoi l'un dit : « Je vais l'assommer d'un coup de maillet. » Un autre : « Je veux lui passer une flèche au travers du corps. » Un troisième : « Il faut le jeter à la mer. » Quelqu'un n'aurait pas manqué de faire ce qu'il disait, si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étais pas prosterné à ses pieds ; mais lorsque je le pris par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché

de cette action et des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me mit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me ferait le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes toutes les marques de reconnaissance possibles.

« Le vent, qui succéda au calme, ne fut pas fort ; mais il fut favorable : il ne changea point durant cinquante jours. Il nous fit heureusement aborder au port d'une belle ville très-peuplée et d'un grand commerce, où nous jetâmes l'ancre. Elle était d'autant plus considérable, que c'était la capitale d'un puissant État.

« Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui venaient pour féliciter leurs amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avaient vus au pays d'où ils arrivaient, ou simplement par la curiosité de voir un vaisseau qui venait de loin. Il arriva entre autres quelques officiers qui demandèrent à parler, de la part du sulthan, aux marchands de notre bord. Les marchands se présentèrent à eux ; et l'un des officiers prenant la parole, leur dit : « Le sulthan notre maître nous a chargés de vous témoigner qu'il a bien de la joie de votre arrivée, et de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de votre écriture. Pour vous apprendre quel est son dessein, vous saurez qu'il avait un premier vézyr, qui, avec une très-grande capacité dans le maniement des affaires, écrivait dans la der-

nière perfection. Ce ministre est mort depuis peu de jours. Le sulthan en est fort affligé; et comme il ne regardait jamais les écritures de sa main, sans admiration, il a fait un serment solennel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi bien qu'il écrivait. Beaucoup de gens ont présenté de leur écriture; mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étendue de cet empire, qui ait été jugé digne d'occuper la place du vézyr (1). »

« Ceux des marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé je m'avançai, et j'enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenait. Tout le monde, et particuliè-

(1) Les caractères d'écriture usités chez les Arabes, sont :
Le Kioufy, caractère ancien, qui a servi de base à tous les autres ;

Le Thuluth, qui sert pour les titres des manuscrits ;

Le Yacouty, qui ne diffère guère du précédent, que par ses dimensions ;

Le Reyhany, principalement en usage chez les Arabes d'Égypte ;

Le Neskhy, dont on se sert presque toujours pour les manuscrits ;

Et le Mauresque, dont les formes se rapprochent un peu du Kioufy, et que l'on n'emploie que dans les régences barbaresques.

Avec ces sortes d'écritures, les Turks et les Persans emploient encore le Dywany, le Taalik, le Kermat, etc. Ces genres de calligraphie diffèrent beaucoup entre eux; mais peuvent toujours être ramenés cependant au type primitif, le Kioufy.

rement les marchands qui venaient d'écrire, s'imaginant que je voulais le déchirer, ou le jeter à la mer, firent de grands cris; mais ils se rassurèrent quand ils virent que je tenais le rouleau fort proprement, et que je paraissais vouloir écrire à mon tour : cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avaient jamais vu de singe qui sût écrire, et qu'ils ne pouvaient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils voulurent m'arracher le rouleau des mains; mais le capitaine prit encore mon parti. « Laissez-le faire, dit-il : qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai sur-le-champ; si au contraire il écrit bien, comme je l'espère, car je n'ai vu de ma vie un singe plus adroit et plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses, je déclare que je le reconnâtrai pour mon fils. J'en avais un qui n'avait pas à beaucoup près tant d'esprit que lui. »

« Voyant que personne ne s'opposait plus à mon dessein, je pris la plume et ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les arabes⁽¹⁾; et chaque essai d'écriture contenait un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sulthan. Mon écriture n'effaçait pas seulement celle des marchands, j'ose dire qu'on n'en avait point vu de si belle jusqu'alors dans ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau, et le portèrent au sulthan...

(1) Voyez la note à la page précédente.

LIII^e NUIT.

« LE sulthan ne fit aucune attention aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement, qu'il dit aux officiers : « Prenez le cheval de mon écurie le plus beau et le mieux harnaché, et une robe de brocard des plus magnifiques, pour revêtir la personne de qui sont ces six écritures, et amenez-la moi. »

« A cet ordre du sulthan, les officiers se mirent à rire. Ce prince, irrité de leur hardiesse, était prêt à les punir ; mais ils lui dirent : « Sire, nous supplions votre majesté de nous pardonner : ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un singe. » « Que dites-vous, s'écria le sulthan, ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme ? » « Non, sire, répondit un des officiers, nous assurons votre majesté qu'elles sont d'un singe, qui les a faites devant nous. » Le sulthan trouva la chose trop surprenante, pour n'être pas curieux de me voir. « Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un singe si rare. »

« Les officiers revinrent au vaisseau, et exposèrent leur ordre au capitaine, qui leur dit que le sulthan était le maître. Aussitôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très-riche, et me portèrent à terre, où ils me mirent sur le cheval du sulthan, qui m'attendait dans son palais avec un grand nombre de per-

sonnes de sa cour, qu'il avait assemblées pour me faire plus d'honneur.

« La marche commença : le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terrasses des palais et des maisons, tout était rempli d'une multitude innombrable de monde de tout sexe et de tout âge, que la curiosité avait fait venir de tous les endroits de la ville pour me voir : car le bruit s'était répandu en un moment, que le sulthan venait de choisir un singe pour son grand vézyr. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce peuple, qui par des cris redoublés ne cessait de marquer sa surprise, j'arrivai au palais du sulthan.

« Je trouvai ce prince assis sur son trône au milieu des grands de sa cour. Je lui fis trois révérences profondes ; et, à la dernière, je me prosternai et baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant en posture de singe. Toute l'assemblée ne pouvait se lasser de m'admirer, et ne comprenait pas comment il était possible qu'un singe sût si bien rendre au sulthan le respect qui lui est dû ; et le sulthan en était plus étonné que personne. Enfin, la cérémonie de l'audience eût été complète, si j'eusse pu ajouter la harangue à mes gestes ; mais les singes ne parlèrent jamais, et l'avantage d'avoir été homme ne me donnait pas ce privilège.

« Le sultan congédia ses courtisans, et il ne resta auprès de lui que le chef de ses eunuques, un petit esclave fort jeune, et moi. Il passa de la salle d'audience dans son appartement, où il se fit apporter à manger.

Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher et de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai, et me mis à table ; je mangeai avec beaucoup de retenue et de modestie.

« Avant que l'on desservît, j'aperçus une écritoire : je fis signe qu'on me l'approchât ; et quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon, qui marquaient ma reconnaissance au sulthan ; et la lecture qu'il en fit après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui apporta d'une boisson particulière, dont il me fit présenter un verre. Je bus, et j'écrivis dessus de nouveaux vers, qui expliquaient l'état où je me trouvais après de grandes souffrances. Le sulthan les lut encore, et dit : « Un homme qui serait capable d'en faire autant, serait au-dessus des plus grands hommes.

« Ce prince s'étant fait apporter un jeu d'échecs, me demanda par signe, si j'y savais jouer, et si je voulais jouer avec lui. Je baisai la terre ; et en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étais prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie ; mais je gagnai la seconde et la troisième ; et m'apercevant que cela lui faisait quelque peine, pour le consoler, je fis un quatrain que je lui présentai.

« Tant de choses paraissant au sulthan fort au-delà de tout ce qu'on avait jamais vu ou entendu de l'adresse et de l'esprit des singes, il ne voulut pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avait une fille qu'on appelait Dame de beauté. « Allez, dit-il au chef des

eunuques, qui était présent et attaché à cette princesse, allez, faites venir ici votre dame, je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prends. »

« Le chef des eunuques partit, et amena bientôt la princesse. Elle avait le visage découvert ; mais elle ne fut pas plutôt dans la chambre, qu'elle se couvrit promptement de son voile, en disant au sulthan : « Sire, il faut que votre majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paraître devant les hommes. » Comment donc ! ma fille, répondit le sulthan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit esclave, l'eunuque votre gouverneur, et moi, qui avons la liberté de vous voir le visage ; néanmoins vous baissez votre voile, et vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici ? » « Sire, répliqua la princesse, votre majesté va connaître que je n'ai pas tort. Le singe que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un singe, est un jeune prince, fils d'un grand roi. Il a été métamorphosé en singe par enchantement. Un génie, fils de la fille d'Iblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la princesse de l'île d'Ébène, fille du roi Épitimarus. »

« Le sulthan, étonné de ce discours, se tourna de mon côté, et ne me parlant plus par signe, me demanda si ce que sa fille venait de dire était véritable. Comme je ne pouvais parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la princesse avait dit la vérité. « Ma fille, reprit alors le sulthan, comment savez-vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement ? » « Sire, répondit la princesse

Dame de beauté, votre majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille dame. C'était une magicienne très-habile; elle m'a enseigné soixante-dix règles de sa science, par la vertu de laquelle je pourrais, en un clin d'œil, faire transporter votre capitale au milieu de l'Océan, au-delà du mont Caucase. Par cette science, je connais à la première vue toutes les personnes qui sont sous le pouvoir d'un charme; je sais qui elles sont, et par qui elles ont été enchantées : ainsi, ne soyez pas surpris si j'ai d'abord reconnu ce prince, malgré le charme qui l'empêche de paraître à vos yeux tel qu'il est naturellement. » « Ma fille, dit le sulthan, je ne vous croyais pas si habile. » « Sire, répondit la princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir; mais il m'a semblé que je ne devais pas m'en vanter. » « Puisque cela est ainsi, reprit le sulthan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du prince? » « Oui, sire, repartit la princesse, je puis lui rendre sa première forme. » « Rendez-la-lui donc, interrompit le sulthan, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, car je veux qu'il soit mon grand vézyr, et qu'il vous épouse. » « Sire, dit la princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner...

LIV^e NUIT.

« LA princesse Dame de beauté alla dans son appartement, d'où elle apporta un couteau, sur la lame duquel des mots hébreux étaient gravés. Elle nous

fit descendre ensuite, le sulthan, le chef des eunuques, le petit esclave et moi, dans une cour secrète du palais; et là, nous laissant sous une galerie qui régnait autour, elle s'avança au milieu de la cour où elle décrivit un grand cercle, et y traça plusieurs mots en caractères arabes, anciens et autres, qu'on appelle caractères de Cléopâtre.

« Lorsqu'elle eut achevé, et préparé le cercle de la manière qu'elle le souhaitait, elle se plaça et s'arrêta au milieu, où elle fit des abjurations, et récita des versets du Coran. Insensiblement l'air s'obscurcit, de sorte qu'il semblait qu'il fût nuit, et que le monde allait se dissoudre. Nous nous sentîmes saisir d'une frayeur extrême; et cette frayeur augmenta encore, quand nous vîmes tout à coup paraître le génie, fils de la fille d'Iblis, sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

« Dès que la princesse aperçut ce monstre, elle lui dit : « Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette horrible forme, et tu crois m'épouvanter? » « Et toi, reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait et confirmé par un serment solennel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre? » « Ah! maudit, répliqua la princesse, c'est à toi que j'ai ce reproche à faire. » « Tu vas, interrompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de venir. » En disant cela, il ouvrit une gueule effroyable, et s'avança sur elle pour la dévorer. Mais elle, qui était sur ses gardes, fit un saut en arrière, eut le temps

de s'arracher un cheveu ; et en prononçant deux ou trois paroles, elle le changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps. Les deux parties du lion disparurent, et il ne resta que la tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse se changea en serpent, et livra un rude combat au scorpion, qui, n'ayant pas l'avantage prit la forme d'un aigle, et s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'un aigle noir plus puissant, et le poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'un et l'autre.

« Quelque temps après qu'ils eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, et il en sortit un chat noir et blanc, dont le poil était tout hérissé, et qui miaulait d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit de près, et ne lui donna aucun relâche. Le chat, trop pressé, se changea en un ver, et se trouva près d'une grenade tombée par hasard d'un grenadier qui était planté sur le bord d'un canal d'eau assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant, et s'y cacha. La grenade alors s'enfla, et devint grosse comme une citrouille, et s'éleva sur le toit de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour, et se rompit en plusieurs morceaux.

« Le loup, qui pendant ce temps-là s'était transformé en coq, se jeta sur les grains de la grenade, et se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus, il vint à nous les ailes étendues, en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avait plus de grains. Il en restait un sur le

bord du canal, dont il s'aperçut en se retournant. Il y courut vite; mais dans le moment qu'il allait porter le bec dessus, le grain roula dans le canal, et se changea en petit poisson.....

LV^e NUIT.

« LE coq se jeta dans le canal, et se changea en un brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un et l'autre deux heures entières sous l'eau, et nous ne savions ce qu'ils étaient devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de temps après, nous vîmes le génie et la princesse tout en feu. Ils se lancèrent l'un contre l'autre dès flammes par la bouche jusqu'à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent, et jetèrent une fumée épaisse et enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes avec raison, qu'elle n'embrasât tout le palais; mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant; car le génie s'étant débarrassé de la princesse, vint jusqu'à la galerie où nous étions, et nous souffla des tourbillons de feu. C'était fait de nous, si la princesse, accourant à notre secours, ne l'eût obligé, par ses cris, à s'éloigner et à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fit, elle ne put empêcher que le sulthan n'eût la barbe brûlée et le visage gâté; que le chef des eunuques ne fût étouffé et consumé sur le champ, et qu'une étincelle n'entrât

dans mon œil droit, et ne me rendît borgne. Le sulthan et moi nous nous attendions à périr ; mais bientôt nous entendîmes crier : « Victoire , Victoire ; » et nous vîmes tout à coup paraître la princesse sous sa forme naturelle. Le génie était réduit en un monceau de cendres.

« La princesse s'approcha de nous , et , pour ne pas perdre de temps , elle demanda une tasse pleine d'eau , qui lui fut apportée par la jeune esclave , à qui le feu n'avait fait aucun mal. Elle la prit , et , après quelques paroles prononcées dessus , elle jeta l'eau sur moi , en disant : « Si tu es singe par enchantement , change de figure , et prends celle d'homme , que tu avais auparavant. » A peine eut-elle achevé ces mots , que je redevins homme tel que j'étais avant ma métamorphose , à un œil près.

« Je me préparais à remercier la princesse ; mais elle ne m'en donna pas le temps. Elle s'adressa au sulthan son père , et lui dit : « Sire , j'ai remporté la victoire sur le génie , comme votre majesté le peut voir ; mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre , et vous n'aurez pas la satisfaction de conclure notre mariage. Le feu m'a pénétrée dans ce combat terrible , et je sens qu'il me consume insensiblement. Cela ne serait point arrivé , si j'avais aperçu le dernier grain de la grenade , et que je l'eusse avalé comme les autres , lorsque j'étais changée en coq. Le génie s'y était réfugié comme dans son dernier retranchement ; et de là dépendait le succès du combat , qui aurait été

heureux et sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu , et de combattre avec ces puissantes armes , comme je l'ai fait entre le ciel et la terre , et en votre présence. Malgré le pouvoir de son art redoutable et son expérience , j'ai fait connaître au génie que j'en savais plus que lui ; je l'ai vaincu , et réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche.....

LVI^e NUIT.

« LE sulthan laissa la princesse Dame de beauté achever le récit de son combat ; et , quand elle l'eut fini , il lui dit d'un ton qui marquait la vive douleur dont il était pénétré : « Ma fille , vous voyez en quel état est votre père. Hélas ! je suis étonné d'être encore en vie. L'eunuque votre gouverneur est mort , et le prince que vous venez de délivrer de son enchantement , a perdu un œil. » Il n'en put dire davantage : les larmes , les soupirs et les sanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction , sa fille et moi , et nous pleurâmes avec lui. Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un l'autre , la princesse se mit à crier : « Je brûle , je brûle. » Elle sentit que le feu qui la consumait , s'était enfin emparé de tout son corps , et elle ne cessa de crier , je brûle , que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet

de ce feu fut si extraordinaire , qu'en peu de momens elle fut réduite tout en cendres comme le génie.

« Je ne vous dirai pas , madame , jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurais mieux aimé être toute ma vie singe ou chien , que de voir ma bienfaitrice périr si misérablement. De son côté , le sulthan , affligé au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer , poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête et sur la poitrine , jusqu'à ce que , succombant à son désespoir , il s'évanouit et me fit craindre pour sa vie. Cependant les eunuques et les officiers accoururent aux cris du sulthan , qu'ils ne firent pas facilement revenir de sa faiblesse. Ce prince et moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure pour les persuader de la douleur que nous en avons : les deux monceaux de cendres en quoi la princesse et le génie avaient été réduits , la leur firent assez concevoir. Comme le sulthan pouvait à peine se soutenir , il fut obligé de s'appuyer sur ses eunuques , pour gagner son appartement.

« Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le palais et dans la ville , tout le monde plaignit le malheur de la princesse Dame de beauté , et prit part à l'affliction du sulthan. Pendant sept jours on fit toutes les cérémonies du plus grand deuil ; on jeta au vent les cendres du génie ; on recueillit celles de la princesse dans un vase précieux , pour y être conservées , et ce vase fut déposé dans

un superbe mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avaient été recueillies.

« Le chagrin que conçut le sulthan de la perte de sa fille , lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avait pas encore entièrement recouvré sa santé , qu'il me fit appeler. « Prince , me dit-il , écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : il y va de votre vie si vous ne l'exécutez. » Je l'assurai que j'obéirais exactement. Après quoi , reprenant la parole : « J'avais toujours vécu , poursuivit-il , dans une parfaite félicité , et jamais aucun accident ne l'avait traversée ; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouissais. Ma fille est morte , son gouverneur n'est plus , et ce n'est que par un miracle que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs , dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix ; mais retirez-vous incessamment , je périrais moi-même si vous demeuriez ici davantage ; car je suis persuadé que votre présence porte malheur : c'est tout ce que j'avais à vous dire. Partez , et prenez garde de paraître jamais dans mes états ; aucune considération ne m'empêcherait de vous en faire repentir. » Je voulus parler , mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colère , et je fus obligé de m'éloigner de son palais.

« Rebuté , chassé , abandonné de tout le monde , et ne sachant ce que je deviendrais , avant que de sortir de la ville , j'entrai dans un bain , je me fis

raser la barbe et les sourcils , et pris l'habit de Kalender. Je me mis en chemin , en pleurant moins ma misère que les belles princesses dont j'avais causé la mort. Je traversai plusieurs pays sans me faire connaître ; enfin je résolus de venir à Baghdad , dans l'espérance de me faire présenter au Commandeur des croyans , et d'exciter sa compassion par le récit d'une histoire si étrange. J'y suis arrivé ce soir , et la première personne que j'ai rencontrée en arrivant , c'est le Kalender notre frère qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste , Madame , et pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre hôtel. »

« Quand le second Kalender eut achevé son histoire, Zobéide , à qui il avait adressé la parole , lui dit : « Voilà qui est bien ; allez , retirez-vous où il vous plaira , je vous en donne la permission. » Mais au lieu de sortir , il supplia aussi la dame de lui faire la même grace qu'au premier Kalender , auprès duquel il alla prendre place.

« Mais , sire , dit Chehérazade , en achevant ces derniers mots , il est jour , il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer que quelque agréable que soit l'histoire du second Kalender , celle du troisième n'est pas moins belle. Que votre majesté voie si elle veut avoir la patience de l'entendre. » Le sulthan , curieux de savoir si elle était aussi merveilleuse que la première , se leva , résolu de prolonger encore la vie de Chehérazade.

LVII^e NUIT.

« JE voudrais bien, dit Chahriar sur la fin de la nuit, entendre l'histoire du troisième Kalender. »
« Sire, répondit Chehérazade, vous allez être obéi. »
Le troisième Kalender, ajouta-t-elle, voyant que c'était à lui à parler, s'adressant, comme les autres, à Zobéide, commença son histoire de cette manière :

HISTOIRE DU TROISIÈME KALENDER,

FILS DE ROI.

« Très-honorable dame, ce que j'ai à vous raconter, est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux princes qui ont parlé avant moi, ont perdu chacun un œil par un effet de leur destinée ; et moi je n'ai perdu le mien que par ma faute et qu'en cherchant mon propre malheur.

« Je m'appelle Agib, et suis fils d'un roi qui se nommait Cassib. Après sa mort, je pris possession de ses états, et j'établis mon séjour dans la même ville où il avait demeuré. Cette ville est située sur le bord de la mer, elle a un port vaste et sûr, avec un arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante vaisseaux de guerre, toujours prêts à servir dans l'occasion. Plusieurs belles provinces composaient mon royaume en terre ferme, avec un grand

nombre d'îles considérables , presque toutes situées à la vue de ma capitale.

« Je visitai premièrement les provinces ; je fis ensuite armer et équiper toute ma flotte , et j'allai descendre dans mes îles , pour me concilier , par ma présence , le cœur de mes sujets , et les affermir dans le devoir. Quelque temps après que j'en fus revenu , j'y retournai ; et ces voyages , en me donnant quelque teinture de la navigation , m'y firent prendre tant de goût , que je résolus d'aller faire des découvertes au-delà de mes îles. Pour cet effet , je fis équiper dix vaisseaux seulement. Je m'embarquai , et nous mîmes à la voile. Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite ; mais la nuit du quarante-unième , le vent devint contraire et même si furieux , que nous fumes battus d'une tempête violente qui faillit nous submerger. Néanmoins , à la pointe du jour , le vent s'apaisa , les nuages se dissipèrent , et le soleil ayant ramené le beau temps , nous abordâmes dans une île où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait , nous nous remîmes en mer. Après dix jours de navigation , nous commencions à espérer de voir terre ; car la tempête que nous avions essuyée , m'avait détourné de mon dessein , et j'avais fait prendre la route de mes états , lorsque je m'aperçus que mon pilote ne savait où nous étions. Effectivement , le dixième jour , un matelot , commandé pour faire la découverte au haut du grand mât , rapporta qu'à la droite et à la gauche il n'avait vu que le ciel et la mer qui bor-

nassent l'horizon ; mais que , devant lui , du côté où nous avions la proue , il avait remarqué une grande tache noire.

« Le pilote changea de couleur à ce récit, jeta d'une main son turban sur le tillac , et de l'autre se frappant le visage : « Ah ! sire , s'écria-t-il , nous sommes perdus ! Personne de nous ne peut échapper au danger où nous nous trouvons ; et , avec toute mon expérience , il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. » En disant ces paroles , il se mit à pleurer comme un homme qui croyait sa perte inévitable ; et son désespoir jeta l'épouvante dans tout le vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avait de se désespérer ainsi. « Hélas ! sire , me répondit-il , la tempête que nous avons essuyée , nous a tellement éloignés de notre route , que demain à midi nous nous trouverons près de cette tache noire , qui n'est autre chose qu'une montagne ; et cette montagne noire est une mine d'aimant , qui dès à présent attire toute votre flotte , à cause des clous et des ferremens qui entrent dans la structure des vaisseaux. Lorsque nous en serons demain à une certaine distance , la force de l'aimant sera si violente , que tous les clous se détacheront , et iront se coller contre la montagne : vos vaisseaux se dissoudront , et seront submergés. Comme l'aimant a la vertu d'attirer le fer , cette montagne , du côté de la mer , est couverte des clous d'une infinité de vaisseaux qu'elle a fait périr ; elle est très-escarpée ; et au sommet , il y a un dôme de bronze fin , soutenu de colonnes du même métal ; au haut du dôme ,

paraît un cheval également en bronze, lequel porte un cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravés des caractères talismaniques. La tradition, sire, ajouta-t-il, est que cette statue est la cause principale de la perte de tant de vaisseaux et de tant d'hommes qui ont été submergés en cet endroit, et qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher, jusqu'à ce qu'elle soit renversée. »

« Le pilote, ayant tenu ce discours, se remit à pleurer, et ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun, toutefois, ne laissa pas de songer à sa conservation, et de prendre pour cela toutes les mesures possibles; et, dans l'incertitude de l'évènement, ils se firent tous héritiers les uns des autres, par un testament en faveur de ceux qui se sauveraient.

« Le lendemain matin, nous aperçûmes à découvert la montagne noire; et l'idée que nous en avions conçue, nous la fit paraître plus affreuse qu'elle n'était. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le pilote nous avait prédit. Nous vîmes voler les clous et tous les autres ferremens de la flotte vers la montagne, où, par la violence de l'attraction, ils se collèrent avec un bruit horrible. Les vaisseaux s'entr'ouvrirent, et s'abîmèrent dans la mer, qui était si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pu en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyés; mais Dieu

eut pitié de moi, et permit que je me sauvasse, en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent, droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y avait des degrés pour monter au sommet.....

LVIII^e NUIT.

« A la vue de ces degrés (car il n'y avait pas de terrain ni à droite ni à gauche où l'on pût mettre le pied), je remerciai Dieu, et invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier était si étroit, si roide et si difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'aurait renversé et précipité dans la mer. Mais enfin, j'arrivai jusqu'au bout sans accident; j'entrai sous le dôme, et, me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grace qu'il m'avait faite.

« Je passai la nuit sous le dôme. Pendant que je dormais, un vénérable vieillard m'apparut, et me dit : « Écoute, Agib : lorsque tu seras éveillé, creuse
« la terre sous tes pieds. Tu y trouveras un arc de
« bronze, et trois flèches de plomb, fabriquées sous
« certaines constellations, pour délivrer le genre hu-
« main de tant de maux qui le menacent. Tire les
« trois flèches contre la statue : le cavalier tombera
« dans la mer, et le cheval de ton côté. Tu l'enterreras
« au même endroit d'où tu auras tiré l'arc et les flèches.
« Cela étant fait, la mer s'enflera, et montera jus-

« qu'au pied du dôme , à la hauteur de la montagne.
« Lorsqu'elle y sera montée, tu verras aborder une
« chaloupe, où il n'y aura qu'un seul homme avec
« une rame à chaque main. Cet homme sera de
« bronze, mais différent de celui que tu auras ren-
« versé. Embarque-toi avec lui sans prononcer le nom
« de Dieu, et te laisse conduire. Il te conduira en
« dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le
« moyen de retourner chez toi sain et sauf, pourvu
« que, comme je te l'ai déjà dit, tu ne prononces
« pas le nom de Dieu pendant tout le voyage. »

« Tel fut le discours du vieillard. Dès que je fus éveillé, je me levai extrêmement consolé de cette vision, et je ne manquai pas de faire ce que le vieillard m'avait commandé. Je déterrai l'arc et les flèches, et les tirai contre le cavalier. A la troisième flèche, je le renversai dans la mer, et le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc et des flèches, et dans cet intervalle, la mer s'enfla, et s'éleva peu à peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la montagne, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venait à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses se passaient conformément au songe que j'avais eu.

« Enfin la chaloupe aborda, et j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'avait été dépeint. Je m'embarquai, et me gardai bien de prononcer le nom de Dieu; je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis, et l'homme de bronze se mit à ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neu-

vième jour, et je vis des îles qui me firent espérer que je serais bientôt hors du danger que j'avais à craindre. L'excès de ma joie me fit oublier la défense qui m'avait été faite : « Dieu soit béni ! dis-je alors, « Dieu soit loué ! »

« Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai sur l'eau, et je nageai le reste du jour, du côté de la terre qui me parut la plus voisine. Une nuit fort obscure succéda ; et comme je ne savais plus où j'étais, je nageais à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, et je commençais à désespérer de ma vie, lorsque le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une montagne, me jeta sur une plage, où elle me laissa en se retirant. Je me hâtai aussitôt de prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprît ; et la première chose que je fis, fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, et de l'étendre pour le faire sécher sur le sable qui était encore échauffé de la chaleur du jour.

« Le lendemain, le soleil eut bientôt achevé de sécher mon habit. Je le repris et m'avançai pour reconnaître le pays. Je n'eus pas marché long-temps, que je reconnus que j'étais dans une petite île déserte fort agréable, où il y avait plusieurs sortes d'arbres fruitiers et sauvages. Mais je remarquai qu'elle était considérablement éloignée de terre, ce qui diminua fort la joie que j'avais d'être échappé de la mer. Néanmoins je me remettais à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'aperçus

un petit bâtiment qui venait de terre ferme à pleines voiles , en se dirigeant sur l'île où j'étais.

« Comme je ne doutais pas qu'il n'y vînt mouiller, et que j'ignorais si les gens de l'équipage seraient amis, ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvais impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix esclaves qui portaient une pelle et d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marchèrent vers le milieu de l'île, où je les vis s'arrêter et fouiller la terre quelque temps; et à leur action, il me parut qu'ils levaient une trappe. Ils retournèrent ensuite au bâtiment, débarquèrent plusieurs sortes de provisions et de meubles, et en firent chacun une charge, qu'ils portèrent à l'endroit où ils avaient travaillé; ils y descendirent; ce qui me fit comprendre qu'il y avait là un lieu souterrain. Je les vis encore une fois aller au vaisseau, et en ressortir peu de temps après avec un vieillard qui menait avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans, très-bien fait. Ils descendirent tous où la trappe avait été levée; et lorsqu'ils furent remontés, qu'ils eurent abaissé la trappe, qu'ils l'eurent recouverte de terre, ils reprirent le chemin de l'anse où était le navire; je remarquai que le jeune homme n'était pas avec eux; d'où je conclus qu'il était resté dans le lieu souterrain : ce qui me causa un extrême étonnement.

« Le vieillard et les esclaves se rembarquèrent; et le bâtiment ayant remis à la voile, reprit la route

de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné, que je ne pouvais être aperçu de l'équipage, je descendis de l'arbre, et me rendis promptement à l'endroit où j'avais vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en carré, je la levai, et je vis qu'elle couvrait l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis et me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avait un tapis de pied et un sofa garni d'un autre tapis et de coussins d'une riche étoffe, où le jeune homme était assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, et j'aperçus aussi des fruits et des pots de fleurs qu'il avait près de lui. Le jeune homme fut effrayé de me voir; mais pour le rassurer, je lui dis en entrant : « Qui que vous soyez, seigneur, ne craignez rien : un roi et fils de roi, tel que je suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse, et ce que je ne puis concevoir (car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette île), c'est qu'il m'a paru que vous vous êtes laissé ensevelir dans ce lieu sans résistance....

LIX^e NUIT.

« LE jeune homme , continua le troisième kalender , se rassura à ces paroles , et me pria , d'un air riant , de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis : « Prince , me dit-il , je vais vous apprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon père est un marchand joaillier qui a acquis de grands biens par son travail et par son habileté dans sa profession. Il a un grand nombre d'esclaves et de commissionnaires , qui font des voyages par mer sur des vaisseaux qui lui appartiennent , afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs cours où il fournit les pierreries dont on a besoin. Il y avait long-temps qu'il était marié sans avoir eu d'enfans , lorsqu'il apprit qu'il aurait un fils , dont la vie néanmoins ne serait pas de longue durée ; ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après , ma mère lui annonça qu'elle était grosse ; et le temps qu'elle croyait avoir conçu s'accordait fort avec le jour du songe de mon père. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois , et ce fut une grande joie dans la famille. Mon père , qui avait exactement observé le moment de ma naissance , consulta les astrologues , qui lui dirent : « Votre fils vivra sans nul accident « jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra « risque de perdre la vie , et il sera difficile qu'il en « échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne

« périclise pas , sa vie sera de longue durée. C'est qu'en
« ce temps-là, ajoutèrent-ils, la statue équestre de
« bronze qui est au haut de la montagne d'aimant,
« aura été renversée dans la mer par le prince Agib,
« fils du roi Cassib, et que les astres marquent, que
« cinquante jours après, votre fils doit être tué parce
« prince. » Comme cette prédiction s'accordait avec
le songe de mon père, il en fut vivement frappé et
affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup
de soin de mon éducation, jusqu'à cette présente an-
née, qui est la quinzième de mon âge. Il apprit hier,
que depuis dix jours, le cavalier de bronze avait été
jeté dans la mer par le prince que je viens de vous
nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs, et
causé tant d'alarmes, qu'il n'est pas reconnaissable
dans l'état où il est. Sur la prédiction des astrologues,
il a cherché les moyens de tromper mon horoscope,
et de me conserver la vie. Il y a long-temps qu'il a
pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour
m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il ap-
prendrait que la statue aurait été renversée. C'est
pourquoi, comme il a su qu'elle l'était depuis dix
jours, il est venu promptement me cacher ici, et il
a promis que dans quarante il viendrait me reprendre.
Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne espérance ; et je ne
crois pas que le prince Agib vienne me chercher sous
terre, au milieu d'une île déserte. »

« Pendant que le fils du joaillier me racontait son
histoire, je me moquais en moi-même des astrologues
qui avaient prédit que je lui ôterais la vie ; et je me

sentais si éloigné de vérifier la prédiction, qu'à peine eut-il achevé de parler, je lui dis avec transport : « Mon cher seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu, et ne craignez rien. Comptez que c'était une dette que vous aviez à payer, et que vous en êtes quitte dès à présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudraient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours, que les vaines conjectures des astrologues vous font appréhender. Je vous rendrai, pendant ce temps-là, tous les services qui dépendront de moi. Après cela, je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme, en m'embarquant avec vous sur votre bâtiment, avec la permission de votre père et la vôtre; et quand je serai de retour en mon royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, et je tâcherai de vous en témoigner toute ma reconnaissance. »

« Je rassurai, par ce discours, le fils du joaillier, et je m'attirai sa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étais cet Agib qu'il craignait, et je pris grand soin de ne lui en donner aucun soupçon. Nous nous entretînmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, et je connus que le jeune homme avait beaucoup d'esprit. Nous mangeâmes ensemble de ses provisions. Il en avait une si grande quantité, qu'il en aurait eu de reste au bout de quarante jours, quand il aurait eu d'autres hôtes que moi. Après le souper, nous continuâmes à

nous entretenir quelque temps, et ensuite nous nous couchâmes.

« Le lendemain à son lever, je lui présentai le bassin et l'eau. Il se lava, je préparai le dîner, et le servis quand il fut temps. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous désennuyer, non-seulement ce jour-là, mais encore les suivans. Je préparai le souper de la même manière que j'avais apprêté le dîner. Nous soupâmes et nous nous couchâmes comme le jour précédent. Nous eûmes le temps de contracter amitié ensemble. Je m'aperçus qu'il avait de l'inclination pour moi; et, de mon côté, j'en avais conçu une si forte pour lui, que je me disais souvent à moi-même que les astrologues qui avaient prédit au père que son fils serait tué par mes mains, étaient des imposteurs, et qu'il n'était pas possible que je pusse commettre une si méchante action. Enfin, madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu souterrain.

« Le quarantième arriva. Le matin, le jeune homme en s'éveillant, me dit avec un transport de joie dont il ne fut pas le maître : « Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour, et je ne suis pas mort, grâces à Dieu et à votre bonne compagnie. Mon père ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnaissance, et de vous fournir tous les moyens et toutes les commodités nécessaires pour retourner dans votre royaume. Mais en attendant, ajouta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain; je veux me dé-

crasser et changer d'habit, pour mieux recevoir mon père.» Je mis de l'eau sur le feu ; et , lorsqu'elle fut tiède, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme se mit dedans ; je le lavai et le frottai moi-même. Il en sortit ensuite, se coucha dans son lit que j'avais préparé, et je le couvris de sa couverture. Après qu'il se fut reposé, et qu'il eut dormi quelque temps : « Mon prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon et du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir. »

« De plusieurs melons qui nous restaient, je choisis le meilleur, et le mis dans un plat, et comme je ne trouvais pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne savait pas où il y en avait. Il y en a un, me répondit-il, sur cette corniche au-dessus de ma tête. Effectivement, j'y en aperçus un ; mais je me pressai fort pour le prendre, et dans le temps que je l'avais à la main, mon pied s'embarrassa dans la couverture, de sorte que je glissai, et que je tombai si malheureusement sur le jeune homme, que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le même moment.

« A ce spectacle, je poussai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le visage et la poitrine. Je déchirai mon habit, et me jetai par terre avec une douleur et des regrets inexprimables. « Hélas ! m'écriai-je, il ne lui restait que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avait cherché un asile ; et dans le temps que je compte moi-même que le péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin,

et que je rends la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoutai-je en levant la tête et les mains au ciel, je vous en demande pardon; et si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus long-temps.....

LX^e NUIT.

« APRÈS le malheur qui venait de m'arriver, j'aurais reçu la mort sans frayeur, si elle s'était présentée à moi. Mais le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toujours lorsque nous le souhaitons. Néanmoins, faisant réflexion que mes larmes et ma douleur ne feraient pas revivre le jeune homme, et que, les quarante jours finissant, je pouvais être surpris par son père, je sortis de cette demeure souterraine, et montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, et la couvris de terre.

« J'eus à peine achevé, que, portant la vue sur la mer du côté de la terre ferme, j'aperçus le bâtiment qui venait reprendre le jeune homme. Alors me consultant sur ce que j'avais à faire, je dis en moi-même : « Si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter et massacrer peut-être par ses esclaves, quand il aura vu son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier, ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment, que de m'y exposer. » Il y avait près du lieu souterrain un gros arbre, dont l'épais

feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, et je ne me fus pas plutôt placé de manière que je ne pouvais être aperçu, que je vis aborder le bâtiment.

« Le vieillard et les esclaves débarquèrent bientôt, et s'avancèrent vers la demeure souterraine, d'un air qui marquait qu'ils avaient quelque espérance; mais lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, et particulièrement le vieillard. Ils levèrent la pierre, et descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom, il ne répond point : leur crainte redouble; ils le cherchent et le trouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur; car je n'avais pas eu le courage de l'ôter. A cette vue, ils poussèrent des cris de douleur, qui renouvelèrent la mienne : le vieillard tomba évanoui; ses esclaves, pour lui donner de l'air, l'apportèrent en haut entre leurs bras, et le posèrent au pied de l'arbre où j'étais. Mais, malgré tous leurs soins, ce malheureux père demeura long-temps en cet état, et leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

« Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens; et dès que la fosse qu'on lui faisait, fut achevée, on l'y descendit. Le vieillard, soutenu par deux esclaves, et le visage baigné de larmes, lui jeta le premier un peu de terre après quoi les esclaves en comblèrent la fosse (1).

(1) Cette pratique, qui s'observe chez les Musulmans, est en usage dans plusieurs provinces de France.

« Cela étant fait, l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé et embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le vieillard, accablé de douleur, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espèce de brancard, et transporté dans le vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'île en peu de temps, et je le perdis de vue.....

LXI^e NUIT.

« APRÈS le départ du vieillard, de ses esclaves et du navire, je restai seul dans l'île : je passais la nuit dans la demeure souterraine qui n'avait pas été rebouchée, et le jour, je me promenais autour de l'île, et m'arrêtais dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avais besoin.

« Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la mer diminuait considérablement, et que l'île devenait plus grande; il semblait que la terre ferme s'approchait. Effectivement, les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avait plus qu'un petit trajet de mer entre moi et la terre ferme. Je le traversai, et n'eus de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Je marchai si long-temps sur la plage et sur le sable, que j'en fus très-fatigué. A la fin, je gagnai un terrain plus ferme; et j'étais déjà assez éloigné de la mer, lorsque je vis fort loin devant moi comme un grand feu; ce qui me donna quelque joie. « Je trouverai quelqu'un, disais-je, et il n'est

pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. » Mais à mesure que je m'en approchais, mon erreur se dissipait, et je reconnus bientôt que ce que j'avais pris pour du feu, était un château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisaient paraître de loin comme enflammé.

« Je m'arrêtai près de ce château, et m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avais pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritait, quand j'aperçus dix jeunes gens fort bien faits, qui venaient de la promenade. Mais, ce qui me parut assez surprenant, ils étaient tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnaient un vieillard d'une taille haute, et d'un air vénérable.

« J'étais étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois tous privés du même œil. Dans le temps que je cherchais dans mon esprit par quelle aventure ils pouvaient être rassemblés, ils m'abordèrent, et me témoignèrent de la joie de me voir. Après les premiers complimens, ils me demandèrent ce qui m'avait amené là. Je leur répondis que mon histoire était un peu longue, et que s'ils voulaient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerais la satisfaction qu'ils souhaitaient. Ils s'assirent, et je leur racontai ce qui m'était arrivé depuis que j'étais sorti de mon royaume jusqu'alors; ce qui leur causa une grande surprise.

« Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes seigneurs me prièrent d'entrer avec eux dans le châ-

teau. J'acceptai leur offre ; nous traversâmes une suite de salles, d'antichambres, de chambres et de cabinets fort proprement meublés, et nous arrivâmes dans un grand salon où il y avait en rond dix petits sofas bleus et séparés, tant pour s'asseoir et se reposer le jour, que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond était un onzième sofa moins élevé, et de la même couleur, sur lequel se plaça le vieillard dont on a parlé ; et les jeunes seigneurs s'assirent sur les dix autres.

« Comme chaque sofa ne pouvait tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : « Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, et ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, et ne nous demandez pas pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit ; contentez-vous de voir, et ne portez pas plus loin votre curiosité. »

« Le vieillard ne demeura pas long-temps assis ; il se leva et sortit ; mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix seigneurs, auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres ; et sur la fin du repas, le même vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

« Mon histoire leur avait paru si extraordinaire, qu'ils me la firent répéter à l'issue du souper, et elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des seigneurs, faisant réflexion qu'il était tard, dit au vieillard : « Vous voyez qu'il est temps de dormir, et vous ne nous apportez pas de

quoi nous acquitter de notre devoir.» A ces mots, le vieillard se leva, et entra dans un cabinet, d'où il apporta sur sa tête dix bassins l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en posa un avec un flambeau devant chaque seigneur.

« Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avait de la cendre, du charbon en poudre, et du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble, et commencèrent à s'en frotter et barbouiller le visage, de manière qu'ils étaient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, il se mirent à pleurer, à se lamenter et à se frapper la tête et la poitrine, en criant sans cesse : « Voilà le fruit de notre oisiveté et de « nos débauches. »

« Ils passèrent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le vieillard leur apporta de l'eau dont ils se lavèrent le visage et les mains ; ils quittèrent aussi leurs habits, qui étaient gâtés, et en prirent d'autres ; de sorte qu'il ne paraissait pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venais d'être spectateur.

« Jugez, madame, de la contrainte où j'avais été durant tout ce temps-là. J'avais été mille fois tenté de rompre le silence que ces seigneurs m'avaient imposé, pour leur faire des questions ; et il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

« Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, nous sortîmes pour prendre l'air, et alors je leur dis : « Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir : je ne puis

l'observer. Vous êtes des gens sages , et vous avez tous de l'esprit infiniment, vous me l'avez fait assez connaître ; néanmoins je vous ai vu faire des actions dont toutes autres personnes que des insensés , ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver , je ne saurais m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage de cendre , de charbon et de noir à noircir , et enfin pourquoi vous n'avez tous qu'un œil ; il faut que quelque chose de singulier en soit la cause ; c'est pourquoi je vous conjure de satisfaire ma curiosité. » A des instances si pressantes , ils ne répondirent rien , sinon que les demandes que je leur faisais , ne me regardaient pas ; que je n'y avais pas le moindre intérêt , et que je demeurasse en repos.

« Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes ; et , quand la nuit fut venue , après qu'ils eurent tous soupé séparément , le vieillard apporta encore les bassins bleus ; les jeunes seigneurs se barbouillèrent , ils pleurèrent , se frappèrent et crièrent : « Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches. » Ils firent le lendemain et les nuits suivantes , la même action.

« A la fin , je ne pus résister à ma curiosité , et je les priai très-sérieusement de la contenter , ou de m'enseigner par quel chemin je pourrais retourner dans mon royaume ; car je leur dis qu'il ne m'était pas possible de demeurer plus long-temps avec eux , et d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire , sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

« Un des seigneurs me répondit pour tous les autres : « Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard ; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières : ce n'a été que par pure amitié pour vous, et que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. » Je leur dis que j'étais résolu à tout événement. « Encore une fois, reprit le même seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité ; il y va de la perte de votre œil droit. » « Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables, et que je ne l'imputerai qu'à moi-même. » Il me représenta encore, que quand j'aurais perdu un œil, je ne devais point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre était complet, et qu'il ne pouvait pas être augmenté. Je leur dis que je me ferais un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux ; mais que si c'était une nécessité, j'étais prêt encore à m'y soumettre, puisqu'à quelque prix que ce fût, je souhaitais qu'ils m'accordassent ce que je leur demandais.

« Les dix seigneurs, voyant que j'étais inébranlable dans ma résolution, prirent un mouton qu'ils égorgèrent ; et après lui avoir ôté la peau, ils me présentèrent le couteau dont ils s'étaient servis, et me dirent : « Prenez ce couteau, il vous servira dans

l'occasion que nous vous indiquerons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut que vous vous enveloppiez ; ensuite nous vous laisserons sur la place, et nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on appelle rokh, paraîtra dans l'air, et vous prenant pour un mouton, fondra sur vous, et vous enlèvera jusqu'aux nues ; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra son vol vers la terre, et vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, et développez-vous. Le rokh ne vous aura pas plutôt vu, qu'il s'envolera de peur, et vous laissera libre. Ne vous arrêtez point, marchez jusqu'à ce que vous arriviez à un château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de plaques d'or, de grosses émeraudes et d'autres pierreries fines. Présentez - vous à la porte, qui est toujours ouverte, et entrez. Nous avons été dans ce château tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vu, ni de ce qui nous est arrivé : vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun notre œil droit ; et la pénitence dont vous avez été témoin, est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire de chacun de nous en particulier, est remplie d'aventures extraordinaires, et on en ferait un gros livre ; mais nous ne pouvons en dire davantage.

LXII^e NUIT.

« MADAME, un des dix seigneurs borgnes m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau de mouton, muni du couteau qui m'avait été donné; et après que les jeunes seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissèrent sur la place, et se retirèrent dans le salon. Le rokh dont ils m'avaient parlé, ne fut pas long-temps à se faire voir; il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, et me transporta au haut d'une montagne.

« Lorsque je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau; je fendis la peau, me développai, et parus devant le rokh, qui s'envola dès qu'il m'aperçut. Ce rokh est un oiseau blanc d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuses. Pour sa force elle est telle, qu'il enlève les éléphants dans les plaines, et les porte sur le sommet des montagnes, où il en fait sa pâture.

« Dans l'impatience que j'avais d'arriver au château, je ne perdis point de temps, et je pressai si bien le pas, qu'en moins d'une demi-journée, je m'y rendis; et je puis dire que je le trouvais encore plus beau qu'on ne me l'avait dépeint. La porte était ouverte. J'entrai dans une cour carrée et si vaste, qu'il y avait autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal et d'aloës, et une d'or, sans compter celle

de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisaient aux appartemens d'en haut, et d'autres encore que je ne voyais pas. Ces cent portes, donnaient entrée dans des jardins ou des magasins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermaient des choses surprenantes à voir.

« Je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand salon, où étaient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne saurait aller au-delà. Elles étaient habillées très-magnifiquement. Elles se levèrent toutes ensemble, sitôt qu'elles m'aperçurent; et, sans attendre mon compliment, elles me dirent, avec de grandes démonstrations de joie : « Brave seigneur, soyez le bienvenu, soyez le bienvenu; » et une d'entre elles prenant la parole pour les autres : « Il y a longtemps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous. Votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter, et nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable et indigne de vous. »

« Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de m'asseoir dans une place un peu élevée au-dessus des leurs; comme je témoignais que cela me faisait de la peine : « C'est votre place, me dirent-elles; vous êtes dès ce moment notre seigneur, notre maître et notre juge, et nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandemens. »

« Rien au monde, madame, ne m'étonna tant que l'ardeur et l'empressement de ces belles filles à me

rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude, et me lava les pieds; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains; celles-ci apportèrent tout ce qui était nécessaire pour me faire changer d'habillement; celles-là servirent une collation magnifique; et d'autres enfin se présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser du vin délicieux; et tout cela s'exécutait sans confusion, avec un ordre, une union admirable, et des manières dont j'étais charmé. Je bus et mangeai. Après quoi toutes les dames s'étant placées autour de moi, me demandèrent une relation de mon voyage. Je leur fis le récit de mes aventures, qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit....

LXIII^e NUIT.

« LORSQUE j'eus achevé de raconter mon histoire aux quarante dames, quelques-unes de celles qui étaient assises le plus près de moi, demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres, voyant qu'il était nuit, se levèrent pour aller chercher des bougies. Elles en apportèrent une prodigieuse quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour; mais elles les disposèrent avec tant de symétrie, qu'il semblait qu'on n'en pouvait moins souhaiter.

« D'autres dames servirent une table de fruits secs, de confitures et d'autres mets propres à boire, et garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins et de liqueurs; d'autres enfin parurent avec des instru-

mens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitèrent à me mettre à table. Les dames s'y assirent avec moi, et nous y demeurâmes assez long-temps. Celles qui devaient jouer des instrumens et les accompagner de leurs voix, se levèrent et firent un concert charmant. Les autres commencèrent une espèce de bal, et dansèrent deux à deux les unes après les autres, de la meilleure grace du monde.

Il était plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des dames prenant la parole, me dit : « Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui, il est temps que vous vous reposiez. Votre appartement est préparé; mais, avant que de vous y retirer, choisissez, de nous toutes, celle qui vous plaira davantage, et menez-la coucher avec vous. » Je répondis que je ne garderais bien de faire le choix qu'elles me proposaient, qu'elles étaient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects et de mes services, et que je ne commettrais pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

- « La même dame qui m'avait parlé, reprit : « Nous sommes très-persuadées de votre honnêteté, et nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient; mais que cette discrétion ne vous arrête pas; nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez, ne fera point de jalouses; car nous sommes convenues que tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même honneur, et qu'au bout de quarante jours, ce sera à recommencer. Choisissez donc librement, et

ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos dont vous avez besoin. »

« Il fallut céder à leurs instances ; je présentai la main à la dame qui portait la parole pour les autres. Elle me donna la sienne , et on nous conduisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls , et les autres dames se retirèrent dans les leurs.....

LXIV NUIT.

« J'AVAIS à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitèrent le bonjour , et me demandèrent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes , et me rendirent malgré moi tous les services dont on y a besoin ; et lorsque j'en sortis , elles me firent prendre un autre habit qui était encore plus magnifique que le premier.

« Nous passâmes la journée presque toujours à table ; et quand l'heure de se coucher fut venue , elles me prièrent encore de choisir une d'entre elles pour me tenir compagnie. Enfin, madame , pour ne vous point ennuyer en répétant toujours la même chose , je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante dames , en les recevant dans mon lit l'une après l'autre , et que , pendant tout ce temps-là,

cette vie voluptueuse ne fut point interrompue par le moindre chagrin.

« Au bout de l'année (rien ne pouvait me surprendre davantage), les quarante dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gaieté ordinaire, et de me demander comment je me portais, entrèrent un matin dans mon appartement les joues baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : « Adieu, cher prince, adieu, il faut que nous vous quittions. » Leurs larmes m'attendrirent. Je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction et de cette séparation dont elles me parlaient. « Au nom de Dieu, mes belles dames, ajoutai-je, apprenez-moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler, ou si mon secours vous est inutile. » Au lieu de me répondre précisément : « Plût à dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vu ni connu ! Plusieurs cavaliers, avant vous, nous ont fait l'honneur de nous visiter ; mais pas un n'avait cette grace, cette douceur, cet enjouement et ce mérite que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrions vivre sans vous. » En achevant ces paroles, elles recommencèrent à pleurer amèrement. « Mes aimables dames, repris-je, de grace, ne me faites pas languir davantage : dites-moi la cause de votre douleur. » « Hélas ! répondirent-elles, quel autre sujet serait capable de nous affliger, que la nécessité de nous séparer de vous ? Peut-être ne nous reverrons-nous jamais ! Si pourtant vous le vouliez bien, et si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il

ne serait pas impossible de nous rejoindre. » « Mesdames, repartis-je, je ne comprends rien à ce que vous dites ; je vous prie de me parler plus clairement. » « Hé bien, dit une d'elles, pour vous satisfaire, nous vous dirons que nous sommes toutes princesses, filles de rois. Nous vivons ici ensemble avec l'agrément que vous avez vu ; mais, au bout de chaque année, nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables, qu'il ne nous est pas permis de révéler ; après quoi, nous revenons dans ce château. L'année est finie d'hier, il faut que nous vous quittions aujourd'hui : c'est ce qui fait le sujet de notre affliction. Avant que de partir, nous vous laisserons les clefs de toutes choses, particulièrement celles des cent portes, où vous trouverez de quoi contenter votre curiosité, et adoucir votre solitude pendant notre absence. Mais pour votre bien et pour notre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons jamais ; et la crainte que nous en avons, augmente notre douleur. Nous espérons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos et du bonheur de votre vie : prenez-y garde. Si vous cédiez à votre indiscrete curiosité, vous vous feriez un tort considérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, et de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien la clef de la porte d'or avec nous ; mais ce serait faire une offense

à un prince tel que vous, que de douter de sa discrétion et de sa retenue.....

LXV^e NUIT.

« LE discours de ces belles princesses me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causerait beaucoup de peine, et je les remerciai des bons avis qu'elles me donnaient. Je les assurai que j'en profiterais, et que je ferais des choses encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de passer le reste de mes jours avec des dames d'un si rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres; je les embrassai toutes l'une après l'autre; elles partirent ensuite, et je restai seul dans le château.

« L'agrément de la compagnie, la bonne chère, les concerts, les plaisirs, m'avaient tellement occupé durant l'année, que je n'avais pas eu le temps ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvaient être dans ce palais enchanté. Je n'avais pas même fait attention à mille objets admirables que j'avais tous les jours devant les yeux, tant j'avais été charmé de la beauté des dames, et du plaisir de les voir uniquement occupées du soin de me plaire. Je fus sensiblement affligé de leur départ; et quoique leur absence ne dût être que de quarante jours, il me parut que j'allais passer un siècle sans elles.

« Je me promettais bien de ne pas oublier l'avis

important qu'elles m'avaient donné , de ne pas ouvrir la porte d'or ; mais comme , à cela près , il m'était permis de satisfaire ma curiosité , je pris la première des clefs des autres portes , qui étaient rangées par ordre.

« J'ouvris la première porte , et j'entrai dans un jardin fruitier , auquel je crois que dans l'univers il n'y en a point qui soit comparable. Je ne pense pas même que celui que notre religion nous promet après la mort , puisse le surpasser. La symétrie , la propreté , la disposition admirable des arbres , l'abondance et la diversité des fruits de mille espèces inconnues , leur fraîcheur , leur beauté , tout ravissait ma vue. Je ne dois pas négliger , madame , de vous faire remarquer que ce jardin délicieux était arrosé d'une manière fort singulière : des rigoles creusées avec art et proportion , portaient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avaient besoin pour pousser leurs premières feuilles et leurs fleurs ; d'autres en portaient moins à ceux dont les fruits étaient déjà noués ; d'autres encore moins à ceux où ils grossissaient ; d'autres n'en portaient que ce qu'il fallait précisément à ceux dont le fruit avait acquis une grosseur convenable , et n'attendait plus que la maturité ; mais cette grosseur surpassait de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos jardins. Les autres rigoles enfin , qui aboutissaient aux arbres dont le fruit était mûr , n'avaient d'humidité que ce qui était nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre. Je ne pouvais me lasser d'examiner et

d'admirer un si beau lieu ; et je n'en serais jamais sorti, si je n'eusse pas conçu dès lors une plus grande idée des autres choses que je n'avais point vues. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles ; je fermai la porte , et j'ouvris celle qui suivait.

« Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'était pas moins singulier dans son genre. Il renfermait un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que le précédent , mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en exigeait. La rose, le jasmin, la violette, le narcisse, l'hyacinthe, l'anémone, la tulipe, la renoncule, l'œillet, le lys et une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissaient ailleurs qu'en différens temps, se trouvaient là fleuries toutes à la fois ; et rien n'était plus doux que l'air qu'on respirait dans ce jardin.

« J'ouvris la troisième porte ; je trouvai une volière très-vaste. Elle était pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin, du moins commun. La cage était de sandal et de bois d'aloës ; elle renfermait une infinité de rossignols, de chardonnerets, de serins, d'alouettes, et d'autres oiseaux dont je n'avais entendu parler de ma vie. Les vases où était leur grain et leur eau, étaient de jaspe ou d'agate la plus précieuse. D'ailleurs, cette volière était d'une grande propreté : à voir son étendue, je jugeais qu'il ne fallait pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle était ; personne toutefois n'y paraissait, non plus que dans les jardins où j'avais été,

dans lesquels je n'avais pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vue. Le soleil était déjà couché, et je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchaient alors à se percher dans l'endroit le plus commode, pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

« Le lendemain, je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avais vu le jour précédent avait été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande cour, environnée d'un bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous ferai point la description pour éviter la prolixité. Ce bâtiment avait quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnait entrée dans un trésor; et de ces trésors, il y en avait plusieurs qui valaient mieux que les plus grands royaumes. Le premier contenait des monceaux de perles; et ce qui passe toute croyance, les plus précieuses, qui étaient grosses comme des œufs de pigeon, surpassaient en nombre les médiocres. Dans le second trésor, il y avait des diamans, des escarboucles et des rubis; dans le troisième, des émeraudes; dans le quatrième, de l'or en lingots; dans le cinquième, de l'or monnoyé; dans le sixième, de l'argent en lingots; dans les deux suivans de l'argent monnoyé. Les autres contenaient des améthistes, des chrysolites, des topazes, des opales, des turquoises, des hyacinthes, et toutes les autres pierres fines que

nous connaissons, sans parler de l'agate, du jaspé, de la cornaline. Ce même trésor contenait un magasin rempli, non-seulement de branches, mais même d'arbres entiers de corail.

« Rempli de surprise et d'admiration, je m'écriai, après avoir vu toutes ces richesses : « Non, quand tous les trésors de tous les rois de l'univers seraient assemblés en un même lieu, ils n'approcheraient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables princesses !

« Je ne m'arrêterai point, madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares et précieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt-dix-neuf portes, et admirer tout ce qui s'offrit à ma vue. Il ne restait plus que la centième porte, dont l'ouverture m'était défendue....

LXVI^e NUIT.

« J'ÉTAIS au quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avais pu ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devais avoir, je serais aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devaient arriver le lendemain, et le plaisir de les revoir devait servir de frein à ma curiosité ; mais par une faiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point

de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai éprouvée.

« J'ouvris la porte fatale que j'avais promis de ne pas ouvrir. Je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins je revins à moi; et, au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte et de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai. Après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur, je n'en fus plus incommodé.

« Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, et dont le pavé étoit parsemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif, avec des bougies allumées qui rendaient l'odeur d'aloës et d'ambre-gris, y servaient de lumière; et cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or et d'argent, remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeur. Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau et le mieux fait qu'on puisse voir au monde. Je m'approchai de lui pour le considérer de près; je trouvai qu'il avait une selle et une bride d'or massif, d'un ouvrage excellent; que son auge d'un côté étoit remplie d'orge mondé et de sesame, et de l'autre, d'eau de rose. Je le pris par la bride, et le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, et voulus le faire avancer; mais, comme il ne branlait pas, je le frappai d'une houssine que j'avais ramassée dans son écurie magnifique. A peine eut-il senti le coup, qu'il se mit à

hennir avec un bruit horrible, puis étendant des ailes dont je ne m'étais point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue. Je ne songeai plus qu'à me tenir ferme; et malgré la frayeur dont j'étais saisi, je ne me tenais point mal. Il reprit ensuite son vol vers la terre, et se posa sur le toit en terrasse d'un château, où, sans me donner le temps de mettre pied à terre, il me secoua si violemment, qu'il me fit tomber en arrière; et du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

« Voilà de quelle manière je devins borgne. Je me souvins bien alors de ce que m'avaient prédit les dix jeunes seigneurs. Le cheval reprit son vol, et disparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avais cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil, qui me faisait beaucoup de douleur. Je descendis, et me trouvai dans un salon qui me fit connaître par dix sofas disposés en rond, et un autre moins élevé au milieu, que ce château était celui d'où j'avais été enlevé par le Rokh.

« Les dix jeunes seigneurs borgnes n'étaient pas dans le salon. Je les y attendis, et ils arrivèrent peu de temps après avec le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir, ni de la perte de mon œil. « Nous sommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur votre retour de la manière que nous le souhaiterions; mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. » « J'aurais tort de vous en accuser, leur répondis-je; je me le suis attiré moi-même, et je m'en impute toute la faute. » « Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'a-

voir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé, nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toutes sortes de plaisirs pendant une année entière; et nous aurions continué de jouir du même bonheur, si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, et vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons, et dont nous ne savons pas de combien sera la durée; mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous; allez à la cour de Baghdad; vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée.»

« Ils m'enseignèrent la route que je devais tenir, et je me séparai d'eux. Je me fis raser en chemin la barbe et les sourcils, et pris l'habit de Kalender. Il y a long-temps que je marche. Enfin, je suis arrivé aujourd'hui dans cette ville à l'entrée de la nuit. J'ai rencontré à la porte ces Kalenders mes confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé. »

Le troisième Kalender ayant achevé son histoire, Zobéide prit la parole, et s'adressant à lui et à ses confrères : « Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. » Mais l'un d'en-

tre eux lui répondit : « Madame , nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité , et de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs qui n'ont pas encore parlé. » Alors la dame se tournant du côté du khalyfe , du vézyr Giafar , et de Mesrour , qu'elle ne connaissait pas , leur dit : « C'est à vous à me raconter votre histoire , parlez. »

Le grand vézyr Giafar qui avait toujours porté la parole , répondit encore à Zobéide : « Madame , pour vous obéir , nous n'avons qu'à répéter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes , poursuivit-il , des marchands de Moussoul , et nous venons à Baghdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan où nous sommes logés. Nous avons diné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession , chez un marchand de cette ville , lequel , après nous avoir régales de mets délicats et de vins exquis , a fait venir des danseurs et des danseuses , avec des chanteurs et des joueurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisons tous ensemble , a attiré le guet qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée. Pour nous , par bonheur , nous nous sommes sauvés ; mais , comme il était déjà tard , et que la porte de notre khan était fermée , nous ne savions où nous retirer. Le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue , et que nous ayons entendu qu'on se réjouissait chez vous : cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà , madame , le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres. »

Zobéide, après avoir écouté ce discours, semblait hésiter sur ce qu'elle devait dire. De quoi les Kalenders s'apercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois marchands de Moussoul la même bonté qu'elle avait eue pour eux. « Hé bien, leur dit-elle, j'y consens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grace; mais c'est à condition que vous sortirez tous de ce logis présentement, et que vous vous retirerez où il vous plaira. » Zobéide ayant donné cet ordre d'un ton qui marquait qu'elle voulait être obéie, le khalyfe, le vézyr, Mesrour, les trois Kalenders et le porteur sortirent sans répliquer; car la présence des sept esclaves armés les tenait en respect. Lorsqu'ils furent hors de la maison, et que la porte fut fermée, le khalyfe dit aux Kalenders, sans leur faire connaître qui il était : « Et vous, seigneurs, qui êtes étrangers et nouvellement arrivés en cette ville, de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas jour encore? » « Seigneur, lui répondirent-ils, c'est là ce qui nous embarrasse. » « Suivez-nous, reprit le khalyfe, nous allons vous tirer d'embarras. » Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au vézyr, et lui dit : « Conduisez-les chez vous; et demain matin vous me les amenerez. Je veux faire écrire leurs histoires : elles méritent bien d'avoir place dans les annales de mon règne. »

Le vézyr Giafar emmena avec lui les trois Kalenders; le porteur se retira dans sa maison, et le khalyfe, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha; mais il ne put fermer l'œil, tant il avait

l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avait vues et entendues. Il était surtout fort en peine de savoir qui était Zobéide, quel sujet elle pouvait avoir de maltraiter les deux chiennes noires, et pourquoi Amine avait le sein meurtri. Le jour parut, qu'il était encore occupé de ces pensées. Il se leva, et se rendit dans la chambre où il tenait son conseil et donnait audience ; il s'assit sur son trône.

Le grand vézyr arriva peu de temps après, et lui rendit ses respects à son ordinaire. « Vézyr, lui dit le khalyfe, les affaires que nous aurions à régler présentement, ne sont pas fort pressantes ; celle des trois dames et des deux chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces dames, et amenez en même temps les Kalenders. Partez, et souvenez-vous que j'attends impatiemment votre retour. »

Le vézyr, qui connaissait l'humeur vive et bouillante de son maître, se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames, et leur exposa d'une manière très-honnête l'ordre qu'il avait de les conduire au khalyfe, sans toutefois leur parler de ce qui s'était passé la nuit chez elles. Les dames se couvrirent de leur voile et partirent avec le vézyr, qui prit en passant chez lui les trois kalenders, qui avaient eu le temps d'apprendre qu'ils avaient vu le khalyfe, et qu'ils lui avaient parlé sans le connaître. Le vézyr les mena au palais, et s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, que le khalyfe en fut fort satisfait. Ce

prince , pour garder la bienséance devant tous les officiers de sa maison qui étaient présens , fit placer les trois dames , derrière la portière de la salle qui conduisait à son appartement , et retint près de lui les trois kalenders , qui firent assez connaître par leurs respects , qu'ils n'ignoraient pas devant qui ils avaient l'honneur de paraître.

Lorsque les dames furent placées , le khalyfe se tourna de leur côté , et leur dit : « Mesdames , en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit déguisé en marchand , je vais , sans doute vous alarmer ; vous craindrez de m'avoir offensé , et vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment ; mais rassurez-vous : soyez persuadées que j'ai oublié le passé , et que je suis même très-content de votre conduite. Je souhaiterais que toutes les dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étais alors marchand de Moussoul ; mais je suis à présent Haroun Arrechyd , le cinquième khalyfe de la glorieuse maison d'Abbas , qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes , et vous demander pour quel sujet l'une de vous , après avoir maltraité les deux chiennes noires , a pleuré avec elles ? Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices ? »

Quoique le khalyfe eût prononcé ces paroles très-

distinctement, et que les trois dames les eussent entendues, le vézyr Giafar, par un air de cérémonie, ne laissa pas de les leur répéter.....

« Mais, sire, dit Chehérazade, il est jour. Si votre majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. » Le sulthan y consentit jugeant bien que Chehérazade lui conterait agréablement l'histoire de Zobéide, qu'il n'avait pas peu d'envie d'entendre.

LXVII^e NUIT.

ZOBÉIDE, rassurée par le discours du khalyfe, commença de raconter ainsi son histoire :

HISTOIRE DE ZOBÉIDE.

« Commandeur des croyans, dit-elle, l'histoire que j'ai à raconter à votre majesté, est une des plus surprenantes dont on ait jamais entendu parler. Les deux chiennes noires et moi, sommes trois sœurs nées d'une même mère et d'un même père; et je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes. Les deux dames qui demeurent avec moi, et qui sont ici présentes, sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine, l'autre s'appelle Safie, et moi Zobéide.

« Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avait laissé, fut partagé entre nous également; et, lorsque mes deux dernières sœurs eurent reçu leur portion, elles se séparèrent, et allèrent demeurer en particulier avec leur mère. Mes deux autres sœurs et moi restâmes avec la nôtre, qui vivait encore, et qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

« Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenait, mes deux aînées se marièrent, suivirent leurs maris, et me laissèrent seule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce qu'il avait de biens et de meubles, et avec l'argent qu'il en put faire, et celui de ma sœur, ils passèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépensa en bonne chère et en débauche tout son bien et celui que ma sœur lui avait apporté. Ensuite, se voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier, et la chassa.

« Elle revint à Baghdad après avoir souffert des maux incroyables dans un si long voyage, et vint se réfugier chez moi, dans un état si digne de pitié, qu'elle en aurait inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvait attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyais dans une si malheureuse situation; elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son mari, et l'indigne traitement qu'il lui avait fait subir. Je fus touchée de son malheur, et j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits et je lui dis : « Ma sœur, vous êtes mon

aînée, et je vous regarde comme ma mère. Pendant votre absence, Dieu a béni le peu de bien qui m'est tombé en partage, et l'emploi que j'en fais à nourrir et à élever des vers à soie. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, et dont vous ne puissiez disposer comme moi-même. »

« Nous vécûmes ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisième sœur, et que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avait traitée de la même manière; je la reçus avec la même amitié.

« Quelque temps après, mes deux sœurs, sous prétexte qu'elles m'étaient à charge, me dirent qu'elles étaient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avaient pas d'autres raisons que la crainte de m'être à charge, elles pouvaient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté; que mon bien suffisait pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme à notre condition. « Mais, ajoutai-je, je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela était, je vous avoue que j'en serais fort étonnée. Après l'expérience que vous avez eue du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois? Vous savez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible. »

« Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avaient pris la résolution de se remarier; elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois, et me firent mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. « Vous êtes notre cadette, me dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison, et nous regarder comme vos esclaves, il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. » « Mes chères sœurs, leur répondis-je, je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière séparation, revenez, et jouissez avec moi de ce que j'ai. » Je les embrassai, et nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

« Il y avait un an que nous vivions dans une union parfaite; et, voyant que Dieu avait béni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer, et de hasarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux sœurs à Balsora, où j'achetai un vaisseau tout équipé, que je chargeai de marchandises que j'avais fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, et nous sortîmes bientôt du golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes; et après vingt jours de navigation, nous vîmes terre. C'était une montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une très-belle ville. Comme nous avions le vent frais, nous arrivâmes de bonne heure au port, et nous y jetâmes l'ancre.

« Je n'eus pas la patience d'attendre que mes

sœurs fussent en état de m'accompagner ; je me fis débarquer seule , et j'allai droit à la porte de la ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis , et d'autres qui étaient debout avec un bâton à la main. Mais ils avaient tous l'air si hideux , que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étaient immobiles , et qu'ils ne remuaient pas même les yeux , je me rassurai ; et , m'étant approchée d'eux , je reconnus qu'ils étaient pétrifiés.

« J'entrai dans la ville , et passai par plusieurs rues où il y avait des hommes , d'espace en espace , dans toutes sortes d'attitudes ; mais ils étaient tous sans mouvement et pétrifiés. Au quartier des marchands , je trouvai la plupart des boutiques fermées , et j'aperçus dans celles qui étaient ouvertes , des personnes pétrifiées. Je jetai la vue sur les cheminées , et n'en voyant pas sortir de fumée , cela me fit juger que tout ce qui était dans les maisons , de même que ce qui était dehors , était changé en pierres.

« Étant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville , je découvris une grande porte couverte de plaques d'or , et dont les deux battans étaient ouverts. Une portière d'étoffe de soie paraissait tirée devant , et l'on voyait une lampe suspendue au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment , je ne doutai pas que ce ne fût le palais du prince qui régnait en ce pays-là. Mais , fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant , j'allai jusque là , dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière ; et , ce qui augmenta ma surprise , je ne vis sous le vestibule

que quelques portiers ou gardes pétrifiés , les uns debout , et les autres assis , ou à demi couchés.

« Je traversai une grande cour , où il y avait beaucoup de monde : les uns semblaient aller , et les autres venir , et néanmoins ils ne bougeaient pas de leur place , parce qu'ils étaient pétrifiés comme ceux que j'avais déjà vus. Je passai dans une seconde cour , et de celle-là dans une troisième ; mais ce n'était partout qu'une solitude , et il y régnait un silence affreux.

« M'étant avancée dans une quatrième cour , je vis en face un très-beau bâtiment dont les fenêtres étaient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'était l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avait dans une grande salle plusieurs eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très-riche ment meublée , où j'aperçus une dame aussi changée en pierre. Je reconnus que c'était la reine à une couronne d'or qu'elle avait sur la tête , et à un collier de perles très-rondes et plus grosses que des noisettes qui ornaient son cou. Je les examinai de près , et il me parut qu'on ne pouvait rien voir de plus beau.

« J'admirai quelque temps les richesses et la magnificence de cette chambre , et surtout le tapis de pied , les coussins , et le sofa garni d'une étoffe des Indes à fond d'or , avec des figures d'hommes et d'animaux en argent d'un travail admirable.....

Chehérazade aurait continué de parler ; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration.

LXVIII^e NUIT.

Voici, reprit Chehérazade, comment Zobéide continua de raconter son histoire au khalyfe :

« Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée je passai dans plusieurs autres appartemens et cabinets propres et magnifiques, qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avait un trône d'or massif, élevé de quelques degrés, et enrichi de grosses émeraudes enchâssées, et sur le trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatait une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partait de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendait, je montai ; et, avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, et si parfait, que je n'y remarquai nul défaut. Il brillait tellement, que je ne pouvais en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

« Il y avait au chevet du lit, de l'un et de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avait quelqu'un de vivant dans ce superbe palais ; car je ne pouvais croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularités m'arrêtèrent dans cette chambre, que le seul diamant dont je viens de parler, rendait inestimable.

« Comme toutes les portes étaient ouvertes ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres appartemens aussi beaux que ceux que j'avais déjà vus. J'allai jusqu'aux offices et aux garde-meubles qui étaient remplis de richesses infinies, et je m'occupai si fort de toutes ces merveilles, que je m'oubliai moi-même. Je ne pensais plus ni à mon vaisseau ni à mes sœurs; je ne songeais qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant la nuit s'approchait, et son approche m'avertissant qu'il était temps de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étais venue; mais il ne me fut pas aisé de le retrouver. Je m'égarai dans les appartemens; et me trouvant dans la grande chambre où étaient le trône, le lit, le gros diamant et les flambeaux allumés, je résolus d'y passer la nuit, et de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon vaisseau. Je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si désert, et ce fut sans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

« Il était environ minuit, lorsque j'entendis la voix comme d'un homme qui lisait le Coran de la même manière et du ton que nous avons coutume de le lire dans nos temples. Cela me donna beaucoup de joie. Je me levai aussitôt, et prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de chambre en chambre du côté où j'entendais la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvais douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, et regardant par une fente, il me parut que c'était un oratoire. En effet,

il y avait , comme dans nos temples , une niche qui marquait où il fallait se tourner pour faire la prière , des lampes suspendues et allumées , et deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche , allumés de même.

« Je vis aussi un petit tapis étendu , de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus et faire sa prière. Un jeune homme de bonne mine, assis sur ce tapis , récitait avec grande attention le Coran qui était posé devant lui sur un petit pupitre. A cette vue , ravie d'admiration , je cherchais en mon esprit comment il se pouvait faire qu'il fût le seul vivant dans une ville où tout le monde était pétrifié , et je ne doutais pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très-merveilleux.

« Comme la porte n'était que poussée , je l'ouvris ; j'entrai , et , me tenant debout devant la niche , je fis cette prière à haute voix : « Louange à Dieu qui nous
« a favorisés d'une heureuse navigation ! Qu'il nous
« fasse la grace de nous protéger de même jusqu'à
« notre arrivée en notre pays. Écoutez-moi , seigneur,
« et exaucez ma prière. »

« Le jeune homme jeta les yeux sur moi , et me dit : « Ma bonne dame , je vous prie de me dire qui vous êtes , et ce qui vous a amenée en cette ville désolée. En récompense , je vous apprendrai qui je suis , ce qui m'est arrivé , pour quel sujet les habitants de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus , et pourquoi moi seul je suis sain et sauf dans un désastre si épouvantable. »

« Je lui racontai en peu de mots d'où je venais, ce qui m'avait engagée à faire ce voyage, et de quelle manière j'avais heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant, je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avait faite, et je lui témoignai combien j'étais frappée de la désolation affreuse que j'avais remarquée dans tous les endroits où j'avais passé.

« Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. » A ces mots, il ferma le Coran, le mit dans un étui précieux, et le posa dans la niche. Je pris ce temps-là pour le considérer attentivement, et je lui trouvai tant de grace et de beauté, que je sentis une impression que je n'avais jamais éprouvée jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui; et avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air qui lui fit connaître les sentimens qu'il m'avait inspirés : « Aimable seigneur, on ne peut attendre avec plus d'impatience que je l'attends, l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer dans cette ville; et ma curiosité ne saurait être assez tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure; apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe. »

Chehérazade s'interrompit en cet endroit, et dit à Chahriar : « Sire, votre majesté ne s'aperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuais de parler, j'abuserais de votre attention. » Le sulthan se leva,

résolu d'entendre, la nuit suivante, la suite de cette merveilleuse histoire.

LXIX^e NUIT.

DINARZADE pria sa sœur, le lendemain avant le jour, de reprendre l'histoire de Zobéide, et de raconter ce qui se passa entre elle et le jeune homme vivant, qu'elle rencontra dans ce palais dont elle avait fait une si belle description. Je vais vous satisfaire, répondit la sulthane : Zobéide poursuivit son histoire en ces termes :

« Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connaissance du vrai Dieu, par la prière que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très-remarquable de sa grandeur et de sa puissance. Je vous dirai que cette ville était la capitale d'un puissant royaume, dont le roi mon père portait le nom. Ce prince, toute sa cour, les habitans de la ville, et tous ses autres sujets étaient mages, adorateurs du feu, et de Nardoun, ancien roi des géans rebelles à Dieu.

« Quoique né d'un père et d'une mère idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savait le Coran par cœur, et l'expliquait parfaitement bien. « Mon prince, me disait-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu ; prenez garde d'en reconnaître et d'en adorer d'autres. » Elle m'apprit à lire en arabe ; et le

livre qu'elle me donna pour m'exercer fut le Coran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, et elle m'en inspirait tout l'esprit à l'insu de mon père et de tout le monde. Elle mourut; mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avais besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la religion musulmane. Depuis sa mort j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, et j'ai en horreur le faux dieu Nardoun et l'adoration du feu.

« Il y a trois ans et quelques mois, qu'une voix bruyante se fit tout à coup entendre par toute la ville si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit :

« HABITANS, ABANDONNEZ LE CULTE DE NARDOUN ET DU FEU;
« ADOREZ LE DIEU UNIQUE QUI FAIT MISÉRICORDE. »

« La même voix se fit entendre trois années de suite; mais personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, à trois ou quatre heures du matin, tous les habitans généralement furent changés en pierres en un instant, chacun dans l'état et la posture où il se trouva. Le roi mon père éprouva le même sort : il fut métamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce palais, et la reine ma mère eut une pareille destinée.

« Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible. Depuis ce temps-là, je continue de le servir avec plus de ferveur que jamais; et je suis persuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie

pour ma consolation : je lui en rends des graces infinies ; car je vous avoue que cette solitude m'est bien ennuyeuse. »

« Prince, lui répondis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans votre port, pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le vaisseau sur lequel je suis venue, vous prouvera que je jouis de quelque considération à Baghdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant commandeur des croyans, le vicaire du grand prophète que vous reconnaissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre prince demeure à Baghdad ; et il ne sera pas plutôt informé de votre arrivée en sa capitale, qu'il vous fera connaître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon vaisseau est à votre service, et vous en pouvez disposer absolument. » Il accepta l'offre, et nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

« Dès que le jour parut, nous sortîmes du palais, et nous nous rendîmes au port, où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine et mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avait empêchée de revenir au vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune prince, son histoire et le sujet de la désolation d'une si belle ville.

« Les matelots employèrent plusieurs jours à dé-

barquer les marchandises que j'avais apportées, et à embarquer à leur place tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le palais en pierreries, en or et en argent. Nous laissâmes les meubles et une infinité de pièces d'orfèvrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous aurait fallu plusieurs vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

« Après que nous eûmes chargé le vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions et l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage. A l'égard des provisions, il nous en restait encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter...

LXX^e NUIT.

« LE jeune prince, mes sœurs et moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble ; mais, hélas , notre union ne dura pas long-temps ! Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince et moi, et me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui, lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'aperçus bien qu'elles ne me faisaient cette question que pour découvrir mes sentimens ; c'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis que je le prendrais pour mon époux ;

ensuite me tournant vers le prince, je lui dis : « Mon prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Baghdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très-humble esclave, pour vous rendre mes services, et vous reconnaître pour le maître absolu de mes volontés. »

« Madame, répondit le prince, je ne sais si vous plaisantez ; mais pour moi, je vous déclare fort sérieusement devant vos sœurs, que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites, non pas pour vous regarder comme une esclave, mais comme ma dame et ma maîtresse, et je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. » Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours, et je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avaient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

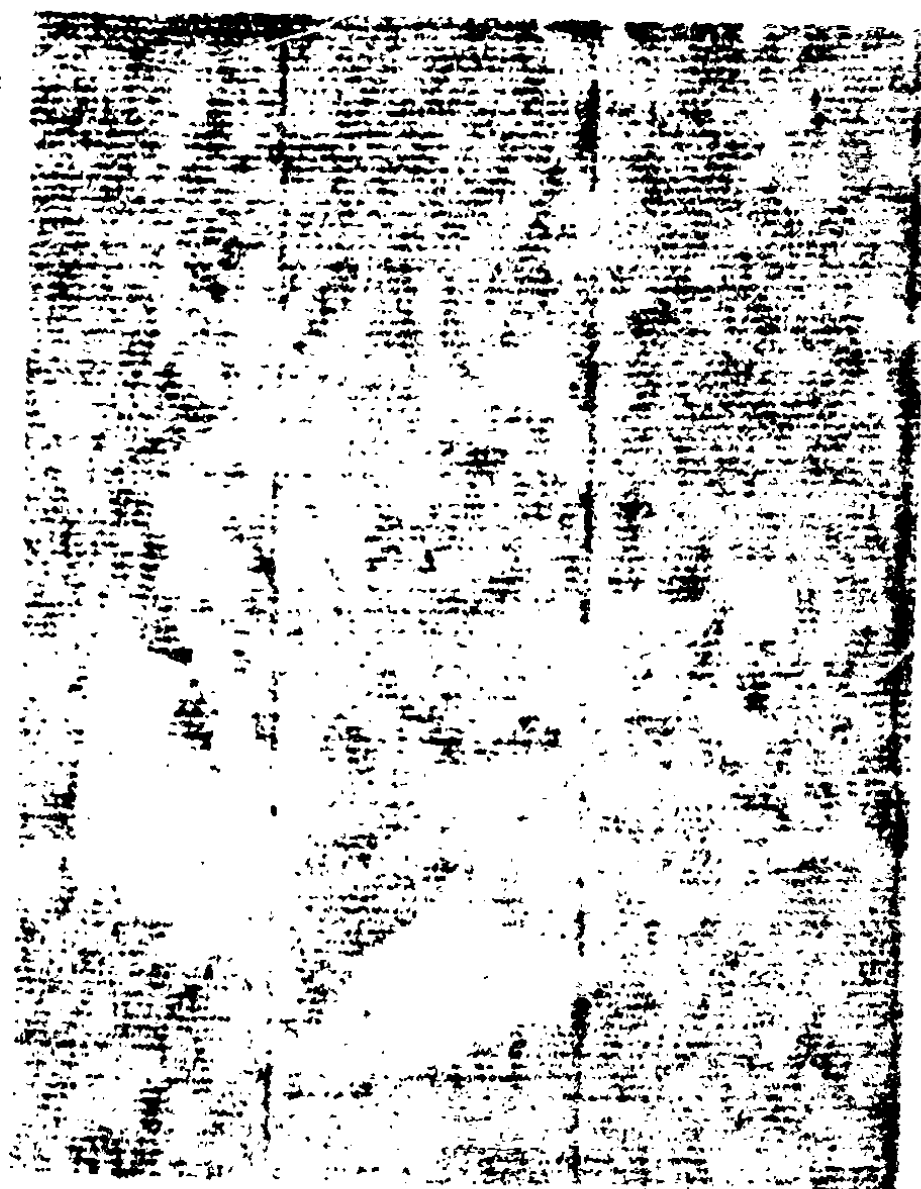
« Nous étions dans le golfe Persique, et nous approchions de Balsora, où, avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérais que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormais, mes sœurs prirent leur temps, et me jetèrent à la mer ; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques momens sur l'eau ; et par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers un point noir qui me paraissait être la terre, autant que l'obscurité me permettait de la distinguer. Effectivement je gagnai une plage ; et le jour me fit connaître que j'étais dans une petite île déserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil ; et en mar-



Chasselat del.

Ruhierre sc.

AVANTURE DE ZORÉIDE.



chant, je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce; ce qui me donna quelque espérance que je pourrais conserver ma vie.

« Je me reposais à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé fort gros et fort long, qui s'avavançait vers moi en se démenant à droite et à gauche, et tirant la langue; cela me fit juger que quelque mal le pressait. Je me levai; et m'apercevant qu'il était suivi d'un autre serpent plus gros, qui le tenait par la queue, et faisait ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse et le courage de prendre une pierre qui se trouva par hasard auprès de moi; je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent; je le frappai à la tête, et l'écrasai. L'autre se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, et s'envola; je le regardai long-temps en l'air comme une chose extraordinaire; mais l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, et je m'endormis.

« A mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise de voir près de moi une femme noire, qui avait des traits vifs et agréables, et qui tenait à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis sur mon séant, et lui demandai qui elle était. « Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi, il n'y a pas long-temps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnaître le service important que vous m'avez rendu, qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai su la trahison de vos sœurs; et pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par votre

généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes qui sont fées comme moi; nous avons transporté toute la charge de votre vaisseau dans vos magasins de Baghdad, après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Ce châtiment ne suffit pas, et je veux que vous les traitiez encore comme je vous dirai. »

« A ces mots, la fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, et les deux chiennes de l'autre, et nous transporta chez moi à Baghdad, où je vis dans mon magasin toutes les richesses dont mon vaisseau avait été chargé. Avant que de me quitter, elle me livra les deux chiennes, et me dit : « Sous peine d'être chan-
« gée comme elles en chienne, je vous ordonne de
« la part de celui qui confond les mers, de donner
« toutes les nuits cent coups de fouet à chacune de
« vos sœurs, pour les punir du crime qu'elles ont
« commis contre votre personne et contre le jeune
« prince qu'elles ont noyé. » Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterais son ordre.

« Depuis ce temps-là, je les ai traitées chaque nuit à regret, de la même manière dont votre majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleur et de répugnance je m'acquitte d'un si cruel devoir; et vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde, dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma sœur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le récit de son histoire. »

Après avoir écouté Zobéide avec admiration, le khalyfe fit prier par son grand vézyr l'agréable Amine de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle était marquée de cicatrices....

LXXI^e NUIT.

AMINE, s'adressant au khalyfe, commença son histoire dans ces termes :

HISTOIRE D'AMINE.

« Commandeur des croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont votre majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur, je vous dirai que ma mère, ayant pris une maison pour passer son veuvage en particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon père m'avait laissé, à un des plus riches héritiers de cette ville.

« La première année de notre mariage n'était pas écoulée, que je demeurai veuve et en possession de tout le bien de mon mari, qui montait à quatre-vingt-dix mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisait de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les premiers six mois de mon deuil furent passés, je me fis faire dix habits différens, d'une si grande magnificence, qu'ils

revenaient à mille sequins chacun, et je commençai au bout de l'année à les porter.

« Un jour que j'étais seule, occupée à mes affaires domestiques, on me vint dire qu'une dame demandait à me parler. J'ordonnai qu'on la fit entrer ; c'était une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre, et me dit en demeurant sur ses genoux : « Ma bonne dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner ; la confiance que j'ai en votre charité, me donne cette hardiesse. Je vous dirai, mon honorable dame, que j'ai une fille orpheline qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle et moi sommes étrangères, et que nous n'avons pas la moindre connaissance dans cette ville. Cela nous donne de la confusion ; car nous voudrions faire connaître à la famille nombreuse avec laquelle nous allons faire alliance, que nous ne sommes pas des inconnues, et que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces noces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation, que les dames de notre pays reconnaîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur. Mais, hélas ! si vous rejetez ma prière, quelle mortification pour nous ! Nous ne savons à qui nous adresser. »

« Ce discours, que la pauvre dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. « Ma bonne mère, lui dis-je, ne vous affligez pas ; je veux bien vous faire

le plaisir que vous me demandez : dites-moi où il faut que j'aïlle ; je ne veux que le temps de m'habiller un peu proprement. » La vieille dame, transportée de joie à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds, que je ne le fus à l'en empêcher. « Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, et comblera votre cœur de satisfaction, de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine : il suffira que vous veniez avec moi sur le soir, à l'heure où je viendrai vous prendre. Adieu, madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous voir. »

« Aussitôt qu'elle m'eut quittée, je pris celui de mes habits qui me plaisait davantage, avec un collier de grosses perles, des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles de diamans les plus fins et les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devait arriver.

« La nuit commençait à paraître, lorsque la vieille dame arriva chez moi, d'un air qui marquait beaucoup de joie. Elle me baisa la main, et me dit : « Ma chère dame, les parentes de mon gendre, qui sont les premières dames de la ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira : me voilà prête à vous servir de guide. » Nous partîmes aussitôt ; elle marcha devant moi, et je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large, nouvellement balayée et arrosée, à une grande porte éclairée par

un fanal, dont la lumière me fit lire cette inscription qui était au-dessus de la porte, en lettres d'or :

« C'EST ICI LA DEMEURE ÉTERNELLE DES PLAISIRS ET

« DE LA JOIE. »

La vieille dame frappa, et l'on ouvrit à l'instant.

« On me conduisit au fond de la cour, dans une grande salle, où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au-devant de moi ; et après m'avoir embrassée et fait asseoir près d'elle dans un sofa, où il y avait un trône d'un bois précieux, rehaussé de diamans : « Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des noces ; mais j'espère que ces noces seront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère, qui est le mieux fait et le plus accompli de tous les hommes ; il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté, que son sort dépend de vous, et qu'il sera très-malheureux, si vous n'avez pitié de lui. Il sait le sang que vous tenez dans le monde ; et je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de votre alliance. Si mes prières, madame, peuvent quelque chose sur vous, je les joins aux siennes, et vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme. »

« Depuis la mort de mon mari, je n'avais pas encore eu la pensée de me remarier ; mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage, la jeune dame frappa des mains :

un cabinet s'ouvrit aussitôt, et il en sortit un jeune homme d'un air majestueux, et qui avait tant de grace, que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi ; et je connus par l'entretien que nous eûmes, que son mérite était encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avait dit.

« Lorsqu'elle vit que nous étions contents l'un de l'autre, elle frappa des mains une seconde fois, et un cadi (1) entra, qui dressa notre contrat de mariage, le signa, et le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avait amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi, fut que je ne me ferais point voir, ni ne parlerais à aucun homme qu'à lui ; et il me jura qu'à cette condition, j'aurais tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu et achevé de cette manière ; ainsi je fus la principale actrice des noces auxquelles j'avais été invitée seulement.

« Un mois après notre mariage, ayant besoin de quelque étoffe, je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me

(1) Les cadis sont des magistrats chargés de rendre la justice, et qui remplissent en même temps les fonctions dévolues chez nous au ministère public et aux officiers de l'état civil. Comme leur caractère est à la fois civil et religieux, ils sont chargés de présider aux contrats de mariage ; ils doivent constater l'état des fonctions mobilières et immobilières à l'occasion des décès. Ils doivent aussi veiller à la tutelle des mineurs et à la curatelle des interdits. Ils se font parfois suppléer par des naïbs, ou lieutenans, qu'ils ont le droit de nommer eux-mêmes.

l'accorda, et je pris pour m'accompagner la vieille dame dont j'ai déjà parlé, qui était de la maison, et deux de mes femmes esclaves. Quand nous fûmes dans la rue des marchands, la vieille dame me dit : « Ma bonne maîtresse, puisque vous cherchez une étoffe de soie, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connais ici; il en a de toutes sortes; et sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. » Je me laissai conduire et nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis, et lui fis dire par la vieille dame, de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût. La vieille voulait que je lui fisse la demande moi-même; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage était de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, et que je ne devais pas y contrevenir.

« Le marchand me montra plusieurs étoffes. L'une m'ayant convenu plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimait. Il répondit à la vieille : « Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent; mais je lui en ferai présent, si elle veut me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il était bien hardi de me faire cette proposition; mais au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandait n'était pas une chose fort importante, qu'il ne s'agissait point de parler, mais seulement de présenter la joue, et que ce serait une affaire bientôt faite. J'avais tant d'envie d'avoir l'étoffe,

que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille dame et mes femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas, et je me dévoilai ; mais au lieu de me baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang. La douleur et la surprise furent telles, que j'en tombai évanouie, et je demeurai assez long-temps en cet état, pour donner au marchand celui de fermer sa boutique et de prendre la fuite. Lorsque je fus revenue à moi, je me sentis la joue toute ensanglantée. La vieille dame et mes femmes avaient eu soin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut, ne s'aperçut de rien, et crût que ce n'était qu'une faiblesse qui m'avait prise....

LXXII^e NUIT.

« LA vieille qui m'accompagnait, poursuivit Amine, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'était arrivé, tâcha de me rassurer. « Ma bonne maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon : je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce marchand, parce qu'il est de mon pays ; et je ne l'aurais jamais cru capable d'une si grande méchanceté ; mais ne vous affligez pas : ne perdons pas de temps, retournons au logis ; je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement, qu'il n'y paraîtra pas la moindre marque. » Mon évanouissement m'avait rendue si faible, qu'à peine pouvais-je marcher. J'arrivai néanmoins au

logis ; mais je tombai une seconde fois en faiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède ; je revins à moi et me mis au lit.

« La nuit venue, mon mari arriva ; il s'aperçut que j'avais la tête enveloppée ; il me demanda ce que j'avais. Je répondis que c'était un mal de tête, et j'espérais qu'il en demeurerait là ; mais il prit une bougie, et voyant que j'étais blessée à la joue : « D'où vient cette blessure, me dit-il ? » Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvais me résoudre à lui avouer la chose : faire cet aveu à un mari, me paraissait choquer la bienséance. Je lui dis que comme j'allais acheter une étoffe de soie, avec la permission qu'il m'en avait donnée, un porteur chargé de bois avait passé si près de moi, dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avait fait une égratignure au visage, mais que c'était peu de chose.

« Cette raison mit mon mari en colère. « Cette action, me dit-il, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs, et de les faire tous pendre. » Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis : « Seigneur je serais fâchée qu'on fît une si grande injustice ; gardez-vous bien de la commettre : je me croirais indigne de pardon, si j'avais causé ce malheur. » « Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure ? »

« Je lui repartis qu'elle m'avait été faite par l'inad-

vertance d'un vendeur de balais monté sur son âne ; qu'il venait derrière moi , la tête tournée d'un autre côté ; que son âne m'avait poussé si rudement , que j'étais tombée , et que j'avais donné de la joue contre du verre. « Puisqu'il en est ainsi , dit alors mon mari , le soleil ne se levera pas demain que le grand vézyr Dgiafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. » « Au nom de Dieu , seigneur , interrompis-je , je vous supplie de leur pardonner ; ils ne sont pas coupables. » Comment donc , madame , dit-il ; que faut-il que je croie ? Parlez , je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. » « Seigneur , lui répondis-je , il m'a pris un étourdissement , et je suis tombée ; voilà le fait. »

« A ces dernières paroles , mon époux perdit patience. « Ah , s'écria-t-il , c'est trop long-temps écouter des mensonges. » En disant cela , il frappa des mains , et trois esclaves entrèrent. « Tirez-la hors du lit , leur dit-il , étendez-la au milieu de la chambre. » Les esclaves exécutèrent son ordre ; et comme l'un me tenait par la tête , et l'autre par les pieds , il commanda au troisième d'aller prendre un sabre ; et quand il l'eut apporté : « Frappe , lui dit-il , coupe-lui le corps en deux , et va le jeter dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : c'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur , et qui me manquent de foi. » Comme il vit que l'esclave ne se hâtait pas d'obéir : « Frappe donc , continua-t-il. Qui t'arrête ? Qu'attends-tu ? » « Madame , me dit alors l'esclave , vous touchez au dernier moment de

votre vie : voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. »

« Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée, Je soulevai la tête, en regardant mon époux bien tendrement : « Hélas ! lui dis-je, en quel état me voilà réduite ! Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours. » Je voulais poursuivre ; mais mes larmes et mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon époux. Au contraire, il me fit des reproches, auxquels il eût été inutile de répondre. J'eus recours aux prières ; mais il ne les écouta pas, et il ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment la vieille dame qui avait été nourrice de mon époux, entra ; et se jetant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser : « Mon fils, lui dit-elle, pour prix des soins que je vous ai donnés dans votre jeunesse, je vous conjure de m'accorder sa grace. Considérez que l'on tue celui qui tue, et que vous allez flétrir votre réputation, et perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colère si sanglante ? » Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, et elle les accompagna de tant de larmes, qu'elles firent une forte impression sur mon époux. « Hé bien, dit-il à sa nourrice, pour l'amour de vous je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. »

« A ces mots, un esclave par son ordre, me donna de toute sa force sur les côtés et sur la poitrine, tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevait la peau et la chair, que j'en perdis connaissance. Après

cela , il me fit porter par les mêmes esclaves , ministres de sa fureur , dans une maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je guéris ; mais les cicatrices que vous vîtes hier , contre mon intention , me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher et de sortir , je voulus retourner à la maison que j'avais eue de mon premier mari ; mais je n'y trouvai que la place. Mon second époux , dans l'excès de la colère , ne s'était pas contenté de la faire abattre , il avait fait même raser toute la rue où elle était située. Cette violence était sans doute inouïe ; mais contre qui aurais-je fait ma plainte ? L'auteur avait pris des mesures pour se cacher , et je n'ai pu le connaître. D'ailleurs , quand je l'aurais connu , ne voyais-je pas bien que le traitement qu'on me faisait , partait d'un pouvoir absolu ? Aurais-je m'en plaindre ?

« Désolée , dépourvue de toutes choses , j'eus recours à ma chère sœur Zobéide , qui vient de raconter son histoire à votre majesté , et je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire , et m'exhorta à la supporter patiemment. « Voilà quel est le monde , dit-elle ; il nous ôte ordinairement nos biens , ou nos amis , ou nos amans , et souvent le tout ensemble. » En même temps , pour me prouver ce qu'elle me disait , elle me raconta la perte du jeune prince , causée par la jalousie de ses deux sœurs. Elle m'apprit ensuite de quelle manière elles avaient été changées en chiennes. Enfin , après m'avoir donné mille marques d'amitié , elle me pré-

senta ma cadette , qui s'était retirée chez elle après la mort de notre mère.

« Ainsi , remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées , nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a long-temps que nous menons cette vie tranquille ; et comme je suis chargée de la dépense de la maison , je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier , et les fis apporter par un porteur , homme d'esprit et d'humeur agréable , que nous retînmes pour nous divertir. Trois kalenders survinrent au commencement de la nuit , et nous prièrent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent ; et après les avoir fait asseoir à notre table , ils nous régalaient d'un concert à leur mode , lorsque nous entendîmes frapper à notre porte. C'était trois marchands de Moussoul de fort bonne mine , qui nous demandèrent la même grace que les kalenders ; nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observèrent ni les uns ni les autres ; néanmoins , quoique nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les punir , nous nous contentâmes d'exiger d'eux le récit de leur histoire ; et nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite , et à les priver de l'hospitalité qu'ils nous avaient demandée. »

Le khalyfe Haroun Arréchyd fut très-content d'avoir appris ce qu'il voulait savoir , et témoigna publiquement l'admiration que lui causait tout ce qu'il venait d'entendre....

LXXIII^e NUIT.

LE khalyfe ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur et de sa générosité aux kalenders princes, et faire sentir aussi aux trois dames des effets de sa bonté. Sans se servir du ministère de son grand vézyr, il dit lui-même à Zobéide : « Madame, cette fée qui se fit voir d'abord à vous en serpent, et qui vous a imposé une si rigoureuse loi, cette fée ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir et de rétablir les deux chiennes en leur premier état? »

« Commandeur des croyans, répondit Zobéide, j'ai oublié de dire à votre majesté, que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurais besoin de sa présence, et qu'alors si je voulais seulement brûler deux brins de ces cheveux, elle serait à moi dans le moment, quand elle serait au-delà du mont Caucase. « Madame, reprit le khalyfe, où est ce paquet de cheveux? » Elle repartit que depuis ce temps-là, elle avait eu grand soin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira; et ouvrant un peu la portière qui la cachait, elle le lui montra. « Hé bien, répliqua le khalyfe, faisons venir la fée; vous ne sauriez l'appeler plus à propos, puisque je le souhaite. »

Zobéide y ayant consenti , on apporta du feu , et elle mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même le palais s'ébranla , et la fée parut devant le khalyfe , sous la figure d'une dame habillée très-magnifiquement. « Commandeur des croyans , dit-elle à ce prince , vous me voyez prête à recevoir vos ordres. La dame qui vient de m'appeler par votre ordre , m'a rendu un service important. Pour lui en marquer ma reconnaissance , je l'ai vengée de la perfidie de ses sœurs , en les changeant en chiennes ; mais si votre majesté le désire , je vais leur rendre leur figure naturelle. »

« Belle fée , lui répondit le khalyfe , vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir : faites-leur cette grace ; après cela , je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude pénitence ; mais auparavant , j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses , il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci : nommez-moi , je vous prie , le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté , mais qui lui a même enlevé très-injustement tout le bien qui lui appartenait. Je m'étonne qu'une action si injuste , si inhumaine , et qui fait tort à mon autorité , ne soit point parvenue jusqu'à moi. »

« Pour faire plaisir à votre majesté , répliqua la fée , je remettrai les deux chiennes en leur premier état , je guérirai la dame de ses cicatrices , de manière qu'il ne paraîtra pas que jamais elle ait été frap-

pée ; et ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi. »

Le khalyfe envoya prendre les deux chiennes chez Zobéide ; et lorsqu'on les eut amenées , on présenta une tasse pleine d'eau à la fée , qui l'avait demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit , et elle en jeta sur Amine et sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante , et les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au khalyfe : « Commandeur des croyans, il faut vous découvrir présentement quel est l'époux inconnu que vous cherchez. Il vous appartient de bien près , puisque c'est le prince Amin , votre fils aîné. Étant devenu passionnément amoureux de cette dame , sur le récit qu'on lui avait fait de sa beauté , il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui , et il l'épousa. A l'égard des coups qu'il lui a fait donner , en quelque sorte il est excusable : son épouse avait eu un peu trop de facilité , et les excuses qu'elle lui avait apportées , étaient capables de faire croire qu'elle avait fait plus de mal qu'il n'y en avait. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. » En achevant ces paroles , elle salua le khalyfe , et disparut.

Ce prince , rempli d'admiration , et content des changemens qui venaient d'arriver , fit des actions dont il sera parlé éternellement. Il fit premièrement appeler le prince Amin , son fils , lui dit qu'il savait son mariage secret , et lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le prince n'attendit pas que son père

lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le khalyfe déclara ensuite qu'il donnait son cœur et sa main à Zobéide, et proposa les trois autres sœurs aux trois Kalenders, fils de rois, qui les acceptèrent pour femmes avec beaucoup de reconnaissance. Le khalyfe leur assigna à chacun un palais magnifique dans la ville de Baghdad; il les éleva aux premières charges de son empire, et les admit dans ses conseils. Le premier cadi de Baghdad, appelé avec des témoins, dressa les contrats de mariage; et le fameux khalyfe Haroun Arréchy, en faisant le bonheur de tant de personnes qui avaient éprouvé des disgraces incroyables, s'attira mille bénédictions (1).

Il n'était pas jour encore lorsque Chehérazade acheva cette histoire. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre.

(1) L'histoire racontée par Amine dans ce conte, ne se trouve point dans le texte imprimé à Calcutta.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

DES MILLE ET UNE NUITS.

P	RÉFACÉ.....	page	v
	Éloge de Galland.....		xxv
	LES MILLE ET UNE NUITS, Contes arabes.....		i
	L'Ane, le Bœuf et le Laboureur; Fable.....		25
	PREMIÈRE NUIT; Le Marchand et le Génie.....		37
	II ^e Nuit.....		42
	III ^e Nuit.....		46
	IV ^e Nuit.....		47
	Histoire du premier Vieillard et de la Biche.....		48
	V ^e Nuit.....		52
	VI ^e Nuit.....		57
	Histoire du second Vieillard et des deux Chiens noirs..		<i>ib.</i>
	VII ^e Nuit.....		60
	VIII ^e Nuit.....		65
	Histoire du Pêcheur.....		67
	IX ^e Nuit.....		68
	X ^e Nuit.....		71
	XI ^e Nuit.....		75
	Histoire du Roi Grec et du Médecin Douban.....		77
	XII ^e Nuit.....		79
	XIII ^e Nuit.....		81
	XIV ^e Nuit.....		
	Les Quarante Vézys; Conte.....		<i>ib.</i>
	I.		26

Histoire du Chéikh Chahabeddin.....	page 94
Le Jardinier , son Fils et l'Ane ; Fable.....	113
Histoire du Mari et du Perroquet.....	115
Le Sulthan Mahmoud et son Vézyr ; Apologue.....	117
Histoire du Brahmane Padmanaba et du jeune Fyquaï.	119
Histoire du Sulthan Aqchid.....	134
XV ^e Nuit.....	139
XVI ^e Nuit. Histoire du prince de Carizme et de la prin- cesse de Géorgie.....	146
XVII ^e Nuit.....	149
Le Cordonnier et la Fille de roi.....	177
XVIII ^e Nuit.....	182
Le Bûcheron et le Génie.....	<i>ib.</i>
Le Roi Perroquet.....	186
XIX ^e Nuit.....	189
Histoire de Mahmoud.....	<i>ib.</i>
Histoire du Vézyr puni.....	195
XX ^e Nuit.....	197
XXI ^e Nuit.....	203
XXII ^e Nuit.....	204
XXIII ^e Nuit.....	207
XXIV ^e Nuit.....	211
XXV ^e Nuit.....	216
XXVI ^e Nuit.....	219
Histoire du jeune Roi des Isles Noires.....	220
XXVII ^e Nuit.....	222
XXVIII ^e Nuit.....	224
XXIX ^e Nuit.....	228
XXX ^e Nuit.....	232
XXXI ^e Nuit.....	235
XXXII ^e Nuit.....	239
Histoire des trois Kalenders , fils de rois , et de cinq Dames de Baghdad.....	<i>ib.</i>
XXXIII ^e Nuit.....	242
XXXIV ^e Nuit.....	244

XXXV ^e Nuit.....	page 248
XXXVI ^e Nuit.....	252
XXXVII ^e Nuit.....	255
XXXVIII ^e Nuit.....	258
XXXIX ^e Nuit.....	262
XL ^e Nuit.....	264
XLI ^e Nuit.....	270
Histoire du premier Kalender , fils de roi.....	272
XLII ^e Nuit.....	274
XLIII ^e Nuit.....	279
XLIV ^e Nuit.....	284
Histoire du second Kalender , fils de roi.....	<i>ib.</i>
XLV ^e Nuit.....	287
XLVI ^e Nuit.....	288
XLVII ^e Nuit.....	292
XLVIII ^e Nuit.....	295
XLIX ^e Nuit.....	298
L ^e Nuit.....	300
Histoire de l'Envieux et de l'Envié.....	302
LI ^e Nuit.....	304
LII ^e Nuit.....	307
LIII ^e Nuit.....	313
LIV ^e Nuit.....	317
LV ^e Nuit.....	320
LVI ^e Nuit.....	322
LVII ^e Nuit.....	326
Histoire du troisième Kalender , fils de roi.....	<i>ib.</i>
LVIII ^e Nuit.....	330
LIX ^e Nuit.....	335
LX ^e Nuit.....	340
LXI ^e Nuit.....	342
LXII ^e Nuit.....	349
LXIII ^e Nuit.....	351
LXIV ^e Nuit.....	353
LXV ^e Nuit.....	356

LXVI ^e Nuit.....	page 360
LXVII ^e Nuit.....	368
Histoire de Zobéide.....	<i>ib.</i>
LXVIII ^e Nuit.....	374
LXIX ^e Nuit.....	378
LXX ^e Nuit.....	381
LXXI ^e Nuit.....	385
Histoire d'Amine.....	<i>ib.</i>
LXXII ^e Nuit.....	391
LXXIII ^e Nuit.....	397

FIN DE LA TABLE.